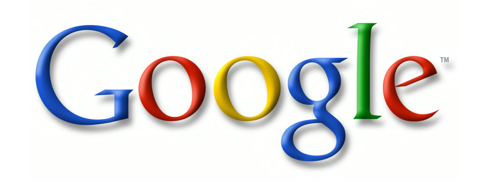
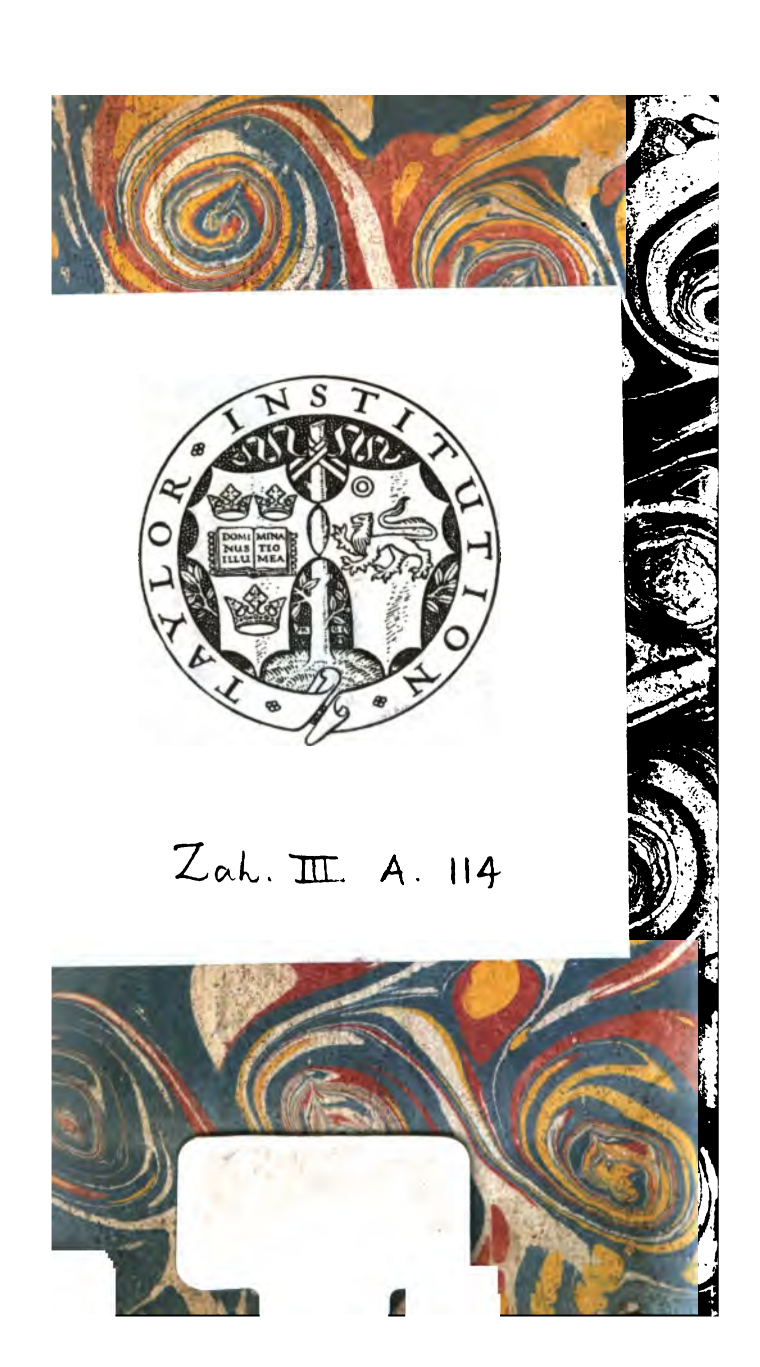
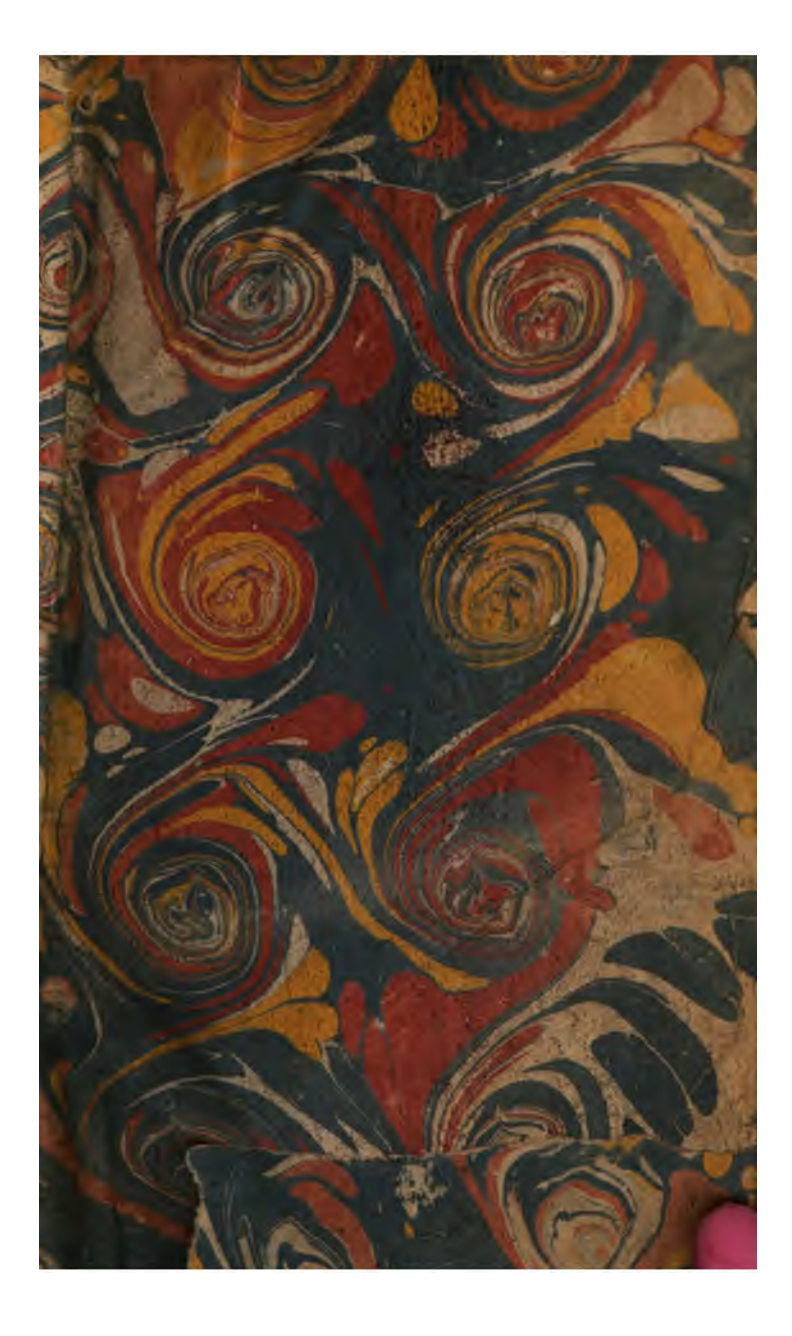





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ENTRETIENS
OU
CONFERENCES
DE LA REVERENDE MERE
MARIE-ANGELIQUE ARNAULD,
Abbesse & Réformatrice de PORT-ROYAL.

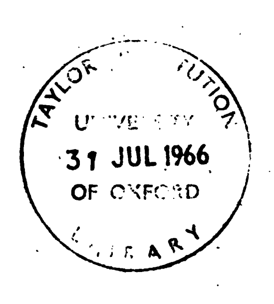


A BRUXELLES,

Et se trouve A PARIS,

Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques, à la Bible d'or.

MDCCLVII.


TAYLOR
31 JUL 1966
OF
A R Y

AVERTISSEMENT.

C'EST avoir fait l'éloge & la recommandation de cet Ouvrage, que d'avoir nommé la Reverende Mere *Marie-Angélique*. On y reconnoîtra aisément son esprit : cet esprit de foi, d'humilité, de soumission à Dieu : cet amour des souffrances & de l'abnégation : cette confiance inalterable : ce zéle, &c. dont les grands Mémoires de l'Histoire de Port-Royal rapportent tant d'exemples. Dans le Tome III. (de ces Mémoires, imprimés à Utrecht en 1742.) pag. 200, il est dit un mot des *Entretiens* ou *Conférences* que l'on donne

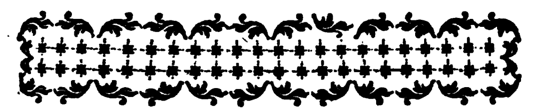
aujourd'hui au Public pour la premiere fois ; & l'on ſçait que dans le Monaſtère de Port-Royal on avoit ſubſtitué des Conférences familieres & inſtructives, aux recréations qui ſe prennent ailleurs entre les repas : chaque Religieuſe y propoſoit ſes doutes, communiquoit ſes réflexions, interrogeoit la Mere.

On a lieu de croire que ces Entretiens ont été écrits par la Mere Angélique de S. Jean, niéce de la R. M. *Marie-Angélique* ; au moins voit-on qu'ils commencent la même année qu'elle ſe mit à dreſſer & à raſſembler les Mémoires de ſa reſpectable tante, en 1652. Mais ces deux Dames n'étoient pas toujours enſemble ; l'une

résidoit quelquefois au Monastère des Champs, pendant que l'autre étoit à celui de Paris; c'est pour cela sans doute qu'il y a des années dont on n'a point les discours que la Mere Marie-Angélique fit en Conférences. La preuve d'ailleurs qu'il ne manque rien dans l'Ouvrage que l'on présente au Public, c'est que la Copie faite sur un ancien Manuscrit trouvé en Province, a été exactement collationnée sur l'Original même de Port-Royal. Ainsi l'on n'a pas lieu de présumer ce qui est arrivé à plusieurs autres Ouvrages de cette illustre Maison, qu'on puisse voir un jour une Edition plus complette de ces Entretiens, que celle que l'on donne aujourd'hui.

Toutes les perſonnes qui aiment les vérités ſalutaires de la Religion, recevront ſans doute ce Volume avec empreſſement. Les diſcours de la R. M. *Marie-Angélique* vont au cœur, parce que l'on ſent que c'eſt le cœur qui parle. Plaiſe au Seigneur de verſer ſa bénédiction ſur cet Ouvrage, afin qu'il produiſe les fruits qu'on a eſperés de ſa publication !





ABREGÉ DE LA VIE DE LA REVERENDE MERE *MARIE-ANGELIQUE ARNAULD,*

Abbesse & Réformatrice de Port-Royal.

LA Mere *Marie-Angelique de Sainte Madelaine Arnauld*, Réformatrice du Monastère de Port-Royal des Champs, Ordre de saint Bernard, en fut Abbesse titulaire l'espace de 27 ans, & l'on peut dire qu'elle en fut une seconde Fondatrice. Le peu de Religieuses qu'elle y trouva à son entrée, y menoit une vie assez douce ; & quoiqu'elles n'observassent pas les principales régles de leur Institut, elles étoient

cependant des plus régulieres de l'Ordre.

A dix-sept ans reforme sa Maison.

N'étant encore âgée que de dix-sept ans, la Mere Angelique fut la premiere dans un si grand Ordre, qui pensa à en faire revivre le premier esprit. Pour réussir plus efficacement dans ce projet, digne de sa piété & de son zéle, elle introduisit d'abord dans son Monastère deux choses absolument nécessaires à la vie religieuse, une exacte clôture & une parfaite communauté de biens. Guidée par cet esprit de douceur & de charité, qui est la base de notre sainte Religion, & qui dirigeoit toutes ses demarches, elle proposa à sa Maison des pratiques encore plus séveres; mais ce fut toujours avec tant de sagesse & de prudence, qu'elle paroissoit bien moins vouloir contraindre, que chercher à persuader. Ce pieux dessein, & le moyen dont elle se servit pour le faire goûter, eurent le succès qu'on en devoit raisonnablement atten-

dre. Toutes les Religieuſes ſe porterent avec joie à cette réforme, & les plus anciennes furent les premieres à embraſſer ces nouvelles Régles, quoiqu'accoutumées depuis long-temps à un genre de vie tout oppoſé.

Attentive à ne rien exiger de ſes filles, dont elle ne leur eut donné l'exemple, & à ne leur impoſer aucune obligation, ſans qu'elles s'y portaſſent volontiers; elle fut la premiere à porter un habit fort pauvre & fort ſimple, & garda ſeule aſſez long-temps l'abſtinence de viande, avant que d'introduire ces pratiques dans la Communauté.

Dès le commencement que Dieu la toucha, ce qui arriva lorſqu'elle n'avoit encore que ſeize ans, ſçachant qu'elle étoit entrée dans ſon Abbaye contre les régles de l'Egliſe, elle eut deſſein de la quitter, pour ſe rendre ſimple Religieuſe dans quelque Maiſon bien réglée. Elle en communiqua avec des perſonnes

Reſolue de quitter ſon Abbaye.

bien éclairées, qui jugerent par les ſaints mouvemens que Dieu lui inſpiroit, qu'elle feroit beaucoup mieux de demeurer, afin d'établir dans ſon propre Monaſtère la régularité qu'elle vouloit chercher ailleurs. Elle ſe rendit à leurs avis, ou plutôt elle céda à la difficulté invincible qu'elle avoit trouvée à obtenir de ceux dont elle dépendoit ſelon le monde, la permiſſion de ſe démettre. Mais, ſi elle fut obligée de retenir ſon Abbaye, elle ne prit d'autre part à ce qu'il y avoit d'attaché à ſa dignité, que d'en remplir toutes les obligations ; & ce ne fut qu'en conſervant toujours un déſir ardent & ſincere d'abdiquer, comme elle fit de tout ſon cœur, lorſque le temps que Dieu lui avoit marqué pour cela fut arrivé.

Ses vertus & ſa foi dans la Providence.

Ayant dès-lors une parfaite idée de la vertu religieuſe, elle en inſpira peu-à-peu l'eſtime & l'amour à ſes filles ; & bien-tôt par ſa charité, ſon zéle, ſa douceur, elle

s'attira leur tendresse, leur respect, leur vénération. Presque continuellement occupée à procurer à sa Communauté tout le nécessaire, elle n'avoit pas moins d'attention à ce que la pratique de la pauvreté n'y fût pas négligée. Sa charité envers les pauvres étoit sans bornes ; & peut-être auroit-elle été contre la prudence que l'on doit avoir pour ne pas excéder, si Dieu n'avoit autorisé sa foi & ses largesses par des secours particuliers qu'elle recevoit de sa Providence. Cette même charité lui a fait prendre des peines & des soins infinis, pour procurer de l'assistance à certaines personnes qui étoient dans le besoin, & lui a fait tourner vers cet objet toute la faveur qu'elle avoit auprès de ceux qui pouvoient les assister.

Son zèle pour le salut des ames.

Encore plus sensible aux besoins spirituels du prochain, elle eut un zéle infatigable à secourir ceux qui s'adressoient à elle, soit en intéressant des personnes éclairées &

vertueuſes de ſa connoiſſance à les aider, ſoit en leur donnant elle-même tous les conſeils dont elle étoit capable; & elle l'étoit infiniment, puiſqu'elle paſſoit pour un prodige d'eſprit, de ſcience & de vertu. Elle étoit cependant bien éloignée de dominer ſur les eſprits, & de vouloir moiſſonner dans le champ d'autrui. Au contraire, ſon humilité la portoit toujours à ſe renfermer dans les bornes de ſes obligations, qu'elle croyoit ne devoir étendre, qu'à conduire les ames dont Dieu lui avoit confié le ſoin. Mais la charité trahiſſoit ſouvent ſon humilité, en paſſant les limites que celle-ci lui preſcrivoit; & le zéle qu'elle avoit pour le ſalut de tout le monde, lui faiſoit oublier quelquefois qu'elle n'étoit chargée que de la conduite d'un Monaſtère. Ce zéle joint à l'amour de Dieu, dont ſon cœur étoit tout enflammé, rendoit ſes paroles ſi efficaces, qu'elles faiſoient une impreſſion vive & ſalutaire ſur les

ames, &que l'on ne pouvoit s'empê-cher de reconnoître en elle un don particulier, propre à toucher les cœurs ; don qui lui attiroit l'estime & la confiance de tous ceux qui avoient recours à elle.

A peine la réforme qu'elle avoit établie en ce Monastère fut-elle connue, que l'Abbé de Cîteaux Général de l'Ordre, la chargea d'en faire autant à Maubuisson, en lui donnant pouvoir sur le spirituel & le temporel de cette grande Abbaye. Chargée de cette commission, & munie d'un Arrêt du Parlement, qui lui permettoit de reçevoir jusqu'à cinquante filles, elle en reçut trente presque toutes gratuitement, pendant cinq ans qu'elle y demeura. Elle prit un soin extrême de les bien instruire de l'esprit & des devoirs de leur état, & de porter les anciennes Religieuses de la Maison à embrasser sérieusement une vie plus réguliere. La tendresse qu'elle leur témoignoit, les bons offices qu'elle

Réforme Maubuisson.

leur rendoit en toute occasion, l'onction de ses discours, & sa conduite sage & désintéressée, donnerent à son pieux dessein une assez heureuse réussite. Elle eut la consolation de voir que les Religieuses agréerent enfin le bon ordre qu'elle mit dans ce Monastère, qui devint bientôt en aussi bonne odeur par leur piété, qu'il avoit été d'abord un sujet de scandale par leur relâchement.

Comme elle étoit attentive à profiter de tout, pour s'avancer de plus en plus dans la perfection religieuse, & sur-tout pour satisfaire son humilité ; elle ne manqua pas de se servir de la commission, qui l'avoit tirée de sa propre Abbaye, pour exécuter le dessein qu'elle avoit dès long-temps de la résigner ; mais elle ne put en venir encore à bout. Seulement on lui permit de se choisir une Coadjutrice, qu'elle préféra toujours à elle-même en tout ce qu'elle pouvoit, quoique ce fut sa sœur puînée, disant qu'elle étoit

appellée à la dignité d'Abbesse plus légitimement qu'elle-même ne l'avoit été.

Ce fut pendant le séjour qu'elle fit à Maubuisson, qu'elle fit la connoissance de S. François de Sales, Evêque de Genêve, qui étoit alors en France pour des affaires importantes. Aussi-tôt elle se mit sous sa conduite, & lui donna un pouvoir si entier sur son ame, que ce saint Prélat l'a toujours regardée comme l'une de ses plus cheres filles, & lui a continué ses assistances jusqu'à la mort, soit par ses visites, lorsqu'elle étoit à portée, soit par ses lettres dans son éloignement. Ce fut aussi par la connoissance de cette grande ame, qu'il la lia très-étroitement avec la bienheureuse Mere de Chantal, Fondatrice de la Visitation, dont ce Prélat étoit l'Instituteur; en sorte que ces deux très-respectables Meres ne faisoient entr'elles qu'un cœur & qu'une ame: ce qui dura jusqu'à la mort de cette

Se lie avec S. François de Sales & la bienheureuse de Chantal.

illustre Fondatrice.

Trait de la générosité la plus héroïque.

Notre pieuse Réformatrice étant sur le point de revenir en son Monastère, après que l'Abbaye de Maubuisson eut passé à une nouvelle Abbesse, elle donna, avant que d'en sortir, un exemple éclatant de la foi la plus vive & de la générosité la plus chrétienne. Les filles qu'elle y avoit reçues, dont il y en avoit vingt & une encore Novices, ne pouvant se résoudre à se voir séparées d'une si tendre Mere, lui demanderent, avec toute sorte d'instances, de vouloir bien ne les pas laisser orphelines, mais de les mener avec elle. Tirer un si grand nombre de filles, qui étoient sans dot & sans pension, d'une Maison où il y avoit un grand revenu, pour en charger un autre Monastère déja rempli, qui ne subsistoit qu'avec peine, c'étoit une chose qui paroissoit contre toute prudence. Cependant la Mere Marie-Angelique, pleine de confiance en Dieu, & tou-

chée des larmes de ces filles, qu'elle avoit déja placées dans son cœur, passa généreusement sur toutes les difficultés. Elle écrivit à la Communauté de Port-Royal, afin de sçavoir si elle auroit assez de foi & de charité pour faire part de sa pauvreté à ces Novices. Comme elle avoit toujours appris à ses filles à ne point considérer l'intérêt temporel, elle n'eut aucune peine à obtenir le consentement qu'elle demandoit. Ainsi, bien loin de craindre que les vingt & une Novices ne fussent à charge au Monastère, la Communauté les y reçut avec une joie extrême.

Au bout de huit mois, neuf autres Religieuses de la même Abbaye de Maubuisson, que la Mere Angelique y avoit reçues Professes, obtinrent du Général de l'Ordre de venir se réunir à leur chere Mere, & elles y demeurerent jusqu'à ce que la Mere Marie des Anges Suireau, en ayant été tirée pour être Abbesse de Maubuisson, les y ramena avec

elle. Tout cela n'empêcha point la Mere Angelique de recevoir encore huit autres Religieuſes Bernardines, qui déſirant de vivre plus réguliérement qu'on ne faiſoit dans leur Monaſtère, choiſirent Port-Royal pour y embraſſer la réforme.

Fonde Port-Royal de Paris.

Le Monaſtère ne pouvant plus contenir ce grand nombre de filles, qui étoit de plus de quatre-vingts, on conſeilla à la Mere Angelique de bâtir à Paris une ſeconde Maiſon, pour ſervir de décharge à celle des Champs. Afin cependant de ne rien entreprendre témérairement, elle fit faire en commun des prieres pendant l'eſpace d'un an, pour connoître la volonté de Dieu, qui la manifeſta en inſpirant à Madame Arnauld, Mere de notre Abbeſſe, d'acheter une maiſon au Fauxbourg S. Jacques, & de la donner pour ce deſſein. Mais n'ayant pu obtenir de Meſſire Jean-François de Gondi, alors Archevêque de Paris, de former une ſeconde Maiſon, parce qu'il

jugeoit plus à propos de faire une tranſlation entiere, on fut obligé de transférer toutes les Religieuſes à Paris, où elles furent pluſieurs années fort mal logées. Cette incommodité porta la Mere Marie-Angelique à entreprendre par le conſeil d'une perſonne, pour qui elle avoit alors une parfaite ſoumiſſion, le bâtiment d'un grand Monaſtère : ce qui ne ſe put exécuter, ſans prendre à rente une ſomme conſidérable d'argent, à laquelle il étoit preſque impoſſible de ſatisfaire. La crainte extrême où étoit cette Abbeſſe, qu'il n'en arrivât du ſcandale, ſi l'on venoit à manquer aux créanciers, lui faiſoit répandre beaucoup de larmes. Mais enfin Dieu diſſipa ſes peines, en inſpirant à une perſonne d'une piété éminente *, la volonté de choiſir ſa demeure dans ce nouveau Monaſtère, qu'elle délivra preſqu'entiérement de l'accablement où il étoit.

* Madame la Marquiſe d'Aumont.

Remet sa Maison sous l'Ordinaire & se demet de l'Abbaye.

Les soins infatigables que la Mere Angelique se donna pour les affaires temporelles de sa Maison, n'empêcherent point qu'elle ne pensât encore davantage aux moyens les plus propres à y confirmer le bien spirituel. L'un des premiers qu'elle crut devoir prendre, fut de mettre le Monastère sous la jurisdiction de l'Ordinaire, parce que l'on ne trouvoit plus alors dans l'Ordre de Cîteaux, les secours dont on avoit besoin, pour se maintenir dans une exacte réforme. Dans cette vûe, elle s'adressa à N. S. P. le Pape Urbain VIII, qui lui accorda favorablement sa requête. Prévoyant encore, que la régularité s'altère aisément dans le changement de conduite, par l'introduction des Abbesses qui viennent des Monastères étrangers, elle travailla de tout son pouvoir à obtenir le droit d'élection, qui lui fut accordé par la bonté du Roi Louis XIII. Alors se trouvant dans la liberté, à la-

quelle elle aſpiroit avec tant d'ardeur depuis plus de vingt ans, de ſe démettre de ſa dignité, elle le fit avec une joie incroyable; & l'on élut à ſa place une Religieuſe de grande vertu * qu'elle avoit reçue à Profeſſion, & à laquelle elle ſe ſoumit, comme ſi elle fût tout nouvellement entrée dans le Cloître.

Quelques années après ſa demiſſion, elle fut nommée par le Pape, pour fonder un nouveau Monaſtère, que la Princeſſe Louiſe de Bourbon, Ducheſſe de Longueville, vouloit fonder en l'honneur du très-ſaint Sacrement. Munie de la permiſſion de ſon Archevêque, elle y alla avec trois autres Religieuſes de ſa Maiſon & quelques Poſtulantes. Ce fut là qu'elle entra dans une nouvelle ferveur, & dans un eſprit de pénitence & de mortification, qui faiſoit connoître qu'en

Fondation du S. Sacrement sans succès.

* La Mere de S. Auguſtin le Tardif.

quelque degré de vertu que l'on soit, l'on peut toujours augmenter, & qu'il n'y a point de bornes dans la perfection chrétienne & réligieuse. Ce renouvellement de grace se répandit aussi sur les Sœurs & les autres filles qui habitoient cette nouvelle Maison; de sorte que cette petite Communauté qui n'étoit que de douze personnes, donnoit de l'émulation aux Religieuses du grand Monastère, qui ne pouvoient assez admirer une si abondante bénédiction.

Ces heureux commencemens n'ayant pas eu néanmoins une parfaite réussite, tant à cause des obstacles qui arriverent du dehors, que parce que la fondation n'étoit point suffisante pour faire subsister la Maison, la Mere Angelique & les autres la quitterent par l'ordre de M. l'Archevêque, & revinrent à Port-Royal. Mais comme cette Mere avoit dans le cœur un ardent amour pour la dévotion au très-

ſaint Sacrement, elle obtint du Pape Innocent X, que l'obligation de cet Inſtitut, qui conſiſte à adorer nuit & jour ce divin Sacrement, ſeroit transférée au Monaſtère de Port-Royal, & qu'on en prendroit l'habit & le titre.

Pendant la pourſuite de ce projet, les Religieuſes qui avoient toujours regardé la Mere Angelique comme leur vraie Mere, ennuiées de ne plus ſe voir ſous ſa conduite, l'élurent pour Abbeſſe, douze ans après qu'elle ſe fût démiſe de cette dignité, & la continuerent quatre triennaux de ſuite, après en avoir eu la permiſſion de leur Supérieur. Elle ſe trouva donc obligée contre ſon gré de reprendre le gouvernement de la Maiſon : ce qu'elle fit en ſe revêtant d'un eſprit tout nouveau, & en redoublant ſes ſoins, ſa douceur, ſa charité & ſon zéle à porter les ames à la perfection de leur état. Elue Abbeſſe malgré elle.

Ce fut alors que l'on reconnut en elle plus que jamais, un talent particulier pour toucher les cœurs, & leur faire aimer la ſévérité de la vie religieuſe. Sa nouvelle dignité fit briller en elle les qualités éminentes d'une parfaite Supérieure & d'une Réformatrice la plus zélée & la plus diſcréte; & elle ſe ſervit de l'autorité que lui donnoit cette place, pour affermir à jamais ces excellens réglemens qu'elle avoit déja établis dans ſa Maiſon, & ſur-tout ce déſintéreſſement ſi louable à l'égard de la reception gratuite des filles dans le Monaſtère; banniſſant pour toujours d'une action ſi importante & la faveur du monde & la conſidération des perſonnes puiſſantes: déſintéreſſement qui étoit fondé ſur un retranchement général de tout ce qui n'étoit pas abſolument néceſſaire, & ſur un véritable & ſincere amour de la pauvreté. Mais, de crainte que l'on ne détruisît d'un côté ce qu'elle vouloit établir de l'autre, elle

Reception des filles gratuite.

Bel exemple inconnu aux Religieuſes.

le retrancha des ornemens de l'Eglise tout ce qu'il y avoit de riche & de précieux, pour les réduire à une simplicité religieuse. Il est pourtant vrai qu'elle ne poussa pas là-dessus son zéle aussi loin qu'elle eut voulu, & qu'elle ne put suivre en tout les premiers Statuts de Cîteaux, comme elle l'auroit fort souhaité.

Sa charité pour toutes ses filles en général & pour chacune en particulier, ne connoissoit point de bornes. Leurs besoins spirituels & corporels lui étoient toujours présens; & le plus souvent elle les prévenoit, avant même que ses Sœurs les connussent. Lorsqu'elle les exhortoit en commun, c'étoit avec une si grande effusion de cœur & des manieres si pathétiques, que chacune étoit aussi pénétrée qu'elle-même des saintes vérités qu'elle leur annonçoit; ses avertissemens, quoique séveres à la nature, étoient toujours reçus avec joie, parce qu'ils étoient inspirés par la charité, &

exprimés avec cette bonté & cette douceur qui ont tant d'empire sur les cœurs nés pour la vertu. Mais ce que je dis ici ne peut qu'affoiblir la vérité; on en jugera beaucoup mieux par la lecture de ses Entretiens.

Son amour pour les malades.

C'étoit sur-tout dans les maladies, & les grandes maladies, qu'elle faisoit paroître toute l'étendue de sa charité. Appliquée à servir de ses propres mains les malades, à les soulager & à les veiller jusqu'à leur mort, on auroit dit qu'elle seule étoit chargée de pourvoir à tous leurs besoins, & qu'elle n'avoit d'autre occupation que de les leur fournir elle-même. Son zéle & son affection à assister les ames foibles & chancellantes, n'étoient ni moins grands ni moins persévérans. Elle s'y appliquoit avec un soin infini, sans regretter le temps qu'il falloit dérober à ses autres occupations, pour vaquer à celle-là, & sans se rebuter pour les peines & les embarras qu'elle entraîne tou-

jours après elle.

Pendant son second Triennal, ayant sçu que M. l'Archevêque, Jean-François de Gondi, qui n'avoit pas voulu permettre qu'il demeurât aucune Religieuse en l'Abbaye des Champs, n'étoit plus dans le même sentiment où il avoit d'abord été à ce sujet, elle lui présenta une Requête qu'il reçut favorablement; & après en avoir obtenu permission de former de nouveau en cette Maison champêtre un Monastère, qui seroit dépendant de celui de Paris, elle l'exécuta en l'année 1648, six mois après qu'on eut embrassé l'Institut du saint Sacrement. Elle affectionna beaucoup cette nouvelle Communauté, tant à cause du petit nombre de personnes qui la composoient, que parce que le lieu étant plus desert, les visites des gens du monde y étoient moins fréquentes qu'à Paris. Son inclination la lui auroit fait choisir pour sa demeure ordi- Son goût de préférence pour les Champs.

naire, ſi ſa qualité d'Abbeſſe ne l'eut engagée à ſe partager entre les deux Maiſons ; ce qu'elle fut obligée de continuer même après être ſortie de charge. C'étoit encore à qui des deux Monaſtères la poſſéderoit. Toutes les Religieuſes lui étoient ſi fort attachées, que celles de Paris auroient voulu la retenir, & que celles des Champs ne pouvoient être ſans elle.

Elle étoit dans cette chere ſolitude, lorſqu'elle apprit les injuſtes deſſeins que l'on avoit de troubler la Communauté de Paris. Auſſitôt elle s'offrit à la Mere Abbeſſe pour s'y rendre, ſi le Supérieur & elle le trouvoient bon ; parce qu'elle jugeoit bien que les premieres tentatives ſe formeroient contre la Maiſon de la Ville. Comme on ſçavoit que ſa préſence y ſeroit d'un grand ſecours, on la pria de ne point différer ſon voyage. Mais avant ſon départ elle crut néceſſaire de conſoler ſes filles de ſon

absence, & de les fortifier contre tous les renversemens qui pourroient arriver : ce qu'elle fit avec la charité, la force d'esprit, la grandeur de courage, qui étoient ses dons particuliers.

A son arrivée à Paris, elle trouva toute la Communauté en larmes, ensuite des premiers coups que l'on avoit déja portés. Sa présence & la tranquillité d'esprit avec laquelle elle apprit tout ce qui étoit arrivé, inspirerent une nouvelle resignation & un accroissement de patience. Mais quoiqu'elle en eût plus que les autres, elle ne pouvoit étouffer au fond de son ame les cris de sa tendresse, qui lui faisoit souffrir un déchirement de cœur, en voyant ce grand nombre de filles qu'elle avoit élevées avec tant de soin & d'affection, exposées à une persécution, qui lui étoit d'autant plus sensible, qu'elle étoit plus assurée de leur innocence.

Son courage dans les maux.

Ces vifs sentimens de douleur joints aux fatigues qu'elle prit pour mettre ordre à toutes choses, augmenterent beaucoup ses infirmités, & la mirent en tel état qu'elle ne croioit pas avoir un jour assuré de vie. En effet, peu de temps après elle se trouva si mal, qu'elle demanda l'Extrême-Onction & le saint Viatique, & qu'elle perdit presque aussi-tôt l'usage de la parole. Elle reçut ces derniers Sacremens avec une présence d'esprit & une attention édifiantes qu'elle témoigna par signes. Cette extrémité, qui lui venoit d'une grande oppression, lui dura trois heures, après quoi elle se trouva un peu soulagée, & l'usage de la parole lui revint.

Sa maladie.

Mais la douleur qui s'étoit diminuée dans son corps, se redoubla dans son esprit, aux impressions qu'il reçut de l'état où l'on se trouve à la mort par la vûe des jugemens de Dieu. Quoique toute

ſa vie elle en eût eu une idée terrible, & qui ne ſe fût pas accordée avec la foi, l'amour & la confiance qu'elle avoit en Dieu, ſi le ſaint Eſprit, qui modère toutes choſes d'une maniere auſſi ſuave que puiſſante, n'eut allié enſemble des diſpoſitions qui paroiſſent contraires; elle nous diſoit que les craintes & les frayeurs qu'elle en avoit eues auparavant, n'étoient qu'une image de celles qu'elle reſſentit en cette occaſion. Elle en fut ſi frappée, qu'elle entra dans un profond ſilence, comme une perſonne qui n'eſt plus de ce monde, & qui ne prend plus de part à rien.

Vûe terrible des Jugemens de Dieu qui l'effraye.

Au bout de trois ſemaines, elle eut une autre attaque, qui lui fit demander une ſeconde fois le ſaint Viatique. Elle vécut neanmoins encore ſix ſemaines, qu'elle paſſa dans des peines d'eſprit & des douleurs de corps qu'on ne peut bien exprimer. Enfin quand on vit

approcher ſon dernier moment, on lui porta pour la derniere fois le ſaint Viatique, qu'elle reçut avec une entiere liberté d'eſprit & la ferveur d'une ame religieuſe, qui brûle du déſir d'aller à ſon époux céleſte. Après quoi ſes filles interrompirent un moment leurs pleurs, pour lui faire d'inſtantes prieres de leur donner ſa bénédiction. Elle le fit avec les marques d'une tendreſſe de mere, & d'une humilité de vraie pénitente qui ſe voit mourir. Bientôt après elle perdit la parole, & tomba dans l'agonie, où elle fut deux jours & demi, ſans perdre entierement la connoiſſance, que quelques heures avant ſa mort, arrivée le ſixiéme jour d'Août 1661. Elle étoit âgée de ſoixante & dix ans, & en avoit paſſé cinquante-quatre à travailler infatigablement & ſans rélâche pour la gloire de Dieu, l'honneur de l'Egliſe, la réforme de ſon Ordre, la perfection de ſes filles & ſa propre ſanctification.

Elle benit ſes filles & meurt.

Son corps est inhumé dans l'avant-Chœur de la Maison de Paris avec la premiere des deux Epitaphes suivantes; & son cœur fut mis dans l'Eglise de Port-Royal des Champs, au bas de la Chaire de Tierce de la Mere Abbesse avec l'autre Epitaphe.

EPITAPHES.

I.

Ici repose le corps de la Mere MARIE-ANGELIQUE ARNAULD, qui a été 38 ans Abbesse titulaire de ce Monastère, où elle a mis l'étroite réforme. Elle s'est demise du titre d'Abbesse l'année 1630, ayant obtenu du Roi que l'Abbaye seroit élective. C'est par son zéle & par ses soins que la Maison a été remise sous la jurisdiction de l'Ordinaire, & que l'Institut du saint Sacrement y a été établi. Elle est morte le 6 Août 1661, âgée de 70 ans.

Requiescat in pace.

II.

Hic situm est cor Reverendæ Matris MARIÆ-ANGELICÆ ARNAULD, *in quo do-*

Ici repose le cœur de la Révérende Mere MARIE-ANGELIQUE ARNAULD, qui y porta toujours cette

maison, & qui contribua beaucoup plus à son établissement devant Dieu, que ceux mêmes qui la fonderent. Cœur fidéle à son époux, & capable par son étendue de comprendre non-seulement un Monastère, mais l'Eglise entiere, pour laquelle elle croioit qu'il suffisoit de vivre pour bien vivre; n'ayant jamais fait consister ses propres avantages qu'en ce qui lui paroissoit avantageux à cette épouse de J. C. Cœur dont tous les sujets de crainte ont été pour l'Eglise, comme l'Eglise a fait tous les sujets de sa joie. Elle a fondé le Monastère de Paris, a rétabli celui-ci; & ce qui est encore plus grand, elle a engendré & formé pour J. C. la Mere Agnès, l'une de ses Abbesses par excellence. L'ardeur de sa charité qui se répandoit au-dehors comme au-dedans, en a fait une insigne Bienfaitrice de plusieurs Maisons de différens Ordres. Mais quelque chose que Dieu ait faite par son ministère, tout ce qu'elle a fait, est cependant moindre que ce qu'elle a été.

mum hanc gestavit; quam magis extruxit coram Deo, quàm qui prima ejus fundamenta fecerant. Cor fidele sponsô, non solùm unius Monasterii sed Ecclesiæ capax, cui tantùm vivere benè vivere esse credidit: nihil aliud unquàm commodum sibi rata, quàm quod illi utile duceret: cum aliquo timore perculsum, Ecclesiæ timuit, & cùm gavisus est, ab illâ habuit undè gauderet. Monasterii Parisiensis Fundatrix, hujus reparatrix fuit; & quod præcipuum est, ipsius in Christo Mater Agnetis. Plures domos nec unius Ordinis magnis affecit beneficiis caritatis ardor extrà intràque diffusus. Sed cum multa Deus per eam præstiterit, minus est tamen quod gessit, quàm quod ipsa fuit.

Par M. Hamon, *Medecin.*

CONFERENCES



CONFERENCES
DE LA REVERENDE MERE
MARIE-ANGELIQUE ARNAULD,
Abbesse & Réformatrice de PORT-ROYAL.

Entretiens de l'année 1652, pendant la (seconde) guerre de Paris.

I. ENTRETIEN.

LA Mere Angelique nous a souvent dit pendant ce temps-là, qu'il n'arriveroit rien de tous les maux qu'on craignoit, que ce qu'il plairoit à Dieu. Et une Sœur lui ayant demandé si c'étoit la volonté de Dieu, que tant de personnes, apparemment innocentes, souffrissent tant de mi-

féres, elle répondit que Dieu ne vouloit pas la malice de ceux qui faisoient ces maux, mais qu'il en vouloit l'accomplissement pour ceux qui les enduroient; qu'il ne falloit point les appeller innocens; qu'il n'y en avoit aucun qui fût innocent devant Dieu; qu'il avoit trouvé de la corruption dans ses Anges, & que le moindre péché veniel mérite plus que tous les maux de la terre; qu'elle admiroit comment les Ecclésiastiques qui ont le fond des vérités, sont si lâches dans leur conduite, & qu'un Docteur avoit prêché autrefois ici, que de commettre un péché veniel volontairement, c'étoit faire comme si l'on voyoit notre Seigneur, & qu'on lui crachât au visage, qu'on lui donnât des soufflets, des coups de pied, & qu'on se mocquât de lui. A quoi elle ajouta: De quelle punition seroit digne une personne qui en useroit de la sorte envers le Roi, qui ne lui voudroit pas ôter la vie, mais qui le traiteroit injurieusement? Et ce que c'étoit donc que de faire quelque chose contre la volonté de Dieu & devant Dieu: que le moindre péché veniel méritoit naturellement l'Enfer, si Dieu nous jugeoit dans la rigueur de sa Justice, & que c'étoit par une grande miséricorde qu'il se contentoit de le punir de peines temporelles.

Nul innocent devant Dieu.

Idée du péché veniel.

Une Sœur lui ayant demandé dans le temps où l'on étoit dans les plus grandes frayeurs de la guerre, si elle ne craignoit pas beaucoup, & si l'inquiétude ne lui donnoit pas quelquefois de mauvaises nuits; elle répondit, qu'elle n'avoit jamais été plus assurée, parce qu'elle sçavoit que nous étions entre les mains de Dieu, & que tous les soirs elle se couchoit dans la pensée que c'étoit peut-être pour la derniere fois, & que le matin en s'éveillant, elle disoit: *Voici encore un jour que Dieu nous donne pour le mieux servir.* Remede contre la peur des maux.

Quelques Sœurs l'ayant priée de faire une cache de ce qu'il y avoit de plus beau à la Sacristie, elle n'y voulut jamais consentir, disant que tout cela n'étoit rien, & qu'elle livreroit volontiers toutes les clefs aux Gendarmes, & leur donneroit tout elle-même, afin qu'ils ne restassent guères dans la maison; qu'elle seroit bien fâchée qu'on leur eut donné sujet d'y demeurer un moment davantage, pour chercher ce qu'ils ne trouveroient point; qu'il falloit que nous pussions dire à Dieu comme S. Paulin: „ Seigneur, que je ne „ sois point tourmentée pour l'or & pour „ l'argent; car vous sçavez où j'ai mis „ mon trésor. „ Riche détachement.

Elle nous disoit aussi, que nous devions toujours communier en viatique, atten- Vain sujet de frayeur.

dant tous les jours la mort, mais qu'il ne falloit pas laisser de travailler & de faire les mêmes actions que de coutume ; que cependant il les falloit faire avec un esprit de componction, d'humilité & de pénitence ; que l'esprit malin avoit toujours attention à nous faire éluder par des vaines frayeurs, tout ce qui nous pouvoit toucher ; que pour elle, elle n'avoit point peur des armées, mais qu'elle avoit peur de ce qu'on ne s'amandoit point ; que Dieu nous avoit déja donné des avertissemens pour nous corriger par la premiere guerre (de 1649,) & qu'elle croyoit que s'il nous pardonnoit encore & nous donnoit la paix, sans que nous en fissions un meilleur usage, il seroit tellement irrité qu'il ne nous ménaceroit plus, mais nous feroit périr tout d'un coup.

Terrible endurcissement.

Sur ce qu'une Sœur lui parloit de la guerre d'Attila, qui se faisoit nommer le *Fléau de Dieu*, elle nous dit que c'étoit une chose épouvantable de voir que ce *Fléau de Dieu*, à qui il avoit fait voir en vision des Juges assis sur des Trônes qui le condamnoient, & lui ôtoient la puissance qu'il lui avoit donnée, ne s'étoit pas pour cela converti, & n'en avoit pas été touché ; que c'étoit un aveuglement & un endurcissement terrible. Et sur cela, elle nous dit qu'elle craignoit beaucoup d'être

dans l'endurcissement. Comme l'on s'étonnoit de sa pensée, elle demanda si nous n'appellions point endurcissement de n'être point touchée de tant de miséres & de cruautés que nous entendions raconter tous les jours, que nous les écoutions comme si cela s'étoit passé il y a cent ans; que les cris de tant de pauvres affligés n'étoient point dans notre cœur, & que par conséquent les nôtres ne seroient point entendus de Dieu; que cela l'épouvantoit de voir l'indifférence où l'on étoit, qu'on n'étoit touché de rien; qu'on n'avoit point de charité, & qu'ainsi elle n'espéroit point la paix; qu'il falloit la faire avec Dieu avant que d'attendre qu'il nous la donnât, & que comme on l'avoit irrité en remplissant la mesure des crimes & des péchés, il falloit pour l'appaiser remplir la mesure des bonnes œuvres par une vraie plénitude de charité. Marques de ce vice.

II. ENTRETIEN.

NOUS devons toujours nous regarder devant Dieu comme un néant. J'ai grande dévotion à ces paroles de David, *Tanquam nihilum ante te.* Nous devons reconnoître que vraîment nous ne sommes Retour vers Dieu dans ses fautes. *Ps.* 38. 6.

rien & ne pouvons rien, & cela dans le silence & la paix du cœur, sans inquiétude & sans réflexion; & je crois que si on se tournoit vers Dieu avec une véritable simplicité, après même avoir péché, ce seroit le meilleur moyen d'en obtenir la rémission : mais on se trouble, on s'inquiéte, on craint d'être accusée, on craint d'être reprise & corrigée, ou bien on se décourage. Il n'y a rien qui me soit plus insupportable que quand j'entens dire ; „ *Je suis toute découragée ;* Pourquoi êtes-„ vous découragée? c'est parce que vous „ êtes bien orgueilleuse, & que vous ne „ pouvez souffrir de vous voir si imparfai-„ te, ni que l'on vous applique les remé-„ des qui seroient nécessaires pour vous „ guérir. „ Saint Pierre avoit commis un grand péché; il pleure parce que Jesus-Christ le regarde. Sans ce regard, il seroit demeuré dans l'endurcissement. Après cela il ne se décourage point, il ne se trouble point, parce qu'il est vraîment humilié. Il retourne avec les autres Apôtres sans faire réflexion sur ce qu'ils pourroient dire de lui d'avoir renoncé son Maître, après avoir tant fait le courageux. Et il est aussi bien remarquable, que les autres ne le méprisent point, & ne lui reprochent point son infidélité.

Modéle dans S. Pierre.

J'admire toujours ce que S. Benoît dit

dans notre Régle du Prieur. Il suppose que ce soit un si saint homme qu'il aura été choisi par l'Abbé & les Freres comme le meilleur de tous ; & cependant il suppose aussi qu'il peut faillir, & que ce saint *homme* peut s'oublier tellement, qu'il mérite d'être repris publiquement & jusqu'à trois fois, sans pour cela être déposé, & sans que les Religieux le méprisent, ni se dispensent du respect & de l'obéissance qu'ils lui doivent. Mais ce qui est encore plus étrange, c'est qu'il suppose enfin, qu'il pourra arriver qu'il ne se corrige point pour la répréhension, & qu'on sera contraint de le déposer, & même de le chasser : ce qui nous doit faire trembler, voyant que les plus justes sont toujours en péril de tomber ; & nous ne devons pas être surprises, ni nous troubler, quand il nous arrive de faire des fautes, regardant Dieu avec simplicité. Mais il arrive souvent qu'on imite plutôt l'exemple de Judas que celui de saint Pierre. Judas se repent, il confesse son péché : *J'ai livré le sang du Juste*, il fait même quelque satisfaction, il rapporte l'argent, c'est une pénitence, mais elle est imparfaite ; il ne persévere pas, il se décourage, il se désespere. C'est comme on fait souvent : on reconnoît sa faute, on s'en accuse, on veut bien même qu'on nous en fasse faire péni-

Comment on imite Judas.

Matt. 27. 4.

tence; mais si on nous ordonne quelque chose au-delà de ce que nous nous proposons, si on nous veut obliger à quitter cette attache, cette occasion, on ne peut s'y soumettre, on se décourage, on se désespere, & on créve d'orgueil comme Judas.

Regarder Dieu en tout.

On doit toujours regarder Dieu simplement sans se troubler & sans s'inquiéter, soit dans nos chutes, soit dans toute sorte d'évenemens. L'inquiétude vient toujours de l'orgueil, & ne peut remédier à rien; par exemple, dans les maladies de nos amis, comme dans celle de M. de Saint Cyran qu'on laissa mourir presque sans remédes, sans secours de médecin. Eh bien! Dieu l'a permis, il en faut demeurer en paix. Ce n'est pas qu'il ne faille appeller les Médecins, & qu'il ne faille mettre tout l'ordre qu'on peut aux choses; mais quand les choses sont arrivées, ou qu'elles ne dépendent pas de nous, il faut regarder Dieu, l'adorer, & n'en dire pas un mot.

Tout de même présentement, on ne sçait à quoi se résoudre, à cause de la guerre: il y a du péril par-tout. On craint d'être surprises par les gens de guerre, si nous demeurons au Fauxbourg; & si nous entrons dans la Ville, on craint quelque sédition. Il faut prendre conseil des gens de Dieu, & le suivre avec simplicité &

ſans réflexion, quelque ſuccès qui en arrive, quand même il en arriveroit le plus grand malheur que nous craignons, dont j'eſpere que Dieu nous préſervera. Mais je dis quand il arriveroit, non, il n'en faudroit pas faire une plainte ni une réflexion volontaire, pour penſer que cela ne ſeroit pas arrivé ſi on fût allé ailleurs; mais il faudroit regarder Dieu qui l'auroit permis, & l'adorer en ſilence.

Saül étoit un enfant d'un an quand il commença à regner. Il étoit ſi humble, qu'il ſe cacha quand on voulut le faire Roi. Les enfans de Belial le mépriſerent. Voilà comme font les méchans, ils murmurent toujours. Ils avoient demandé un Roi, & après que Dieu le leur a accordé, ils le mépriſent en diſant: *Celui-là ne nous ſauvera pas de nos ennemis.* Saül diſſimula de les entendre; mais l'Ecriture dit qu'il ne regna que deux ans, quoiqu'il ait regné quarante ans, parce qu'il ceſſa d'être enfant, & qu'il ne vêcut que ces deux ans dans la ſimplicité, l'humilité, & la ſoumiſſion à Dieu. Il commence auſſitôt à faire le Roi, à élever un arc triomphant, à publier ſes victoires; il commençe à être reprouvé de Dieu pour une faute qui paroît bien excuſable. Il attend ſept jours le Prophéte Samuël, & voyant qu'il ne vient point, que les ennemis approchent,

Pourquoi eſt-il dit que Saül ne regna que deux ans.

I. Reg. 10. 27.

& que le peuple se retire d'avec lui, il offre le sacrifice, ce semble, innocemment, & par nécessité. Samuel lui dit :
I. Reg. 13. 11. *Vous avez fait follement ; ne sçavez-vous pas que ne pas obéir c'est comme idolâtrer, & ne pas acquiescer, c'est commettre un péché qui est comme une espece de magie. Si vous eussiez obéi au Seigneur, il auroit affermi votre regne ; mais maintenant il vous a rejetté, afin que vous ne soyez plus Roi.* Il confesse bien qu'il a péché, mais il ne veut point être humilié. Il veut bien faire
Ib. 15. 30. pénitence en secret, mais il dit : *Honorez-moi devant mon peuple.* Voilà comme
Fausse pénitence. on fait ; on veut bien faire pénitence dans son cœur, on veut bien être reprise en secret ; mais si on nous reprend devant les autres, si on nous parle trop haut, cela nous deshonore, on ne le peut souffrir : toute notre pénitence est fausse, si nous n'aimons l'humiliation.

L'autre péché de Saül, c'est d'avoir épargné le Roi Agag. Mais c'étoit la personne d'un Roi, & il l'avoit pris prisonnier, il ne l'avoit pas tué selon le commandement de Dieu. Il en est de même des troupeaux qu'il avoit conservés ; il ne s'en cache point, & quand le Prophéte lui dit : *Qu'est-ce que j'entens ?* il répond : *Ce sont des bêtes que j'ai réservées pour offrir en sacrifice.* Ces péchés paroissent bien légers.

Au contraire David commet des crimes horribles ; quoiqu'il eût plusieurs femmes, il enleve celle d'un de ses bons serviteurs, il le fait tuer. Cependant il en obtient le pardon, & Saül ne l'obtient pas, quoiqu'il dise comme David : *J'ai péché ;* c'est qu'il n'étoit pas véritablement touché.

Vraie pénitence.

M. de Saint Cyran m'a dit autrefois, qu'il y avoit des péchés veniels qui étoient plus de conséquence, & qui avoient une suite plus dangereuse que certains péchés mortels. Par exemple, un homme est emporté d'un mouvement subit de colere, parce qu'on l'a offensé, & qu'il est surpris de quelque grande frayeur, & il tue un homme sur le champ. Ce péché peut n'avoir point de suite, parce que n'ayant point de racine dans le cœur, on peut en faire sans délai une parfaite pénitence ; au lieu qu'il y a des péchés veniels qui se font avec délibération par un propre sens, un arrêt, un propre jugement : cela a une racine dans le cœur. On se défend là-dedans ; & il est plus difficile de revenir de cette sorte de péchés, parce qu'on sort de sa voye. C'est le péché de Saül. Dieu vouloit qu'il fût Roi ; mais il vouloit aussi qu'il ne laissât pas de demeurer dans la soumission, & qu'il obeît au Prophéte Samuël. Il ne veut point se soumettre, il sort de la voie. Le Prophéte lui dit : *Dieu*

Péchés veniels, occasion de crimes sans retour.

Image de deux pénitens fort opposés.

vous a rejetté afin que vous ne soyez plus Roi, *&c.* Il sçait que Dieu a choisi David pour régner, qu'il a commandé à Samuël de l'oindre, il ne le peut souffrir, & ne veut point se soumettre à cet ordre de Dieu, & il cherche toujours les occasions de faire mourir David. David au contraire fut vraîment pénitent. Le Prophéte Nathan lui annonce de la part de Dieu tous les maux dont il le devoit punir, il lui dit que le glaive ne sortiroit point de sa maison, & il répond : *Peccavi Domino.* Il se soumet à tout, de sorte que voyant que son fils s'étoit élevé contre lui criminellement pour se faire Roi, & sçachant bien qu'encore que Dieu permît cette injustice, Absalom son fils ne laissoit pas de faire un grand péché, & de violer toutes les loix, il le souffre avec une telle humilité & soumission, que lui-même l'appelle Roi, & dit à un homme de qualité qui le vouloit suivre : *Allez plutôt avec le Roi.* Comparons ces deux Princes. Saül ne se peut soumettre à l'ordre de Dieu, David se soumet à la méchanceté d'un homme. Il sçavoit qu'il avoit mérité aussi-bien que Saül, que Dieu le rejettât, il ne veut point de faveur, on le voit en toute ren-
II. Reg. 15. 26. contre. *Si le Seigneur me dit : Vous ne me plaisez pas, sa volonté soit faite.*

Orgueil de Salomon. Salomon ne l'a pas imité ; aussi ç'a été

la cause de sa perte, s'il est vrai qu'il soit perdu comme on en doute : c'est qu'il ne s'est pas soumis à l'ordre de Dieu, & qu'il n'a pas voulu accepter la pénitence que Dieu même lui imposoit, en déclarant qu'il vouloit donner une partie de son Royaume à son serviteur, quoique ce ne fût pas de son vivant. Il ne le veut point souffrir, & il cherche à mettre la main sur cet homme. Au contraire, David voyant Absalom usurper son Royaume & le persécuter, quoiqu'il sçût bien que ce n'étoit pas Dieu qui lui eût donné la royauté, le souffre néanmoins, parce que c'étoit un vrai pénitent, & qu'il ne recherchoit pas si on le traitoit injustement, car il ne regardoit que Dieu. Les vrais pénitens ne regardent point aussi si on a droit de les faire souffrir, mais seulement qu'ils méritent bien les souffrances. Il n'y a point de plus mauvaise marque que quand on ne peut souffrir la correction, & d'être conduite fortement.

On demanda à la Mere, si on croyoit que Salomon étoit réprouvé : elle répondit qu'elle ne sçavoit point s'il l'étoit, mais que la sainte Ecriture en parloit d'une maniere bien douteuse & terrible ; & que quand il seroit sauvé, c'étoit toujours une grande humiliation pour lui, de ce que le Saint-Esprit nous a voulu laisser dans une si grande incertitude de son salut. Incertitude du salut de Salomon.

III. ENTRETIEN.

Le Dimanche de la Passion.

29 *Mars* 1653.

Voix de Dieu.

DIEU nous parle en beaucoup de manieres. L'Eglise crie pendant ce

Ps. 94. 8. saint temps, *si vous entendez sa voix, n'endurcissez point vos cœurs.* La voix de Dieu, ce sont les cinq playes de Notre Seigneur : les maladies & les afflictions sont aussi la voix de Dieu.

Sur ces paroles : *Omnes sitientes, venite ad aquas :*

Jesus-Christ est la fontaine inépuisable de toute grace. Il nous invite d'aller à lui, & c'est une chose remarquable qu'il dit :

Joan. 7. 37. *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi.* Nous sçavons que la soif est la chose du

Recours continuel à Jesus-Christ.

monde la plus pénible à supporter. C'est pourquoi l'on peut dire que sous ce nom, toutes sortes de peines sont comprises ; de sorte que Notre Seigneur nous promettant de nous désalterer si nous allons à lui, nous promet en même temps de nous soulager dans toutes sortes de peines & d'afflictions, pourvû que nous allions à lui.

Matt. 11. 28. Il nous dit : *Si quelqu'un est travaillé, qu'il vienne à moi, & je le soulagerai.*

Si vous avez besoin de grace, venez à moi, & je vous remplirai de grace : si vous êtes foible, venez à moi, & je vous fortifierai : si l'humilité vous manque, & si l'orgueil vous travaille, venez & je vous apprendrai que je suis doux & humble de cœur : si vous êtes triste, venez & je vous consolerai ; & de même de toutes les autres miséres dont nous sommes accablés. Jesus-Christ nous fait toutes ces promesses qui nous doivent donner un véritable désir d'aller à lui, & cependant nous ne le faisons pas. Nous nous amusons à chercher ce qui nous manque, dans les créatures & dans nous-mêmes ; & nous ne trouvons point ce que nous cherchons. Il ne faut pas s'en étonner, puisque nous n'allons point à la source. Nous accuserions une personne de folie, qui étant proche d'une fontaine, s'amuseroit à crier qu'elle meurt de soif. Il faut avouer que notre folie est sans comparaison plus grande que celle-là, puisque nous cherchons le repos où il n'y a que de la peine & de l'affliction.

Sur ce que dit S. Leon expliquant ces paroles de S. Paul : ,, *Si nous souffrons ,, avec lui, nous regnerons aussi avec lui.* ,, 2. *Tim.* 2. 12.

Cette promesse est pour nous une promesse indubitable, si toutefois nous nous efforçons de suivre & d'imiter la Passion

Nécessité de souffrir pour être sauvé.

de Notre Seigneur. Ces paroles nous doivent fort toucher ; car c'eſt une choſe infaillible, que ſi nous déſirons avoir part à la gloire de Jeſus-Chriſt, il faut ſouffrir avec lui. S'il ſe trouve quelque perſonne qui ſe veuille exempter des ſouffrances, elle renonce à la promeſſe de jouir de la félicité éternelle. Il faut pâtir en cette vie pour être heureux en l'autre : c'eſt à quoi on ne penſe point. Car dans ce temps ſi ſaint, qui eſt dédié plus particuliérement que tous les autres à la Paſſion de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, l'on croit l'honorer de jeûner exactement & de faire d'autres choſes ſemblables ; mais l'on ne penſe point à mortifier l'eſprit, & l'on ne travaille point à ſe dégager de la préſomption, de l'attache aux richeſſes, aux honneurs, aux grandeurs, & à tout ce que l'on ſçait qui déplaît à Dieu. Il ne faut pas croire que ce ſoit être dévote à la Paſſion de Notre Seigneur que d'y penſer tous les Vendredis, que de répandre des larmes lorſqu'on y penſe, ou qu'on en entend parler. C'eſt très-peu de choſe ſi l'on ſe contente de cela. Car c'eſt bien quelque choſe que d'avoir ces ſentimens, & ce feroit une très-grande ingratitude de ne pas adorer Jeſus-Chriſt dans ſes ſouffrances, & de n'y pas penſer très-ſouvent. Mais il faut que ces bons ſentimens

produisent de bons effets', en nous donnant le désir de participer à ses souffrances pour jouir de ses promesses. Nous sçavons que la Passion de Jesus-Christ n'est pas encore accomplie, & qu'il faut qu'elle s'accomplisse tous les jours en nous, si nous voulons être du nombre des Elus. Ce n'est pas tant en faisant de grandes austérités corporelles que nous devons nous acquitter de cette obligation, qu'en souffrant toutes les petites afflictions qu'il plaît à Dieu de nous envoyer. Chacun le doit faire selon la condition, l'âge, l'état où l'on se trouve. Par exemple, une personne est infirme, sa dévotion doit être de souffrir ses infirmités humblement & patiemment : c'est ce que l'amour-propre ne veut point entendre. Car il arrive souvent que l'on tombe dans des inquiétudes, craignant d'être à charge, de demeurer inutile, & de perdre même l'amour & l'estime que l'on a pour nous. Il faut renoncer à toutes ces choses ; & une personne que Dieu a réduite en cet état, doit s'estimer heureuse : je dis même quand effectivement elle verroit qu'elle seroit méprisée, & qu'elle feroit peine à tout le monde ; & quiconque demeurera dans la paix & la tranquillité d'esprit, aimant cet état comme venant de Dieu, doit croire avec certitude qu'il jouira de la promesse.

Quelles sont les meilleures souffrances.

Amour de la pauvreté. Il faut aimer la pauvreté, & prendre plaisir de manquer de quelque chose pour avoir plus de sujet de souffrir pour Dieu.

Maladie, pénitence excellente. La maladie porte avec elle sa pénitence : car souvent il arrive que l'on voudroit se promener, & il faut demeurer dans un lit. L'on désire même la santé pour faire de bonnes œuvres, & l'on s'en croit incapable. S'il faut jeûner, on a faim; & s'il faut prendre de la nourriture, on est dans le dégoût : l'on ne trouve que de l'amertume dans les remédes. Enfin l'on est dans un état de souffrances, que l'on doit aimer pour jouir de la promesse de Dieu. Si l'on se trouve avec une personne de mauvaise humeur, & qui fait bien de la peine à supporter, il en faut bénir Dieu, & désirer d'y demeurer toute sa vie, afin de pouvoir souffrir; car il n'y a rien qui fasse plus avancer dans la vertu, comme on le peut voir par plusieurs exemples.

Désir pieux de la Mere Angelique. Je me suis souvent étonnée de ce qu'il plaisoit à Dieu me laisser si long-temps sur la terre; mais je crois que c'est qu'il veut attendre à m'en retirer, afin de me laisser avancer dans un âge décrepit, & alors personne ne sera plus affligé de ma mort, & l'on dira : *Hélas! qu'elle est heureuse! elle ne servoit plus de rien en ce monde.* Je crois que c'est le dessein de Dieu,

& s'il lui plaît de l'accomplir, il me donnera lieu d'espérer de jouir de ses promesses ; car à présent je ne souffre rien. Tout le monde me témoigne de l'affection, parce que l'on croit que je suis utile à quelque chose ; mais quand je serai dans l'incapacité d'agir, & que je ne ferai que radotter, on me laissera, & on ne se souciera plus de moi.

Une Sœur lui ayant dit : Quoi ! ma Mere, croyez-vous que nous vous soyons si ingrates, que d'oublier ce que nous vous devons toutes ? Elle répondit : Il n'est pas question d'entrer en dispute sur ce sujet, il ne le merite pas ; mais quoi qu'il en soit, si Dieu permet que cela arrive, ce sera pour moi un effet singulier de sa miséricorde : je n'en suis pas digne, je l'avoue. Je ne dis pas que l'on manquera de charité pour m'assister, comme on en auroit pour une autre, quoique je ne le mérite pas : je sçai qu'on me fera toujours trop de bien, mais alors ce sera purement pour l'amour de Dieu, puisqu'il n'y aura rien qui y puisse humainement obliger. Mais puisque l'on veut croire que cela ne pourra point arriver, parce qu'on n'a pas dessein, dit-on, d'être ingrates, je veux bien me le persuader. Mais pour faire entendre ma pensée, je veux supposer aussi, que Dieu permettra plutôt que l'on tombe

Son humilité.

dans l'aveuglement pour me faire souffrir quelque chose. Hélas ! mon Dieu, mon Sauveur, cela ne se pourroit appeller aveuglement, mais plutôt justice. Car quoique je fasse ce qui est en mon petit pouvoir, ce n'est pas à moi que la reconnoissance en est dûe, mais c'est à vous qui vous servez de qui il vous plaît pour accomplir vos desseins. Je vois qu'il vaut mieux que je ne parle pas davantage sur ce sujet, puisque ce discours ne plaît pas. Dieu sçait tout, & je ne désire en ce monde ni en l'autre, que ce qui lui sera plus agréable.

IV. ENTRETIEN.

Le Dimanche des Rameaux.

5 Avril.

LES Mystères que l'Eglise célébre cette Semaine parlent d'eux-mêmes, & à moins que d'être insensible, l'on a toujours quelque bon sentiment. Il y a des Mystères de Notre Seigneur qui ne touchent pas si sensiblement, comme le Mystère de l'Ascension ; & aussi ne nous convient-il pas si bien, comme la Naissance & la Passion, parce qu'il n'est pas le tems d'être glorifié, mais bien d'être sacrifié.

Dès l'âge de ſept ans, je liſois la Paſſion avec tant de ſentiment, qu'elle me faiſoit toute fondre en larmes ; & je la comprenois comme à préſent. Je la trouvois admirable, & j'y prenois grand plaiſir. Sa dévotion dans l'enfance.

Nous ne devons pas nous étonner de voir un ſi grand changement en ce peuple qui reçut Notre Seigneur avec tant d'honneur, & qui trois jours après crie qu'on le crucifie. Nous faiſons pis que cela. Car étant à l'Egliſe nous chantons les louanges de Jeſus, & après en être ſorties nous le crucifions. Nous ne crions pas, Crucifiez-le ; mais nous le crucifions nous-mêmes, puiſque c'eſt le péché qui a attaché Notre Seigneur à la Croix.

V. ENTRETIEN.

Sur le détachement que l'on doit avoir des créatures & même des plus ſaintes.

Le 13 Avril.

IL eſt certain que l'attache que nous avons aux créatures eſt le plus grand empêchement que l'on puiſſe mettre à l'avancement de la perfection. Il faut s'attacher à Dieu ſeul. Qu'elles aillent ou

qu'elles viennent, Dieu eſt immuable, & il demeure toujours. L'on a pour l'ordinaire une grande crainte de ſe voir à l'heure de la mort en l'abſence du Confeſſeur, parce que l'on y met ſa confiance : c'eſt bien fait, & cela ne peut être que très-bon ; mais il faut que tout cela ſoit ſelon l'ordre de Dieu : & pourtant on ne le fait pas de cette ſorte, mais on tombe dans l'inquiétude & dans le trouble. Il ſemble que tout ſoit perdu, ſi ce que l'on croit utile manque ; & tout cela vient de ce qu'on ne met pas aſſez toute ſon eſpérance en la ſainte providence de Dieu. Si l'on y avoit une véritable confiance, l'on trouveroit aſſurément que l'on n'auroit jamais manqué de rien.

Je n'ai jamais perdu perſonne de ceux de qui je recevois de l'aſſiſtance, que Dieu ne m'ait donné mieux. Je me ſuis trouvée une fois à l'extrémité lorſque le Confeſſeur étoit abſent, & je ne m'en mettois nullement en peine. Car je diſois : Quand il ſeroit préſent, il ne me pourroit ſervir ſi Dieu ne lui en faiſoit la grace ; & puiſqu'il a permis qu'il n'y fût pas, c'eſt qu'il ne lui plaît pas de m'aſſiſter par cette voie. Il le peut faire par une infinité d'autres qui me ſont inconnues. Je m'abandonne à lui : car il a deſtiné de toute éternité tout ce qui doit arriver à ſes Elus,

Je vous assûre que l'on ne peut pas s'imaginer combien l'on retarde son avancement en l'arrêtant ainsi aux créatures, qui après tout ne sont rien sans Dieu. Si l'on s'éloigne des créatures, l'on s'approche de Dieu ; en s'approchant de Dieu, la confiance croît, l'accroissement de la confiance sert à acquérir le vrai amour ; qui posséde l'amour, posséde Dieu même ; qui a Dieu, a tout ; & sans Dieu tout n'est rien. En Dieu l'on trouve tous les vrais biens, & hors de Dieu l'on ne peut rien trouver de bon. C'est ce qui nous devroit obliger à ne nous attacher qu'à lui seul, puisque c'est un bien inestimable qui ne peut nous être ôté.

Dégrés de l'attachement à Dieu.

Si l'on avoit en vûe l'éternité, l'on ne seroit jamais surpris de la mort de qui que ce soit. Car enfin, c'est une personne qui doit finir quand il plaît à Dieu. Nous devons être toujours disposés à partir, puisque nous ne sçavons ni l'heure ni le temps. Tout ce qui se passe dans le monde hors Dieu, ne nous devroit point toucher. O bonté infinie ! que l'on seroit heureux si l'on pouvoit regarder toutes choses en Dieu ; car ce seroit le moyen d'être toujours en repos, & jamais en inquiétude.

Vûe de l'éternité. Ses effets.

VI. ENTRETIEN.

Sur les deux Disciples d'Emmaüs.

Le 14 Avril.

J'Estime ces deux Disciples ; mais j'ai de la peine de ce qu'ils n'attendent pas en patience l'effet de la promesse que Jesus-Christ leur avoit faite. Il me semble que ç'auroit été ma dévotion de me tenir dans la retraite. Mais pourtant il est à croire que Notre Seigneur, qui leur a bien voulu apparoître, les a portés à faire ce voyage. C'est peut-être la figure de ce qui nous arrive très-souvent. Car nous voulons bien écouter la parole de Dieu & les promesses qu'il nous fait ; mais après, nous laissons aller notre esprit à bien des sortes de dissipations. Jesus-Christ s'est voulu servir de la maniére d'agir de ces deux Disciples pour faire réussir le dessein qu'il avoit de les gratifier de son apparition ; & de même Dieu se sert de nos foiblesses & de nos imperfections pour accomplir ses desseins sur nous, lors même que nous n'y pensons pas. Si l'on faisoit un peu de réflexion sur la conduite de Dieu, l'on verroit des choses admirables.

Avis important.

La Mere ayant dit cela, l'on changea de

de discours, & comme on vint à parler de la guerre, elle dit : Dieu seul a la puissance de nous délivrer de tous les maux dont nous sommes menacés. Convertissons-nous à lui, & espérons en lui. Il faut avoir recours à la pénitence ; c'est la plus puissante défense que nous puissions trouver, pour nous délivrer de tous les malheurs que nos péchés attirent sur nous. Je ne m'étonne pas de voir tant de calamités, puisque l'on ne s'amende point. L'on continue toujours de pécher, & Dieu continue aussi de nous châtier. Quand on se voit ménacé de quelque affliction, il ne faut point s'amuser à penser ce que nous ferons ; mais il faut nous remettre à la providence de Dieu. Nous devons être assurés que rien ne nous peut arriver, si Dieu ne le permet, puisqu'il a dit : Un seul cheveu de votre tête ne tombera point sans la permission de votre Pere céleste. Nous ne devons donc point nous mettre en peine, puisque notre vie est sans comparaison de plus grande importance que n'est un seul de nos cheveux. Nous devrions toujours penser que nous dépendons continuellement de la providence de Dieu. Cela nous serviroit à nous faire avoir toujours le cœur & l'esprit élevés vers lui : nous n'aurions recours qu'à lui, & ce seroit le moyen de nous déli-

Conduite dans les malheurs.

vrer de toute ſorte d'inquiétudes, & d'une infinité de fautes que ces vûes humaines font commettre. Humilions-nous, & Dieu aura pitié de nous. S'il permet que nous ſoyons affligés, ce ſera pour nous ſauver. L'on eſt toujours ſi effrayé quand on ſe voit menacé de quelque affliction, & on ne penſe point qu'il faut mourir. Pour moi, rien ne m'effraye tant que la penſée de la mort. Puiſqu'il faut mourir, qu'importe-t-il de quelle façon, pourvû qu'on ſoit à Dieu. Il faut laiſſer tout cela entre ſes mains. Il eſt très-certain que l'humble acceptation des fléaux de Dieu ſert de martyre. Car Dieu eſt ſi bon, qu'il nous impute à mérite les châtimens qu'il nous envoye, lorſque nous les recevons avec humilité. Cet anéantiſſement, cette immerſion que nous faiſons de nous-mêmes en Dieu, pour recevoir toutes les peines & toutes les afflictions qu'il lui plaira de nous envoyer, lui eſt plus agréable que tout ce qu'on pourroit imaginer. Car rien ne plaît tant à Dieu, que cette diſpoſition qui eſt vraîment humble, & l'on peut dire que cela ſert davantage que ne feroit un Jubilé, qui ne ſe peut gagner, ſi on n'eſt pas dans ce ſentiment.

VII. ENTRETIEN.

LE 21 Avril, elle répondit à la demande qu'on lui avoit faite, quels sont les péchés qui déplaisent le plus à Dieu.

Vice pire que les péchés grossiers.

L'on a grande horreur, dit-elle, des vices les plus grossiers, mais on n'en a pas assez de ceux de l'esprit; & au contraire, il se trouve quelquefois que l'on y a de la complaisance. L'on ne fait point difficulté de dire: Pour moi, graces à Dieu, je ne sçai ce que c'est que les péchés grossiers, & j'ai même une très-grande aversion de les voir dans les autres. Il est vrai que j'ai l'esprit un peu haut, & que j'aime l'honneur, mais je n'y sçaurois que faire. Cet orgueil, que l'on compte pour rien, est si abominable devant Dieu, qu'il le déteste davantage que tout ce qui fait horreur. La raison en est, que cela met l'ame en pire état, que ne fait une chose qui choque ces esprits délicats, parce que pour l'ordinaire les choses visibles humilient, au lieu qu'on ne se met point en garde contre ces péchés, qui se cachent dans les replis du cœur; on ne les connoît pas même. C'est à peu-près comme les voleurs, dont il y a de deux sortes; les premiers sont ceux des grands chemins, les seconds sont les voleurs pu-

blics, qui paroiſſent honnêtes gens, & qui ſont pourtant des vraies ſangſues qui tirent tout le ſang du pauvre peuple. Il eſt certain que ceux-ci ſont ſans comparaiſon pires que les autres, & plus criminels devant Dieu : car l'on peut dire de ceux-là que la néceſſité les contraint en quelque ſorte d'exercer ce malheureux métier, & que l'état miſérable où ils ſont, les fait entrer dans cette impiété déteſtable. Cependant on les fuit, on s'en défend, on s'en donne de garde ; mais il eſt comme impoſſible de ſe défendre des autres. C'eſt une choſe honteuſe de voir de quelle maniere on agit à préſent & parmi les perſonnes de condition même. Je puis dire ce qui m'eſt arrivé à moi-même.

Vol fort commun.

Une perſonne de condition vint me prier de lui faire vendre un jardin pour le prix de ſeize mille livres, me promettant deux mille livres de gratification & d'aumône, ſi je le faiſois. Je lui dis que je commettrois un larcin ; & m'ayant répondu que je n'aurois garde d'en commettre un, puiſque ce ſeroit un don, je lui repartis, Puiſque vous voulez bien débourſer dix-huit mille livres, ſçavoir ſeize mille livres pour le prix & deux mille livres pour moi, c'eſt donc à dire que le bien vaut cela : ce qu'ayant avoué, je lui dis, N'eſt-il pas viſible que c'eſt dérober deux

mille livres, puisque le propriétaire de ce bien ne les recevroit pas? Et je crois que tous ceux qui font ainsi des plaisirs, à condition de recevoir du profit, dérobent assurément. Cela est à présent assez ordinaire.

Une autrefois on me promit 30 ou 40 mille livres, si je voulois faire recevoir quelque avis par M. le Chancelier, auprès duquel j'avois du crédit en ce temps-là. Je le refusai tout-à-fait; & comme on m'alléguoit beaucoup de raisons pour m'y faire condescendre, je leur dis que je croirois dérober cela au Public. On m'assura que non, que cela ne feroit tort à personne. Je répartis, S'il est vrai que ce bien ne soit pas à quelque particulier, & que cela ne se prenne point sur le peuple, il faut donc que ce soit au Roi; & si on l'ôte au Roi, il faudra qu'il le leve encore sur son peuple; par conséquent c'est voler le Roi & le peuple. Et quoiqu'ils continuassent à m'alléguer beaucoup de raisons, jamais ils ne me purent gagner, quoiqu'en ce temps-là j'avois grand besoin d'argent; mais je m'estimois heureuse dans la pauvreté. Je choisissois plutôt de mourir de faim, que de faire la moindre chose qui pût blesser ma conscience & me faire offenser Dieu. Il n'est pas nécessaire de beaucoup consulter dans ces rencontres; car, comme dit

Trait d'une ame grande.

Moyen d'éviter le péché.

M. de S. Cyran, si on n'a point de cupidité, on ne fera point de péché, & je l'ai éprouvé. Quand on cherche Dieu de tout son cœur, les biens ne touchent point du tout, & il nous conduit lui-même, & ne permet pas que nous fassions autre chose que sa sainte volonté.

Parlant un jour à des Religieuses, j'appris d'elles qu'elles avoient reçu dans leur Maison des personnes qui n'étoient pas comme il falloit. Je leur dis avec une grande fermeté : Je n'aurois pas choisi un Ordre qui m'obligeât à demander l'aumône, parce que ce n'est pas mon inclination, & Dieu aussi ne l'a pas choisi pour moi ; mais s'il arrivoit que je tombasse dans une telle pauvreté que je n'eusse pas de pain, j'aimerois cent fois mieux l'aller demander bien humblement de porte en porte, que de faire aucune chose qui pût offenser Dieu ou diminuer sa gloire.

VIII. ENTRETIEN.

Que la foi de sainte Madelaine n'a pas été tout-à-fait éteinte au temps de la Résurrection.

Il semble que sainte Madelaine ayant perdu la foi avoit conservé la charité,

quoiqu'il n'y ait point de véritable charité sans la foi ; de sorte que l'on peut dire que ces vertus ont été dans l'ame de cette Sainte comme un feu nouvellement éteint, & qui fait encore sortir de la fumée ; ce qui est cause qu'il est rallumé en un moment : de même sa foi étant éteinte, reçut en un moment sa premiere vigueur. Depuis qu'elle en eut rendu témoignage aux Apôtres, elle demeura dans un continuel silence, & s'occupa toute sa vie dans la contemplation de Jesus-Christ ressuscité.

Une Sœur ayant demandé pourquoi on ne chante point les hymnes ordinaires au temps de Pâques, elle répondit : Je crois que la cause pour laquelle l'Eglise les omet pendant le temps de Pâques, c'est qu'elle est comme en extase de la grandeur de ce Mystère, ce qui fait qu'elle réduit tous ses cantiques à l'*Alleluia*, qui signifie une infinité de choses mystérieuses, & qui n'en dit pourtant qu'une seule qui les comprend toutes. Cette Octave étant passée, comme si elle étoit revenue de son ravissement, elle commence à exprimer son admiration & sa joie par des cantiques.

Raison de l'*Alleluia*.

IX. ENTRETIEN.

Sur le sujet de Corneille.

Le 26 Avril.

TOUT ce qui vient de Dieu lui est agréable ; tout ce qui lui plaît lui est possible, & tout ce qui est fait par son esprit est efficace. On le peut voir en la personne de Corneille qui étoit Gentil, & qui n'étant pas du peuple de Dieu, étoit au moins très-agréable à Dieu. On n'en peut point donner d'autre raison, que de dire que l'esprit de Dieu n'est point lié, & qu'il souffle où il veut ; & quand il lui plaît de convertir une personne, le désir que cette personne a d'être à lui, lui est agréable, parce que c'est lui-même qui le lui a donné. Et quant à ce que l'on dit qu'une ame étant en péché mortel ne peut rien faire qui lui puisse obtenir la grace de se convertir, cela est vrai tant que Dieu la laisse en cet état ; mais quand il lui plaît d'avoir pitié d'elle, il la touche par sa miséricorde, & lui donne le désir de sortir de ce misérable état, & en cela elle plaît à Dieu, parce que c'est lui qui lui a donné ce désir. Ce n'est donc point l'homme qui se convertit soi-même, mais c'est Dieu qui

Comment le pécheur plaît à Dieu.

seul peut changer le cœur de l'homme.

Quand il plaît à Dieu de faire en faveur d'une ame quelque chose d'extraordinaire, cela l'oblige de se soumettre avec encore plus de fidélité à toutes les regles ordinaires, comme il se voit en la personne de Corneille, qui ayant reçu visiblement le Saint-Esprit, ne laissa pas de se faire baptiser; & s'il eût négligé le Baptême, l'infusion du Saint-Esprit, dont Dieu l'avoit gratifié, lui auroit été inutile; car quand une ame que Dieu honore de quelque grace extraordinaire, néglige de faire tout ce qui est ordinaire pour l'acquerir, parce qu'elle croit qu'il n'est pas nécessaire de se rabaisser à suivre le commun, puisque Dieu l'éleve au-dessus, cette ame mérite que Dieu l'abandonne comme une orgueilleuse & une ingrate. Suivre les regles.

X. ENTRETIEN

De la Foi qui surmonte le monde.

Le 27 Avril.

SAINT Jean dit que c'est par la foi que l'on surmonte le monde, ce qui nous apprend que c'est la créance que nous avons aux vérités de l'Evangile, qui nous fait vaincre la chair, le monde, & le diable. Par exemple, nous sçavons que

Jesus-Christ a dit qu'il faut renoncer à toutes choses pour le suivre. Si nous avons une vraie foi de ces paroles, nous ne pourrons permettre que notre cœur s'attache à rien du monde ; mais nous l'aurons toujours élevé vers les promesses qu'il a faites à ceux qui ont tout quitté pour le suivre. La foi nous apprend qu'il y a une éternité bienheureuse pour les bons & une malheureuse pour les méchans, de sorte que nous faisons le bien afin de recevoir la récompense de la vie éternelle, & nous fuyons le mal pour éviter la mort éternelle. Et c'est en ce sens que nous surmontons le monde par la foi, puisque c'est la créance certaine que nous avons de ces vérités qui nous fait faire le bien ; & de-là il est aisé de voir que ceux qui ne menent pas une vie conforme à l'Evangile, n'ont pas une foi vivante : ils ne surmontent pas le monde, mais ils sont surmontés par le monde ; ils le suivent, & ils seront condamnés avec lui.

XI. ENTRETIEN.

LE 28 Avril, jour auquel on fait l'Office de S. Pierre Dominicain, Martyr, elle répondit à la demande qu'on lui avoit faite, si ce n'étoit pas un sujet de très-grande peine aux Religieux qui

étoient du même Ordre que ce Saint, de voir parmi eux le meurtrier qui l'avoit cruellement massacré.

Je crois que ce leur étoit plutôt un sujet de joie, en considérant l'infinie miséricorde de Dieu, qui a converti un si grand pécheur. Cela fait voir qu'il ne faut point se mettre en colére contre les plus grands pécheurs, parce que l'on croit que leurs péchés sont énormes, à cause qu'ils attaquent des personnes saintes & fort estimées, qui après tout sont hommes; mais il faut exercer notre courroux contre nous-mêmes, en considérant que nous avons bien la hardiesse d'offenser Dieu même : & si l'on a une grande horreur d'un homme qui a fait perdre la vie à un autre, pourquoi n'en aurons-nous pas de nous-mêmes ? puisque, selon saint Paul, celui qui peche volontairement, après avoir connu la vérité, crucifie de nouveau Jesus-Christ. Il le faut croire, si l'on veut être sauvé. L'on trouve que c'est une chose si difficile de pardonner à ceux de qui l'on a reçu quelqu'outrage; je crois que si l'on pensoit aux rigueurs des jugemens épouvantables de Dieu, & à ce qu'il a dit : *Si vous remettez il vous sera remis*, l'on s'estimeroit trop heureux de pouvoir pardonner, afin d'engager Dieu par ses propres paroles à nous

Enormité du péché.

pardonner les péchés que nous commettons à toute heure contre lui. Il faut avouer que l'on n'a point de foi : car si l'on vivoit selon la lumiere de la foi, on seroit heureux dès cette vie. L'on va comme en dormant à la mort du corps, & ce qui est pire à celle de l'ame.

XII. ENTRETIEN.

Jour de S. Robert.

Le 29 Avril.

CE Saint n'a point cherché la commodité dans les bâtimens. Il étoit bien éloigné d'en aimer la beauté.

Une Sœur dit à la Mere Angelique qu'il étoit bien difficile d'aimer ce qui déplaît ; mais qu'encore que la nature ne l'aime pas, on fait ce qu'on peut pour la surmonter, & qu'il faut être bien parfait pour aimer ce qui est désagréable.

Effets d'une vraie vocation.

Ma Sœur, répondit-elle, une personne qui a reçu l'esprit de Dieu, n'a pas besoin qu'on se serve de beaucoup d'inductions pour la porter à embrasser tout d'un coup ce qu'elle connoît qu'il demande d'elle. Elle s'y porte dès le commencement, & il ne faut pas croire qu'il faille être bien parfaite pour cela ; car le progrès est renfermé dans le principe, la fin

dans le commencement, & les fruits dans la racine, de forte qu'une perſonne qui a reçu vocation pour la religion, a reçu en même temps vocation pour la pauvreté, pour l'humilité, pour la mortification, & enfin pour tout le reſte qui eſt néceſſaire pour être une vraie Religieuſe; & ſi elle n'a point aſſez de grace pour toutes ces choſes en particulier, elle n'a point de vocation, puiſqu'elle n'a point les vertus qui ſont eſſentielles à la religion. Ce n'eſt pas à dire que l'on n'ait quelquefois des foibleſſes, mais il ne faut pas qu'elles ayent de ſuites. Il faut que ces diſpoſitions ſoient tellement dans le cœur, qu'elles paroiſſent auſſi-tôt que la tentation ſera diſſipée. Ce n'eſt pas le voile qui fait que l'on eſt Religieuſe, mais c'eſt la crainte & l'amour que l'on a pour Dieu. Il n'y en a que trop qui ont l'habit de Religion, & qui ſont devant Dieu de vraies Apoſtates.

Affoibliſſement dont elle ſe plaint.

Je vous dis qu'il n'y a preſque plus d'eſprit de pauvreté dans la plûpart des Religions: car ſi on nous voyoit vivre encore comme nous avons vêcu, & être vêtues comme nous l'étions, je ne crois pas qu'on le pût ſupporter; cependant on ne faiſoit rien de trop, mais on ne fait pas aſſez à préſent. Si vous aviez vû la premiere robbe que je me fis moi-même au

commencement de la Réforme, elle vous auroit semblé ridicule. Elle étoit d'une grosse étoffe si jaune & si grasse, qu'elle en étoit toute poissée : je la trouvois si belle, & je l'aimois tant, que je craignois d'y avoir trop d'attache. Maintenant on ne veut rien que de bien joli : on se feroit scrupule de désirer de riches étoffes, parce que ce seroit contre la pauvreté ; mais on croit que ce n'est rien de vouloir une robbe bien blanche, bien faite, &c.

Atteinte contre la pauvreté.

Mon Dieu ! il n'y a rien qui me soit insupportable, comme d'entendre parler qu'une Religieuse désire quelque chose de joli. Quoi ! Est-ce où elle doit mettre son affection ? Est-ce là comme elle pratique la pauvreté qu'elle a vouée à Dieu ? Cela est indigne d'une ame qui a renoncé aux biens de la terre pour acquérir ceux du ciel. Véritablement c'est une grande pitié de voir que l'on se soit privé des biens du monde, & que l'on court risque d'être encore privé de ceux du ciel : car comment pensez-vous que Dieu traitera ces personnes qui se jouent ainsi de leurs vœux ? Il y en a bien qui ont fait vœu de pauvreté, qui sont plus riches devant Dieu que ne sont d'autres qui possédent de grandes richesses, & qui n'y ont point d'attache.

XIII. ENTRETIEN.

LE 30 Avril, elle répondit à la demande d'une Sœur, sur ce qu'il falloit faire pour se délivrer des pensées inutiles:

Il faut employer tout notre temps à considérer ce que Dieu est, ce que nous sommes, & ce que nous devons être; ce que Dieu demande de nous, ce que nous sommes obligées de lui rendre, ce qu'il a fait & souffert pour nous, & ce que nous devons faire & souffrir pour lui. Remède des pensées inutiles.

XIV. ENTRETIEN.

LE 3 Mai, elle répondit à la demande qu'on lui avoit faite, ce que c'étoit que la grace de l'Evangile.

La grace évangélique est la pratique de l'Evangile même, comme la grace de la Regle de S. Benoît est la pratique de la même Regle. La grace de l'Evangile a paru dans les Apôtres au jour de la Pentecôte, lorsque le Saint-Esprit les fortifia en sorte qu'il les rendit inébranlables à toute sorte d'événemens. La grace de l'Evangile, c'est de vivre comme les premiers Chrétiens ont vécu. Qu'est-ce qu'ils ont fait? Ce que les Apôtres leur avoient appris. Ce que c'est que la grace de l'Evangile.

Et qu'est-ce que les Apôtres leur ont appris ? ce qu'eux-mêmes avoient appris
Matt. 19. 21. de Jesus-Christ : "Si vous voulez être
„ parfait, allez, vendez tout ce que vous
„ avez, donnez-le aux pauvres, & me
„ suivez. „ C'est ce qu'ils ont parfaitement pratiqué : car après avoir mis tout le prix de leurs biens aux pieds des Apôtres, ils vivoient dans l'unité d'un cœur & d'une ame, & dans la fraction du pain. Voilà ce que c'est qu'être parfait Chrétien, & c'est ce que tous les Chrétiens doivent faire, s'ils veulent être sauvés. Il n'est plus temps à présent de vendre tout son bien, parce que la plûpart ont leur famille à entretenir, & on ne vit plus à cette heure en commun comme anciennement; mais les Chrétiens sont obligés d'être pauvres d'esprit, c'est-à-dire, de n'avoir point d'attaches à leurs richesses, de sorte qu'en les possédant ils ne les possédent point. La grace de l'Evangile, c'est de renoncer à soi-même, de porter tous les jours sa croix, & de suivre Jesus-Christ. Qu'est-ce que suivre Jesus-Christ ? C'est vivre comme il a vêcu dans une continuelle conformité à la volonté de son Pere, de sorte qu'il faut être dans un anéantissement continuel de sa propre volonté, & c'est ce que l'on ne veut point entendre : car chacun a son propre juge-

ment. On a bien de la peine à obéir quand il faut, & on ne fait point difficulté de préférer ſes ſentimens à ceux des autres. Enfin on ne ſe veut point quitter ſoi-même. On en rencontre aſſez qui veulent bien jeûner, & qui font même des auſtérités exceſſives ; mais il eſt très-rare de trouver des perſonnes ſans propre volonté. Il faut néceſſairement que ce ſoit un effet de la grace de l'Evangile, & il n'y a que cette grace victorieuſe qui nous faſſe courageuſement renoncer à nous-mêmes, qui nous délivre de ces voies qui ſemblent bonnes, & qui néanmoins menent aux enfers. Voies de l'enfer.

On lui demanda quelles ſont ces voies ; elle répondit, que c'eſt tout ce qui ſe fait par propre volonté, quoiqu'il ſoit bon en apparence, & qu'une perſonne qui n'a point de volonté eſt toujours d'accord avec tout le monde.

On lui demanda encore, ſi une perſonne qui eſt d'une humeur naturellement douce & facile peut mériter ; elle repartit : Non, ſi la grace ne la fait agir : car tout ce qui vient de la nature, n'eſt point agréable à Dieu, ſi la grace ne l'anime, d'ailleurs cela eſt très-rare. Je crois qu'il ne s'en trouve point qui par nature veuillent céder à tout le monde. Et comment la nature pourroit-elle détruire cette in- La nature porte à ne point céder.

clination qui est si enracinée dans le cœur, puisque nous avons besoin d'une grande grace pour la surmonter. L'on a toujours je ne sçai quelle bonne estime de soi, qui fait qu'on ne céde pas volontiers aux autres. Je n'ai jamais vû personne qui fut plus dans l'anéantissement de soi-même, que M. de Geneve *. C'étoit là sa grace d'être sans propre jugement. Il préféroit tout le monde à lui-même sans tant de discernement. C'étoit là sa voie de marcher sans réflexion, & il entendoit parfaitement bien cette pratique. Que l'on seroit heureux, si l'on vivoit de la sorte! Tout le monde seroit en paix, la charité regneroit dans les cœurs, & on ne verroit plus tant de malheurs & de miséres, qui ne viennent, pour la plûpart, que de ce que l'on ne veut point céder l'un à l'autre.

Une Sœur lui dit qu'on ne peut commettre de grandes fautes sur ce sujet en Religion, mais que l'on se fait assez souvent de la peine les unes aux autres, à cause de la diversité des humeurs, qui ne se rencontrent pas.

L'humilité, source de paix.

La vraie humilité de cœur, répondit-elle, délivre de tout cela; car si une personne est vraîment humble, elle préfére toutes les autres à elle-même. Si une autre se veut élever, elle est d'accord

* S. François de Sales.

avec elle, parce qu'elle ne cherche qu'à s'abaisser. Si on lui parle d'une façon mal gratieuse, elle ne s'en apperçoit pas seulement, ou si elle le voit, elle croit que c'est de cette sorte qu'il la faut traiter. Si une telle personne se trouve avec une autre qui soit douce & humble, elle n'a garde de la contredire : car si elle veut une chose, l'autre s'y accorde, & il est impossible qu'il y ait jamais de picque entre deux personnes humbles, puisque si l'une dit, Cela est à moi ; l'autre dit, Prenez-le. C'est comme ces bons Hermites qui ne purent se disputer.

Le Paradis est le Royaume de la paix. Travaillons pour y entrer, & nous n'aurons plus rien à souffrir. Toutes ces diversités d'humeurs ne s'y trouveront plus : on n'aura qu'un seul objet, & par conséquent qu'un seul désir. Cependant il faut travailler à détruire peu à-peu ce qui fait commettre tant de fautes.

Une Sœur lui demanda, si ces fautes n'étant pas volontaires, on ne devoit pas espérer que Dieu nous les pardonnera. Elle répondit : oui, mais il faut qu'elles soient purifiées par le feu. C'est comme du bois & de la paille qu'on jette sur l'or qui est la charité, il faut que tout cela soit consumé, & l'or purifié pour trouver une charité parfaite. Mais, hélas!

Comment on entre dans le ciel.

c'est encore une chose bien épouvantable, quand il faut que tout brûle : car quand il n'y a point de charité, il n'y a que du bois & de la paille, de sorte qu'il ne demeure plus d'espérance de salut, & c'est alors que tout est perdu. Si l'on s'examinoit sur les vérités de l'Evangile, on seroit contraint d'avouer qu'on n'a point de foi : car, par exemple, Notre Seigneur a dit : *Si quelqu'un laisse quelque chose pour l'amour de moi, il en recevra cent fois autant.* Qui est-ce qui fait paroître par ses œuvres qu'il croit cela ? Si une personne riche & puissante disoit à un pauvre qui auroit un écu vaillant, *Mon ami, donnez-moi cela, & je vous en rendrai cent pour un*, il n'y a point de doute qu'il le donneroit aussi-tôt. Eh quoi ! Dieu n'est-il pas infiniment plus riche & plus puissant que tous les hommes du monde, & cependant il semble que l'on ne s'ose fier à ses promesses, qui sont aussi éternelles que lui-même.

Sur le sujet de l'Invention de la Sainte Croix, dont on faisoit l'Office.

POURQUOI pensez-vous que Dieu ait permis que la Sainte Croix ait été cachée l'espace de trois cens ans, & que

les Chrétiens de ces trois premiers siécles, qui sçavoient qu'ils avoient été rachetés par la mort de Jesus-Christ Notre Seigneur en la Croix, se soient si peu mis en peine de chercher l'instrument de leur salut, afin de l'honorer ? On ne voit rien de cela durant tout ce temps, & l'on ne trouve point que l'on ait bâti d'Eglise en l'honneur de la sainte Vierge, qui ne vêcut que quinze ans après la mort de Notre Seigneur. Il me semble qu'il y en a deux raisons : la premiere, parce qu'il falloit établir avant toutes choses l'adoration d'un seul Dieu & le mystère de la sainte Trinité, parce qu'en ce temps-là les hommes étoient si portés à l'idolâtrie, qu'ils adoroient tout ce qu'on leur proposoit à honorer, & ils rendoient aux créatures un culte qui n'est dû qu'à Dieu seul, de sorte qu'il étoit à craindre qu'ils ne tombassent dans ces désordres, si la sainte Croix leur étoit manifestée.

La seconde raison pourquoi Dieu ne voulut pas découvrir la Croix, c'est qu'il n'étoit pas nécessaire, parce que les premiers Chrétiens, étant eux-mêmes crucifiés, ils portoient vraîment la croix, ils l'avoient gravée dans leur cœur, & leur vie n'étoit qu'une croix continuelle. L'on répandoit le sang de tous ces nouveaux Chrétiens, qui étoient tous comme des

Premiers Chrétiens crucifiés.

brebis prêtes à être égorgées : & c'étoit le sang si fraîchement répandu sur la Croix qui opéroit si fortement dans leur cœur, que cette vertu leur faisoit courageusement répandre le leur & perdre leur propre vie. C'étoit vraîment ceux-là qui portoient la croix sans l'avoir jamais vûe. Ce temps de persécution étant passé, & la paix ayant été donnée à l'Eglise, les Chrétiens se sont relâchés, de sorte qu'ils ne menoient plus une vie crucifiée, mais dépravée. Dieu qui a toujours pitié du monde, voulut par sa grande miséricorde manifester la Croix, afin de réveiller les Chrétiens par cet objet, qui leur apprenoit ce qu'ils devoient faire pour régler leurs mœurs, & aussi pour les exciter d'embrasser la Croix, qui leur a ouvert le ciel. La créance d'une seule divinité étoit fortement établie, & l'idolâtrie n'étoit plus à craindre. Car à présent que l'on adore la Croix d'une adoration suprême, ce n'est pas elle que l'on adore, c'est le mystère qui a été opéré en elle, c'est Jesus-Christ Homme-Dieu, qui est mort sur la Croix.

Prieres exaucées de Dieu dans sa colére.

On lui demanda pourquoi Dieu avoit autrefois accordé aux Juifs une autre nourriture que la Manne, puisqu'ils l'offensoient en la lui demandant, & qu'il les en devoit punir après. Elle répondit :

à cause de la dureté de leur cœur. Il arrive souvent que Dieu nous accorde nos demandes en sa colére, quoiqu'elles ne soyent pas conformes à sa volonté, & ensuite il nous châtie très-rigoureusement, afin que cela nous fasse reconnoître & enretourner à Dieu, & ce sont des châtimens de miséricorde; car Dieu afflige toujours ceux qu'il veut sauver. Et c'est ce qui se voit en la personne des Juifs; car après qu'ils eurent vû les serpens & senti leurs morsures, ils eurent recours à Dieu, & ce fut alors qu'il commanda à Moyse d'élever le serpent d'airain.

Une Sœur lui dit qu'il y a sujet de s'étonner de ce que Nicodéme qui n'osoit se déclarer disciple de Jesus-Christ durant sa vie, le fit hardiment après sa mort, où il semble y avoir eu plus de danger, puisque durant sa vie il n'y avoit que de la gloire à le suivre.

Celui qui par sa puissance, (répondit-elle) fit fendre les pierres, changea son cœur, de sorte que de timide qu'il étoit il le rendit courageux. C'est ce que fait le Saint-Esprit dans les ames où il habite: ce qui se peut voir en la personne des Apôtres, qui bien loin de craindre la mort en confessant Jesus-Christ, se réjouissoient au contraire d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour son nom.

Effet du changement de cœur.

On demanda si Nicodéme n'entendoit pas ce que Notre Seigneur lui dit qu'il falloit naître une seconde fois.

La réponse qu'il fit, dit-elle, fait voir qu'il ne l'entendoit pas. C'est une chose difficile à comprendre, & encore plus à pratiquer. Notre Seigneur nous a dit à tous tant que nous sommes : *Si vous n'êtes convertis & faits comme de petits enfans, vous n'entrerez point au royaume du Ciel.* Il n'y a rien de plus contraire à la raison humaine, qui veut toujours paroître sage. Cependant il se faut perdre, & n'avoir plus de raisonnement ni de discernement, & par ce moyen nous rentrerons dans le ventre de la sainte Eglise notre mere; nous n'agirons que par son mouvement, & par conséquent par celui du Saint-Esprit qui l'anime. Un enfant qui est dans le ventre de sa mere n'a point de propre jugement, il va où sa mere le conduit & il n'agit que par elle, il se laisse transporter par-tout où il lui plaît, & de même il se tient dans le repos avec sa mere; enfin il n'a point d'autre volonté que celle de sa mere. Voilà un parfait exemple de ce que nous devons être; car nous devons nous laisser tellement conduire par la sainte Eglise notre bonne mere & par nos Supérieurs qui sont ses Ministres, que nous n'ayons point d'autre

Matt. 18.3.

Moyen de renaître en Jesus-Christ.

tre volonté que la leur, & par ce moyen nous pouvons espérer que nous obtiendrons le Royaume du Ciel qui est promis aux enfans, c'est-à-dire, aux humbles & aux petits.

XV. ENTRETIEN.

Sur le Jubilé.

PAR la miséricorde de Dieu le Jubilé nous est ouvert. C'est à nous à le bien prier qu'il nous dispose à recevoir son effet.

On lui demanda, s'il est vrai que l'on iroit droit dans le Ciel sans passer par le Purgatoire, s'il arrivoit qu'on mourût aussi-tôt après avoir fait le Jubilé. Elle répondit : On dit qu'oui ; mais il faut l'avoir bien fait & l'avoir gagné. Et qu'est-ce que d'avoir gagné le Jubilé ? C'est d'en ressentir les effets, c'est-à-dire, être tellement changé qu'on soit tout autre. Par exemple, si l'on étoit orgueilleux, qu'on devienne humble après avoir fait le Jubilé : si l'on étoit sujet à beaucoup parler, on gardera le silence désormais : si l'on étoit impatient, on sera doux & posé, & de même de toutes les autres imperfections auxquelles nous sommes sujets. Nous voulons que Dieu chan-

Comment on gagne le Jubilé.

ge, n'eſt-il pas raiſonnable que nous changions auſſi, c'eſt-à-dire, nous demandons à Dieu qu'en faveur du Jubilé que l'Egliſe nous préſente de ſa part, il nous accorde la rémiſſion de toutes nos dettes, pour leſquelles nous ſommes très-redevables à ſa Juſtice, & pour leſquelles nous avons mérité d'être rigoureuſement punis, (car il ne s'en trouvera peut-être pas une parmi nous, qui ne dût être un très-grand nombre d'années dans le Purgatoire, & Dieu nous remet toutes nos dettes par ſa ſeule libéralité,) il faut donc nous mettre dans un état, qui ne nous en faſſe plus contracter de nouvelles, au moins de celles qui ſont volontaires, & que toutes nos imperfections meurent en vertu d'une ſi grande grace: car c'eſt là le fruit que nous en devons recueillir.

Commandement de s'aimer les uns les autres.

Si nous voulons connoître ſi nous ſommes en état de gagner le Jubilé, nous devons nous examiner ſur la charité que nous avons pour le prochain; & c'eſt une choſe admirable que d'entendre ce que dit notre Seigneur, *C'eſt ici mon Commandement*, (elle répéta par trois fois avec admiration ces paroles, *mon Commandement*, & ajouta) Quoi? mon Dieu, votre Commandement! tous les autres ne ſont-il pas auſſi de vous? Il ſemble que

notre Seigneur veuille dire, C'eſt le ſeul que je vous donne par moi-même. Les autres ſont auſſi de Dieu, qui les donna à Moyſe pour les faire connoître aux hommes. Dieu parla dans l'ancienne loi aux hommes par un homme, & en la loi de grace il parle lui-même. Dieu fait homme enſeigne les hommes : *C'eſt* donc, dit notre Seigneur, *mon commandement*, le commandement d'amour & de charité : *Je vous donne un nouveau commandement, c'eſt de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimé, & en cela on connoîtra que vous êtes mes diſciples.* Que cela eſt admirable ! car notre Seigneur ne dit pas, Si vous jeûnez, ſi vous faites des œuvres admirables, mais, Si vous vous aimez les uns les autres. Je vous laiſſe à penſer, mes Sœurs, ſi la charité nous doit être en grande recommandation. Cependant il ſemble que ce ne ſoit rien de dire : J'ai bien de la peine à ſupporter l'humeur d'une telle Sœur, elle m'eſt un ſujet de peine, & je n'aime pas à avoir affaire à elle. Quoi ? on n'aime pas à être avec une Sœur, parce que ſon humeur ne plaît pas, & Dieu n'aimera pas auſſi d'être avec celles qui auront ces ſentimens ; & ſi elles ne peuvent ſouffrir leur Sœur, Dieu ne les ſouffrira pas ; car il eſt dit dans l'Evangile : *Vous ſerez meſurés de la*

Joan. 15. 12.

Matt. 7. 2.

même mesure que vous mesurerez les autres. Demandons à Dieu la charité ; sans elle il n'y a point de Jubilé.

Notre Mere ayant dit ceci, on lui vint dire qu'une personne qu'elle faisoit panser par charité, s'en étoit allée de crainte qu'on ne lui fit une incision. Sur quoi elle dit : Mon Dieu ! on voit dans les corps l'image de ce qui arrive aux ames, on veut bien être guéri, mais on ne veut que des remedes doux, & qui ne fassent point de peine. Cependant il n'y a point de guérison assurée si l'on n'a souffert la peine du remede. Mais hélas ! c'est bien pire ; l'on ne se met pas tant en peine de l'ame que du corps. Il s'en trouve sans comparaison davantage qui se résolvent à souffrir plus de douleur pour la guérison du corps que pour celle de l'ame. Il semble que cela ne touche en rien. Et pourquoi y a-t-il tant de personnes qui se résolvent à souffrir que le fer & le feu soient appliqués sur leur mal ? c'est qu'ils craignent la mort ou la corruption. Mais pour ce qui est des playes de l'ame, on n'a point toutes ces précautions. L'on s'y rend insensible, & même quand on les ressent, on en fuit les remedes. Cependant tous les maux qu'on se résoud de souffrir pour la guérison du corps, sont soufferts dans l'incertitude, car on n'est point assuré

On ne désire point la guérison de l'ame.

que tout cela guérira. Mais il eſt tout au contraire des maladies de l'ame : car on doit croire comme un article de foi que tous ceux qui feront une ſincere pénitence, & appliqueront ſur les playes de leurs ames les remedes qui leur ſont néceſſaires, guériront infailliblement.

XVI. ENTRETIEN.

Moyen pour ſe délivrer des diſtractions.

SI vous n'êtes pas fidéle à Dieu, comment voulez-vous qu'il vous conſole ? Pour être délivré des diſtractions, il faut avoir le cœur pur, les intentions ſaintes & ferventes, & l'on éprouve enſuite la vérité de ce que l'Ecriture nous apprend, que Dieu honore ceux qui l'honorent. C'eſt un grand honneur que Dieu nous fait quand il daigne nous regarder, lorſque nous nous préſentons devant ſa Majeſté, & ſi nous voulons avoir une preuve de ce regard favorable, c'eſt l'attention que nous recevons de lui-même en ſa préſence.

XVII. ENTRETIEN.

Dispositions pour le Jubilé : garder le silence.

Le 11 Mai.

IL n'y a personne d'entre nous, mes Sœurs, qui ne désire de gagner le Jubilé ; mais je ne sçai si vous sçavez ce qu'il faut faire pour cela. Je viens de lire dans l'Epître de S. Jacques une parole fort considérable. Il dit que *Si quelqu'un ne reprime point sa langue, sa religion est vaine*, c'est-à-dire, qu'il n'a point de religion. S'il n'y a point de religion, il n'y a point de Jubilé, puisque nous ne gagnons le Jubilé qu'en faveur de ce que nous sommes de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine.

Jac. 1. 26.

Pour réprimer la langue, il faut 1°. réprimer le cœur ; car si le cœur étoit bien réglé, si toutes les passions & tous les mouvemens de la nature corrompue étoient détruits, & qu'ils ne dominassent plus dans le cœur, il seroit aisé de bien garder sa langue. Car pourquoi parle-t-on, si ce n'est parce que l'on a des mouvemens de colére, de vanité, de curiosité, d'orgueil, &c. qui sont les cau-

Péchés de la langue. Leur source.

ses du déréglement de la langue. Car il est très-facile de ne point parler quand on n'en a point d'envie, d'être toujours de bonne humeur, pourvû que l'on ne nous dise rien qui nous déplaise, de ne se point excuser pourvû que l'on ne soit point repris ; de ne se point plaindre quand on ne manque de rien, de faire tout l'ouvrage que l'on voudra pourvû que l'on ne soit point las, & ainsi de toutes autres choses.

Nous sommes accablés de notre propre corruption, qui est une très-dangereuse tentation ; car toutes ces miseres sont autant de tentations. Il y a diverses sortes de tentations ; il y a des personnes qui sont tentées pour leur bien comme Job, qui trouva dans sa tentation sa pénitence, son épreuve, sa persévérance, sa couronne & sa gloire. Mais il n'en est pas ainsi de nous ; car quand nous sommes tentés, c'est pour l'ordinaire nos passions déréglées qui nous font la guerre, de sorte que si nous ne nous humilions, nous succomberons infailliblement. Car *Dieu résiste aux superbes, & donne la grace aux humbles.* *Jac. 4. 6.* Sur-tout il faudroit prendre à tâche de ne s'excuser jamais de quoi que ce soit que l'on nous accuse. Il faut néanmoins dire toujours la vérité ; mais il y a de certaines rencontres où il n'est pas nécessaire

de parler, par exemple, si l'on est accusé d'avoir dit quelque parole que l'on aura entendue dans un autre sens qu'on n'a eu dessein de la dire, ou qu'on n'a pas même dite, il faut supporter cela avec douceur & humilité, considérant que ce n'est rien en comparaison de ce que l'on a mérité.

Comparaison humiliante.

Mon Dieu! j'ai tant de fois pensé à ces pauvres criminels, qui après avoir été entre les mains de la Justice, ont obtenu grace. Il semble que chacun a droit de leur faire des reproches, & leur avantage est de ne rien répondre, & de souffrir tout cela dans la honte & la confusion. L'on ne voit point que des hommes destinés au gibet, se plaignent de ce qu'on leur fait de la confusion, & pourquoi? parce qu'ils se reconnoissent coupables. Mais je vous prie de considérer si nous ne devons pas être comme cela. Car pourquoi fait-on tant d'ignominies à ces pauvres misérables? C'est à cause qu'ils sont voleurs, homicides, &c. Ne devons-nous pas croire que nous leur sommes semblables? Car si nous n'avons pas commis ces mêmes crimes, nous en avons la racine dans nous-mêmes. Voyez ce pauvre Adam que tout le monde appelle malheureux, quoiqu'il soit néanmoins bienheureux, l'on dira cela de lui jusqu'à la fin du monde: pourquoi? parce que

Concupiscence, principe de tout mal.

par un ſeul péché, il a attiré dans lui-même une concupiſcence qui le rendoit capable d'en commettre une infinité d'autres. Nous avons hérité tous tant que nous ſommes de cette malheureuſe ſucceſſion; de ſorte que nous devons nous reconnoître coupables de toute ſorte de péchés, quoique nous ne les ayons pas commis, parce que nous en portons dans nous-mêmes la ſource & la racine, qui eſt la concupiſcence. Conſidérez quelle penſée a un homme condamné à la mort, & que l'on conduit au ſupplice. On ne le voit point s'amuſer à regarder ou demander ce qui ſe paſſe. Il n'a point d'autres penſées que ſa miſére, & il ne parle que pour émouvoir à compaſſion, afin que l'on ait pitié de lui, & que l'on prie pour lui.

Une Sœur dit qu'il étoit bien difficile d'être dans ces ſentimens; à quoi notre Mere répondit : Cette difficulté vient de ce qu'on n'a point d'humilité. La Sainte Vierge a été toujours dans ces penſées. Car comme elle avoit une grande connoiſſance de Dieu, elle avoit en même-tems une parfaite connoiſſance de la grande miſéricorde qu'il lui avoit faite, de la délivrer entierement de tous péchés, & ce privilége dont Dieu l'a honorée, n'a ſervi qu'à la rendre plus humble; Vertu de la Sainte Vierge.

parce que voyant les péchés dont Dieu l'avoit préservée, elle s'humilioit comme si elle les eût commis, parce qu'elle se considéroit comme étant tirée de cette masse corrompue d'Adam, qui la rendoit capable de commettre toute sorte de péchés, si Dieu n'en eût arrêté le cours. Il ne faut pas s'étonner de ce que la Sainte Vierge a été dans cette disposition, puisque notre Seigneur, qui étoit la pureté même, & incapable par sa nature de pécher, a bien voulu qu'on le crut & qu'on le traitât comme le plus grand pécheur de la terre; & il a été traité comme le plus criminel de tous les hommes, parce qu'il s'étoit chargé de tous leurs crimes.

Devoir essentiel.

Ce qui manque à la Passion du Fils de Dieu doit être suppléé par notre correspondance. C'est pourquoi si nous voulons jouir du fruit de sa mort, & en recevoir l'effet, il faut que nous lui soyons semblables. Il faut entrer dans ses sentimens, & cela nous servira pour gagner parfaitement le Jubilé, n'y ayant point de Jubilé pour ceux qui ne sont point dans cette disposition. Car qu'est-ce que le Jubilé? C'est la rémission de tous nos péchés. Présuppofez donc qu'aujourd'hui l'on ait reçu cette rémission, & que demain l'on commette encore les mêmes péchés qui nous ont été remis, il faudroit

donc encore un nouveau Jubilé pour purifier ces nouveaux péchés? Il eſt donc viſible que c'eſt le changement de vie qui fait recevoir le pardon des péchés, la ferme réſolution de ne les plus commettre, & d'en faire pénitence le reſte de ſa vie. Mais pour accomplir cela, il faut avoir un grand ſentiment de l'extrême miſére où l'on eſt, & demander à Dieu de n'être plus ce que l'on étoit : par exemple, ſi l'on étoit impatient, il ne le faut plus être. Quand je dis qu'on ne le ſera plus, ce n'eſt pas à dire néanmoins qu'il ſe faille décourager ſi l'on commet encore quelques fautes contre la patience, ou contre la vertu oppoſée au vice dominant qui eſt en ſoi; (car chacun a le ſien) puiſque l'on n'eſt pas jugé impatient pour une faute qui n'a point de ſuite, & que l'on répare auſſi-tôt. Etre impatient, c'eſt ne pouvoir rien ſouffrir, ou commettre des fautes très-fréquentes contre la patience; ce qui vient d'un mauvais principe, & c'eſt là où eſt le mal.

Reméde contre ſes fautes.

On lui dit qu'on voudroit ne commettre que de ces fautes involontaires qui n'ont point de mauvais principe, mais que l'on ne ſçait ſi cela eſt vrai. Il ne faut pas auſſi, répondit-elle, ſçavoir le bien que l'on a, c'eſt aſſez que Dieu le

sçache, & qu'il est certain qu'aussi-tôt qu'on croit avoir une vertu, on peut s'assurer que l'on ne l'a pas. C'est comme ce Pharisien qui croyoit n'être pas comme les autres. Il est vrai qu'il ne l'étoit pas, mais il étoit bien pire : il étoit plus coupable que ce pauvre Publicain qui étoit l'objet de son mépris. Il fut condamné pour son orgueil. *Je jeûne*, dit-il, *deux fois la semaine*; l'on veut bien jeûner, & faire encore quantité d'autres bonnes œuvres; mais on ne veut point souffrir de confusion : tout le monde s'en défend du mieux qu'il peut. Il n'y a rien pourtant à quoi l'on ne se voulût soumettre, pourvû que cela ne durât que quelque temps, parce que l'on espére se récompenser après. L'on a si peur d'être reconnue pour telle que l'on est, qu'il n'y a rien que l'on ne fasse pour ne pas être méprisée ni recevoir de confusion. Saint Augustin dit qu'il n'y a point de pénitence sans confusion. C'est la principale partie de la Pénitence, & ceux qui ont si peur d'être reconnus pour tels qu'ils sont, ne sont point pénitens. La véritable pénitence fait que l'on se croit digne de toute sorte de mépris; & comme l'on se croit criminel, on n'a point de peine d'être estimé & traité comme tel, parce que c'est la vérité. Il faut être toujours

Luc. 18. 10.

Dispositions d'un Pénitent.

dans cette diſpoſition, ſi l'on veut avoir le pardon de ſes péchés ; & il ne faut pas s'imaginer que ce ſoit beaucoup faire que de perſiſter dans ſes réſolutions, puiſque Dieu pour l'amour duquel nous le faiſons, eſt éternel ; & que la récompenſe qu'il nous promet, eſt auſſi éternelle. Car qu'eſt-ce que vingt, trente, ſoixante années en comparaiſon d'une éternité ? Il faut donc que le déſir que nous avons de ſervir Dieu & de lui plaire, ſoit éternel ; autrement il n'eſt pas digne de lui, car il ne regarde que l'éternité.

Belle maxime.

XVIII. ENTRETIEN.

De la Pénitence de toute l'année.

Le 20 Juin.

Le temps de Pâques étant paſſé nous rentrons dans la pénitence. Il me ſemble que l'on peut proprement appeller ce temps-ci, le temps de la pénitence des Juſtes.

On demanda en quoi conſiſte cette pénitence, notre Mere répondit : Tous ceux & celles qui demandent en quoi conſiſte la pénitence, ne la feront jamais, parce que c'eſt-à-dire qu'ils ſont bornés dans

Pénitence sans bornes, comme l'amour.

le dessein de la faire. Ces bornes que l'on se donne sont capables de ruiner tout ce qui pourroit être bon. La pénitence n'a point de bornes, non plus que l'amour, & comme personne ne s'avise de dire : J'aime Dieu en cette occasion & non en cette autre, de même il ne faut pas croire être pénitent si on ne l'est toujours. La pénitence s'étend généralement sur toutes les actions de notre vie ; & elle ne consiste pas seulement à faire quelques austérités, qui ne servent le plus souvent qu'à tromper ceux qui les font. Il se trouve des personnes qui croyent être austéres, & qui font difficulté de prendre une médecine quand il le faut, à cause qu'elle est amére. N'est-ce pas se mocquer, de vouloir chercher des inventions pour faire pénitence, & ne la pas faire quand l'occasion se présente. On peut faire pénitence, & on la doit faire en toute sorte de condition & d'état. Une personne qui aura dessein de la faire n'en pourra être détournée par quoi que ce soit. Car tout ce que l'on pourroit faire pour l'en empêcher, ce sera cela même qui la lui fera accomplir. Tout consiste dans une volonté sincere de ne se point épargner. Il y en a qui disent : Je voudrois parler à une personne qui m'apprit comment il faut se mortifier. Mortifiez-vous présen-

tement, il n'y a rien qui rende si sçavant que l'expérience.

XIX. ENTRETIEN.

Sur le sujet du peuple d'Israël qui demanda un Roi.

Le 21 Juin.

ON demanda à notre Mere ce que signifie que le peuple d'Israël, ayant demandé un Roi, Dieu le lui accorde, & le choisit lui-même avec tant de merveilles, quoique cette demande lui déplût. Elle répondit : Dieu accorde cette demande aux Juifs pour les punir, puisqu'il se retiroit d'eux en quelque sorte. Car ce peuple étoit extrêmement superbe ; il ne recherchoit que les choses grandes & éclatantes. Auparavant ils n'avoient que des Juges, mais ils voulurent avoir un Roi par vanité, & ce qui est plus étonnant, c'est que Dieu fait des miracles en leur donnant ce Roi. Il arrive souvent, ce qui nous doit faire trembler, que Dieu nous accorde en sa colére ce que nous lui demandons en pensant avoir bonne intention. Il y a quelquefois des personnes qui disent : Si une telle chose arrivoit, je serois trop heureuse, ce seroit un miracle

Sagesse dans les désirs.

pour moi. Hélas ! ce feroit peut-être votre perte éternelle. Il n'y a rien de fi sûr que de fuivre Dieu, & de fe laiffer conduire par lui. Mon Dieu ! il me femble qu'il n'y a rien qui doive faire plus appréhender les grandes dignités que l'exemple de ce Roi qui, avant que d'être élevé à cette grandeur, étoit le plus doux & le plus humble de tous, & qui eft devenu depuis le plus fuperbe & le plus préfomptueux. Il étoit au commencement rempli de l'efprit de Dieu, & à la fin il eft poffedé du diable : il étoit le plus vaillant & le mieux fait de tout le peuple, & il devint fi lâche qu'il fe donna la mort de fes propres mains. Il eft vrai que cette conduite de Dieu fait trembler, mais il la faut adorer.

Miracle dont on peut abufer.

Je vous ai parlé autrefois du corps d'une Religieufe qui étoit demeuré incorruptible. M. de S. Cyran m'a dit que c'étoit une tentation, & une épreuve que Dieu envoyoit à fon Monaftère, & que fi les Religieufes en étoient excitées par ce miracle à imiter les vertus de celle qu'elles honoroient, qui n'étoient autres qu'une profonde humilité, puifqu'il n'y a point de fainteté fans cette vertu, ce feroit leur bonheur. Mais que fi au lieu de cela elles s'amufoient à défirer d'être vifitées du monde par des vûes toutes humaines, ce

seroit une très-dangereuse tentation & un miracle qui leur seroit très-dommageable.

On lui demanda pourquoi on ne canonise point des Saints, sans avoir des preuves certaines qu'ils ayent fait des miracles; elle répondit : Ce sont des signes qu'il plaît à Dieu de donner, mais il est bon de ne les pas désirer. Et pour moi je vous avoue que je ne voudrois pas faire un pas pour faire canoniser un Saint, si je n'étois très-assurée que Dieu le veut. Mais quand cela est, il fait lui-même tout ce qui est nécessaire.

On lui demanda s'il ne seroit pas permis d'employer tout son pouvoir pour faire canoniser un Saint qui auroit été persécuté pour la vérité, puisqu'en cela on regarde moins le particulier que l'honneur qui est dû à la vérité, & que l'on ne désire que ceux qui l'ont défendue soient honorés, qu'à cause que la gloire en retournera à Dieu.

Elle répondit : Hélas ! qui sommes-nous, qui prétendons avoir du zéle pour la vérité ? Dieu a-t-il affaire de nous pour la faire reconnoître, ou a-t-il besoin de notre secours pour la défendre ? N'est-il pas assez puissant pour faire cesser en un moment toutes les calomnies que l'on fait souffrir à ses serviteurs ? Le peut-on ac-

La foi en Dieu tout-puissant.

cuſer d'injuſtice, lorſqu'il tarde à faire voir ſa puiſſance? ne ſçait-il pas l'heure & le moment qu'il a deſtiné pour cela? Nous n'avons rien à faire qu'à nous-repoſer en Dieu, & lui abandonner tout le reſte, ſans avoir d'autre déſir que d'accomplir ſa ſainte volonté. C'eſt là croire que Dieu eſt tout-puiſſant: par ce moyen on eſt toujours dans la paix & dans le repos. C'eſt une choſe pitoyable de voir que la corruption s'eſt gliſſée par-tout, & que dans les choſes les plus ſaintes on ne cherche plus que l'éclat & la magnificence. Cependant il eſt certain que ce devroit être tout le contraire, puiſqu'il faut toujours retourner au principe & à la ſource. Conſiderez, je vous prie, l'Egliſe dans ſon commencement: dans quel abaiſſement, dans quelle pauvreté, dans quelle petiteſſe étoient les Chrétiens? toute leur grandeur & leur gloire ne conſiſtoit qu'à être menés au ſupplice & à être égorgés. Ils ſouffroient comme des brebis innocentes, ils étoient perſécutés, endurant la faim, la ſoif, la nudité, & mille autres incommodités, *eux dont le monde n'étoit pas digne*, comme dit ſaint Paul. Ils étoient ſi éloignés des honneurs & des grandeurs, qu'ils ne pouvoient pas croire que les Rois, les Princes & les Grands du monde puſſent aiſément ſe ſauver: & c'eſt

Premiers Chrétiens. Leur caractère.

Hebr. 11. 38.

ce que la sainte Eglise nous fait dire dans une Oraison le jour de la fête d'un saint Empereur. Elle dit à Dieu, comme une merveille de sa grâce, qu'il ne fait point acception des personnes ni des conditions. Ces Saints étoient vraîment les membres de Jesus-Christ, & ils vivoient vraîment de son esprit ; mais à présent il semble que cette divine chaleur soit tournée en glace, & quoique les Chrétiens de ce temps-ci fassent profession de la même foi, & qu'ils ayent le même Evangile, on peut dire qu'ils semblent avoir une dispense pour ne le pas suivre. Il semble qu'ils soient comme choqués de l'humilité de Jesus-Christ, & quoiqu'ils honorent par leurs paroles son anéantissement prodigieux, celà n'opere rien néanmoins dans leur cœur. C'est pourquoi nous avons grand sujet de craindre que Dieu ne dise de nous ce qu'il disoit des Juifs par un de ses Prophétes : *Ce peuple m'honore des lévres, mais leur cœur est bien loin de moi.* N'est-ce pas s'éloigner de Jesus-Christ que de mener une vie toute contraire à celle qu'il a voulu choisir ?

Ceux du temps présent.

Isai. 29. 13.

Si Notre Seigneur nous avoit demandé conseil sur le sujet de sa naissance, sans doute la plûpart lui eussent donné avis de naître du plus grand Roi de la terre, dans le plus magnifique Palais du monde, &

avec toutes les commodités de la vie. Les ſages du monde lui auroient dit : Si vous choiſiſſez un état pauvre, perſonne ne croira en vous, les grands vous perſécuteront, & le peuple ne croira point ce que vous lui enſeignerez : Jeſus-Chriſt a fait tout le contraire, choiſiſſant la pauvreté, les miſéres de la vie, & pour parler ainſi, l'entier anéantiſſement de ſa grandeur, afin de nous apprendre que c'eſt là le vrai chemin, & que tous ceux qui ſuivent aveuglément le contraire vont à leur perte éternelle.

Miracles. Une Sœur lui dit qu'elle déſiroit de voir l'invention d'un corps ſaint à cauſe des miracles qui s'y font ; elle répondit : Il faut déſirer de trouver l'humilité & la patience des Saints, & il faut demander à Dieu cette grace. S'il nous l'accorde, nous verrons des miracles fort utiles & d'autant plus grands que l'ame eſt plus que le corps.

Viſions. Une fille qui ſe trouva préſente lui ayant demandé s'il n'étoit pas permis de déſirer des viſions, elle répondit : Quelles plus belles viſions peut-on déſirer que l'incarnation de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, & quelle révélation plus certaine que tout ce que Dieu a révélé à ſon Egliſe ? Pour moi je m'en tiens à celles-là, & je n'en déſire point d'autres, puiſqu'elles

ſont infaillibles, au lieu qu'il y a bien ſouvent de la tromperie dans les autres.

XX. ENTRETIEN.

Sur la déſobéiſſance de Saül.

Le 26 Juin.

ON lui demanda ſi la déſobéiſſance de Saül n'eſt point excuſable, puiſque la néceſſité preſſante l'a obligé de ſacrifier. Elle répondit : Il n'étoit preſſé d'aucune néceſſité que de ſa propre volonté, puiſque le Prophéte lui avoit dit qu'il viendroit au temps qu'il faudroit. Il le devoit attendre ; quand tout auroit dû périr. Les vrais obéiſſans n'ont point de réflexion. Il devoit ſe confier en Dieu comme Abraham, qui eſpéra contre l'eſpérance, lorſque Dieu lui commanda de ſacrifier ſon fils, & il ne dit point : Seigneur, vous m'avez promis que le Meſſie naîtroit de cet enfant : bien loin de cela, il avoit une telle foi de ce que Dieu lui avoit promis, qu'il crut que ſa promeſſe s'accompliroit, encore que ſon fils eût été ſacrifié.

Caractère de l'obéiſſance.

XXI. ENTRETIEN.

Sur ces paroles : Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur.

Matt. 11. 29.

Le 27 Juin.

NOTRE Seigneur ne nous a parlé en des termes si pressans que pour nous porter à nous aimer les uns les autres. C'est comme une suite nécessaire qu'il faut aimer le prochain, pour le traiter avec douceur : car il est impossible d'aider & de supporter le prochain, si la charité ne surmonte tout ce qui peut déplaire en lui.

Sur un autre sujet.

IL faut chercher la vraie lumiere, qui est Jesus-Christ, qui éclaire nos ames pour nous faire marcher dans la voie droite, c'est-à-dire, par l'humilité, par la pauvreté, & par tout ce qui est contraire à l'esprit du monde. Il faut fuir les vraies ténébres, qui sont toutes les œuvres qui ne sont point faites par son esprit.

Elle dit à une Sœur, qui avoit inclination à donner beaucoup : Il ne faut en rien satisfaire la nature pour suivre ses

Générosité à donner fort à craindre.

inclinations. Il faut renoncer pour l'amour de Jesus-Christ à tout ce qui donne quelque satisfaction. Il n'y a rien qui soit plus agréable à une personne généreuse comme de donner, & les personnes qui ont du courage selon le monde, ne craignent rien tant que de demander. C'est le propre des riches de donner ; & c'est le devoir des pauvres de demander. Si nous sommes véritablement ce que nous devons être, c'est-à-dire, pauvres d'esprit, nous ne désirerons point d'avoir quelque chose à donner, mais au contraire nous serons bien aise de nous voir obligés à tout demander : néanmoins il faut prendre garde de ne demander que ce qui est absolument nécessaire sans se flatter, prenant plaisir à pratiquer la pauvreté en tout ce qui se peut.

Sur le sujet de celles qui chercheroient les commodités, & même la bienséance dans leurs cellules.

JE vous prie de me dire ce que l'on diroit de voir des Religieuses qui rechercheroient toute sorte de commodités pour elles, & qui laisseroient leur Abbesse dans une étable, sans avoir autre chose pour se reposer que la litiere des bêtes. Les Sœurs répondirent qu'elles ne croyoient

Recherche des commodités.

pas qu'il s'en trouvât au monde qui puſſent ſouffrir une telle choſe, à moins qu'elles n'euſſent perdu l'eſprit.

Notre Mere continua : Si cela eſt de la ſorte, je vous ſupplie de conſidérer, ſi l'on ne peut pas dire que celles qui recherchent toutes leurs commodités manquent de jugement. Il ne faut que faire réflexion ſur l'état où Notre Seigneur s'eſt voulu réduire, pour en avoir une preuve. Qui peut penſer ſans trembler qu'il s'eſt voulu réduire à naître dans une étable parmi les bêtes ? Qu'eſt-ce qu'une Supérieure en comparaiſon de Dieu ? & cependant on ne pourroit pas ſouffrir qu'elle demeurât en un tel lieu, & du moins l'on voudroit demeurer avec elle. Hélas ! celles qui ont ſi peur de n'avoir pas toutes leurs commodités ſont bien éloignées de vouloir imiter Jeſus-Chriſt dans cet abaiſſement prodigieux ; & comment déſireroient-elles la pauvreté de l'étable de Bethléem, puiſqu'elles ont tant de crainte de n'avoir pas toutes leurs commodités ?

De la maniere dont Saül reçut la repréhenſion que Samuël lui fit de la part de Dieu.

Le Prophéte parle d'une maniere terrible à Saül, pour obéir à Dieu qui le faiſoit

faisoit parler de la sorte. Saül reconnut son péché, mais il ne s'humilia point; au contraire il pria Samuël de l'honorer devant le peuple. Il est proprement l'image de ceux qui ne font que de fausses pénitences, se couvrant d'un faux prétexte pour se dispenser de satisfaire à Dieu par la voye de l'humiliation & de la confusion. Cependant c'est une mocquerie de croire qu'on peut faire pénitence sans passer par là. L'on cherche néanmoins beaucoup d'excuses pour s'en exempter. Il y en a qui disent : C'est la charge où je suis qui fait que j'ai de la peine à me rendre à cela : c'est la crainte que j'ai de scandaliser les autres, & que Dieu ne soit déshonoré. Toutes ces vûes sont humaines, & ne naissent que de l'amour-propre. Si votre humiliation est véritable, il se pourra faire que dans le commencement Dieu ne sera pas honoré de tous, à cause qu'il se trouve des personnes qui ne cherchent qu'à médire; mais si l'on persévére, il n'en pourra arriver que du bien, puisqu'une véritable pénitence édifie les bons, & condamne les méchans, qui ne veulent pas la faire. Eh! pourquoi trouvons-nous étrange qu'il y ait quelques personnes qui blâment notre conduite, lorsque nous embrassons la pénitence pour satisfaire à Dieu, puisque lui-même veut

Image des fausses pénitences.

bien souffrir d'être blasphémé tous les jours, lorsqu'il punit les pécheurs, & qu'il fait souffrir les Justes pour châtier les méchans.

Punitions divines.

Nous pouvons rapporter un exemple tout récent de cette conduite de Dieu, par les malheurs qu'il a permis que les guerres ayent causé dans des Maisons Religieuses, & qui sont tels qu'on n'y peut penser sans horreur. Combien de personnes se sont-elles mocquées des promesses que Dieu a faites à ceux qui ont tout quitté pour le servir, en voyant des filles, qui s'étoient vouées & consacrées à Dieu, réduites à une telle infamie ? Combien de parens ont-ils fait serment de ne permettre jamais qu'aucune de leurs parentes fussent Religieuses, à cause qu'ils craignoient de les voir dans une telle extrémité ? Combien y en a-t-il qui ont dit qu'il n'étoit pas vrai que Dieu eût un soin si particulier de ceux qui se donnoient à lui, & qu'il valloit mieux ne s'y pas fier ? Cependant Dieu a fait cela, s'il est permis de le dire, afin de punir l'infidélité de quelques-unes qui se sont jouées de leur profession. Car quoiqu'il puisse être vrai de dire que dans le grand nombre de Religieuses, il y en ait quelques-unes qui soient tombées en de mauvaises mains, comme il est arrivé autrefois à de saintes

vierges, qui souffroient par là un plus cruel tourment, que n'eût été celui que les plus violentes douleurs leur eussent pû faire endûrer, il est certain néanmoins qu'à parler généralement & selon la régle ordinaire de la bonté de Dieu, cela n'arrive point; & on peut dire de celles qu'il auroit permis qui fussent abandonnées en cet état, & qu'il auroit soutenues, que comme ces saintes martyres, elles auroient trouvé leur couronne où les autres trouvent leur perte. Toutes ces choses sont dans le secret de Dieu; c'est à nous à l'adorer, & à nous reveiller un peu de notre tiédeur. Car combien pensez-vous que nous offensons Dieu, lorsqu'étant dans une Maison bien réformée nous y menons une vie toute contraire à l'opinion qu'on a de nous. Par exemple, il y a des personnes qui s'imaginent que céans on est toutes saintes: cela est vrai en un sens, puisqu'on travaille à se faire quitte de tout ce qui empêche de l'être; néanmoins il ne faut pas croire que l'on ne trouve rien d'imparfait dans une Maison qui est en réputation d'être bien réglée, car cela ne peut être; mais il y a des personnes mieux instruites, & qui sçavent mieux discerner les fautes d'infirmité d'avec celles qui viennent de la volonté, qui ne trouvent pourtant pas ce qu'elles cherchent parmi

Imperfections dans les plus saintes Maisons.

nous, parce que l'on remarque quelquefois de petits éloignemens qui tiennent plus de la volonté que de l'infirmité, des attaches à son propre sens, & le reste. Toutes ces choses tiennent lieu dans les Maisons bien réglées, de désordres, & par conséquent cela malédifie celles qui cherchent le contraire; de sorte qu'il arrive de deux choses l'une : ou que celles qui sont entrées en cette Maison n'y trouvant pas ce qu'elles cherchent, elles en sortent & vont décrier celles qu'on estimoit tant : ce qui néanmoins est le meilleur pour elles & la Religion; ou bien il arrive que ces personnes y demeurant, laissent l'exemple de celles qui tâchent de s'avancer, & suivent les tiedes; ce qui est assurément la ruine de leurs ames & celle de la Religion. Car c'est de cette sorte que s'introduit le relâchement : des petites choses l'on passe aux grandes, & le nombre des imparfaites venant à croître, ce n'est plus une assemblée de personnes qui cherchent Dieu, mais elles se mettent elles-mêmes à la place de Dieu, en se suivant & se recherchant au lieu de lui, & c'est le plus grand mal qu'on puisse faire. Voyez donc si les fautes qu'on estime petites sont de si peu d'importance.

Mauvais effet de ce défaut.

XXII. ENTRETIEN.

Sur la charité & l'humilité.

Le 28 Juin.

UNE Sœur lui demanda comment il falloit accorder ce que dit S. Paul : Qu'il n'y a point de plus grande vertu que la charité, avec ce qu'on dit d'ailleurs, que l'humilité est la plus grande de toutes. Elle répondit : Si l'on considére ce que c'est que la charité & l'humilité, l'on trouvera que l'un & l'autre est vrai. Car la charité n'est autre chose que l'amour de Dieu, & l'amour de Dieu est un véritable désir qu'il régne en tout & par-tout, que toutes les créatures s'anéantissent & reconnoissent sa suprême grandeur & sa majesté infinie, qui comprend tout, & ne peut être comprise, qui est seule digne d'être, & en comparaison de laquelle tout est un néant. L'humilité est un profond abaissement, & une véritable connoissance de son néant, un dépouillement entier de tout ce que l'on posséde, pour le perdre tout en Dieu. L'humilité s'abysme dans la grandeur de Dieu, & la charité n'a point d'autre objet que cette même grandeur ; de sorte que la charité éleve

Comment se combinent la charité & l'humilité.

l'ame jusqu'à la transformer en Dieu par l'amour, & l'humilité l'anéantit afin de mieux aimer.

On peut dire en un autre sens que l'humilité extérieure est quelquefois plus nécessaire que les actions de charité. Par exemple, c'est une œuvre de charité de faire l'aumône; mais si une personne reconnoît qu'en faisant cette bonne œuvre ce lui est un sujet d'élevation à cause qu'elle est encore foible, cette personne fera peut-être mieux de ne pas faire ces bonnes œuvres extérieures, pour ne pas exposer sa foiblesse, ou ce seroit encore mieux fait de se cacher, & de faire faire ses charités par d'autres; parce qu'en effet l'humilité se cache toujours, & elle met toutes les autres vertus à couvert. Une personne qui est humble a aussi la charité: car l'humilité fait qu'elle préfére toutes les créatures à elle-même, & elle ne se préfére jamais aux autres, si ce n'est en ce qui est pénible & humiliant; & je crois que c'est en ce sens que la charité bien ordonnée commence par soi-même; parce que l'on prend pour soi la meilleure part qui consiste dans les peines, les afflictions, & les humiliations: car ce sont là les moyens que Dieu nous donne pour acquerir les vrais biens. Les personnes du monde corrompent ce proverbe, comme

Effet de la charité bien ordonnée.

ils font toute autre chose ; & ils disent qu'il faut travailler pour se mettre à couvert de toute sorte d'infortune, & que quand on aura fait pour soi on pensera aux autres. Dieu nous apprend & nous commande le contraire.

L'on dit à notre Mere qu'un enfant trouvoit étrange que S. Paul se loue lui-même. Elle répondit : Une personne qui pourroit dire avec S. Paul, *C'est par la grace de Dieu que je suis ce que je suis, & la grace n'est point demeurée inutile en moi*, pourroit bien dire sans risque toutes les graces qu'elle a reçues de Dieu. C'est proprement un exemple de ce que je viens de dire que l'humilité ne s'approprie rien, mais elle voit dans elle-même comme dans les autres les graces de Dieu, parce que la connoissance qu'elle a de son néant fait qu'elle ne peut ni ne veut s'attribuer le moindre bien ; car elle sçait qu'elle n'a d'elle-même que le mensonge & le péché. 1. Cor. 15. 10.

On lui demanda lequel est le plus grand de S. Pierre ou de S. Paul, elle répondit : Pour sçavoir lequel est le plus grand, il faudroit avoir pénétré le sacré conseil de Dieu, puisqu'il s'est reservé de donner selon son bon plaisir les divers dégrés de béatitude. La mesure de la sainteté est la mesure de l'amour que l'on a pour Dieu, Dieu seul connoît la différence des Saints.

& du mépris que l'on a pour ſoi-même. C'eſt là véritablement la marque d'une vraie ſainteté. Il n'y a que Dieu qui connoît les cœurs, & par conſéquent les ſaints. C'eſt pourquoi il ne faudroit point parler de cela, puiſqu'au lieu d'en avoir plus de dévotion, cela ne ſert d'ordinaire qu'à cauſer des diſtractions. Arrêtons-nous à imiter les vertus des Saints, & non pas à vouloir ſçavoir leur rang & leur grandeur.

XXIII. ENTRETIEN.

Jour de St. Pierre & de S. Paul.

Le 29 Juin.

SAINT Pierre a été le chef de l'humilité, comme il a été le chef de l'Egliſe & le Prince des Apôtres. Il a tellement excellé dans l'humilité, qu'on le peut appeller un Saint d'humilité par excellence. Son humilité a été ſi grande, que les hérétiques prennent delà ſujet de dire que le Pape ſucceſſeur de ſaint Pierre n'eſt pas le chef de l'Egliſe, parce que ſaint Pierre a uſé de ſon autorité avec tant de retenue qu'elle ne paroiſſoit pas. Cela devroit beaucoup confondre ceux qui n'étant que baſſeſſe veulent s'élever, puiſ-

L'humilité de S. Pierre, écueil des hérétiques.

que ſaint Pierre s'eſt tant abbaiſſé dans ſa grandeur. Saint Paul a été un ſaint tout d'amour & de ferveur, qui a tant aimé Dieu, qu'il dit de lui-même que ce n'eſt plus lui qui vit, mais Jeſus-Chriſt qui vit en lui. C'eſt une preuve de ſa grandeur, puiſque l'amour change celui qui aime en la choſe qu'il aime. Ce Saint a tant aimé le prochain qu'il ſouhaitoit être anathême pour ſes freres. On ſçait le ſens de ces paroles, & comme l'amour de Dieu & celui du prochain comprennent toutes choſes.

XXIV. ENTRETIEN.

Jour de la Viſitation de la Sainte Vierge.

Le 2 Juillet.

CETTE fête eſt proprement la fête de ceux qui après avoir été ſanctifiés par la grace de Dieu croiſſent comme le ſoleil en ſa divine préſence, comme parle l'Ecriture. Les imparfaits y trouvent néanmoins dequoi ſe conſoler, & ils doivent ſe préſenter à Jeſus-Chriſt, lui expoſant leur miſére qui les retient dans les liens du péché, comme S. Jean y étoit, avant que Jeſus-Chriſt l'en eût délivré. Il n'a

Remede dans ſes langueurs.

pas moins de pouvoir dans le Saint Sacrement qu'il en avoit dans le ventre sacré de sa mere. Il faut attendre de sa grande misericorde quelque partie de la grace abondante qu'il communiqua à S. Jean. C'est la premiere sanctification que Jesus-Christ a faite, & il l'a voulu faire par l'entremise de sa mere. C'est donc à elle qu'il faut s'adresser, pour obtenir la délivrance de tant de langueurs. La fête de la Visitation est une fête de charité & d'humilité ; mais d'une humilité qui s'anéantit pour aimer.

Sur le sujet de David & de Saül : Différence de l'un & de l'autre.

TOUS ceux qui regardent humainement l'Ecriture ne la peuvent entendre. *C'est la lettre qui tue, mais l'esprit vivifie.* Qui n'admirera de quelle maniere Dieu conduit David ? Il combat contre Goliath & il le fait mourir : il étoit déja Roi par l'onction, quand il fit ce chef-d'œuvre, pour nous apprendre qu'il n'appartient qu'à des ames qui sont vraîment de cette race royale & de ce peuple saint, de se rendre victorieuses de Goliath, c'est-à-dire, de l'orgueil. Qui considérera la vie de David & celle de Saül, trouvera des choses bien étranges,

2. Cor. 3. 6.

mais fort différentes. Ils sont tous deux choisis de Dieu, ils commencent tous deux par l'humilité, & même on peut dire que Saül paroît plus humble que David dans ce commencement. L'on voit dans cette Histoire le juste & le coupable, l'innocent & le pénitent, l'humble & l'orgueilleux. C'est une chose étonnante que le péché de Saül ne paroît pas si grand que celui de David, & néanmoins Saül a trouvé sa perte dans sa chûte à cause qu'il ne s'est point humilié, & David a trouvé le pardon & la grace dans son humilité. Sa chûte l'a rendu saint, parce qu'elle a servi à lui faire passer le reste de sa vie dans l'humilité & dans les larmes. L'humilité rend les coupables innocens, & l'orgueil rend criminels ceux qui paroissent innocens. Saül commença par un petit péché en apparence, & il arriva au comble de toute malice. L'on commence par une petite désobéissance, & l'on arrive ensuite à la présomption. David étoit Roi avant la mort de Saül, mais il ne devoit faire aucune fonction royale, parce que ce n'étoit pas la volonté de Dieu. Saül au contraire régnoit non comme un Roi, mais comme un Tyran. Il ne régna légitimement que deux ans, pendant lesquels il fut obéissant à la volonté de Dieu. Il lui désobéit ensuite, & Dieu lui ôta son

Effets de l'orgueil & de l'humilité.

Royaume ; mais il voulut régner malgré Dieu ; c'est pourquoi Dieu le réprouva.

La pénitence efface les grands péchés, & l'impénitence fait croître les petits. Il vaudroit mieux être tombé dans un grand péché, & s'en humilier par la pénitence pendant le reste de sa vie, que de n'en commettre que de petits & de demeurer dans l'impénitence. Il y a des fautes qui paroissent très-grandes, & qui ne sont pas tant de tort à l'ame, parce qu'elle les reconnoît & qu'elle s'en humilie, que d'autres qui paroissent petites, dont on ne veut point s'humilier.

Notre Mere ayant dit ceci, recommença encore à parler de la fête de la Visitation, & sur le verset du Magnificat, *Esurientes implevit bonis, &c.* elle dit : Avoir faim & soif de la justice, c'est désirer avec ardeur la correction, la confusion, & l'humiliation ; car c'est ainsi que nous accomplissons toute Justice, qui selon S. Augustin veut dire toute humilité.

Eminente vertu de S. Jean-Baptiste.

On lui demanda si S. Jean n'avoit pas vû Notre Seigneur dans son enfance ; elle répondit : L'Evangile n'en parle point, & il est à croire que non. Car Notre Seigneur s'est communiqué à S. Jean d'une maniere toute divine & toute particuliere, & S. Jean l'a connu d'une maniere si extraordinaire & si suprême, qu'ils n'a-

voient pas besoin de le voir. Si d'autres veulent croire le contraire, qu'elles le croyent : pour moi je ne veux rien croire ni rien sçavoir que ce que Dieu a révélé à son Eglise. Puisqu'il n'a pas révélé cela, c'est une marque qu'il ne veut pas qu'on le sçache ; & si cela ne lui plaît pas, je ne le veux pas sçavoir. Je suis de même de toute autre chose.

XXV. ENTRETIEN.

Sur la Dédicace de l'Eglise dont on faisoit la fête.

Le 6 Juillet.

C'Est une chose admirable de voir combien on fait de cérémonies pour dédier les pierres d'une Eglise, qui ne sont que les figures des vraies pierres vivantes. Tout cela se fait afin de nous faire voir avec quel respect nous y devons être. Quand il n'y auroit que ce que nous chantons dans l'Office de cette fête, *Terribilis est locus iste, &c*, cela nous devroit faire trembler, & nous donner une grande attention pour n'y point entrer que nous ne soyons bien disposés à paroître devant Dieu.

Il y en a bien qui ne se dédient pas à Dieu, mais à elles-mêmes, qui ne cher- Vice fort commun.

chent pas Dieu, mais qui se cherchent elles-mêmes, & qui ne désirent pas tant la gloire de Dieu que la leur propre.

On vint à parler ensuite de Saül. Une Sœur dit à notre Mere qu'il y avoit des endroits de son histoire, où il lui faisoit grande compassion, elle répondit: Quelle pitié peut-on avoir d'un homme qui est toujours méchant, & qui a l'audace de résister à Dieu? Si Saül eut voulu se sauver, il devoit tout quitter aussi-tôt que le Prophéte lui eût dit que Dieu lui ôtoit le Royaume. Il devoit laisser ce Royaume, & passer le reste de sa vie dans la pénitence; mais il fit tout le contraire; il voulut régner malgré Dieu, il a fui l'abaissement, ne s'étant point voulu humilier, & Dieu l'a abandonné; car il n'y a rien qui soit si insupportable à Dieu que l'orgueil. Il est écrit que Dieu résiste aux superbes, & cela se dit parce qu'il n'y a que l'orgueil qui ose s'attaquer à Dieu; tous les autres vices disparoissent en sa présence, & ils n'ont pas la hardiesse de s'élever contre sa majesté. Il n'y a que l'orgueil qui va trouver Dieu jusques dans son trône, & lui veut ravir l'honneur & la gloire qui n'est dûe qu'à la seule Divinité. C'est le vice du démon, c'est le péché de Lucifer que Dieu a tant en horreur, & contre lequel il exerce sur-tout sa justice. L'histoire

L'orgueil attaque Dieu.

de Nabuchodonosor en est une preuve.

Ce Roi étoit extraordinairement puissant, il avoit des richesses immenses; de sorte que se voyant dans une telle prospérité, il s'enfla d'orgueil; mais Dieu permit que son peuple le méconnut & le chassa de son Royaume, jusques-là qu'il fut contraint de s'enfuir dans les bois, où il vivoit de la nourriture des bêtes & marchoit comme elles. Il demeura sept ans en cet état, & ce temps étant passé, l'Écriture dit qu'il leva les yeux au ciel, & qu'il reconnut qu'il y avoit un dominateur qui gouvernoit toutes choses. Après cela il retourna en son Royaume, & Dieu le rétablit dans tous ses Etats comme auparavant. Peut-on voir une plus grande preuve de la puissance que l'humilité a sur le cœur de Dieu, puisqu'il pardonne à un si grand pécheur qui s'humilie devant sa face. Mais d'autre part il combat avec une puissance terrible contre les superbes. Il est parlé dans les Actes des Apôtres d'un Roi Hérode qui avoit beaucoup d'éloquence; & comme il parloit un jour, le peuple s'écria: *C'est un Dieu qui parle, & non pas un homme.* Il s'enfla de vanité pour cette louange, & aussi-tôt un Ange le frappa d'une si horrible maladie qu'il se déchiroit lui-même, & mourut rongé de vers & de pourriture. Il plaît

Comment il est confondu.

Act. 12. 22.

Horribles peines des superbes.

quelquefois à Dieu de donner des exemples sensibles, afin que l'on connoisse de quelle sorte il résiste aux superbes ; mais ce qui est plus horrible est que ces malheureux ne font que commencer leur enfer en cette vie, pour le continuer éternellement en l'autre. Il n'y en a point de plus tourmentés dans l'enfer que les superbes. Et comment le diable traite-t-il ces superbes, qui ont tant fui la confusion & le mépris, qu'ils ont plutôt choisi de se damner que de s'humilier ? Qu'il insulte de bon cœur à ces orgueilleux qui ont tant craint le mépris, qu'ils ont voulu changer une confusion passagere en une honte éternelle, qu'ils souffriront à jamais : car il n'est plus temps de s'en dedire. Il faut être saint ou être damné ; il n'y a que les Saints qui entrent dans le ciel, il n'y a point de sainteté sans humilité.

Une Sœur lui dit que Dieu ne pardonne rien, & qu'il faut que sa Justice soit satisfaite en ce monde ou en l'autre. Elle répondit : Il est vrai que Dieu ne laisse rien d'impuni, & néanmoins il est aussi vrai qu'il pardonne tout. Hélas ! que deviendrions-nous si Dieu vouloit peser le moindre de nos péchés au poids de son équitable Justice ? Dieu ne pardonne rien à ceux qui ne veulent point faire pénitence, & qui ne la font point ; mais il par-

donne tout à ceux qui embrassent de tout leur cœur la pénitence ; & au lieu de l'enfer que nos péchés ont mérité, il nous donne le Paradis, quand nous les avons pleurés. Il nous donne une éternité bienheureuse pour un peu d'affliction que l'on veut souffrir pour lui satisfaire. Et que seroit-ce que la plus grande pénitence, si Dieu n'usoit de sa miséricorde infinie ?

XXVI. ENTRETIEN.

LE 7 Juillet elle répondit à une question qu'on lui fit, si les Saints de l'ancien Testament avoient connoissance du mystère de l'Eucharistie, & supposé qu'ils l'eussent, s'ils n'avoient pas une grande douleur de se voir privés d'un si grand bien.

Dieu a diverses communications, & il se communique aux siens en la maniere qu'il lui plaît. Ce n'est pas à nous à les vouloir borner par la bassesse de nos pensées.

On lui demanda si l'usage de raison avoit été donné à S. Jean pour les choses ordinaires du monde, comme pour celles de Dieu, elle répondit : Il est certain que non, & qu'il n'avoit aucune connoissance des choses prophanes, mais seule- Trait remarquable.

ment divines. Il ne faisoit aucun usage de ses sens dans le désert, mais tout étoit occupé en Dieu. La grandeur des Saints en ce monde consiste à s'approcher de la béatitude du ciel. Or il est certain que dans le ciel on ne désire point de parler & de satisfaire ses sens.

XXVII. ENTRETIEN.

Sur l'Evangile du V. Dimanche après la Pentecôte : Je vous dis que si votre justice n'est plus pleine & plus parfaite que celle des Docteurs de la loi & des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le Royaume du Ciel. *Matt. 5. 20.*

Le 8 Juillet.

Les Pharisiens étoient comme les Prêtres d'à présent, des gens zélés pour la loi, & qui la sçavoient; mais à cause de la dureté de leur cœur, il ne leur étoit pas défendu de haïr leurs ennemis. Ces personnes qui, à l'extérieur, avoient des vertus apparentes, manquoient de charité & d'humilité. C'est pour cette raison que dans l'ancienne loi il étoit défendu de tuer; mais que depuis que Dieu

Perfection Chrétienne.

est descendu sur la terre pour nous apprendre lui-même la loi d'amour, il n'est plus permis de se fâcher. Celui qui dira à son frere, Raca, qui n'est qu'un geste qui fait paroître du mépris, mérite qu'on délibere de quel châtiment on le punira. Celui qui appellera son frere fou, ou qui le traitera comme tel, sera puni dans la gêhenne du feu éternel, ou du moins par celui du Purgatoire, s'il ne se reconnoît & fait pénitence. Ce qui suit est étonnant, de dire que quand on se va présenter devant Dieu, si on se souvient d'avoir donné le moindre mécontentement à son frere, soit même qu'il ait pris la chose mal à propos, interprétant l'intention d'une autre façon, on est obligé de dissimuler le tort qu'il a, pour prendre sur soi toute la faute, afin de l'appaiser; & c'est en cette maniere qu'on gagne son frere.

L'Epître de ce jour nous apprend ce qu'il faut faire pour pratiquer l'Evangile; il faut être tout d'un consentement en oraison par une parfaite union; c'est-à-dire, n'avoir qu'une ame & qu'un cœur, conserver les uns pour les autres une amitié de freres & une bonté compatissante; c'est-à-dire, embrasser les intérêts les uns des autres, s'entre-aimer, s'entre-soulager, & supporter en toutes choses, comme dit saint Paul, les charges les uns des

Esprit de la priere commune.

autres ; afin d'accomplir la loi de notre Seigneur, c'est-à-dire, la loi de charité qu'il nous a laissée comme son testament.
Jean. 13. 34. *Je vous donne un nouveau Commandement*, dit-il, *c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés.* Il nous a aimé lorsque nous étions ses ennemis, & que nous croupissions dans les péchés que nous commettions contre sa divine majesté ; & il ne nous a pas aimés d'une charité médiocre, mais jusqu'à souffrir tout pour nous ; & enfin il a donné sa propre vie pour nous sauver. Ce qui nous apprend que pour suivre l'exemple qu'il nous a laissé, ce n'est pas assez d'aimer notre prochain de parole, mais que nous devons être préparés à beaucoup souffrir pour lui, & à exposer même notre vie pour son salut. C'est une chose étrange, que Dieu ne veut établir son jugement que sur la charité du prochain. Il semble qu'il veuille comme oublier ce qui le regarde lui-même, pour examiner ce qui touche notre prochain. Hélas ! que ferons-nous quand nous en serons là ? Avec quelle ardeur désirerons-nous d'avoir rendu la charité à toutes les personnes à qui nous sommes redevables par l'union qu'il nous a donnée avec elles ? C'est une chose difficile de prendre toujours sur soi le tort & la peine des autres, mais il faut passer par là pour aller

Caractères de la charité, pour aller au ciel.

au ciel. Et pour moi je vous assure qu'il n'y a rien de plus doux que de vivre de la sorte ; car si tout le monde déchargeoit les autres, il n'y auroit personne de chargé, & si tous cherchent la paix, il n'y aura rien qui fasse la guerre. Par conséquent il n'y a point de meilleur moyen pour n'avoir point de peine, que d'avoir attention soi-même à n'en faire à personne. Il faut chercher la paix. Peut-être me dira-t-on, je la cherche, mais les personnes avec qui je suis ne me la donnent pas, & elles me font souvent des choses qui ne tendent pas à la paix. Ce n'est pas assez que de la chercher, il faut la poursuivre, comme dit le Prophéte, *persequere* Ps. 33. 15
eam ; c'est-à-dire, surmonter par la douceur & l'humilité tous les obstacles qui s'y rencontrent ; & il ne faut point douter qu'après cela on ne remporte la victoire. C'est là le plus court moyen pour devenir Saint. Toute autre chose ne nous sanctifiera point, si nous manquons de cette charité ; puisque saint Paul nous apprend que *quand* 1. Cor. 13. 3.
même on livreroit son corps aux flammes, cela ne sert de rien sans la charité. Dieu a deux sortes de regards ; il regarde les bons dans sa miséricorde, pour les aider & les récompenser ; & les méchans en sa colere, pour les châtier.

XXVIII. ENTRETIEN.

Sur le Sujet de l'obéissance.

ON ne pense pas assez combien il est important d'obéir avec simplicité. Il n'y a rien qui mette l'ame dans un plus grand repos, qui conserve plus les Maisons Religieuses dans l'observance, & qui les rende plus saintes.

Une Sœur lui dit qu'on ne voudroit pas faire une désobeissance formelle ; mais qu'il arrive quelquefois qu'on souhaiteroit que ce qu'on veut se pût accorder avec l'obéissance. Elle répondit :

C'est proprement désirer que tout ce qu'on veut faire ne puisse être un péché : comme, par exemple, une personne superbe voudroit bien que Dieu n'eût point commandé de s'humilier. On dira que c'est en des rencontres qui ne sont point importantes, mais ces petites choses font voir que nous n'avons point d'amour pour Dieu ; car quand on aime bien une personne, on ne s'avise point de penser à faire ce qui lui déplaît, & on n'a point de plus grande satisfaction que de la contenter en toute chose. C'est une chose étrange que de voir qu'on n'a pas un pareil soin de

L'amour n'aime qu'à obéir.

faire tout ce qu'on sçait qui est agréable à Dieu : & cependant il n'y a point tant de chose à faire ; car nous n'avons qu'à suivre l'obéissance, & nous sommes assurés de lui plaire. Il faudroit avoir dévotion à ne faire aucun pas, si ce n'est par obéissance ; car si Dieu nous fait rendre compte des paroles inutiles, combien plus des actions, qui sont plus importantes que les paroles.

XXIX. ENTRETIEN.

LE 9 Juillet, une jeune fille ayant entendu ce que notre Mere avoit dit le jour précédent, lui demanda en celui-ci si la charité est nécessaire en un si haut dégré, parce que si cela est, il n'y auroit donc personne de sauvé.

Notre Mere répondit : On peut dire de cela ce que notre Seigneur dit des riches, qu'*il est très-difficile qu'ils entrent au royaume des Cieux ;* & cette difficulté vient de ce qu'il est nécessaire qu'ils renoncent à leurs richesses, pour le moins, d'affection ; ce qui ne se peut faire naturellement ; parce que les hommes ont une si forte inclination pour l'honneur & pour le bien, qu'il n'y a que Dieu qui puisse faire ce changement par sa grace toute-puissan-

Changement que fait la grace.

te ; car ce qui eſt impoſſible aux hommes eſt facile à Dieu, qui peut tout ce qu'il veut. De même il eſt vrai que c'eſt une choſe très-difficile d'aimer ceux qui nous déſobligent toujours, de pardonner de tout notre cœur à ceux qui nous offenſent, de traiter avec douceur ceux qui nous diſent des injures, de faire ce que dit l'Evangile, étant frappé ſur une joue de préſenter encore l'autre. Toutes ces choſes, humainement parlant, ſont impoſſibles; mais tout eſt poſſible à Dieu, qui nous donne la bonne volonté & le pouvoir de mettre en exécution nos bons déſirs. La grace fait que l'on s'humilie devant ceux qui s'élevent injuſtement ; que l'on parle avec douceur à ceux qui parlent mal gracieuſement ; & enfin Dieu fait des miracles pour ſauver ceux qui le veulent ſuivre & qui déſirent de lui obéir. Il ne faut donc point perdre courage quand vous entendez dire des choſes ſemblables, dans la vûe de la difficulté qu'il y a de les pratiquer ; mais il faut vous adreſſer à Dieu, & faire comme quand vous déſirez beaucoup de faire quelque choſe qui ne dépend point de vous : car vous avez beſoin pour le faire d'avoir une permiſſion, & ce qui eſt ſouvent de plus fâcheux, c'eſt que vous craignez qu'on ne vous accorde pas cette permiſſion. Néanmoins ſi vous

Courage dans les difficultés du ſalut.

en avez un grand désir, vous ne vous découragez pas pour ces difficultés, mais vous dites: Je demanderai une telle chose, & si on me la refuse, je prierai & je supplierai tant, que j'obtiendrai ce que je désire. Nous avons beaucoup plus de sujet de nous comporter ainsi lorsque nous désirons obtenir les graces de Dieu; car premierement nous sçavons que notre demande lui est fort agréable, lorsque nous lui demandons l'humilité & la charité, & nous sommes comme assurés qu'il ne nous refusera pas, puisqu'il a dit: " Deman- *Matt.* 7.7.
„ dez, & vous recevrez; cherchez, &
„ vous trouverez; frappez, & on vous
„ ouvrira. „ Ce sont les paroles de Jesus-Christ: qui est-ce qui pourra craindre d'être trompé, puisque c'est Dieu même qui parle, & qui nous enseigne comment nous le devons prier avec confiance & persévérance? C'est ce que lui-même nous veut encore apprendre par la parabole de ce Juge qui fit justice à une pauvre veuve, quoiqu'il ne craignît ni Dieu ni les hommes; car il la conclut, en disant: " Si un *Luc.* 18.7.
„ méchant homme se laisse vaincre à
„ l'importunité, que n'accordera point
„ votre Pere céleste à ceux qui ne cessent de le prier? „

Jesus-Christ nous dit encore: " Si vous *Luc.* 11.13.
„ qui êtes méchans, sçavez donner à vos

„ enfans de bonnes choses, combien plus „ votre Pere céleste donnera-t-il le bon „ esprit à ceux qui le lui demandent ? „

Ce que c'est que le bon esprit.

Le bon esprit c'est l'esprit d'humilité, c'est l'esprit de charité ; voilà ce qu'il faut demander à Dieu avec persévérance. Je ne crois pas qu'on puisse dire : J'ai demandé une vertu à Dieu sans me lasser, & il ne me l'a pas accordée : cela est impossible ; car Dieu est fidéle en ses promesses.

Vraie dévotion.

Il faudroit avoir dévotion de prendre une vertu à tâche, comme l'humilité, qui les comprend toutes, & la demander tous les jours au Pere éternel, lorsque l'on voit élever le sacré corps de son Fils à la sainte Messe, & le supplier en l'honneur & par la vertu de ce Sacrifice, qui lui est si agréable, qu'il nous accorde ce que nous lui demandons. Si l'on pratiquoit cela fidélement, il seroit comme impossible d'être refusé, nous adressant à Jesus-Christ, & par lui à son Pere. Il faut lui dire : Mon Dieu, vous me commandez d'aimer mon prochain, aidez, s'il vous plaît, ma foiblesse ; car je vois qu'elle est très-grande, & que je ne puis, sans une assistance particuliere de votre bonté, faire du bien à ceux qui ne me veulent que du mal ; traiter avec respect ceux qui me traitent avec mépris ; & ainsi de toutes les autres choses qui nous paroissent impossibles.

Il ne faut donc point se décourager quand on entend dire qu'il faut avoir une parfaite charité pour être sauvé ; mais il faut remercier Dieu, qui nous fait la grace de connoître ce qu'il demande de nous, reconnoissant qu'il nous fait en cela plus de miséricorde qu'aux gens du monde, qui s'imaginent n'être obligés à rien, & qui sont dans une telle ignorance, qu'ils ne sçavent pas les moyens de faire leur salut. Mais pour nous qui le sçavons, il ne nous reste que de demander à Dieu avec instance la grace de pratiquer fidélement ce qu'il nous fait connoître par sa bonté.

Remercier Dieu au lieu de se décourager.

On lui demanda s'il étoit nécessaire d'une plus grande grace pour jeûner que pour prier. Elle répondit :

Il faut avoir grace pour tous les deux ; mais il semble que ce soit assez de connoître que nous ne pouvons rien sans la grace, pour nous la faire demander ; & quand on a reçu le don de prier, on peut demander celui de jeûner. Mais pour résoudre cela, il ne faut pas parler généralement, il suffit de dire que c'est par l'oraison qu'on obtient la grace du jeûne.

On lui demanda quel profit il revient au Démon de faire du mal aux hommes ?

Rien autre chose que le surcroît de son supplice ; mais cela ne lui importe, pourvû

qu'il trouve de quoi contenter ſa malice.
Imitateurs du démon. Mais ce qui eſt plus effroyable, c'eſt qu'il y a des perſonnes qui le ſuivent, & qui prennent plaiſir de faire du mal à leur prochain, quoiqu'ils n'ignorent pas quelles ſont les peines que Dieu leur prépare. Ils ſont les enfans du Démon, & ils imitent ſa malice.

XXX. ENTRETIEN.

Jour de la Tranſlation de S. Benoît.

Le 11 *Juillet.*

UNE Sœur lui dit que les grands du monde ont bien du mal; & elle répondit: Ce ne ſeroit rien, ſi ce mal n'étoit que temporel; c'eſt-à-dire, s'ils ne faiſoient pas de péchés qui méritaſſent les maux éternels. Il n'y a que le péché que l'on doit craindre: toutes les plus grandes afflictions ne ſont pas comparables à un ſeul péché. Il n'y a que cela ſeul qu'il faille appréhender.

Une autre Sœur lui dit qu'elle s'étonnoit de ce que Dieu avoit permis la ruine du Monaſtère que ſaint Benoît avoit bâti, & où il y avoit tant de ſaints Religieux. Elle répondit:

Dieu a voulu les ſanctifier par ce moyen, & particulierement ſaint Benoît, qui mérita beaucoup en ſe ſoumettant aux jugemens équitables de Dieu. Il adora cette volonté ſuprême & cet arrêt de Dieu, ſans qu'il eût voulu faire la moindre choſe pour empécher un ſi grand malheur, parce qu'il ſçavoit que Dieu l'avoit ordonné. Pour moi je ſuis bien éloignée de la vertu de ce grand Patriarche : mais il me ſemble que je puis dire que ſi j'étois aſſurée qu'un ſemblable renverſement dût arriver à cette maiſon, je me ſoumettrois à la volonté de Dieu, qui a ſes voies pour ſauver qui il lui plaît. C'eſt peu de choſe qu'un bâtiment, pourvû qu'on ſauve ſon ame. Tous les plus grands édifices ne ſont rien devant Dieu, puiſque toutes les créatures paroiſſent à peine devant lui.

Soumiſſion à Dieu dans les maux.

XXXI. ENTRETIEN.

Le 12 Juillet.

ON demanda pourquoi notre Seigneur commandoit à quelques-uns de ceux qu'il guériſſoit de publier ſes miracles, & qu'il défendoit à d'autres d'en parler.

Notre Mere répondit : Lorſque notre Seigneur défendoit qu'on publiât ſes mi-

Fuir la gloire dans les bonnes œuvres.

racles, il vouloit nous enseigner comment nous devons nous cacher en Dieu, après qu'il nous a fait la grace de faire quelques bonnes œuvres, pour éviter la vaine gloire. Pour ce qui est de lui, il ne la craignoit pas, puisqu'il possédoit la gloire essentiellement & qu'elle lui étoit personnelle, c'est-à-dire, qu'elle lui appartenoit, comme étant inséparable de sa divinité. Mais pour nous elle ne nous appartient pas, & nous faisons un larcin de la désirer, sous quelque prétexte que ce puisse être. C'est pour ce sujet que l'Eglise nous fait dire avec le Prophéte : *Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Nous demandons à Dieu par ces paroles, qu'il lui plaise de faire réussir toutes choses à sa gloire, & qu'il ne permette pas que nous nous l'attribuions à nous-mêmes. Nous reconnoissons qu'elle ne nous appartient pas, mais que c'est à lui seul qu'elle est dûe, comme au vrai principe & légitime possesseur de la gloire.



XXXII. ENTRETIEN.

Sur la chûte de David.

Le 14 Juillet.

DAVID nous fait voir en sa personne la vérité de ce que dit S. Augustin, que lorsqu'on commence à se reposer, on périt : car il se reposa, & il périt aussi-tôt. C'est ce qui arrive à ceux qui croyent avoir assez fait, lorsqu'ils ont passé quelques années dans la pénitence. Ils ne veulent plus rien faire, & ils tombent misérablement. Il ne faut point se reposer en cette vie, puisqu'à l'heure même qu'on cesse de combattre, on est vaincu. Fuite du repos.

On parla ensuite de la vision que sainte Therese eut de l'enfer, sur quoi elle dit : Cette Sainte profita beaucoup de ce qu'il plût à Dieu de lui faire voir des choses si terribles, & de ce qu'il lui fit connoître que la durée éternelle de ces peines les rend encore plus épouvantables qu'on ne peut se l'imaginer : car cette vûe fit un merveilleux effet sur elle. Et il faut que cela nous profite aussi bien qu'à elle, afin que nous apprenions delà à ne point perdre courage dans les peines & les afflictions que nous aurons à souffrir pour sur- Vûe des peines éternelles très-salutaire.

monter nos inclinations. Il faut se souvenir que ces peines ne seront pas éternelles, mais qu'elles finiront bientôt ; & que pour un peu de peine que l'on a à se surmonter, on recevra une gloire éternelle. Au lieu que ceux qui ne veulent point prendre cette peine, en souffriront une éternelle dans l'enfer. Il faudroit avoir attention à bien employer toutes les heures du jour, puisqu'elles se passent, & qu'il n'est plus en notre pouvoir de faire revenir un seul moment de ce temps, qui s'écoule sans jamais revenir. Cela serviroit à nous faire bien employer ce même tems, qui ne se peut racheter avec tous les biens du monde.

XXXIII. ENTRETIEN.

Sur le sujet d'Absalom.

Le 15 Juillet.

Précipitation à être reconciliés.

ABSALOM, ayant obtenu le pardon du Roi son pere, rentra dans sa liberté, mais à condition qu'il ne verroit point la face du Roi. Ne pouvant consentir à cette proposition, il dit : Que me sert-il d'être libre, si je ne vois la face du Roi ? & le Roi lui fit encore cette grace. Cependant aussi-tôt qu'il eut vû

le Roi, il commit de plus grandes méchancetés qu'auparavant, de ſorte que cette grace qui devoit le porter à ſe maintenir en ſon devoir, fit un effet tout contraire. Il eſt en cela une figure de ceux qui ſe veulent précipiter pour être réconciliés, avant que d'avoir ſatisfait à Dieu par une ſérieuſe pénitence; car après qu'ils ſe ſont approchés de Dieu, & qu'ils l'ont vû, autant qu'on le peut voir en ce monde, ils deviennent pires qu'ils n'étoient auparavant.

XXXIV. ENTRETIEN.

Sur le ſujet de Berſabée.

Le 21 Juillet.

ON demanda à notre Mere, ſi Berſabée eſt bienheureuſe, elle répondit: Il n'en faut pas douter, quoique l'Ecriture ne le diſe pas en termes exprès; mais elle le fait voir clairement, lorſqu'elle parle de la grande retenue qu'elle eût, quand Adonias ſe fit élire Roi. Elle ſçavoit que le Roi David lui avoit promis que ſon fils Salomon régneroit après lui, & cependant elle voit qu'un autre s'établit Roi, & elle demeure dans le ſilence. Il ne faut qu'une action ſemblable pour faire

Image de l'humilité.

voir la sincérité du cœur, & qu'une personne est véritablement pénitente. Car il n'y a rien qui soit en plus grande recommandation à une mere que la gloire & l'élevement de son fils; mais celle-ci n'y pense seulement pas. Elle croit, aussi-bien que David, qu'elle ne merite que de l'affliction & de l'abaissement, & elle demeure tellement dans ces sentimens, qu'elle ne songe point à faire souvenir le Roi de sa promesse. Elle ne sçavoit si c'étoit la volonté de Dieu, & il fallut que le Prophéte l'en vint assurer. Cela nous apprend une grande vérité, qui est qu'une ame vraîment pénitente ne se borne point dans l'humiliation, & ne se trouble presque jamais, quand il arrive qu'on l'abaisse encore plus qu'on ne lui avoit dit. Elle croit même que tout se fait avec justice, & dit dans son cœur : *Justus es, Domine, & rectum judicium tuum.*

XXXV. ENTRETIEN.

Sur le sujet de sainte Madelaine.

Jesus Christ source de paix.

UNE Sœur lui dit qu'il étoit aisé à cette Sainte de ne se point mettre en peine du jugement du Pharisien, puisqu'elle avoit Jesus-Christ pour elle. La foi

nous apprend, répondit-elle, que Jesus-Christ est dans notre cœur, pourquoi donc ne demeurons-nous pas dans la paix, comme cette Sainte, quand on nous accuse, ou que l'on nous blâme, à tort ou à raison? Il y a même cette différence, qu'elle voyoit Jesus-Christ homme & mortel, au lieu qu'à présent nous croyons qu'il est Dieu & homme immortel.

Sainte Madelaine a été humble & fervente dans la pénitence, & elle a fait pénitence parce qu'elle aimoit.

Une Sœur lui demanda, s'il étoit nécessaire de spécifier les vertus en les demandant à Dieu, & s'il ne suffisoit pas de lui demander en général l'accomplissement de sa volonté. Elle répondit: Demander en détail les vertus.

Cela n'appartient qu'à des ames si parfaites & si élevées, qu'elles n'ont rien dans l'esprit que Dieu seul, qui les occupe de telle sorte qu'elles ne peuvent pas s'arrêter à autre chose. Mais pour nous qui sommes remplies d'imperfections, il est bon d'appliquer notre esprit à demander en particulier à Dieu les choses qui nous sont nécessaires pour lui plaire. Enfin nous sommes assurées que c'est la volonté de Dieu que nous soyons charitables, humbles, obéissantes, & silentieuses. C'est pourquoi lorsque nous lui demandons la charité, l'humilité, l'obéissance & le si-

lence, nous lui demandons l'accomplissement de sa volonté.

Moyen de trouver Dieu. Cant. 3. 3. 4.

On lui fit une question sur ce qui est dit dans le Cantique des Cantiques, que l'épouse se leva pour chercher son bien-aimé ; qu'elle le demanda aux gardes, & que sans attendre leur réponse, elle passa outre, ensuite dequoi elle trouva ce qu'elle cherchoit. Notre Mere répondit : Elle ne faisoit pas bien de s'adresser aux créatures ; c'est pourquoi elle ne trouva son bien-aimé qu'aprés les avoir quittées, pour nous apprendre que nous ne trouverons jamais Dieu, si nous ne nous détachons des créatures pour le chercher lui seul de tout notre cœur.

Sur le bon Larron.

Grand miracle de la grace.

DIEU fait grace à qui il lui plaît. Cela se voit en la personne du Larron qu'il toucha & convertit dans l'acte du péché. Car au commencement il blasphémoit aussi-bien que l'autre : cependant l'un est pris, & l'autre laissé. Jesus-Christ regarde celui-ci par sa grande miséricorde pour le sauver, & il laisse l'autre par un effet de sa justice qui le condamnoit. Qu'a fait l'un plus que l'autre, pour mériter le changement de son cœur ? C'est un miracle de la grace de Jesus-Christ que tout le monde

ne doit pas attendre, comme dit S. Bernard; mais il me semble qu'il n'y a rien qui fasse voir plus clairement que Dieu fait tout en nous, & qu'il y met tout le bien qui s'y trouve, puisque de nous-mêmes nous n'avons que le péché & le mensonge.

XXXVI. ENTRETIEN.

Jour de S. Jacques, Apôtre.

Le 25 Juillet.

C'EST une chose étonnante de voir en quoi S. Paul fait consister la grandeur de Jesus-Christ & des Apôtres. C'est en tout ce qui s'appelle misére selon le monde. Jesus-Christ est le chef & le fondement de l'Eglise : il a été dans un entier mépris du monde. Les Apôtres en sont les pierres, & ils ont suivi de près les traces de leur maître, souffrant continuellement la faim, la soif, la pauvreté, l'ignominie, &c. Ce sont les plus grands Saints; & ce sont aussi ceux qui ont le plus participé à l'ignominie prodigieuse de Jesus-Christ. Il se trouve des personnes qui veulent faire beaucoup d'austérités, selon qu'il leur semble bon, & pour suivre leur caprice & leur fantaisie; mais

Ce que c'est que la vertu du Chrétien.

on peut dire qu'il ne s'en trouve pas qui veulent s'humilier avec uniformité & persévérance, c'est-à-dire, en tout temps & en toutes choses sans aucune exception. Cependant c'est en quoi consiste toute la vertu du Christianisme, puisque le nom de Chrétien ne nous est donné qu'à cause de la conformité que nous devons avoir avec Jesus-Christ. Il faut avouer que les Chrétiens sont étrangement déchus de la pureté des mœurs ; mais puisque Dieu nous fait la grace de nous retirer du milieu de ces Chrétiens relâchés, pensons un peu à nous-mêmes. Ne devrions-nous pas rougir de honte, en voyant qu'il y a tant de disproportion entre la vie que nous menons & celle que Jesus-Christ a menée, pour nous donner un modele de celle que nous devions mener, afin de lui être conformes? *Exemplum dedi vobis*, nous dit-il, en son Evangile. Nous avons quitté le monde pour le suivre & pour l'imiter, & cependant nous faisons tout le contraire de ce qu'il a fait. Croyez-moi : les Saints n'ont point acquis la sainteté à si bon marché qu'on pense. Combien de mépris & de souffrances ont-ils enduré pour se conformer à Jesus-Christ? Ceux que l'on estime saints à présent, ne sont que des saints de papier en comparaison.

Joan. 13. 15.

Saints d'à présent.

On vint à parler à notre Mere de la

crainte qu'on doit avoir d'un chien enragé qui couroit par-tout : ſur quoi elle dit :

Nous ne ſçavons pas combien il y a de dangers qui nous environnent ; les plus inviſibles ſont les plus grands. Toutes les choſes qui arrivent nous devroient enſeigner à nous tenir toujours auprès de Dieu, comme en un lieu de ſauve-garde ; afin de nous attacher à lui ſeul, qui nous peut délivrer de toutes ſortes de périls, & pour nous détacher de toutes les choſes viſibles, qui ne peuvent que nous nuire ſi Dieu ne nous préſerve. **Les vrais dangers.**

XXXVII. ENTRETIEN.

Du beſoin que nous avons du ſecours & de l'aſſiſtance continuelle de Dieu.

Le 27 Juillet.

MEs Sœurs, il faut nous imaginer que nous ſommes comme un troupeau au milieu d'un parc, & que les démons, qui ſont ſans comparaiſon plus méchans que les loups, ne ceſſent de tourner à l'entour de nous, afin d'en ſurprendre quelqu'une pour la dévorer. Et de même que quand un loup eſt une fois **Tentations du démon.**

entré dans un troupeau, il fait d'étranges ravages ; le Diable fait aussi de terribles renversemens parmi nous, lorsqu'il n'y trouve point de résistance. Il s'efforce de reconnoître toutes les inclinations, & ensuite il livre tous ses assauts & ses tentations. Ce n'est au commencement que des choses qui paroissent légeres, mais à la fin tout croît. Il en est de même que du sable qui est dans la mer : il n'est composé que de très-petits grains ; mais quand ces grains sont multipliés & qu'ils viennent à charger un navire, ils sont capables de le faire abysmer au fond de la mer. Aussi lorsqu'on ne se soucie point de multiplier les petits péchés, ils appésantissent & affoiblissent l'ame de telle sorte, qu'ils la font tomber à la fin dans un état de perdition. On ne peut assez comprendre combien il est important de veiller continuellement sur l'extérieur aussi bien que sur l'intérieur ; car le Diable observe toujours pour reconnoître l'humeur de chacun, & ensuite il tente les personnes selon ce qu'il a reconnu. Par exemple, si on est triste, il tâchera de faire tomber dans des soupçons & des méfiances ; si on est gai, il portera à la curiosité & à la légereté, & de même de tout le reste. C'est pourquoi il faut avoir une grande attention à se tenir toujours dans une humeur égale ;

Vigilance sur les petites choses.

& quoiqu'il ne soit pas facile d'être dans cette égalité, il faut au moins faire bonne mine, afin de le tromper.

On lui demanda si quand on est distrait dans la priere, & qu'on ne laisse pas néanmoins de se tenir dans une posture modeste & humble, cela peut tromper le Démon; elle répondit: Oui; car il ne voit point dans notre cœur, & il n'a de pouvoir qu'autant que nous lui en donnons. Il peut bien troubler notre imagination; mais son pouvoir ne va pas plus loin, si ce n'est par notre faute: ce qui nous oblige de veiller continuellement sur toutes nos actions, pour ne rien faire qui soit cause qu'il reconnoisse nos inclinations. Par exemple, le Diable tente une personne de mépriser ou d'avoir de la froideur pour quelqu'un; il ne sçait point si on a reçu la tentation, à moins qu'on ne fasse quelque geste, ou que l'on ne dise quelque parole qui fasse paroître au dehors ce qu'on a dans le cœur; car comme il ne dort jamais, il pousse toujours la tentation plus avant, & pour une parole qu'on aura dite, il fera entrer dans un entretien, & de cet entretien il prendra occasion d'inspirer de la froideur, du mépris, & enfin de l'aversion. Il n'a garde de nous tenter de commettre tout d'un coup de grandes fautes; mais peu à peu il y pousse

Pouvoir du démon, inutile sans nous.

Ouverture qu'on lui donne, & dégrés des chûtes.

ſans qu'on s'en apperçoive, quand on n'a pas ſoin de veiller ſur ſoi-même. De-là vient qu'on s'affoiblit, & puis on s'accoutume. L'accoutumance produit une néceſſité, la néceſſité nous rend comme impoſſible notre délivrance, ſi Dieu ne fait un miracle; car enſuite on ne fait point de difficulté de fuir les perſonnes pour qui on a de la froideur naturelle, & on recherche au contraire celles qui reviennent à ſon inclination. Par ce moyen la charité ſe refroidit, & enfin on vient à ſe perdre.

Moyen de ſe vaincre. On lui dit qu'il eſt quaſi comme impoſſible d'aimer également tout le monde, parce qu'on a naturellement plus d'inclination pour les unes que pour les autres. Elle répondit: Il n'eſt pas queſtion de ſuivre ſes inclinations naturelles, puiſque la vertu chrétienne conſiſte à les faire mourir peu à peu; mais pourvû qu'on ne ſuive pas ſes inclinations & ſes averſions, & qu'on tâche de mieux faire aux perſonnes pour qui on a de la froideur, & de leur témoigner en quelque ſorte plus d'affection qu'à celles qui reviennent davantage à notre humeur, cette inclination ne nous nuira pas, s'il eſt vrai que nous n'évitions pas de nous rencontrer avec les perſonnes qui nous pourroient humilier, & même nous contredire par mauvaiſe humeur.

On demanda si une personne qui se reconnoît foible ne peut pas & même ne doit pas éviter de se rencontrer avec celles qui sont de mauvaise humeur, de peur d'avoir occasion de faire des fautes. Les foibles, répondit-elle, ne doivent pas s'exposer ; car ce seroit une témérité ; mais, croyez-moi, quand c'est par obéissance qu'on se trouve dans cet engagement, & qu'on s'y soumet, Dieu fait tout réussir pour sa gloire & pour notre salut. Ces occasions sont bonnes, puisqu'elles nous servent à pratiquer la vertu, & à devenir patients & humbles ; car la vertu ne se perfectionne que par l'épreuve. Enfin il faut aimer tout le monde pour l'amour de Dieu, & se souvenir toujours du grand Commandement que notre Seigneur nous a fait, de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés. Il n'a pas dit : Aimez tous vos freres comme cette personne à qui vous portez de l'affection, mais comme je vous ai aimés. Je vous porte un tel amour, que je donne pour vous jusqu'à la derniere goutte de mon sang : soyez donc tout à tous, puisque je me donne tout à vous.

L'obéissance donne la victoire.

On lui demanda si l'on ne pouvoit pas appliquer à la rencontre des personnes de mauvaise humeur, ce que notre Seigneur dit dans l'Evangile : *Si on vous*

perſécute en une ville, fuyez en une autre, puiſque ces ſortes d'humeurs ſont une eſpéce de perſécution. Elle répondit : C'eſt une perſécution pour les eſprits orgueilleux. Mais je vous prie de me dire ſi la perſécution que nos paſſions font à notre ame, n'eſt pas plus à craindre que celle que l'on fait à notre amour-propre. Si vous êtes avec une perſonne que vous aimez humainement, ne ſentez-vous pas que votre ame eſt perſécutée par ſa propre paſſion ? L'on aime, & parce que l'on aime, l'on prend plaiſir à parler avec ceux qu'on aime. Des diſcours inutiles on paſſe aux paroles de murmure, & enſuite on ſe décharge volontiers l'une à l'autre de ce qui fait de la peine. Et toutes ces choſes font des bleſſures à l'ame qui ſont incomparablement plus conſidérables que celles que nous pourroit faire un eſprit orgueilleux. L'on a ſi peur d'être accuſé, & c'eſt néanmoins ce qu'on devroit déſirer ; car le Diable fait tout ce qu'il peut afin de nous porter à cacher nos fautes, parce qu'il a peur que nous n'en recevions bien la correction, & que cela ne ſerve à nous faire quitter ſes chaînes, qui nous tiennent captives. Non certes, le Diable ne nous accuſera pas à notre Mere ; mais il nous accuſera quelque jour d'une horrible maniere en la pré-

Perſécution la plus à craindre.

Accuſation du Diable à craindre.

ſence de Dieu notre Pere, non pour nous faire corriger, mais pour nous faire juger & condamner; car le méchant qu'il eſt ne cherche pas notre bien, mais notre perte éternelle; & cependant nous ſommes ſi abuſés que de le croire, & de ne vouloir point éviter tout ce qui nous peut faire tomber. Or on ne peut douter qu'une perſonne qu'on n'aime qu'humainement, ne ſoit une pierre d'achoppement. Au contraire, ſi on eſt avec une perſonne en qui on ne trouve aucune correſpondance ni amitié, on ne cherche point à parler ni à ſe ſatisfaire, parce qu'il n'y a rien que de mortifiant; mais ſi la nature n'y trouve point ſon compte, la grace l'y trouve, puiſqu'il y a plus de ſujet de pratiquer la vertu.

XXXVIII. ENTRETIEN.

Jour de ſainte Anne.

Le 28 Juillet.

UNE Sœur dit à notre Mere qu'elle s'étonnoit de ce que cette Sainte n'a point été reconnue pour Mere de la ſainte Vierge pendant ſa vie, & de ce que la ſainte Vierge n'a rien eu à l'extérieur qui l'ait fait reconnoître. Elle répondit:

Les Saints ne sont point connus.

Pour connoître les Saints, il faut être Saint, & pour connoître la sainte Vierge, il eût fallu avoir une vertu égale à la sienne; & tant s'en faut que la sainte Vierge ait été reconnue à cause de sa grande sainteté, que cela même étoit un sujet pour la faire mépriser & la fuir; car il faut sçavoir que la corruption cherche ce qui est corrompu. On voit cela naturellement: si une personne a beaucoup de retenue & de modestie, ceux qui ne lui ressemblent point la fuyent & la craignent; & on voit d'ordinaire que les personnes qui ne pensent qu'à plaire à Dieu, ne plaisent point au monde. Notre Seigneur nous apprend que nul ne peut servir à deux maîtres. Il y en a qui veulent accorder Dieu & le monde tout ensemble, & cela n'est pas possible.

Trois sortes de personnes dans le monde.

Il y a trois sortes de personnes dans le monde: les premieres sont celles qui veulent bien suivre Dieu, mais qui ne se veulent point quitter, & qui cherchent à se contenter avec Dieu. Elles veulent bien donner à Dieu le principal; mais elles veulent néanmoins se réserver encore quelque chose pour elles-mêmes, quoiqu'il soit vrai que Dieu veut tout ou rien. Les secondes sont celles qui veulent donner peu à Dieu, & se réserver beaucoup pour elles-mêmes. Les troisiémes

ſont celles qui ne lui donnent rien du tout, mais qui ſe donnent tout au monde, & celles-là ſans doute ſont condamnées avec le monde. Il s'en trouve dans la Religion qui ſervent auſſi à deux maîtres, ſans s'en appercevoir. On veut bien aller à Matines, quoique le corps en ſouffre, parce que l'on a réſolu d'offrir cela à Dieu; mais s'il ſe préſente quelque choſe qui paroïſſe de moindre importance, on oublie ce qu'on doit à Dieu pour ſe ſatisfaire ſoi-même, & cela s'appelle ſervir à deux maîtres, à Dieu & à l'amour-propre.

Notre Mere dit encore à une Poſtulante, qui refuſoit une choſe qu'elle croyoit impoſſible :

La charité eſt ingénieuſe, & elle trouve toujours moyen de ſatisfaire à tout, & d'accomplir même des choſes qui paroiſſent impoſſibles. Il faut ſe ſouvenir de ce que dit l'Apôtre : *Ne vous devez rien les uns aux autres, ſinon que vous vous aimiez*, & avec une charité ſi abondante, qu'elle n'ait ni borne ni meſure, & qu'elle ne diſe jamais, *c'eſt aſſez*; mais que vous ayez toujours deſſein de faire même plus que vous ne pouvez, n'ayant point d'autre regret que celui de ne pouvoir aſſez faire pour le prochain; & ne regardant jamais ce qu'un autre doit faire, mais ne penſant qu'à ſe faire tout à tous. Il ne faut point

Force de la charité.

Rom. 13. 8.

craindre d'être accablé de corps ou d'esprit, puisqu'il n'y a point de meilleur moyen d'être dans la paix intérieure & extérieure, que d'entrer dans cette pratique. Il n'y a rien qui nous mette plus dans la joie du corps & de l'esprit, & qui nous rende plus capables de porter le joug de Jesus-Christ, qu'il rend doux à ceux qui le portent. Ne seroit-ce pas se rendre bien misérable que de vouloir engager son corps dans la peine & dans le travail, sans mettre son ame dans le repos? Il n'y a rien que Dieu reçoive plus volontiers que le sacrifice de la charité. Ce qui n'est point fait par la charité, est comme un corps sans ame. Ce sont des œuvres mortes, qui ne servent de rien à celles qui les exercent, si elles ne servent à purifier leur cœur. Ne croyez pas que j'aye dessein de vous surcharger pour soulager une autre. Dieu sçait que je voudrois me donner moi-même pour une seule d'entre vous, & pour toutes ensemble; que je ne désire que de vous voir toutes unies dans la charité par le lien de la paix. Je ne cherche qu'à plaire à Dieu, & je me soucie si peu du reste, que j'aimerois mieux vous voir périr que de vous voir blesser vos ames en la moindre chose.

Œuvres sans charité rendent coupables.

XXXIX.

XXXIX. ENTRETIEN.

Sur le ſujet de Salomon.

Le 29 Juillet.

ON demanda à notre Mere, ſi Salomon ſçavoit bien ce qu'il faiſoit, quand il fit bâtir des temples prophanes, & s'il connoiſſoit encore le vrai Dieu. Elle répondit :

Il n'avoit point perdu la connoiſſance du vrai Dieu, mais il avoit perdu ſon amour. Ce qui fait douter de ſon ſalut*, c'eſt qu'on voit qu'il n'a pas bien reçu les châtimens que Dieu lui a envoyés. Une preuve de cela eſt qu'il voulut faire mourir le Prophéte qui prédit à Jeroboam qu'il auroit dix Tribus, & qu'il n'en reſ-

David & Salomon bien contraires dans leurs fautes.

* Un triſte préjugé contre le ſalut de Salomon, & qui fait douter de ſa converſion, c'eſt que Joſias eſt obligé de profaner les edifices ſacrileges de ce Prince, trois ſiécles après ſa mort. S'il s'étoit converti, les auroit-il laiſſés ſubſiſter ? *Le Roi Joſias*, dit l'Ecriture, *ſouilla auſſi & profana les hauts lieux qui étoient à la vûe de Jéruſalem, à main droite de la montagne du ſcandale, que Salomon Roi d'Iſrael avoit bâtis à Aſtaroth, Idole des Sidoniens, à Chamos l'Idole de Moab, & à Melchom l'abomination des enfans d'Ammon.* 4. Reg. XXIII. 13. [Cette Note a été ajoutée au Manuſcrit original.]

teroit que deux au fils de Salomon. Il fit bien le contraire de David ſon pere, qui étant repris par un Prophéte, reconnut ſon péché ; qui étant perſécuté par ſon propre fils ne lui veut point de mal, parce qu'il ne ſçait ſi ce n'eſt point la volonté de Dieu qu'il régne, & qui étant maudit par un homme de néant, veut qu'on le
II. Reg. 16. 10. laiſſe dire, parce que, dit-il, *le Seigneur lui a commandé de maudire David.* Enfin vous le voyez toujours prêt à recevoir toutes ſortes de fléaux avec une profonde ſoumiſſion à la volonté de Dieu. Il eſt aiſé de reconnoître par cet exemple, & par pluſieurs autres de l'Ecriture, que c'eſt un ſigne de prédeſtination, de recevoir humblement toutes les afflictions & les châtimens qu'il plaît à Dieu de nous envoyer. Cela ſe voit encore en la perſonne du grand Prêtre Heli, quand Samuël lui prédit toutes les afflictions qui lui devoient arriver ; il ne dit autre choſe que
I. Reg. 3. 18. ces paroles : *Dominus eſt*, & quand on lui dit que ſes deux fils avoient été tués à la bataille, il ne répondit rien, parce qu'il étoit ſi parfaitement ſoumis à Dieu, qu'il ne penſoit point à ſes propres intérêts. Mais quand il apprit que l'Arche de Dieu étoit priſe & que ſon peuple étoit vaincu, il fut ſi ſaiſi de douleur qu'il en tomba tout roide mort.

Notre Mere disoit ceci, ayant un très-grand mal de tête; sur quoi elle dit : Mon Dieu, il faut que tout nous serve. Si on pensoit souvent aux peines de l'enfer & à leur durée, on en retireroit un grand profit. Hélas! si on a de la peine à souffrir un mal de tête, ayant tous les soulagemens qu'on y peut apporter, que sera-ce d'être dans des tourmens si horribles qu'on ne peut se les imaginer? On ne les souffrira pas dans un lit, mais dans des flammes dévorantes qui n'auront jamais de fin. Quand on a une grande soif, il faut penser à ce que dit ce malheureux riche : " Pere „ Abraham, envoyez le Lazare, & qu'il „ trempe son doigt dans de l'eau pour ar- „ roser ma langue. „ Si on a de la peine à souffrir quelque petit mépris, il faut se répréfenter les horribles & épouvantables confusions que souffrent ces misérables qui ont tant fui l'humiliation. Ils sont à présent l'objet du mépris & de la mocquerie des démons, qui ne leur font pas de douces reprimandes comme celles qu'ils n'ont pas voulu souffrir; mais de cruels reproches, qui leur sont si insupportables, que cela les fait entrer dans la rage; & après tout, ils n'ont personne à qui se plaindre.

Vûe de l'enfer rend tout supportable.

Luc. 16. 24.

XL. ENTRETIEN.

Sur la Pauvreté.

Le 27 Août.

NOTRE Mere dit que cette vertu renferme toutes les autres, & en comprend la perfection, parce qu'elle humilie & anéantit l'ame plus que pas une autre. Elle fait pratiquer la mortification des sens en toutes manieres, & un renoncement continuel à soi-même & à ses inclinations. Car nous sommes portés naturellement à aimer les choses belles & agréables, & à choisir dans celles qui sont pour notre usage ce qu'il y a de plus propre & de plus commode, au lieu que l'amour de la pauvreté fait choisir ce qui est le plus laid, le plus grossier, & le plus sale.

Esprit de la pauvreté chrétienne.

Une Sœur lui dit que S. Bernard aimoit la propreté. Elle répondit : Il l'aimoit pour n'être pas mal-propre, ce qu'il ne faut pas être ; mais il aimoit ce qui se présentoit de mal-propre & de sale pour le souffrir. Ce que l'on dit être mal-propre s'entend quelquefois des choses grossieres, comme par exemple, J'aime une porte que voilà dans notre chambre, qui est fort laide, & qui me choque si fort la vûe, que je ne sçaurois la regarder sans en appercevoir

Effets de cette vertu.

toutes les difformités. Elle est toute semblable à la porte de nos pauvres gens qui sont mal à leur aise. Néanmoins je l'aime de la sorte, non pas que j'aye de l'inclination pour les choses laides & difformes, comme on s'imagine que je les aime, mais c'est par l'amour de la pauvreté. Car bien loin de les aimer naturellement, je vous avoue qu'il n'y a personne qui aime tant à voir des choses belles, & que ma vanité & ma curiosité sont si grandes en cela, que je ne trouve jamais rien assez beau à mon gré. Mais j'aime par l'esprit de Jesus-Christ tout ce qui est laid, & je le choisis toujours pour mortifier cette inclination.

XLI. ENTRETIEN.

Le Vendredi 29 Août.

UNE partie de la conférence se passa à parler de certaines bêtes, qui faisoient grand dégat en ce temps-là. C'étoit une espece de loups qui couroient partout, & jusques dans les Villages & les Bourgs, & qui mangeoient le monde. Sur quoi notre Mere nous dit, que s'il y avoit dans le Monastère une de ces bêtes, qui eût dévoré déja plusieurs personnes, on prendroit bien garde de ne se pas exposer au péril, en sortant de sa cellule facilement; mais au contraire on s'y tiendroit le plus

Bêtes invisibles à craindre.

qu'on pourroit. Il eſt néanmoins certain qu'il y a des loups inviſibles, beaucoup plus à craindre que ceux-là, parce que le mal qu'ils font, étant ſpirituel, eſt plus dommageable. On devroit donc autant veiller ſur ſoi-même, pour ne ſe point donner la liberté de ſuivre ſes déſirs, & d'aller où l'on veut, comme ſi on avoit un ſemblable objet de crainte devant les yeux.

Injuſtice des plaintes ſur les maux.

On parla du martyre de S. Jean-Baptiſte; ſur quoi notre Mere dit : Je ne vois point dans l'Ecriture un exemple de patience plus grand & plus admirable que celui-là. Il eſt invincible. Et pour moi, je ne comprends pas comment des Chrétiens oſent ſe plaindre de ce qu'ils ſouffrent, quelques injuſtices & quelques outrages qu'on leur puiſſe faire, & quelques peines qu'on leur faſſe endurer, puiſqu'un Prophéte, & le plus grand des Prophétes, dont la naiſſance avoit été miraculeuſe, & qui étoit célébre par toute la Judée, & dont la vie avoit été ſi ſainte, eſt traité ſi indignement, que ſa vie n'eſt pas plus eſtimée que la danſe d'une baladine, à qui ſa tête eſt donnée dans un plat, pour récompenſe du plaiſir qu'elle avoit donné à un Tyran. Et ce qui eſt plus étonnant, c'eſt que Dieu le ſouffre, & que Jeſus-Chriſt, qui étoit préſent,

n'en dit rien ; mais se cache, comme s'il avoit peur qu'on ne lui en fit autant. Car l'Evangile dit qu'ayant sçu cela, il se retira dans le désert.

XLII. ENTRETIEN.

Le Samedi 30 Août.

NOTRE Mere parla à la Conférence d'un Monastère célébre, dont les Religieuses se sont fait dispenser de l'abstinence. Après que plusieurs de nos Sœurs eurent dit leur sentiment là-dessus, la Mere dit : Cela vient de ce que les Religieuses s'imaginent que c'est ce qui fait qu'il ne se présente guères de filles pour être Religieuses, qui leur apportent ce qu'elles désirent : que si elles en vouloient bien recevoir par charité, elles n'en trouveroient que trop qui n'auroient pas égard aux austérités, & qui auroient la force de les garder pour maintenir l'observance. Cause de la ruine des Communautés.

On lui demanda si ç'avoit été par la volonté de l'Abbesse de cette Maison, que l'abstinence qu'elle y avoit établie, il y avoit tant d'années, avoit été ôtée ; à quoi elle répondit :

Cette Abbesse y a consenti, étant persuadée par celles qui, se trouvant à la vérité trop foibles & trop délicates, ne pouvoient pas garder l'abstinence ; mais c'est Cause du relâchement.

un effet de l'amour-propre qui ne peut ſouffrir de paroître inférieur aux autres en quoi que ce ſoit : ce qui fait que celles que Dieu n'a pas favoriſées de ſanté & de force pour porter l'auſtérité de la Régle, ſont fâchées qu'il y en ait d'autres qui puiſſent faire plus qu'elles ; au lieu qu'on devroit être bien aiſe & remercier Dieu, lorſqu'il envoye des perſonnes qui ont aſſez de force pour garder l'abſtinence & la maintenir.

Il s'éleva enſuite un petit différend à la Conférence, ſur ce que quelques-unes ne trouvoient pas bon que d'autres les avertiſſent qu'elles parloient trop haut ; ſur quoi on demanda à notre Mere s'il étoit vrai qu'elle eût ordonné qu'on s'entr'avertit de cela. Elle répondit : Il y a pluſieurs maiſons, où c'eſt une coutume qu'on s'accuſe publiquement les unes les autres des fautes qu'on a faites. Si cela ſe pratiquoit céans, je ne ſçais pas comment on le pourroit ſouffrir, puiſqu'on ne ſçauroit ſeulement ſupporter une parole d'avertiſſement qu'on dira à une Conférence. Il faut avouer que cela devroit bien nous humilier. C'eſt fort bien fait d'avertir celles qu'on voit parler trop haut, mais il faut que ce ſoit par forme d'avertiſſement & non de réprimandes ; car il y a bien de la différence entre l'un & l'autre ; & ſou-

vent même il suffit de faire un seul signe pour cela.

Puis répondant à celles qui n'avoient pas trouvé bon qu'on les avertit qu'elles parloient trop haut : Je ne sçaurois, dit-elle, comprendre comment on a si peu d'affection pour son bien & pour sa perfection, que de ne vouloir pas être averti, quand on fait des fautes. On devroit au contraire se tenir obligées à celles qui nous font tant de charité. Pour moi, ce me seroit une grande joie que d'avoir quelqu'un, qui me voulut avertir quand je parle trop haut; car il m'arrive assez souvent de crier comme un archer, (ce sont ses termes) & j'en suis surprise quand je m'en apperçois. Que s'il arrive qu'on soit reprise sans avoir fait de faute, il faut en être bien aise, parce qu'on le merite assez souvent. Et comme on doit beaucoup à Dieu, c'est autant de rabattu, quand on trouve l'occasion de pratiquer la patience; & de plus, on obtient la grace de ne pas tomber aux occasions, & on l'obtient aussi pour celle qui a usé de charité envers nous.

Aimer à recevoir des avertissemens.

Ensuite parlant pour celles qui disent qu'elles n'osent avertir les autres de leur devoir, sur-tout si ce sont des Sœurs plus anciennes; elle dit : Si on voyoit quelqu'un qui se mit, sans y penser, en péril

de ſe bleſſer peu ou beaucoup, comme en ſe mettant au hazard de tomber dans l'eau, ou de ſe brûler, quand ce ne ſeroit que le pied ou la main, ou de ſe bleſſer en quelqu'autre maniere, on ne délibereroit point pour l'avertir. Dans ces occaſions-là on eſt aſſez prompt à dire qu'on prenne garde à ſoi ; & lorſqu'il eſt queſtion d'empêcher qu'une perſonne ne bleſſe, non pas ſon corps, mais ſon ame, on conſulte auparavant ce qu'on fera, & ſouvent on abandonne la charité qu'on ſe doit les uns aux autres dans pluſieurs petites rencontres, parce qu'on craint de faire un mal en voulant faire un bien : ce qui vient de ce que n'ayant pas par ſoi-même un véritable déſir d'être repriſe & avertie, on croit que les autres ſont de même.

XLIII. ENTRETIEN.

Le Dimanche 31 d'Août.

Exaction des dots religieuſes.

NOTRE Mere parla à la Conférence de la corruption qui s'eſt gliſſée preſque dans tous les Monaſtères, où l'amour & le déſir du bien fait marchander des filles avant que de les recevoir. Ce fut à l'occaſion d'une aumône qu'on lui vint demander pour une fille dont les parens

ayant été ruinés, ne pouvoient donner ce qu'ils avoient promis quand leur fille entra en Religion, laquelle étant à la fin de son noviciat, on refusoit de la recevoir jusqu'à ce que l'argent fût délivré. Notre Mere dit sur cela ce que les Canons & les Conciles en ordonnent, & fit voir le relâchement où les Maisons Religieuses sont tombées, puisqu'il n'y en a plus qui fassent scrupule en ce point de transgresser ce que l'Eglise a tant recommandé, que s'il se trouvoit des Maisons où la pauvreté fût gardée, & où on ne cherchât point d'acquérir de l'argent, il y auroit sujet d'en bien espérer. Mais depuis qu'il n'y a plus de pauvreté, ou plutôt qu'on n'aime plus la pauvreté dans une Maison, on a sujet de croire que tout le reste s'y perdra. Elle dit plusieurs choses pour faire voir combien cela est important.

Une Sœur lui demanda si les Religieuses sont comprises dans l'excommunication que les Papes ont prononcée contre celles qui demandoient du bien aux filles pour leur réception. Elle répondit : Il est certain qu'encore que cela ne dépende pas des simples Religieuses, & qu'elles n'en prennent point de connoissance, si néanmoins elles ont l'amour du bien dans le cœur, & souhaitent que leur Communauté soit riche, elles sont coupables de

vant Dieu comme celles qui tâchent d'en attirer, quand elles le peuvent. Nous sçavons ce qu'il y a dans l'Evangile, où notre Seigneur dit: qu'*il est aussi difficile qu'un riche entre dans le Ciel, qu'il est difficile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille.* Sur quoi saint Pierre lui dit: *Seigneur, qui pourra donc être sauvé?* Et néanmoins le nombre des riches est beaucoup moindre que celui des pauvres; mais c'est parce que devant Dieu il n'y a de pauvres que ceux qui aiment la pauvreté, & tous ceux qui aiment les richesses passent pour riches, & le sont de volonté.

Matt. 19. 24.

Qui sont les vrais pauvres?

On dit à notre Mere que nous n'avions pas grand besoin de nous faire instruire de la maniere de recevoir des filles dans l'esprit des saints Canons, parce qu'ayant le bonheur de n'être point en charge, nous n'avions point de part à cela: elle répondit, qu'il étoit vrai; mais que c'étoit son devoir de nous en instruire, & qu'elle avoit plus envie de nous l'imprimer dans le cœur qu'elle ne le pouvoit dire.

XLIV. ENTRETIEN.

Le 1 de Septembre.

TOUT l'entretien de la Conférence fut du temps passé que les Religieuses de Dijon étoient ici, pendant que la Mere Agnès étoit à Dijon, & notre Mere dans la Maison du saint Sacrement. Chacune y prit plaisir, les unes à raconter ce qu'elles avoient vû, les autres à l'écouter. Il y eut une Sœur ancienne qui demanda à notre Mere s'il n'étoit pas vrai qu'elle eut été tentée d'aller aussi à Dijon, & elle la pria de lui dire pourquoi. Notre Mere répondit : Je ne m'en souviens point ; mais cela peut bien être, parce que toute ma vie j'ai beaucoup souhaité d'être dans un lieu où personne ne me connût ; & si j'eusse été là, j'y eusse été beaucoup plus heureuse qu'ici.

Racontant ensuite sa sortie de la Maison du saint Sacrement, & comme elle revint ici : M. de Langres, dit-elle, me vint voir le lendemain pour me consoler, ne sçachant pas comment l'affaire s'étoit passée ; * & comme on ne vouloit pas qu'il

* La M. Angelique voyant la mésintelligence & le changement de conduite de ce Prélat, qui étoit l'un des Supérieurs de la Maison du S. Sacrement,

le sçût, je lui dis que je n'avois pas besoin d'être consolée, qu'une Religieuse devoit être contente par-tout ; mais en même tems j'avois envie de rire de ce que cet Evêque admiroit cela, & néanmoins j'étois assurée que quand la chose eût été telle qu'il la pensoit, j'aurois été aussi contente & aussi satisfaite.

Foi courageuse. Une autre fois elle dit : Il me semble que si on venoit m'arrêter pour me conduire à la Bastille, j'aurois autant de joie d'y aller que j'en ai quand je vais à Port-Royal des Champs, excepté que j'aurois une consolation particuliere de la faveur que Dieu me feroit de souffrir pour lui. Et comme j'appréhende extrêmement les jugemens de Dieu, je concevrois à cause de cela une parfaite confiance en sa miséricorde, & je prendrois cela pour un gage de son amour envers moi.

Soin des exercices. Elle dit en une autre rencontre, qu'on devroit dans un Monastère avoir un aussi grand soin de se rendre au son de la cloche, que les Juifs en avoient, lorsqu'il est dit qu'en un moment Saül assembla auprès de lui plus de mille hommes par

avoit fait secretement supplier M. l'Archevêque de Paris, son Supérieur naturel, de la faire retourner à Port-Royal. On peut voir le détail de cette affaire dans les grands Mémoires de Port-Royal (imprimés en 1742,) sur-tout aux pages 357. & 443. [*Note de l'Editeur.*]

le ſeul commandement qu'il leur fit de le ſuivre.

On parla de Job, dont on commençoit à lire le livre à Matines, & on demanda à notre Mere pourquoi il eſt dit que Job offroit des ſacrifices, de crainte que ſes enfans n'euſſent maudit Dieu en leur cœur, parce que ce mot paroît bien étrange. Elle répondit : Ce n'eſt pas à dire qu'il craignoit qu'ils euſſent donné des malédictions à Dieu, comme le mot ſignifie d'ordinaire, mais c'eſt pourtant fort à propos que l'Ecriture s'eſt ſervi de ce mot, qui veut dire proprement tout ce qui eſt fait contre Dieu ; car *maudire* vient du mot *mal dire* ou médire. On ne maudit pas Dieu de bouche, mais on ne le fait que trop ſouvent par ſes œuvres, par tout ce qui lui eſt contraire, & tout ce qui l'offenſe ; c'eſt là maudire Dieu, de même que le bénir c'eſt bien faire. Job craignoit donc que ſes enfans n'euſſent maudit Dieu dans leur cœur ; c'eſt-à-dire, qu'ils n'euſſent manqué d'accomplir ſes Commandemens, de ſe ſoumettre à ſes volontés, & de lui rendre l'honneur & le reſpect que la créature doit à ſon Créateur & à ſon Dieu. Et quand Satan diſoit à Dieu : *Job vous craint-il ? Pour le connoître, frappez-le en ce qu'il poſſéde, & vous verrez s'il ne vous maudira pas* ; c'eſt

Ce que c'eſt que maudire Dieu.

Job. 2. 5.

à-dire, s'il ne murmurera pas : & de même quand sa femme lui disoit, *Maudis Dieu*, elle entendoit qu'il murmurât contre Dieu, & qu'il ne craignît point de l'offenser, en cherchant à se délivrer de sa misere par des moyens qui seroient contraires à la volonté de Dieu.

Notre Mere parla aussi de l'Evangile des dix Lépreux, surquoi elle dit : J'ai pensé que comme de dix il n'y en eut qu'un qui rendît gloire à Dieu & qui le remerciât de sa guérison, aussi parmi un grand nombre de Chrétiens, de dix à peine y en a-t-il un qui reconnoisse la grace que Dieu lui a faite. Et même parmi les personnes Religieuses il est presque aussi rare d'en trouver une entre dix qui soit vraîment reconnoissante : car cette reconnoissance ne consiste pas seulement dans un sentiment de gratitude, mais dans une volonté ferme & un désir de ne pas recevoir en vain les graces de Dieu, comme la reconnoissance de ce Lépreux nettoyé le rendit fidéle. Car il est dit qu'il vint & adora Jesus-Christ, qui lui dit :
Luc. 17. 19. *Ta foi t'a sauvé.* Il faut aussi que notre reconnoissance nous porte à croire en Dieu & à l'adorer, en accomplissant tout ce qu'il demande de nous.

XLV. ENTRETIEN.

Le Mercredi 3 Septembre.

ON demanda à notre Mere pourquoi l'Ecriture rend le témoignage que Job n'a point péché par ses lévres, quoiqu'elle dise qu'il a maudit son jour. Elle répondit, qu'il a maudit le jour qu'il étoit né pécheur. Sur quoi une Sœur dit, qu'elle pensoit que les damnés maudissent le jour qu'ils sont nés. Notre Mere répondit : Nous naissons tous dans la réprobation. Il n'y a rien de plus horrible que d'être superbe dans la misere, & dans une misere telle qu'est celle du péché. Ce devroit être le sujet de notre confusion. Nous ne devrions jamais oublier d'où nous sommes sortis, & le malheur où nous engage notre naissance. Il y a deux sortes de confusions ; l'une *apporte la gloire*, comme dit le Sage, & elle est produite dans nous par la vûe du péché, dont nous sommes enveloppés dès notre origine, & par la vûe de la corruption qui nous en demeure, qui nous porte à nous humilier sans cesse, & à nous croire dignes de toute sorte de délaissement & de souffrances, sans que nous osions jamais nous plaindre pour quelques mauvais traitemens qu'on nous

Deux sortes de confusions. *Eccles.* 4. 25.

puisse faire. L'autre confusion est celle qui vient de l'orgueil, qui fait qu'on ne peut reconnoître que l'on est pécheur, de peur de se sentir humilié selon que porte cette qualité. C'est de là que viennent les déguisemens & les excuses. Une personne humble ne s'excusera jamais, quelque petite que soit sa faute, & quelque grande qu'on la veuille faire paroître en exagérant.

Une Sœur lui demanda si l'on ne devoit point s'excuser quand il arrive qu'on est repris pour une faute qu'on n'a point faite, ou qu'on nous la reproche comme étant grande, lorsqu'elle est en effet très-légere. Elle répondit : S'il arrive que nous soyons reprises d'une faute dont nous ne croyons pas être coupables, nous devons par respect à notre Supérieure, qu'il faut craindre de fâcher, lui dire humblement ce qui en est ; mais pour une circonstance qui ne fait qu'accroître un peu la faute, on ne doit point s'excuser, & au contraire on devroit être bien aise d'avoir à souffrir une humiliation un peu plus grande qu'on ne croit l'avoir méritée ; mais il s'en faut bien qu'on en soit là ; car l'amour-propre est si porté à s'excuser, que pour un rien, qui ne pourroit pas nous rendre plus coupables, on ne peut s'en empêcher.

Comment on peut s'excuser.

Une Sœur demanda si lorsqu'il arrive

un différend entre deux perſonnes égales, s'il y en a une qui s'apperçoive qu'elle fait mal, & que néanmoins elle ſoit tellement prévenue de ſa paſſion qu'elle ne puiſſe en étouffer les mouvemens, il n'eſt pas plus à propos qu'elle attende à une autre heure à ſatisfaire à celle qu'elle a pû offenſer, que non pas de le faire ſur le champ, de peur de ne le pas faire comme il faut. Notre Mere répondit : Il ne faut pas conſulter pour s'acquitter de ſon devoir ; il y a une humilité de juſtice, & une de vertu. C'eſt donc une néceſſité de s'humilier quand une perſonne, qui eſt au-deſſus de nous, nous reprend de quoi que ce ſoit, & de faire le même devant une autre que nous avons offenſée, malgré toutes les répugnances, tous les ſentimens de la paſſion & tous les raiſonnemens qu'elle nous peut ſuggérer. Ce n'eſt point hypocriſie de s'humilier extérieurement, lorſqu'on ſent des mouvemens d'orgueil, parce que c'eſt une obligation de la Régle qui l'ordonne. Que ſi on ne pouvoit gagner ſur ſoi de la faire de bonne ſorte, il faudroit attendre à un autre temps, parce qu'un pardon mal demandé offenſe plus que la faute même. Mais il n'eſt pas difficile de ſatisfaire ſur l'heure, puiſqu'il n'y a qu'à ſe mettre à genoux, & que la Régle n'en demande pas davantage, pourvû

Comment on doit ſatisfaire le prochain qu'on a offenſé.

qu'on s'y mette pour demeurer dans le silence ; car il seroit de mauvaise grace de prendre une posture humble, & de se défendre encore avec un esprit de superbe.

On lui demanda ce qu'il faudroit faire dans une occasion de s'humilier, si on ne se sentoit pas avoir assez de grace pour le faire comme il faut, dans un véritable abaissement & humiliation d'esprit. Je n'entends pas, dit-elle, ces manquemens de grace. En s'acquittant de son devoir on a la grace, & il faut faire ce que nous pouvons & qui dépend de nous, afin d'obtenir par cette fidélité la grace de faire ce que nous ne pouvons pas ; c'est-à-dire, que si notre devoir nous oblige à faire une des actions de soumission & d'humilité, il les faut faire sans consulter si on a les dispositions intérieures ; car Dieu ne nous oblige pas à ce discernement ; il suffit que nous nous acquittions de notre devoir, & qu'il voye dans notre cœur un désir sincere de lui plaire, qui soit le principe de nos actions. Que si vous voulez parler d'une action d'humilité qui soit de surérogation, vous avez raison de demander si on seroit obligée de l'entreprendre, ne s'y trouvant pas disposée par un mouvement particulier de Dieu ; mais pour les choses à quoi nous sommes obligées, je ne sçaurois souffrir

Manquer de grace, prétexte ridicule.

que l'on couvre sa lâcheté, en disant qu'on manque de grace.

Une Sœur parla sur ce sujet d'un certain conte que l'on faisoit, en disant que quand on n'avoit pas eu envie d'aller à Matines, on venoit dire : Je n'ai pas été à Matines cette nuit, parce que la grace m'a manqué. Sur quoi notre Mere dit : Si on me faisoit cette réponse, je ne la payerois que d'un couple de soufflets, sans craindre d'offenser Dieu en me mettant en colere. Il y a des temps qu'on doit tout souffrir, & des fautes qu'on doit pardonner ; mais il y en a aussi qu'on ne doit point pardonner, & qu'on ne sçauroit punir trop séverement, du nombre desquelles est celle-là, puisqu'elle va au mépris de Dieu. C'est dans ces occasions qu'il faut se souvenir de la parole du Prophéte : „ Mettez-vous en colere, & ne péchez „ point. „ Cette colere est un zéle qui est agréable à Dieu, & qu'il récompense. *Ps. 4.*

Sur le même sujet de s'humilier, elle dit : Si on croyoit être à la derniere heure de sa vie, & qu'on fût prête à être jugée pour une éternité, il n'y a rien qu'on ne voulût faire. Il est même certain que si le plus grand Monarque du monde se voyoit au lit de la mort, & qu'il crut avoir offensé le moindre de ses valets, il s'humilieroit devant lui, & lui demanderoit par- *Vivre comme on veut mourir.*

don, autrement il ne mourroit pas en Chrétien : or pour vivre chrétiennement, il faut vivre comme on veut mourir. C'eſt pourquoi on devroit toujours être comme ſi on ſe croyoit proche du dernier moment de ſa vie. C'eſt une choſe étrange de voir qu'on ſe ſouvienne ſi peu de la mort, & que ſi on y penſe quelquefois, on en ait ſi peu d'appréhenſion qu'on oſe faire une action, ou ſe tenir dans une diſpoſition dans laquelle on ne voudroit pas que la la mort nous ſurprît. Il eſt vrai qu'on perd aiſément cette penſée, mais notre lâcheté & l'oubli de notre ſalut en ſont cauſe. Que ſi nous en avions un fervent déſir, nous prierions avec ardeur pour obtenir ce que nous ne pouvons avoir de nous-mêmes ; & Dieu nous exauceroit, puiſqu'il ne refuſe rien de ce qu'on lui demande comme il faut.

L'on vint à parler du Monaſtère de M... chacune déplora le déchet de l'obſervance réguliere dans cette Maiſon, & on demanda à notre Mere ſi les Religieuſes n'en étoient pas bien touchées. Elle répondit : Si elles euſſent toutes été dans le même déſir de la maintenir, elles auroient plus fait par leur ſilence & leurs prieres devant Dieu, qu'elles n'ont avancé par leurs paroles. Pluſieurs en ont trop dit, au lieu de ſe taire, comme elles devoient, pour

Remede des maux ſpirituels d'une Communauté.

témoigner leurs ſentimens par des effets. Le mieux que la Communauté eût pû faire, ſi elle eût été bien unie, eut été de s'aller jetter unanimement aux pieds des Supérieurs, pour les preſſer davantage par leurs larmes que par leurs paroles ; mais la diviſion ne leur a pas donné moyen d'agir de la ſorte. Pour moi, ſi j'avois été de leur nombre, & que j'euſſe été ſeule de mon ſentiment, je n'aurois rien dit du tout ; mais je me ſerois réſolue de jeûner au pain & à l'eau trois fois la ſemaine, & ſi on m'eut commandé de faire autrement, j'aurois obéi. La diſpenſe de l'abſtinence n'eſt pas ſans doute le plus grand mal qui ſoit arrivé à M... ce n'eſt qu'une ſuite des autres relâchemens qui s'y ſont gliſſés, & qui ſont bien plus importans. On voit la ruine des Monaſtères, quand elle devient viſible à tout le monde par le relâchement extérieur, mais bien ſouvent ils ſont ruinés au-dedans, lorſqu'on les croit encore en bon état. Par les petits relâchemens qui s'introduiſent peu à peu, le principal vient à tomber tout d'un coup, parce que, comme il arrive d'un édifice qui commence à ſe ruiner, une pierre qui tombe emporte l'autre, de même dans les Religions, la moindre bréche qui ſe fait à l'obſervance de la Régle, peut conduire à une ruine entiere. Les Religieuſes de

Principe de ruine du bien.

M... ne pouvoient empêcher qu'on leur ôtât l'abstinence, puisqu'elles avoient souffert qu'on leur permît de se pourvoir de leurs nécessités, & de les avoir en leur particulier, afin de ne plus dépendre de la prudence & de la charité des Supérieures, de qui la Providence veut qu'on reçoive tout. Il est vrai que la faute regarde principalement les Supérieures; mais il est aussi vrai qu'on ne pouvoit contraindre les filles de demander à leurs parens, & ne leur demandant point, il eut fallu qu'on leur eût donné leurs besoins du bien de la Maison. Pour moi, j'aurois beaucoup mieux aimé souffrir de manquer de tout, que de demander aux séculiers. C'est de là qu'est venu tout le malheur de cette Maison, qu'on voit décheoir tant pour le spirituel que pour le temporel, parce qu'il n'y a nul bien ni vertu sans la confiance en la providence de Dieu.

XLVI. ENTRETIEN.

Le Dimanche 14 Septembre,

UNE Sœur dit à notre Mere qu'elle admiroit beaucoup ce qui est écrit, qu'au jour du jugement toutes choses seront manifestées, & que même les secrets des cœurs seront découverts; & elle lui demanda

demanda comment cela ſe pourra faire. Notre Mere lui demanda ſi elle admiroit que dans un fort grand miroir on y vît un manche de coûteau qu'elle tenoit en ſa main ; que s'il n'étoit point extraordinaire de voir dans un miroir fort grand une choſe ſi petite, il n'y a pas de quoi s'étonner de voir en Dieu toutes les créatures, puiſque comparées à lui, elles n'étoient pas plus que ce petit manche qu'elle tenoit ; que les Bienheureux voyent toutes choſes, non par eux-mêmes, mais en Dieu ; *In lumine tuo videbimus lumen.* Et ſur ce qu'une autre demandoit ſi on n'auroit point de confuſion voyant que tant de mauvaiſes actions qu'on auroit faites en ſa vie, & tant de penſées encore plus mauvaiſes, ſeroient découvertes & connues à tout le monde ; elle répondit : Il n'y a nulle confuſion pour les élûs, mais au contraire toutes choſes contribueront à l'augmentation de leur joie & de leur gloire, parce que comme on n'a que du plaiſir à raconter les grands périls dont on a été ſauvé à une perſonne qu'on aime beaucoup, & qu'on eſt ravi de trouver l'occaſion d'en parler en ſa préſence pour lui témoigner ſa reconnoiſſance. de même auſſi les Saints n'appréhendent point que tout le monde connoiſſe les périls où ils ont été, puiſqu'ils ne ſervent qu'à faire

Pleine manifeſtation au jugement de Dieu.

Pſ. 35. 10.

Vûe que les Elus ont de leurs fautes.

connoître les ſaveurs qu'ils ont reçûes de Dieu, qui les a délivrés de tant de maux, & leur a pardonné tant de péchés. Car cette vûe fait une partie de leur joie, parce qu'il ne peut y avoir de la confuſion quand la peine & la coulpe ſont pardonnées, puiſque la reconnoiſſance & l'amour ſe mettent à la place, comme il eſt arrivé à Adam qui a fait le premier péché, & celui qui eſt la ſource de tous les autres. Il n'en a à préſent aucune confuſion, & n'en aura jamais, quoiqu'il voie de combien de maux il eſt cauſe. On verra donc en Dieu toutes choſes, afin que ſa bonté ſouveraine ſoit reconnue. Chaque bienheureux verra en lui la gloire de tous les autres avec tous leurs merites, & auſſi tous les tourmens des damnés, dont il ne ſera pas de même. Car la confuſion de leurs crimes ſera une partie de leur enfer, & elle durera autant que l'éternité.

Sur un autre ſujet, elle dit : J'admire ſouvent qu'on ne puiſſe comprendre le beſoin extrême que chacun a du ſecours continuel de Dieu. La miſére où le péché nous a reduits eſt ſi grande, qu'on ne le peut aſſez concevoir. Elle met tous les hommes dans une folie plus véritable que n'eſt celle de ceux à qui une foibleſſe de cerveau fait faire mille extravagances, parce que c'eſt une maladie qui vient de

la nature, qui ne rend pas plus désagréable à Dieu, au lieu que l'autre est haïe de lui, & nous peut rendre ses ennemis. Elle paroît dans la maniere d'agir de tous les hommes, qui est si contraire à leur créance & à leur foi. Tous les Chrétiens croient fermement que tout ce qui est dans l'Evangile est de notre Seigneur Jesus-Christ, qui est la souveraine & éternelle vérité. Ils mourroient plutôt, au moins à ce qu'ils disent, que de dire autrement. Lorsque néanmoins ils démentent par leurs œuvres ce que leur bouche confesse, ils n'entrent point dans l'esprit de Jesus-Christ, & ne suivent point les maximes de son Evangile, puisqu'au lieu d'estimer la pauvreté & d'aimer les souffrances, comme il les a choisies pour lui durant sa vie, on aime au contraire à jouir des biens de ce monde, & l'on s'exempte autant qu'il est possible de souffrir, encore que l'on sçache & que l'on croie assurément que c'est lui qui a dit : " Bienheureux sont les pauvres „ d'esprit, car le royaume des cieux est à „ eux ; & malheur à vous, riches, & qui „ avez votre consolation, car vous pleu- „ rerez; bienheureux ceux qui pleurent, „ &c. „ On sçait aussi qu'il a encore dit en un autre endroit : " Si l'on vous veut „ ôter votre robbe, laissez prendre aussi „ votre manteau ; & si on vous contraint

Œuvres contraires à la foi.

Matt. 5. 3.

Luc. 6. 24.

„ de courir une lieue, allez-en deux; fai-
„ tes du bien à ceux qui vous font du mal,
„ & donnez à ceux de qui vous n'espérez
„ nulle récompense. „ Et cependant avec la foi que l'on a de ces vérités, qu'on tient pour des oracles prononcés par la bouche même de la Vérité incarnée, on ne peut gagner sur soi de ceder à personne pour un sujet très-petit & de nulle conséquence : on a mille excuses & mille prétextes pour faire croire qu'on a raison, & que c'est par justice qu'on défend son droit, de peur que la patience ne donne lieu à la malice d'autrui de s'entretenir. Mais ce qui fait encore mieux voir l'excès de notre misére, & combien nos résolutions & nos bonnes volontés, avec leurs efforts, sont foibles & impuissans pour le bien sans le secours de la grâce; c'est qu'on voit que même dans le lit de la mort, lorsqu'on regrette plus que jamais les déréglemens de sa vie, & qu'on voudroit de tout son cœur pouvoir racheter le temps de faire pénitence, s'il arrive néanmoins quelque chose qui déplaise, on se laisse emporter aussi-tôt à des mouvemens de colére & d'impatience, parce que de nous-mêmes nous ne sommes capables que du mal, & nous y panchons incessamment si la grace ne nous soutient.

Excès de notre misére.

Ensuite changeant de discours, & par-

lant de diverses choses, elle dit : Il n'y a rien qui tourmente plus une ame & qui lui fasse plus de tort qu'un désir déreglé de quoi que ce soit : il lui sert d'un bourreau qui la fait souffrir sans cesse en toutes les manieres qu'on peut s'imaginer, parce que tout ce qui s'oppose à ce désir lui est un tourment, qui excite encore la passion qui se porte jusqu'au dernier excès.

Elle exagera cela encore bien davantage, & en des termes que je n'ose écrire : puis elle parla des désirs ordinaires, qui sont quelquefois indifférens, c'est-à-dire, qui ne sont point mauvais, qu'elle dit entretenir l'ame dans l'amour d'elle-même, dissiper l'esprit, en sorte qu'au lieu de s'occuper de Dieu, il n'a que des distractions, & quand on les exécute, c'est autant de temps perdu, & des actions inutiles au bien de l'ame, parce que tout ce qui est produit par la cupidité est corrompu par ce principe, qui est mauvais.

On lui demanda si on devoit donc rejetter les désirs qui sont bons, & il y eut des Sœurs qui lui dirent, pour un exemple de ce qu'elles entendoient par ces bons désirs, qu'elles souhaitoient beaucoup, & prioient Dieu tous les jours qu'il les fit mourir avant elle & avant la Mere Agnès. Une autre dit, qu'elle souhaitoit extrémement de voir Mr. S... mais que

Soumission à Dieu dans ses bons désirs.

c'étoit parce qu'elle en avoit grand besoin. Notre Mere lui répondit, que ce désir n'étoit pas mauvais, pourvû qu'il fut réglé, en ne regardant que Dieu, de qui elle espéroit le secours & la grace par le moyen de son serviteur, & qu'il falloit encore que ce désir fut moderé, ensorte qu'elle pût attendre avec patience & tranquillité le temps qu'il plairoit à Dieu de lui accorder ce qu'elle souhaitoit. Pour les autres elle leur dit : Je ne sçai comment on a si peu de foi & de confiance en Dieu : vous sçavez que c'est en lui que sont les trésors de la sagesse & de la science, & que tout don parfait vient de lui, qui est aussi-bien le Pere des miséricordes que des lumieres, & qui par conséquent ne peut abandonner ceux qui ont confiance en lui, parce qu'il les a appellés, & qu'il dit dans l'Evangile qu'il n'a pas perdu un seul de ceux que son Pere lui a donnés. C'est ravir à Dieu l'honneur qui lui est dû que de s'arrêter à la créature, & lui attribuer ce qu'elle tient de Dieu, & qu'elle distribue par son ordre & en la maniere qu'il lui plaît. C'est contre l'estime qu'on doit avoir de sa puissance, de douter & de craindre qu'il ne puisse ou ne veuille vous en donner d'aussi bonnes que celles qu'il vous a données. Il vous reserve peut-être de plus grandes graces que celles qu'il vous a faites, &

Motifs de confiance en Dieu.

peut-être que la personne par laquelle il vous les veut faire, n'est pas encor née, au moins pour ce Monastère.

Ce discours ne plaisant guères, il y eût une Sœur qui dit qu'elle étoit fort contente de ce qu'elle avoit, & qu'elle ne désiroit rien davantage, pourvû qu'il plut à Dieu de nous les conserver. Notre Mere la reprit en disant : Je ne sçaurois souffrir qu'on soit si peu spirituel. Si on ne regardoit que Dieu, comme on devroit le faire, la confiance qu'on auroit en lui, mettroit l'ame dans une paix, qui l'exempteroit de toutes sortes de craintes. Pour moi, il me seroit impossible de faire à Dieu de telles demandes, ni d'avoir de telles appréhensions.

Une Sœur l'interrompit pour dire, que Dieu ne vouloit pas qu'elle y pensât, parce que les prieres de tous ses enfans s'y opposoient. Je ne pus bien entendre la réponse de notre Mere, parce que le bruit m'en empêcha ; mais je compris seulement par quelques mots que j'en entendis, que rien n'étoit capable de la surprendre, ni de lui causer le moindre trouble, parce qu'elle se reposoit toujours dans le sein de la bonté de Dieu, qui a plus de soin de notre salut que nous-mêmes.

Ce qui cause la paix de l'ame.

Une autre Sœur lui dit, que nous sçavions bien ce que nous avions, mais que

nous ne ſçavions pas ce que nous pourrions avoir. Elle répondit fort haut, qu'elle ignoroit donc que Dieu, qui eſt aujourd'hui, eſt le même qu'il ſera demain & dans tous les ſiécles. Et ſur cela elle rapporta qu'elle avoit oui dire à S. François de Sales qu'il avoit peu de déſirs ; que ce qu'il déſiroit, il le déſiroit fort peu, & que s'il étoit à renaître il ne déſireroit rien du tout. A quoi elle ajouta, que fort ſouvent de pluſieurs choſes qu'elle déſiroit de faire, elle n'en faiſoit pas une. Comme on s'étonnoit de cela, elle en donna une preuve, qui fut que ne pouvant aller communier le jour de la Nativité de la ſainte Vierge, elle eut envie d'écrire à Mr. S... pour le faire ſouvenir que c'étoit le jour de ſon baptême, afin qu'il priât Dieu pour elle, & qu'ayant commencé ſa Lettre, elle penſa que rien n'eſt ignoré de Dieu, qu'il ſçavoit & ne pouvoit oublier quel jour elle avoit été baptiſée, & qu'il connoiſſoit le déſir qu'elle avoit que Mr. S.... ſe ſouvint d'elle au ſaint Sacrifice ; que d'ailleurs elle étoit très-aſſurée qu'il le feroit très-volontiers, ſi elle ſe recommandoit à lui ; que Dieu pouvoit donc inſpirer à ſon ſerviteur le ſouvenir de ce qu'il ſçavoit déjà, ou ſans cela recevoir pour elle ſes prieres, comme s'il les eut offertes à ſon intention.

Cela me fit souvenir qu'une fois elle reprit fortement une de nos Sœurs, qui étant à P. R. des Champs, lui demanda permission d'écrire à la Mere Agnès, qui étoit à P. R. de Paris; & elle lui dit que si c'étoit qu'elle désirât que la Mere priât Dieu pour elle, qui étoit tout ce qu'elle pouvoit espérer de sa charité, il ne falloit que prier son bon Ange, & qu'il l'en feroit souvenir.

En cette même Conférence, une Sœur lui demanda s'il ne falloit donc rien désirer, & lui dit qu'il y a dans un Pseaume que Dieu exauce le désir du pauvre. Notre Mere répondit : Il est vrai, mais c'est du pauvre qui l'est vraîment, parce qu'il n'a qu'un seul désir, & qu'il peut dire à Dieu comme David : " Tout mon désir „ est devant vous, Seigneur. „ Et encore avec le même : " Mon ame ne désire que „ vous, mon Dieu, qui êtes tout mon „ bien & mon unique partage, & elle „ vous désire avec plus d'ardeur que le „ cerf alteré ne désire la fontaine des „ eaux. „ Il faut demander à Dieu d'avoir de bons désirs, comme faisoit le Prophéte, en disant : *J'ai désiré de désirer vos commandemens.* Le meilleur de tous les désirs, & celui dont on n'est jamais frustré, est de ne souhaiter que l'accomplissement de la volonté de Dieu, parce que

Ps. 37. 10.

Ps. 72. 26.

Ps. 41. 1.

Ne souhaiter que la volonté de Dieu.

rien ne la peut empêcher & qu'elle s'accomplira toujours malgré tous les obstacles qu'on y pourroit apporter. L'un des plus grands tourmens des damnés est, qu'ils désireront dans l'éternité les mêmes choses qu'ils auront désirées dans ce monde par une passion déréglée. Ce désir leur sera un bourreau qui les gênera sans cesse, & le désespoir de n'en pouvoir obtenir l'accomplissement les mettra dans une rage éternelle. Je parlois un jour à M. de S. Cyran d'une personne qui avoit un désir ardent d'une chose qu'elle ne pouvoit espérer, ce qui lui donnoit beaucoup de peine; & je lui demandai s'il n'y avoit point d'espérance que cette personne fut délivrée de ce désir; mais il me répondit que non, & me dit qu'il falloit qu'en punition de ce qu'elle avoit entretenu volontairement ce désir, elle l'eût après malgré elle, & qu'elle en souffrît l'inquiétude & la peine.



XLVII. ENTRETIEN.

Octave de la Nativité de la sainte Vierge.

Le Lundi 15 *Septembre.*

L'On parla à la Conférence d'une belle lecture qu'on avoit faite à Complies, & on en rapporta quelque chose à notre Mere ; sur quoi elle dit : Je l'ai lue, & l'ai trouvée admirable. Elle expliqua merveilleusement ce que c'est que la vie cachée de la sainte Vierge ; mais ce n'est pas tout, dit-elle, de l'admirer, si on ne suit son exemple, parce que la Vierge, dans ce premier âge, est un parfait modele, que Dieu veut que toutes les ames religieuses imitent. Ce qu'il y a de plus admirable dans la Vierge en son enfance, c'est qu'elle étoit toujours unie à Dieu, sans que rien fut capable de la retirer de cette union, seulement pour un moment ; toutes les créatures lui étant comme rien, c'est-à-dire, ne pouvant être touchée que du seul amour de Dieu. C'est ainsi que devroient être les Religieuses.

Union continuelle de la sainte Vierge avec Dieu.

Une Sœur lui dit, que la sainte Vierge n'avoit point de distractions, & que cela lui étoit bien facile, en comparaison de

nous qui en avons beaucoup. Elle répondit, qu'il étoit vrai qu'elle n'en avoit point, mais aussi qu'elle étoit toujours fidéle à Dieu.

Discretion à parler des Saints.

On la pria de répondre à une personne, qui disoit que ce n'est pas assez honorer la sainte Vierge que de dire qu'elle a dans le ciel la place qu'y avoit Lucifer ; & elle dit : Je ne vous ferai pas la réponse qu'on a accoutumé de faire à des choses qu'on ne peut sçavoir avec certitude, qui est : J'aime mieux le croire que d'y aller voir ; mais je vous dirai bien plutôt, que j'ai beaucoup plus d'envie d'y aller voir que d'en parler. Il est certain que la sainte Vierge a plus de gloire elle seule que tous les Saints ensemble. Que nous serions heureuses si nous la pouvions voir un jour ! Mais on est si misérable qu'on ne le désire seulement pas.

Une Sœur lui dit qu'il y en a qui le désirent beaucoup. Elle répondit : Si on en avoit un véritable désir, on aimeroit toutes les choses qui y conduisent ; mais on reconnoît au contraire le peu de désir qu'on en a, par le peu que l'on fait pour y arriver. Ce devroit être tout notre désir, & c'est ce qu'on ne peut trop désirer.

On doit plus désirer sa propre conversion que celle des autres.

On demanda si ce n'est pas bien fait de désirer la conversion de ses proches ? Elle répondit : Oui, mais on doit désirer

davantage la ſienne propre. Tous les déſirs que l'on a de les attirer à Dieu ſont inutiles, ſi nous ne travaillons avec ſoin à y être nous-mêmes parfaitement ; car plus nous ſerons à lui, plus nous ſerons capables de ſervir les autres par nos prieres, puiſque Dieu fait la volonté de ceux qui l'aiment. Mais avant toutes choſes, il faut régler ſes déſirs ſelon la volonté de Dieu, ſans vouloir prévenir ou qu'il avance le temps qu'il a réſolu de convertir les ames ; c'eſt-à-dire, qu'il faut déſirer & lui demander qu'il ne différe pas de leur faire miſéricorde ; mais avec une ſoumiſſion qui nous tienne dans une parfaite tranquillité. Pour moi je ne m'inquiéte pas beaucoup pour mes parens. On lui dit qu'étant tels qu'ils ſont par la miſéricorde de Dieu, elle avoit bien ſujet d'en être en repos. Mais elle dit qu'il ne lui ſembloit pas cela, puiſqu'elle avoit un frere Evêque. Elle parla enſuite ſur l'importance de cette charge, & fit voir combien il eſt difficile de ſe ſauver dans une dignité qui eſt expoſée à autant de périls qu'elle a d'éclat & d'élévation.



XLVIII. ENTRETIEN.

Le Mercredi 17 Septembre.

SUR ce que notre Seigneur dit dans l'Evangile, que le plus grand Commandement est d'aimer Dieu, notre Mere dit : Que nous serions heureuses si nous ne regardions jamais que ce seul Commandement, & en lui tous les autres ; car ce seroit le moyen de les accomplir tous parfaitement, au lieu qu'on ne les accomplit qu'imparfaitement en les regardant hors de celui-là, qui est le grand Commandement par lequel on accomplit les autres chrétiennement, & sans lequel on ne les accomplit que judaïquement. La seule cause du relâchement des Chrétiens n'a été que parce qu'ils ont cessé de regarder ce premier & principal Commandement, & d'y tendre comme à leur unique fin ; ce qui fait que les autres leur ont été à charge. C'est pourquoi ils ont voulu s'en décharger, comme si ce leur eût été un fardeau, parce que tout est pesant & insupportable quand il n'y a point d'amour, comme au contraire l'amour rend toutes choses douces & faciles.

L'amour fait accomplir la loi.

Casuistes ennemis de ce précepte.

L'on parla de ce que M. Singlin avoit dit au Sermon, sur ces paroles du Canti-

Cant. 2. 15.

que.... Notre Mere dit qu'il falloit plus penser à ces petits renards, qu'il n'en falloit parler; que tous les bons sentimens qu'on reçoit des Sermons s'en vont pour l'ordinaire en paroles. Nous sommes peut-être pour la plûpart du nombre de ces personnes que l'Ecriture appellè des fous, parce qu'ils n'ont point gardé leur vigne; que non-seulement nous devons craindre les renards qui démolissent les vignes secrettement, mais aussi le lyon rugissant, qui tourne sans cesse, comme dit saint Pierre, pour chercher quelque proie à dévorer.

Comme on parloit des malheurs du temps, & que notre Mere disoit quelque chose de ce que les ennemis de la Maison vouloient faire, on lui demanda si elle n'en avoit point d'appréhension. Sur quoi elle répondit: Je ne crains rien de tout ce qu'on peut faire, quand Dieu le sçait: que s'il étoit possible qu'il se fit quelque chose sans qu'il le sçût, je l'appréhenderois; mais étant impossible qu'il arrive aucune chose sans sa permission, & même sans son ordre, je suis toujours en assurance.

Ne point craindre les hommes.

Une Sœur lui demanda s'il ne falloit point craindre ce que Dieu envoye par châtiment: elle répondit que non, parce que les châtimens que Dieu nous envoye

servent à nous purifier, & nous peuvent même sanctifier par le bon usage que nous en faisons.

L'on demanda à notre Mere ce que veut dire ce qui est écrit dans le livre de l'histoire de Judith, qu'elle offrit en anathême d'oubli les vaisseaux d'Holopherne que le peuple lui avoit donnés. Elle répondit : C'est-à-dire qu'elle les a offerts par un renoncement entier de toutes les pensées de complaisance qu'elle eut pû avoir d'une si glorieuse victoire que Dieu avoit donnée par son moyen, & afin d'être oubliée du peuple, & qu'il se souvint seulement que c'étoit la puissante main de Dieu qui les avoit secouru ; & aussi afin qu'ils lui en rendissent des actions de graces continuelles, qui fussent d'autant plus pures, qu'ils considéreroient moins en cela l'œuvre de la créature. Et c'est aussi un effet de la reconnoissance de Judith, qui ayant obtenu de Dieu le salut de son peuple, qu'elle lui avoit demandé avec tant de persévérance & d'ardeur, vouloit qu'on en rendît à lui seul toute la gloire, & qu'on ne se souvint pas seulement qu'il s'étoit servi d'elle pour faire miséricorde à toute la nation.

Oubli des bonnes œuvres.

Comment S. Paul vouloit être anathême.

L'on demanda aussi à notre Mere comment saint Paul entendoit ce qu'il dit, qu'il eût voulu être anathême pour ses

freres ; ſi cela ſignifie qu'il eût voulu être damné pour eux. Elle répondit : Non, mais il eût voulu ſouffrir pour eux toutes les peines qu'ils méritoient pour leurs péchés, afin de les gagner à Jeſus-Chriſt, & les ſouffrir non-ſeulement dans ſon corps, mais auſſi dans ſon ame.

On lui demanda de plus ſi les Saints, que l'on dit avoir porté l'impreſſion des ſouffrances de Jeſus-Chriſt, ont ſouffert de même des peines ſi différentes & ſi exceſſives. Elle répondit : Ils les ont ſouffertes autant que des créatures en peuvent être capables.

Comme on lui demanda encore s'il y en a beaucoup qui ayent reçû cette faveur en la maniere que l'a reçûe S. François ; elle répondit : Il y en a peu qui ayent porté les douleurs de la Paſſion en cette ſorte ; mais tous ceux qui déſirent vraîment de partager les peines que notre Seigneur a ſouffertes, & d'être crucifiés comme lui, portent véritablement les marques de la Paſſion de Jeſus-Chriſt. Il n'eut de rien ſervi à ces Saints qui les ont portées viſiblement ſur leurs corps, s'ils ne les euſſent eûes davantage imprimées dans l'ame. De même tous ceux qui les portent dans le cœur, ſont auſſi heureux que s'ils en portoient les impreſſions ſur leurs corps. Enfin c'eſt une choſe cer-

Paſſion de J. C. dans le cœur.

taine, qu'il n'y a point de ſalut ſans ſouffrance & ſans une grande humiliation.

On lui dit qu'il y a eu des Saints qui n'ont pas beaucoup ſouffert, & particulierement des choſes humiliantes ; elle répondit : Dieu n'a que faire de temps pour humilier une ame ; il peut en un moment lui faire porter une plus grande humiliation qu'il n'eſt poſſible de l'imaginer. Comme il eſt infini en miſéricorde, il a auſſi des moyens infinis pour purifier des ames auxquelles il veut faire miſéricorde : & parce qu'elles ne ſont purifiées que par l'humiliation, il permet bien ſouvent qu'elles en ſouffrent d'extrêmes dans le moment de leur mort. Il me ſouvient toujours de la derniere parole que ma Sœur Anne-Eugenie * m'a dite ; car comme je la quittai dans ſon agonie pour aller aſſiſter une autre Sœur qui ſe mouroit auſſi, avant que de ſortir d'auprès d'elle, je lui dis que je m'en allois aſſiſter ma Sœur Françoiſe-Catherine, ** & que cependant elle demeurât avec Dieu, & eût confiance en lui. Sur quoi elle me répondit, (mais dans la plus grande angoiſſe que l'on puiſſe

Dieu ſçait faire ſouffrir pour purifier.

* Ma Sœur Anne-Eugenie étoit la propre ſœur de la Mere Angelique.

** Ma Sœur Françoiſe-Catherine étoit une des Sœurs converſes qui tomba en apoplexie, & mourut pendant l'agonie de ma ſœur Eugenie.

imaginer,) Mais j'ai tant offensé Dieu. Je vous avoue qu'il n'y a rien qui m'épouvante davantage & qui me fasse plus voir la grandeur des jugemens de Dieu, que quand je me souviens de l'angoisse extrême où je vis ma Sœur Anne-Eugenie dans ce moment, elle qui avoit toujours mené une vie si pure, si sainte & si exemplaire ; & la peine que j'eus de la quitter, la voyant si proche de sa fin, fut si grande, que je ne puis même encore m'en souvenir sans en ressentir une douleur si extrême qu'elle me perce le cœur. (En disant cela elle ne pût s'empêcher de pleurer beaucoup, & elle ajoûta :) Je crois que Dieu a permis une telle rencontre, afin que ce me soit une affliction pour toute ma vie ; car je ne crois pas m'en pouvoir consoler : & encore ce qui augmentoit ma douleur, c'est que ma présence ne servit de rien à ma Sœur Françoise-Catherine, qui avoit déja entierement perdu la connoissance avant que je fusse arrivée auprès d'elle.

Notre Mere ayant dit ceci, tâcha de repousser ses larmes, & se voulant surmonter, elle continua : Je me reprends de ce que je viens de dire, que je ne devois pas quitter ma Sœur Anne-Eugenie. Il le falloit, quoique ma présence ne fût pas nécessaire à ma Sœur Françoise-Catherine,

parce que c'étoit par cette action-là que Dieu vouloit que j'assistasse ma Sœur Anne-Eugenie. Je ne doute point qu'en faisant cela je ne lui aye été plus utile que si je fusse toujours demeurée auprès d'elle pour l'assister ; & je crois que Dieu le permit pour le profit de ma Sœur Anne-Eugenie & pour le mien, parce qu'encore que cela m'ait été extrêmement sensible, & que ce souvenir même me le soit encore, néanmoins je le fis de bon cœur, & je m'en consolois, parce qu'il n'y a nul bien, nul contentement & nulle satisfaction véritable, que dans l'accomplissement de son devoir. (Ce sont ses propres paroles.)

Un autre jour on demanda à notre Mere ce que signifient ces paroles que notre Seigneur dit à ses Apôtres : *Ne craignez rien ; car j'ai vaincu le monde ;* & si c'est un sujet de confiance pour nous, comme si nous avions le monde à vaincre. Elle répondit : Nous sommes un monde, & c'est vaincre le monde que de nous vaincre nous-mêmes. Abraham n'eut rien fait de quitter son pays & ses proches, s'il ne se fût aussi quitté lui-même. Sur quoi elle rapporta un quatrain de Pibrac, qui dit que nous portons nos ennemis dans nous-mêmes. Il y a un Solitaire qui ne faisoit point d'autre priere à Dieu que celle-ci : Seigneur, délivrez-moi de moi-

Jean. 16. 33.

Quel monde on a à vaincre.

Belle priere.

même ; & étant prié de dire quelque parole d'édification, il répondit qu'il étoit homme, & n'en voulut point dire davantage. Il connoissoit sans doute ce que c'est que la misére de l'homme. L'on seroit heureux si l'on pouvoit bien se connoître soi-même, & se quitter parfaitement ; car c'est l'abrégé de toute la vertu chrétienne.

On demanda à notre Mere comment on peut arriver à une perfection si difficile. Elle répondit ; C'est en invoquant le nom du Seigneur, parce que *quiconque l'invoque sera sauvé*. *Act.* 2. 21.

L'on parla ensuite du Sermon où on avoit expliqué ces paroles de saint Paul, *que Dieu nous a élûs*, non parce que nous étions Saints, *mais afin que nous le fussions*. *Eph.* 1. 4.
Sur quoi notre Mere parla de la grace que Dieu avoit faite à Abraham, & dit : Dieu nous a voulu faire voir en la personne de ce saint Patriarche, que c'est par sa pure miséricorde qu'il nous tire de la misére où nous sommes par le péché, parce qu'Abraham étoit idolâtre, aussi bien que le reste des hommes, & Dieu le choisit tout seul, le faisant sortir de son pays, & quitter la maison de son pere, qui n'étant pas regardé de Dieu comme lui, le laissa aller, demeurant dans son idolâtrie. Il n'y eut que lui seul de toute sa famille que Dieu

éclaira de sa connoissance ; mais ce fut par un conseil qui nous est inconnu, & que nous devons adorer. L'humilité de Jesus-Christ paroît extrême, d'avoir voulu descendre d'une race qui avoit été idolâtre, non-seulement du côté des hommes qui ont été ses ancêtres, mais aussi des femmes ; car quand Abraham voulut marier son fils, il fallut qu'il envoyât en son pays pour lui chercher une femme. Et Dieu fit voir manifestement que c'étoit celle qu'il lui avoit destinée, en lui faisant faire une action extraordinaire parmi des Païennes. Cette femme accomplit par avance ce que dit l'Evangile : Si on vous contraint de courir une lieue, courez-en deux ; car Eliezer ne lui demanda qu'à boire, & elle s'offrit aussi à abbreuver ses chameaux. Nous devrions l'imiter, mais nous en sommes bien éloignées ; car si on prie une Sœur de faire quelque chose, elle répond aussi-tôt qu'elle ne le peut, parce qu'elle a ses affaires, & qu'il vaut mieux qu'elle les fasse. L'on devroit mettre tout son plaisir à faire tout ce que les autres désirent, & se tenir toujours préparée pour rendre service à tout le monde, au-delà même de ce que l'on nous demande, parce qu'il ne faut point mettre de bornes à la charité, & qu'il la faut étendre autant que l'on peut. Dieu toucha le cœur

Humilité de J. C. dans ses ancêtres.

de Rebecca, parce que c'est lui qui opere en nous tout le bien que nous faisons. Il voulut encore que Jacob allât en ce même pays pour y prendre ses deux femmes, Rachel & Lia. Elles furent converties & instruites par lui ; & néanmoins elles avoient tellement le cœur à l'idolâtrie, que Rachel voulut emporter les Dieux de son pere, afin de les adorer en cachette. Il semble qu'on peut dire qu'entre toutes ces femmes-là, Sara fut la plus sage, excepté en ce qu'elle douta de la promesse qui lui fut faite, qu'elle auroit un fils, & qu'elle en rit ; mais ce ne fut qu'une chose passagere, & non pas une incrédulité entiere ; & ce qu'elle dit ensuite en niant ce qu'elle avoit fait, ne fut pas un mensonge, mais un désaveu de sa faute.

L'on demanda à notre Mere, si Noé étoit idolâtre, à cause que ses enfans l'étoient ; elle répondit : Non ; mais parce que les hommes sont portés comme naturellement à l'idolâtrie, ceux-ci y étoient tombés ; car c'est le propre de l'homme de tendre toujours au relâchement, & de décheoir par lui-même du bien où Dieu l'a établi. Nul n'est assuré de perséverer jusqu'à la fin que par la confiance qu'il a en la miséricorde de Dieu, qui seul nous peut rendre dignes de cette grace. Sur Noé.

Une autre fois notre Mere dit ſur le ſujet de ſaint André : Il n'y a que ſaint André entre tous les Apôtres, qui ait mérité ſeul, avec ſaint Pierre, d'avoir l'honneur de mourir du même ſupplice dont notre Seigneur eſt mort, parce qu'il ne porta point d'envie à ſaint Pierre & aux deux autres Diſciples que notre Seigneur favoriſoit plus que lui & que tous les autres, les prenant pour témoins de ſes plus grands miracles & des actions ſignalées qu'il faiſoit, encore qu'il fût le premier qui ſe fût mis à ſa ſuite, & celui qui avoit attiré les autres par ſon exemple.

Vice de l'envie.

Il n'y a point de vice qui déplaiſe plus à Dieu que la jalouſie qu'on porte aux autres, parce qu'il n'y en a point où il entre plus d'orgueil ; car l'envie veut ôter à Dieu le pouvoir de diſtribuer ſes graces comme il lui plaît, ce qui eſt le comble du plus grand orgueil, & qui offenſe le plus la ſouveraine ſageſſe de Dieu. C'eſt pourquoi il n'y a point de péché qu'il ait plus ſéverement puni, comme on voit dans l'Ecriture, par le châtiment de Coré, Dathan & Abiron, qui furent engloutis tout vivans en enfer, avec toutes leurs familles, parce qu'ils avoient voulu être honorés de la prêtriſe auſſi bien qu'Aaron, & que par envie ils avoient murmuré contre lui & contre Moyſe.

Dans

Dans l'hiſtoire des Machabées, on voit encore de quelle ſorte Dieu punit les Prêtres qui voulurent donner une bataille contre le deſſein de Judas & de ſes freres, par une ſecrette envie qu'ils avoient des favorables ſuccès que Dieu donnoit à toutes leurs entrepriſes; car il en coûta la vie à pluſieurs de ceux qui les ſuivirent. Mais s'il n'y a rien que Dieu puniſſe plus rigoureuſement que l'envie, il n'y a rien qu'il récompenſe davantage que la vertu de ceux qui ſe réjoüiſſent des biens du prochain comme des leurs propres. La récompenſe qu'il donne à ces ames, en qui la charité a banni toute approche d'envie, vaut beaucoup mieux que les graces & les faveurs qu'elles pourroient envier, parce que ce ne ſont que des graces temporelles, & les autres ſont éternelles. Il eſt bien juſte que Dieu diſtribue ſes graces comme il lui plaît, puiſqu'elles ſont à lui, & que nous ne les méritons point. " Votre *Matt.* 20.15.
" œil eſt-il mauvais, parce que je ſuis
" bon? dit notre Seigneur dans l'Evangile.

On demanda à notre Mere, ſi c'eſt une mauvaiſe envie que de ſouhaiter les vertus des autres, comme, par exemple, leur humilité. Elle répondit: Il ne faut rien déſirer que de plaire à Dieu. Bien ſouvent on envie l'humilité des autres, plûtôt pour paroître humble que pour l'être véritable-

ment; ou bien on voudroit avoir l'humilité, à condition de n'être point abjecte. Car on n'aime point l'abaissement & l'humiliation, qui est pourtant le fondement de l'humilité; ce qui montre que l'envie qu'on a de la vertu des autres, ne vient que de l'amour-propre, qui donne une secrette jalousie de ce qu'ils paroissent meilleurs que nous. On voit cela par les effets; car on pense souvent, & même on le dit quelquefois, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner si une telle paroît si humble & si patiente, qu'il est bien aisé de l'être quand on nous laisse en repos; mais que si elle étoit un peu éprouvée, qu'on lui fit telle ou telle chose comme à nous, on verroit jusqu'où iroit son humilité & sa vertu pour le souffrir. La vraie humilité consiste à vouloir être le rebut de tout le monde, à l'imitation de Jesus-Christ, qui a été fait le dernier de tous, & qui a dit de lui-même qu'il étoit un ver & non pas un homme, ayant souffert dans cette humilité des outrages continuels durant sa vie; car toutes les injures qu'on lui a faites en sa Passion lui ont toujours été présentes. C'est pourquoi quand il n'en auroit point souffert d'autres, on pourroit dire que sa Passion a duré depuis le commencement jusqu'à la fin de sa vie. Mais outre celles-là, il a souffert de perpétuelles humilia-

Effet de la vraie humilité.

tions durant son enfance ; car il ne pouvoit naître dans une plus grande pauvreté ; ni choisir une condition plus basse & plus méprisable que d'être sujet à travailler dans la boutique d'un artisan, & d'être appellé par mépris, fils de Marie, femme d'un Charpentier.

XLIX. ENTRETIEN.

Le 26 Septembre.

L'On demanda à notre Mere pourquoi dans l'Evangile Jesus-Christ maudit le figuier qui n'avoit point de fruit ; puisqu'il dit que ce n'étoit pas la saison. Elle répondit : Cela nous doit porter à nous humilier beaucoup, & nous doit donner sujet de craindre, puisque Dieu, qui est toujours juste, & qui ne fait rien que par une souveraine justice, châtiera non-seulement ceux qui n'auront pas fait usage de ses graces, mais condamnera aussi ceux à qui il n'a rien donné dont ils puissent faire usage, & leur dira, aussi bien qu'aux autres : *Allez, maudits, au feu éternel.* *Matt.* 25. 41. Comme il se voit par la réprobation de tant de peuples païens, qui sont représentés par cet arbre, qui étant trouvé sans fruit, encore qu'il ne fût pas la saison d'en avoir, fut pourtant condamné par notre

Seigneur à être arraché. Car quel fruit peut-on demander aux Païens, que Dieu n'a point plantés dans l'Eglise, qui est la seule terre où les ames peuvent porter les fruits du salut : puisque hors de l'Eglise il n'y en a point, comment pourroient-ils servir Dieu, qu'ils ne peuvent connoître ? C'est donc ce qui doit beaucoup faire craindre ceux à qui il donne beaucoup, sa parole étant très-véritable, qu'*on demandera beaucoup à celui qui aura plus reçû.*

Luc. 12. 42.

Une Sœur dit que notre Seigneur ayant assuré que sa parole seroit prêchée dans toute la terre, la condamnation des Païens peut être une punition du mépris qu'ils en avoient fait eux-mêmes, ou leurs peres. Notre Mere répondit : Ce n'est qu'en punition du péché originel ; c'est pourquoi ceux que Dieu favorise de sa grace, qu'il donne à qui il lui plaît, par un effet singulier de sa pure miséricorde, seront bien plus criminels s'ils demeurent sans fruit dans la terre fertile où il les a plantés.

Traitemens mauvais toujours merités.

Sur un autre sujet elle dit : Je ne sçaurois comprendre comment il y a des ames qui osent se plaindre des traitemens qu'elles reçoivent de Dieu, soit par lui-même ou par quelques créatures. On n'ose pas se plaindre de Dieu, mais on se plaint des créatures dont il se sert pour nous affliger, & même de celles qui tiennent

ici sa place. Quand je vois de ces ames, j'ai de la peine à ne me pas emporter de colere contr'elles, & je voudrois leur faire sentir ce que mérite l'excès de leur ingratitude & de leur témérité, qui prétend que Dieu leur doit quelque chose, lui au contraire à qui nous devons tout, & infiniment plus que nous ne sçaurions jamais faire pour lui. C'est beaucoup de miséricorde que Dieu nous fait de ne nous pas faire abysmer dans l'enfer, que nous avons tant mérité; & c'est un excès de sa bonté de nous souffrir encore sur la terre pour le servir. On oublie tout cela quand on se plaint; car c'est à Dieu qu'on s'adresse, puisque c'est par sa volonté que nous sommes traités avec injustice, quelque grande qu'elle puisse être. Il ne veut jamais le mal pour ceux qui le font; mais il veut toujours absolument pour nous que nous l'endurions: il n'a pas commandé à ceux qui nous font tort, mais il nous commande de le souffrir.

Une Sœur lui proposa une autre question, sçavoir pourquoi dans l'Evangile il est dit que *l'on donnera à celui qui a déja, & que pour celui qui n'a rien, on lui ôtera même ce qu'il pense avoir:* elle répondit, que cela nous doit tenir profondément humiliés devant Dieu. Comme elle ne disoit rien davantage, une autre Sœur dit

Matt. 25. 29.

L'exactitude extérieure ne suffit pas.

sa pensée, qui est que celui qui a, c'est-à-dire qui a des œuvres pleines par la pureté de son intention & par l'ardeur de sa charité, qui les rend agréables à Dieu, recevra, pour récompense du bon usage qu'il a fait de son talent, de nouvelles graces, qui lui feront faire de nouvelles acquisitions de bonnes œuvres; mais qu'au contraire celui qui n'a rien, ce qu'il a lui sera ôté, ce qui s'entend de ceux qui se contentent de l'extérieur de la vertu seulement. Notre Mere répondit : Cette pensée est bonne, & très-véritable. Toutes les personnes qui se contentent de la pratique extérieure de leur Régle, & qui y mettent leur confiance, trouveront que le fruit qu'elles pensoient gagner par cette observance extérieure, leur sera ravi, parce qu'elles ont négligé la piété, qui est utile à tout, & sans laquelle rien n'est utile.

Deux manieres de perdre les bonnes œuvres.

Il y a deux sortes de personnes qui gardent la loi fort exactement, & qui n'en recevront nulle récompense, mais plûtôt des châtimens. Les unes sont celles qui ne cherchent pas à la vérité la gloire & la louange des créatures pour le bien qu'elles font, & qui observent leur Régle parce qu'elles s'y croyent obligées; mais qui néanmoins consentent aux louanges qu'on leur donne; & pensant les avoir méritées, elles les reçoivent avec joie. Ces personnes

tiennent compte de ce qu'elles font pour Dieu, & prétendent que la récompense leur en est dûe. Les autres sont celles qui recherchent la louange & l'estime des créatures; & pour celles-là, il est certain que ce qu'elles pensoient avoir leur sera ôté; mais tout sera conservé & augmenté à ceux qui, ayant accompli tout ce que Dieu demande d'eux, se croiront serviteurs inutiles.

Ruine des Maisons.

Elle dit sur un autre sujet, que la ruine des Maisons vient de ce qu'on n'aime point la pauvreté, & que depuis que le vice de propriété se glisse dans une Maison Religieuse, il détruit entierement la régularité & la discipline.

Une Sœur dit à notre Mere qu'on avoit lû à la lecture de Complies, que saint Bernard avoit soutenu par la force de son bras le poids de la Discipline ecclésiastique qui commençoit déja à tomber dans le relâchement, & qu'il avoit été aisé de reconnoître comment il l'avoit soutenue lui seul durant sa vie, puisqu'aussi-tôt après sa mort on y avoit vû un changement notable. La Sœur qui rapportoit cela vouloit faire voir la nécessité que le monde a que Dieu lui conserve les personnes saintes que sa bonté envoye de temps en temps, pour inspirer par leur moyen le renouvellement des mœurs, &

Ce qui soutient les Maisons.

combien on perd quand Dieu les retire. Elle vouloit que notre Mere y consentît, & en demeurât d'accord ; mais voici à peu près la réponse qu'elle fit : Les Saints aident beaucoup les ames qu'ils soutiennent, & les conduisent par la grace que Dieu met en eux pour cela, selon le dessein que sa providence a sur eux, en les éclairant & les choisissant pour être d'excellens instrumens, dont il se veut servir pour la conversion & la conduite des ames. C'est un bonheur singulier de posséder de telles personnes ; mais il ne faut pas croire que Dieu ne puisse sans eux continuer & perfectionner l'œuvre de notre salut, qu'il a commencé par eux. Tout dépend de demeurer fortement attaché à Dieu. Cela étant, rien ne sera capable de nous nuire, & quand nous perdrons pour ce monde les personnes dont l'exemple & les instructions nous portoient à Dieu, si nous nous sommes attachés à lui uniquement, ces ames saintes nous deviendront encore plus utiles auprès de sa divine bonté, parce qu'elles nous obtiendront la grace de poursuivre ce qu'elles nous ont aidé à commencer. Il ne faut donc pas dire que le relâchement qui se voit dans presque tous les Monastères, vient de ce qu'ils ont perdu les Saints par qui Dieu les avoit institués, mais bien plûtôt de ce qu'ils ont

quitté Dieu, qui pouvoit seul les soutenir.

Un autre jour on rapporta à la Conférence ce que dit un Saint, que pour recevoir la sainte Communion, qui est un Pain divin, il faut changer de vie; qu'autrement ce Pain de vie, au lieu de nous vivifier, servira pour nous corrompre davantage; sur quoi on lui demanda si ce n'est pas à dire qu'il faut s'examiner pour voir le profit qu'on fait de chaque Communion, & si on ne doit pas s'en priver, quand on ne reconnoît point en avoir profité, mais plutôt s'être négligée. Elle répondit, qu'il y a encore un autre Saint qui dit la même chose, & qu'on doit veiller avec soin sur l'usage qu'on fait de cette Viande divine; qu'il est vrai que ceux qui n'avancent point sont indignes d'en approcher, mais qu'il faut suivre le jugement de ceux qui nous conduisent, & non pas le nôtre.

Fruits de la Communion.

On lui dit qu'on avoit lu à Complies que les hommes, qui sont sujets aux vices de la chair, peuvent bien être guéris par des hommes, que ceux qui ont des finesses malicieuses ne le peuvent être que par des Anges; mais que ceux qui sont superbes ne peuvent être délivrés de l'orgueil que par Dieu même. Sur quoi elle dit: C'est parce que l'orgueil est le plus grand de tous nos maux & le plus incurable.

Vice le plus incurable.

C'eſt le plus grand de tous les vices, & celui qui produit en nous une ſource inépuiſable de corruption, dont la ſeule puiſſance de Dieu peut arrêter le cours. Mais il eſt bien étrange qu'on ait moins de honte des péchés d'orgueil que de ceux qui ſont groſſiers & charnels, encore que ceux-là ſoient ſi grands & apportent tant de mal à l'ame, qu'il n'y a que Dieu qui la puiſſe guérir des playes qu'ils lui font. Pour ce qui eſt de ceux qui ſont plus groſſiers & plus extérieurs, il eſt certain que, quoiqu'ils ſoient grands, ils peuvent être guéris par les hommes.

Moyen de guérir les péchés groſſiers.

On demanda enſuite de quelle ſorte ils les guériſſent. Elle répondit : C'eſt premierement par les macérations du corps, & enſuite par la privation des objets, qui en peuvent exciter les déſirs. Mais pour les péchés de l'eſprit, ils ſont difficiles à guérir, parce qu'il eſt mal aiſé de les connoître, & les perſonnes mêmes qui y ſont enveloppées, ſont dans un tel aveuglement, que non-ſeulement elles ne connoiſſent pas la grandeur de leur mal, mais qu'elles en prennent un ſujet de vanité & de gloire: car on prend ces ſortes de péchés pour une marque de bon eſprit, & un courage orgueilleux eſt eſtimé une générosité d'un cœur noble, qui merite plutôt de la louange que du blâme. Il ſe trouve

même peu de personnes parmi celles qui font profession de vertu, qui s'accusent des péchés d'orgueil avec une véritable confusion, & qui n'en auroient beaucoup plus, si elles avoient à s'accuser de quelques péchés grossiers, quoique devant Dieu ils soient beaucoup moindres.

Pourquoi on punit plus les péchés corporels que les spirituels.

On lui demanda pourquoi donc on ordonne des pénitences beaucoup plus légeres pour ceux de l'esprit que pour les autres. C'est, répondit-elle, parce qu'on ne connoît pas leur grandeur, à cause qu'ils sont tout spirituels, & qu'ainsi il n'y a que Dieu qui en puisse juger. C'est pourquoi aussi on lui en laisse la punition à faire en l'autre monde, & on fait seulement satisfaire en celui-ci pour ceux qui regardent la chair, parce qu'ils peuvent être bien expiés par les peines qu'on lui fait souffrir; au lieu que l'orgueil est un si grand mal, que, comme il n'y a que Dieu qui le puisse guérir, il n'y a aussi que lui qui le puisse punir.

Comment se ruine une Eglise particuliere.

Elle parla ensuite des miséres extrêmes, que les Chrétiens souffrent dans l'Irlande, où elle dit que l'Eglise s'est ruinée par elle-même, non pas l'Eglise qui ne peut décheoir de sa sainteté, ni être détruite par ses ennemis, puisqu'elle doit durer jusqu'à la fin des siécles, mais les membres qui la composent, parce que

de plusieurs Ordres Religieux, qui étoient demeurés dans l'Irlande pour y maintenir la foi qui étoit perdue en Angleterre, ils se sont perdus eux-mêmes, en se bandant les uns contre les autres : ce qui a donné occasion aux Anglois hérétiques de les opprimer, & de les réduire dans la derniere extrémité des miséres, parce que la parole de notre Seigneur est toujours véritable, que tout Royaume qui est divisé contre lui-même sera désolé. C'est la figure de ce qui se passe en nous, quand nous ne résistons pas fortement pour maintenir en nous le régne de Dieu, & que nous suivons nos inclinations, qui combattent contre la raison droite que Dieu nous a donnée, & les mouvemens qui viennent de son esprit. Car nous tombons sous la puissance des démons, qui nous tiennent dans un malheureux esclavage, parce que nous n'avons pas travaillé pour conserver les droits de la liberté que Jesus-Christ nous avoit acquise.

On demanda si ces Catholiques, qui souffroient tant dans l'Irlande, n'étoient pas martyrs, en mourant dans les Isles désertes où on les envoyoit. Elle répondit, que c'étoit selon l'état où ils étoient; & prenant delà sujet de parler de la mort, elle dit : Toutes les personnes qui meurent sont surprises, parce que la plûpart ne

Surprise ordinaire de la mort.

l'attendent point, pensant qu'elle est encore loin d'eux, lorsque néanmoins elle les poursuit de près ; & les autres, quoiqu'ils l'attendent & s'y préparent, ne laissent pas d'en être comme surpris, à cause des choses horribles qui se voyent dans ce dernier moment. Car tous les signes épouvantables, qui doivent paroître au jour du Jugement, se passent invisiblement dans l'ame d'une personne mourante, & c'est encore pire, quand il faut qu'elle passe par la rigueur des jugemens de Dieu, devant qui les Saints mêmes ne sont pas trouvés Justes. On devroit sans cesse penser à la mort, puisqu'il y va d'une si grande importance. Notre Seigneur ne nous a rien tant recommandé, nous avertissant de veiller continuellement, parce qu'il viendra comme un larron, & que nous pouvons être surprises, lorsque nous y penserons le moins.

Comment on use du plaisir de la nourriture.

On dit à notre Mere que les Saints disent qu'il faut s'abstenir de tout plaisir, & que néanmoins on ne peut satisfaire aux nécessités de la nature sans quelque plaisir. Elle répondit : Il faut suivre la régle que donne S. Augustin, de passer par le plaisir, parce qu'on ne peut faire autrement, pour donner à la nature ce qui lui est nécessaire, mais sans s'arrêter au plaisir. Il faut donc nourrir son corps afin qu'il vive,

& c'eſt pour cela que Dieu a donné le goût, afin qu'il ſervît à l'entretien de la vie : c'eſt pourquoi il s'en faut ſervir pour la fin pour laquelle il nous l'a donné, & non pas pour celle du plaiſir. Car ſi on ne vouloit rien manger qu'on trouvât bon, on viendroit à ne pouvoir plus du tout manger ; mais la mortification conſiſte à ſe contenter de ce que l'on donne, & d'être bien aiſe quand il ne ſe rencontre pas ſelon notre goût.

L. ENTRETIEN.

Jour de ſaint Michel.

Le 29 Septembre.

Craintedes Jugemens de Dieu.

PARLANT de la grandeur des peines, qui purifieront les ames dans l'autre vie, & voyant bien l'effroi que cela avoit donné à quelques-unes, elle dit, que ce n'étoit point pour épouvanter qu'elle avoit dit cela, mais afin de nous faire voir la néceſſité de faire pénitence, pour expier nos fautes, pendant que nous avons le temps, & que nous pouvons obtenir miſéricorde ; & combien nous devons appréhender les Jugemens de Dieu, qui ſont toujours juſtes ; qu'elle n'y pouvoit penſer ſans trembler, & qu'elle ne trouveroit pas étrange que le Purgatoire fut

grand & long pour beaucoup d'ames imparfaites, puiſque les ſaints Patriarches, qui avoient été ſi agréables à Dieu, avoient été aux Limbes durant pluſieurs milliers d'années ; & Adam même, qui avoit fait la plus auſtère pénitence qu'on puiſſe s'imaginer, & la plus longue que jamais aucun homme ait faite ; puiſqu'elle a duré neuf cens ans, durant lequel temps il a porté ſans ſoulagement toutes les miſéres & les peines où le péché nous a engagés, qu'il n'a point fait de maiſon pour ſe garantir des injures de l'air ; & dans tout le reſte il n'a point uſé d'invention pour s'adoucir les peines, qui ont été la ſuite de ſon péché : ce qui eſt encore peu de choſe au prix de la patience & de l'humilité extrême, avec laquelle il a porté l'humiliation continuelle qu'il recevoit de ſon péché. Car il a vû de combien de maux il étoit cauſe, tant ſpirituels que temporels ; parce qu'il avoit plus de lumiéres que jamais homme n'en eût. Il a vû devant ſes yeux la mort d'Abel tué par Caïn, qui ſe rendoit coupable d'un crime ; il a vû l'ambition du même Caïn, en édifiant une Cité qu'il nomma du nom de ſon fils, d'où eſt venu la vanité des Seigneuries ; & enfin il a vû les œuvres de cette race maudite, & durant tout cela il s'eſt toujours tenu humilié devant Dieu,

Terrible pénitence d'Adam.

dans l'attente & l'espérance de sa miséricorde.

Foi héroïque des anciens Saints.

Ensuite elle parla en général des vertus héroïques des anciens Patriarches, & nous dit que la foi qui les avoit sauvés étoit admirable ; que le respect & l'appréhension qu'ils avoient de la haute majesté de Dieu est inconcevable, & que leur amour n'étoit pas moindre, comme il paroît par l'obéissance d'Abraham en immolant son fils Isaac, un fils qui lui étoit si cher, & qui étoit l'unique gage qu'il eût des promesses de Dieu ; que néanmoins sans raisonnement & sans délai, il se met en devoir d'exécuter ce que Dieu lui commande, & le fils y consent, se laissant lier comme une victime sur le bois du sacrifice ; l'un & l'autre faisant paroître en cette action la grandeur de leur foi & de leur amour pour Dieu. Enfin, que tous ces Saints de l'ancien Testament ont été grands, & ont fait des actions merveilleuses, pour lesquelles Dieu les a aimés ; que néanmoins ils ont été si long-temps dans l'attente d'un bien qu'ils avoient désiré avec tant d'ardeur pendant leur vie, & dont la privation leur avoit été bien plus pénible dans ce lieu ténébreux des Limbes ; que si ces Saints ont eu de si ardens

Désir nécessaire de l'avénement de Jesus-Christ.

désirs du premier avénement de Jesus-Christ, toute notre dévotion devroit être

de souhaiter le second, comme le souhaitent les Saints du ciel; qu'une ame qui a beaucoup d'amour pour Dieu, le souhaite beaucoup, & qu'il est juste qu'une ame qui désire peu cette gloire consommée, qui la rendra parfaitement unie à Dieu & joüissante de lui pour une éternité, paye dans le Purgatoire la peine que mérite son indifférence à l'égard d'un bien qui ne peut jamais être assez désiré, puisqu'il est le bien souverain, & qu'elle apprenne dans ce lieu, où les désirs sont encore plus ardens que le feu qui les brûle, combien mérite d'être désiré ce qui surpasse tous les désirs.

Elle ajoûta ensuite de quelque chose qu'on lui dit: Il ne faut point, mes Sœurs, souhaiter d'être en Purgatoire, parce que ce désir vient souvent de paresse & de lâcheté, qui fait appréhender les violences qu'il faut se faire pour gagner le ciel. La vie présente nous est donnée pour travailler, & il faut en être bien aise, puisque Jesus-Christ dit qu'il faut travailler pendant que dure la lumiere, parce que quand les ténébres sont venues, on ne peut plus rien faire. Ces ténébres c'est la mort, qui nous rend incapables de bonnes œuvres. Que si l'on souhaite de mourir afin de ne plus pécher, c'est un bon désir; mais il faut faire ce que l'on

Violence qu'il se faut faire.

peut pour se purifier avant la mort par les exercices de la pénitence. Cette pénitence n'est pas d'aller à Matines quand on se trouve mal, & que l'obéissance le défend; mais de renoncer à soi-même, & mortifier sans cesse sa propre volonté & ses sens, qui sont les organes du péché, & qui donnent l'entrée aux maladies de l'ame, qui sont les imperfections.

Suivre Dieu. Le plus court moyen pour plaire à Dieu & pour éviter les peines du Purgatoire, c'est de marcher dans les voies que Dieu nous a préparées pour aller à lui. Le bienheureux S. François de Sales dit que notre Seigneur étant sur la Croix, où il enfantoit tous ses élûs, leur a préparé à tous les voies & les moyens qui les devoient conduire au salut, comme une mere qui prépare des langes & destine une nourrice pour l'enfant qu'elle met au monde. Ainsi nous n'avons rien à faire qu'à suivre Dieu, & nous devons beaucoup demander qu'il nous conduise dans ses voies, & qu'il nous enseigne à faire sa volonté. Il ne faut point désirer la condition ou la place des autres, ni même les qualités qu'elles ont, tant de la nature que de la grace, parce que chacun doit servir Dieu dans son don, & c'est assez pour être parfait de suivre fidélement les mouvemens intérieurs que la grace nous donne, & la conduite qu'elle

tient sur nous. Tous ces vains désirs ne sont que des tentations ou des amusemens de notre ennemi, afin de nous détourner des véritables moyens de nous avancer.

Une Sœur lui demanda si l'on ne pouvoit pas bien désirer pourtant d'avoir certaines graces & vertus qu'on voit dans les autres, & qui sont nécessaires à tout le monde, comme en voyant une personne bien humble, s'il n'est pas permis de désirer de lui ressembler. Elle répondit : Il est toujours permis de désirer les vertus, mais non pas en la maniere qu'elles sont pratiquées par les autres, parce que les dons de Dieu sont divers. Il ne demande pas à tous le même usage de la vertu : par exemple, tous les Chrétiens sont obligés à l'humilité, mais non pas d'une même sorte ; car l'humilité d'un supérieur ne doit pas être comme l'humilité d'un inférieur, & entre les inférieurs même l'humilité dans la pratique ne peut être semblable, parce qu'il faut qu'il y ait de l'ordre ; mais la perfection de chacun consiste à faire un fidéle usage des graces qu'il reçoit de Dieu, & ceux-là seront bienheureux, qui pourront dire, comme saint Paul, *la grace de Dieu n'a pas été vaine en moi.*

Désir des vertus doit être éclairé.

1. Cor. 15. 8.

L'on vint après à parler de l'Evangile

Matt. 13. 7. du jour, où il est dit qu'*il faut qu'il arrive des scandales ; mais malheur à celui par qui ils arrivent.* Elle repéta ces paroles, & dit : La nécessité qu'il y ait du scandale, c'est parce qu'il est nécessaire que les Justes soient éprouvés, que Dieu se sert de tout, & des méchans même, pour le bien des élûs ; que si la persécution des méchans leur manque, il permet que les Justes les affligent, parce que, comme dit Thaulere, Dieu aveugleroit plûtôt quatre-vingts Justes, que de manquer à mortifier un élû qui en a besoin ; & selon l'intention que les Justes ont, ils n'encourent pas le malheur de ceux qui donnent scandale ; mais ceux qui reçoivent ces épreuves doivent prier pour eux, afin que la faveur qu'ils reçoivent par leur moyen ne soit pas à leur dommage. C'est une grande perte quand le scandale arrive, & que personne n'en fait son profit : il faut gagner où les autres perdent ; & si cela est, la charité fera part de son abondance à ceux qui nous l'ont procurée. Il y a plusieurs sortes de scandales : les uns viennent par la malice des méchans, qu'il faut supporter en patience, autrement on s'enveloppe dans leur malheur, & on se rend coupable avec eux, si on rend autant qu'on en reçoit, selon la comparaison familiere de saint Augustin, du vent

Nécessité d'être éprouvé par les maux.

Divers scandales à distinguer.

qui ſort de deux portes ouvertes vis-à-vis l'une de l'autre durant une tempête. Il y a un ſcandale qui n'eſt pas donné, mais qui eſt pris ſans ſujet, qui eſt quand on interpréte en mal les actions du prochain par des jugemens téméraires ; le malheur eſt pour celui qui ſe ſcandaliſe lui-même, & non pas pour celui de qui il le prend. C'eſt un autre ſcandale de s'entre mal édifier, encore que ce ſoit en choſes légeres. L'eſprit malin fait tout ce qu'il peut pour tenter les perſonnes les plus exactes à la vertu, & qui ſont un modéle d'édification, parce que ſi peu qu'elles ſe relâchent en quoi que ce ſoit, elles donnent pied aux imparfaites de les ſuivre : par exemple, j'ai remarqué quelquefois des perſonnes qui ont de la joie quand elles en voyent d'autres fort ſilentieuſes & fort ſérieuſes, s'émanciper un peu ; cela donne liberté d'avoir ſoi-même moins de retenue. Il faut pour cela avoir grande attention ſur ſoi-même, tant pour ne point donner ſujet de mauvais exemple, que pour ne le point prendre.

Une Sœur qui n'étoit point venue à la Conférence, vint à deux heures pour dire quelque choſe à la Mere ; elle lui demanda d'où elle venoit ; lui ayant répondu qu'elle venoit de l'aſſiſtance, elle dit qu'hormis cela elle ne croyoit pas que Dieu nous Avantage de ſe trouver en commun.

regardât volontiers ailleurs qu'à la Conférence, à l'heure qu'on la faisoit ; qu'il falloit aimer la société, & ne se point séparer des assemblées communes ; que le souvenir du respect de Dieu nous en devoit donner dans tous les lieux d'assemblée ; puisque Jesus-Christ a dit que là où deux ou trois personnes seroient assemblées en son nom, il seroit au milieu d'elles ; que nous sommes toujours assemblées en son nom, où nous sommes bien plus de deux ou trois ; que si on croyoit sa parole, comment pourroit-on négliger de s'y rendre exactement, ou s'y ennuyer ; mais que c'est qu'on a peu de foi, peu d'amour & peu de crainte.

Recevoir les services comme pauvres.

Elle dit sur un autre sujet : Une Religieuse devroit être beaucoup humiliée d'avoir besoin d'être servie, parce qu'elle se doit considérer comme pauvre, à qui rien n'est dû, mais qui est assistée par charité. On oublie quelquefois cela, parce qu'on se croit enfant de la Maison, à qui les secours & les devoirs de la charité sont dûs. Il est vrai que nous sommes les enfans de la Maison, mais pourvû que nous soyons ce que nous devons être, c'est-à-dire, vraiment humbles de cœur & pauvres d'esprit ; car autrement au lieu d'être enfans de la Maison, nous en sommes plutôt les usurpateurs, parce que nous

occupons indignement des places dans la Maiſon de Dieu, où d'autres le pourroient ſervir fidélement & parfaitement. Si nous voyions qu'un pauvre, qu'on auroit reçû par charité pour le ſervir dans ſes beſoins, ſe rendît fâcheux & difficile, nous croirions avec raiſon qu'il ſeroit indigne de la charité qu'on lui feroit, puiſqu'il en ſeroit ingrat. Nous devons donc nous jûger de même, puiſqu'il n'y a point de différence. Car ſi nous ne ſommes vraîment pauvres, nous ne ſommes point Religieuſes; & ſi nous n'avons point les ſentimens d'humilité & de reconnoiſſance qu'auroit un pauvre, nous ſommes indignes de la charité que nous recevons de la Religion.

LI. ENTRETIEN.

Jour de ſaint Jerôme.

Le 30 Septembre.

ENSUITE de quelques autres diſcours, on vint à parler de ce Saint, qui avoit une ſi extrême crainte des jugemens de Dieu : elle dit que c'étoit par l'idée qu'il avoit de la haute majeſté & ſainteté de Dieu, qui dit : *Soyez ſaints* Matt. 5. 48.
comme je ſuis ſaint; & ſoyez parfaits comme

votre Pere céleste est parfait. Que cette parole la faisoit trembler, parce que tous les Chrétiens doivent être des images vivantes de Jesus-Christ ; qu'en considérant cette premiere parole, *soyez saints*, &c. elle avoit pensé que l'intention de notre Seigneur durant sa vie, n'avoit point été de faire écrire son Evangile en des livres, mais que son dessein principal étoit que les Chrétiens se l'apprissent l'un l'autre par la sainteté de leur vie & de leurs paroles, & qu'on pût apprendre en les voyant, la vie, les actions & les paroles de Jesus-Christ ; que cela étoit ainsi en la primitive Eglise, qu'ils n'avoient point le nouveau Testament écrit sur du papier, au moins bien peu l'avoient par écrit ; mais aussi qu'ils s'en passoient bien, parce qu'ils l'avoient si bien dans le cœur, qu'on le lisoit en eux-mêmes, comme on l'avoit vû en la vie de Jesus-Christ ; qu'au lieu de la lettre ils avoient l'esprit, & qu'à présent il ne reste que la lettre. Si on veut sçavoir le nouveau Testament, il le faut lire dans les livres, parce que nous ne représentons point la vie toute divine du Fils de Dieu, nous n'avons qu'une vie charnelle & terrestre.

Un Chrétien est une image vivante de Jesus-Christ.

Une Sœur qui n'étoit pas venue au commencement de la Conférence, lui demanda comment saint Jérôme avoit tant

de

de crainte, puisqu'il aimoit Dieu, & qu'il est écrit, que *la parfaite charité chasse la crainte*; elle répondit : La parfaite charité chasse la crainte servile, mais non pas la crainte filiale ; au contraire, c'est elle qui l'introduit dans l'ame, & à proportion qu'on a plus d'amour, on a plus de crainte. C'est pourquoi saint Jérôme craignoit beaucoup, parce qu'il aimoit beaucoup ; s'il eût moins aimé, il auroit moins craint : il craignoit de n'être pas assez pur pour être aimé de celui qu'il aimoit souverainement. Cette crainte est conforme au sentiment de saint Augustin, quand il dit : *Si non amas, time ne pereas ; si amas, time ne displiceas*. Dieu qui conduit ses Saints par des voies différentes, & qui en appelle de toutes sortes, afin que les fidéles puissent trouver en eux des modéles de toutes sortes de vertus, a voulu conduire ce Saint par la voie de la crainte, pour apprendre aux hommes, qui sont moins innocens que lui, combien ils ont sujet d'appréhender les jugemens de Dieu, qui sont si rédoutables aux Saints mêmes. Car c'est une chose étonnante qu'un Saint tel que saint Jérôme, si rempli de charité, qui pratiquoit une pénitence si austere, qui s'étoit donné au service de Dieu dès sa jeunesse, & qui avoit soutenu pour l'amour de lui tant de com-

1. Joan. 4. 18.

La crainte servile & la crainte filiale.

La crainte des Saints doit faire trembler.

bats, & souffert de si horribles tentations, passe toute sa vie dans une appréhension perpétuelle des jugemens de Dieu, & meure dans une crainte encore plus grande, qui fit que sa mort fut si épouvantable, qu'on ne l'a osé écrire dans sa vie. Quelle crainte donc ne doivent point avoir les pécheurs, & ceux qui vivent si lâchement dans le service de Dieu, qui ont reçû de lui tant de graces? Car on doit encore plus craindre pour les graces de Dieu reçûes, que pour les péchés commis, & Dieu nous demandera beaucoup davantage qu'aux personnes du monde, qu'il n'a pas tant favorisées que nous. Quand ce ne seroit que de nous avoir retiré des occasions de l'offenser où les autres sont exposés, c'est une grace si grande qu'elle est inconcevable, parce que chacun sçait assez, & l'humilité chrétienne oblige de le croire, que nous serions capables de tomber dans les désordres & les crimes où nous voyons les autres.

De quoi l'on est capable.

On vint ensuite à parler des tentations de saint Jérôme; la Mere dit que Dieu l'avoit voulu éprouver, & qu'il est souvent nécessaire que Dieu éprouve de la sorte les ames qui sont à lui, pour fortifier leur vertu en l'établissant sur le fondement solide de l'humilité & de la défiance d'eux-

mêmes, qui eſt le principal de la vertu, parce que rien n'eſt ſi dangereux que de ſe fier en ſoi-même & en ſa propre force; mais lorſqu'on éprouve ſi ſenſiblement la grandeur de ſes miſeres, & qu'on ne trouve nul appui en ſoi, on eſt contraint de le chercher en Dieu; que c'eſt pourquoi un Saint dit qu'il faut donner du déſeſpoir au pécheur pour le faire eſpérer, parce qu'il faut qu'il déſeſpere entiérement de lui-même pour pouvoir eſpérer en Dieu: que ce n'eſt pas une mauvaiſe marque de la vertu d'une ame que de la voir tentée; au contraire même c'eſt un ſigne qu'elle n'eſt plus dans l'eſclavage du péché & ſous l'empire du Prince des ténébres, puiſqu'il la pourſuit & lui fait la guerre. Car il ne combat que ceux qui lui réſiſtent, & ceux qui lui obéiſſent ſont en paix avec lui: c'eſt pourquoi il ne leur cauſe point de trouble, & ainſi c'eſt une mauvaiſe marque de n'être point tenté.

Utilité des tentations.

N'être point tenté, mauvaiſe marque.

Une Sœur lui demanda quand la Mere Agnès reviendroit de Port-Royal des Champs, où elle étoit allée faire un voyage. Notre Mere répondit, qu'elle n'en ſçavoit rien. Cette Sœur répartit: Qui le pourra donc ſçavoir? La Mere lui dit que c'étoit Dieu, qu'il étoit le maître, & diſpoſoit abſolument de tous les momens de notre vie, dont nous n'avions que le temps

Curioſité de l'avenir blâmable.

présent qu'il nous donne, s'étant réservé l'avenir, dont personne ne peut répondre, & à quoi il ne veut point que nous pensions : que c'étoit faire deux fautes que de prévoir l'avenir ; la premiere, parce que cela nous empêche de nous appliquer au temps présent pour l'employer & le ménager soigneusement par la fidélité à ses devoirs ; & en second lieu, c'est entreprendre sur le droit de Dieu, au lieu de le regarder sans cesse pour le suivre, & dépendre de lui à tout moment, comme étant notre Seigneur & notre Dieu, qui nous doit conduire comme il lui plaît, par son droit légitime ; que bien souvent on est trompé quand on fait des projets & des desseins sur l'avenir, & que quand on parle il ne se trouve guères qu'on dise la vérité ; que pour ne point mentir il ne faut point parler. (Ce fut sa conclusion.)

Peine de l'enfer la plus grande.

Une Sœur lui ayant demandé quelque chose dont il ne me souvient plus, elle répondit : La plus grande de toutes les peines de l'enfer & celle qui doit faire trembler les ames qui veulent aimer Dieu, c'est que dans ce lieu d'horreur & de supplice, il faut que celui-là soit ajouté aux autres, d'être éternellement privé d'amour. On ne considére pas assez ce que c'est que l'éternité ; ce n'est pas à dire qu'il y faille penser pour s'en inquieter,

puisqu'il faut espérer en Dieu, & demeurer dans la paix que lui-même nous a donnée, en venant au monde pour nous reconcilier avec son Pere, qui est le sujet de notre confiance ; mais qu'il faut espérer avec tremblement, afin de rendre notre confiance plus certaine. Car *la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse*, & en effet c'est elle qui nous retire des folies & des égaremens, où le péché a rendu sujets les enfans d'Adam. Il est dit aussi que l'esprit du Seigneur repose sur les humbles & sur ceux qui tremblent à ses paroles. Il faut toujours prendre le plus sûr. Ceux qui craignent Dieu, marchent en assurance. Qu'on pense donc quelquefois à l'éternité & à la grandeur de cette perte, d'être privé de Dieu pour jamais.

Ps. 110. 10.

Is. 66. 2.

Ceci me fait souvenir d'une autre belle parole qu'elle dit sur une nouvelle, qu'on lui avoit dite, que les Religieuses qui alloient en Pologne étoient péries sur mer. Il y eût des Sœurs qui raconterent divers accidens semblables, & les périls que l'on court dans les navigations & les voyages. Les ayant écoutées quelque temps, elle dit, qu'il en est du moment de la mort comme du flux de la mer ; comme il vient tout d'un coup & emporte tout ce qu'il trouve, qui périt sans ressource, aussi la

Vigilance contre la mort.

mort nous surprend en un instant, & nous emporte en l'état où elle nous trouve. Il y a seulement cette différence, que le flux de la mer est réglé à certaines heures, qu'on sçait qu'il ne passe jamais, au lieu que pour ce reflux épouvantable de la mort, il n'y a rien de plus certain que son incertitude; que c'est pourquoi Jesus-Christ nous recommande tant de veiller, en nous
Matt. 25. 13. disant expressément : *Veillez, car vous ne sçavez ni le jour, ni l'heure.* Faisons donc ce qu'il nous dit : soyons toujours comme des serviteurs qui attendent leur maître.

LII. ENTRETIEN.

Le premier Octobre.

Comme j'entrai à la Conférence, Madame de Crevecœur disoit à la Mere, qu'elle ne la devoit pas faire ce jour-là, qu'il n'étoit pas raisonnable qu'elle se fatiguât, un jour qu'elle avoit pris médecine à neuf heures, ayant voulu faire le Chapitre auparavant. La Mere répondit, que tout cela en étoit, & qu'il

Faire son devoir sans s'écouter.

falloit qu'elle fit son devoir : & puis elle lui demanda si elle eût laissé ses servantes à rien faire. Elle répondit que non, puisqu'elle les gageoit pour la servir. La

Mere répondit, qu'elle étoit aussi obligée de servir, qu'il falloit qu'elle fit son devoir, & encore après cela bienheureuse de n'être pas châtiée.

Elle disoit l'autre jour, qu'elle pensoit que M. Singlin n'iroit point en Purgatoire, parce qu'il se donnoit à tout le monde, & ne faisoit jamais sa volonté. On auroit bien raison d'en dire autant d'elle.

J'ai oublié le reste de la Conférence, excepté que sur la fin une Sœur lui demanda, si elle ne pensoit point à Mathathias; elle dit qu'oui, & qu'elle en auroit bien à dire le lendemain. Puis se souvenant qu'il seroit Jeudi, elle dit en abregé les remarques qu'elle avoit faites sur les Leçons, qui sont, que Mathathias se prépare au combat pour la loi par la pénitence, en jeûnant & mettant la haire; qu'il exhorte le peuple, selon l'autorité qu'il avoit étant Prêtre; qu'il déclare aux ennemis la résolution de mourir plutôt que de transgresser les loix; qu'il prend la cause de Dieu en main; & armé de son zéle il fait justice, en tuant celui qui avoit obéi au Roi contre le précepte de la loi, & qu'enfin pour être mieux préparé à soutenir la cause du Seigneur, & à conserver la loi de ses peres, il abandonne tous ses biens & renonce à tout;

1. Mach. 2. 1. &c.

Courage du pere des Machabées.

après quoi il meurt, ayant fait tout ce qu'il devoit faire & tout ce que Dieu avoit destiné qu'il fît. Deux heures sonnerent avec ces paroles, & l'on finit la Conférence.

LIII. ENTRETIEN.

Le Vendredi 3 Octobre.

Cant. 2. 7.

L'union à Dieu source de paix.

UNE Sœur ayant témoigné qu'elle avoit été bien importunée du bruit, que faisoient des ouvriers, qui lui ôtoient l'attention à une lecture spirituelle, notre Mere dit, qu'en effet il est dit dans le Cantique : *Gardez-vous bien d'éveiller ma bien aimée;* mais que néanmoins l'épouse n'est pas si aisée à éveiller, c'est-à-dire, qu'une ame unie à Dieu, & qui repose en lui par une haute contemplation, n'est point troublée par les bruits extérieurs; d'ailleurs cette ame unie à Dieu, a la charité, qui la modere, & la rend considérée & avisée en toutes choses; que c'est pourquoi elle est fort éloignée de se fâcher contre ceux qui troublent son repos. Car elle ne peut être troublée de ce qui n'offense point Dieu, comme est le bruit des artisans; elle l'aime au contraire parce qu'elle considére qu'il est nécessaire qu'ils travaillent pour gagner leur vie, & pour

les néceſſités que les autres ont de leur travail ; que c'eſt la charité qui donne ce raiſonnement à une ame unie à Dieu, parce que ſon bien-aimé, qui eſt le Roi de gloire, *l'a menée dans ſes celliers, & a ordonné en elle la charité.* Cant. 2. 4.

L'on parla de l'hiſtoire des Machabées : notre Mere dit, qu'elle étoit touchée de pitié pour Judas, que Dieu avoit tant élevé par les victoires glorieuſes, qu'il lui avoit fait remporter ſur ſes ennemis, qui l'avoit rendu illuſtre & renommé partout, de ce qu'il cherche l'alliance des Romains, comme s'il avoit eu beſoin de leur ſecours, ayant Dieu pour protecteur, dont il avoit tant éprouvé l'aſſiſtance, par la force de ſon bras qui avoit abbattu ſes ennemis. C'eſt peut-être de là, dit-elle, qu'eſt venue ſa ruine & celle de toute ſa famille ; car il meurt dans un combat, qui n'étoit pas des plus forts qu'il eût ſoutenus ; mais Dieu le laiſſe périr, pour donner exemple à la poſtérité d'avoir plus de confiance en lui qu'aux hommes. Il meurt néanmoins auſſi courageuſement qu'il étoit digne de lui & des actions généreuſes qu'il avoit faites pour Dieu auparavant, parce que ſon cœur n'étoit point changé pour lui, & que ſa faute étoit du rang de celles que Dieu permet dans les Juſtes, afin de les

Confiance aux hommes funeſte.

en purifier & de ne les leur pas imputer dans son jugement. Peut-être même n'a-ce été qu'un exemple, que Dieu a voulu nous donner pour faire voir combien c'est une chose qui lui déplaît, que de chercher l'appui des créatures, quand il a plu à sa divine bonté prendre soin de nous, & qu'il nous a donné des témoignages sensibles de sa protection. Car une ame, qui est à Dieu parfaitement, doit être contente de lui, & ne rien vouloir que ce qui vient de sa Providence sur elle.

Foi de deux saintes femmes.

Ensuite on parla de l'histoire d'Esther; sur quoi la Mere nous dit : Il y a une merveilleuse remarque à y faire & aussi dans l'histoire de Judith, c'est qu'elles ne se précipitent point pour accomplir leur dessein, qui étoit si important pour le salut de leur nation. Judith n'a point peur qu'Holopherne s'éveille, pendant qu'elle fait sa priere; elle la fait à loisir, afin que Dieu la secoure dans le moment qu'il a destiné pour le salut d'Israël. Esther attend trois jours pour faire sa demande au Roi, afin d'avoir encore ce loisir pour prier & se rendre Dieu favorable dans une affaire de si grande importance pour son peuple : & en effet ce délai lui fit rencontrer une occasion très-favorable pour son dessein. Car Dieu qui la condui-

Fruit de l'espérance en Dieu.

ſoit, & qui vouloit récompenſer ſa fidélité envers lui, en la rendant la libératrice de ſon peuple, inſpira au Roi de ſe faire lire les Chroniques de ſon Royaume, où il vit l'obligation qu'il avoit à Mardochée, & fut porté à le vouloir honorer & récompenſer, deſorte qu'après cela la requête d'Eſther ne lui pouvoit déſagréer, puiſque c'étoit le moins qu'il pouvoit faire à celui qui lui avoit ſauvé la vie, que de le délivrer de la mort qu'il n'avoit point méritée. Ainſi Mardochée & Eſther reçurent l'effet de leur attente & de leur eſpérance en Dieu. Aman, au contraire, fut puni de ſa téméraire précipitation à exécuter le conſeil de ſa femme, étant pendu au même gibet, qu'il avoit préparé par envie à Mardochée. Ç'a été la vertu principale des Saints de l'ancien Teſtament, que de regarder Dieu ſans ceſſe, & le ſuivre en toutes leurs actions & leurs deſſeins, à n'entreprendre jamais rien ſans l'avoir beaucoup prié auparavant : ce qui étoit un effet de leur foi. Il y a dans Jeremie une parole admirable ; il dit à Dieu : "Vous ſçavez, Seigneur, „ que je n'ai point cherché le jour de „ l'homme, c'eſt-à-dire, le jour de l'homme précipité, qui ſuit l'activité de ſes déſirs, ſans attendre le moment que la divine Providence a deſtiné de toute

Regarder Dieu en tout & le ſuivre.

Jer. 17. 16.

éternité pour l'accompliſſement de ſes œuvres.

L'on demanda l'autre jour à la Mere Angelique ce que c'eſt que les petits Commandemens, dont parle l'Evangile. Elle répondit : Cela veut dire que ceux qui

Malheur du mépris des moindres devoirs.

mépriſent les moindres de leurs devoirs, ſeront indignes du Royaume des cieux. Tous les Commandemens de Dieu ſont grands ; celui qui peche en l'un eſt coupable de tous. Il y a d'autres Commandemens, particuliers à chacun, qu'on ne peut mépriſer ſans offenſer Dieu, parce que c'eſt faire injure à ſa grace, qui ne peut ſouffrir le mépris.

On lui dit qu'il y avoit enſuite, que celui qui les aura faits & enſeignés, ſera grand au ciel ; elle répondit : On enſeigne toujours, quand on fait bien, parce

Inſtruction de l'exemple.

que l'exemple eſt une inſtruction, qui a beaucoup plus d'efficace que celle des paroles qui ſont mortes, ſi elles ne ſont accompagnées. Il eſt vrai pourtant, que ſi ceux qui enſeignent par leur exemple doivent être grands dans le Royaume des cieux, ceux qui inſtruiſent les autres de paroles & d'exemples, y ſeront tres-grands, puiſqu'ils auront fait & enſeigné.

LIV. ENTRETIEN.

Le Samedi 4 Octobre.

APRÉS la priere qu'on a fait au commencement de la Conférence, on fit souvenir la Mere Angelique de saluer les bons Anges; ce qu'elle fit: puis elle dit, que si nous voyions dix ou douze Princes qui fussent présens, on auroit beaucoup de respect pour eux, & combien on en devroit avoir pour les Anges gardiens, qui sont des Princes du ciel plus grands & plus puissans incomparablement que ceux de la terre. Respect pour les SS. Anges.

Ma Sœur Marie de la Nativité étant venue, la Mere la fit approcher d'elle, & lui demanda ce qu'elle pensoit de l'Evangile de ce jour: *Je vous rends graces, mon Pere, de ce que vous avez caché ces choses aux sages de la terre, & les avez révélées aux petits.* Matt. 11. 25. Elle répondit assez bien, mais il ne me souvient plus de ses paroles. La Mere lui dit, qu'elle disoit bien, & qu'il falloit être petit pour être digne des secrets de Dieu, qu'il ne communique qu'aux humbles, parce que, lui dit-elle, il n'aime que les humbles, qui croyent vraiment être petits en toutes manieres, & qui aiment leur petitesse; car Les humbles seuls aimés de Dieu.

après que Dieu leur a fait part de ses lumieres & les a fait grands devant lui, en les honorant de sa grace & de sa familiarité, il faut qu'ils demeurent encore petits; & c'est aussi l'effet de la grace de faire davantage humilier l'ame par la vûe de sa bassesse, que cette divine lumiere lui fait connoître. Le plus grand des secrets que Dieu cache aux sages & prudens du monde, c'est cela même; c'est-à-dire, la néceſſité & l'excellence de l'humilité, qu'il faut être petit pour plaire à Dieu, & être de ceux à qui le Pere manifeste ses secrets, & qu'il faut encore devenir plus petit pour conserver sa grace: que s'il éleve ceux qui s'abaissent, c'est afin qu'ils croissent en humilité & mépris d'eux-mêmes, parce que, comme dit saint Augustin dans nos Leçons du jour, il faut que le fondement soit d'autant plus profond que le bâtiment doit être haut, & que l'édifice soit humilié avant que d'être élévé. C'est ce que les sages du monde ne peuvent comprendre, parce que Dieu ne le leur a point révélé. Il n'y a que lui qui nous puisse rendre humbles, comme il n'y a que lui qui nous puisse sauver. C'est pourquoi il le lui faut demander avec instance, puisque c'est une vertu si nécessaire que nous ne pouvons entrer au Royaume des cieux si nous ne sommes faits sem-

Belle comparaison sur l'humilité.

La demander avec instance.

blables à des enfans. C'eſt un grand modéle de petiteſſe.

Mais ſi ce n'eſt pas aſſez de ſe reconnoître petit, il faut le vouloir être auſſi aux yeux des autres autant qu'on l'eſt aux ſiens propres ; autrement il y a de l'injuſtice à vouloir être eſtimé ce qu'on ſçait bien n'être pas ; car c'eſt vouloir que les autres ſe trompent. Notre Seigneur nous apprend encore la néceſſité de cette vertu, & l'avantage que nous en recevons, quand il dit : *Prenez mon joug ſur vous.* Car pour porter un joug, il faut baiſſer la tête. Ainſi de même il n'y a que ceux qui s'abaiſſent qui puiſſent prendre & porter le joug de Jeſus-Chriſt, & c'eſt à eux qu'il eſt rendu doux & léger, par la force qu'ils reçoivent de leur Seigneur ; car c'eſt aux humbles qu'il dit : *Vous tous qui êtes travaillés & chargés, venez, & je vous ſoulagerai.* Que l'on recevroit de conſolation & de ſoulagement, ſi l'on n'avoit recours qu'à Dieu dans ſes peines !

Matt. 11. 29. Joug de Jeſus-Chriſt léger. v. 20.

Une Sœur lui demanda s'il ne falloit aller qu'à Dieu, & point du tout aux créatures ; la Mere répondit : Puiſque Dieu ne nous conduit pas lui-même immédiatement, & qu'il a dit aux Supérieurs, *qui vous écoute, m'écoute*, il veut donc que l'on aille à eux, mais en les regardant comme ceux qui tiennent la place de Dieu, &

qui nous font donnés de lui, & non pas comme créatures. Car il faut se souvenir de ce que notre Seigneur dit : *N'appellez point personne sur la terre votre maître ou votre pere ; car un seul est votre maître ou votre pere, sçavoir Jesus-Christ.* C'est transgresser formellement ce précepte de tenir une créature pour pere & maître, si ce n'est en regardant Jesus-Christ en elle, pour l'honorer & respecter en sa personne. C'est pourquoi il ne faut jamais aller aux créatures qu'on n'ait été à Dieu auparavant, afin de l'adorer comme celui de qui nous espérons recevoir secours dans nos besoins, afin de le prier qu'il éclaire notre cœur de sa lumiere, pour le suivre dans les voies où il veut que nous marchions, & qu'il illumine l'esprit de notre Supérieure pour nous y conduire. Aller à sa Supérieure dans une autre disposition, c'est chercher la créature, & se mettre au hasard de ne rien recevoir, parce qu'elle ne nous peut donner que ce qu'elle reçoit de Dieu pour nous.

Matt. 23. 8. 9.

Vérité peu connue & pratiquée.

Ma Sœur Marie de la Nativité fit souvenir notre Mere qu'elle avoit dit qu'il y a dans l'Ecriture que l'épouse dit que le Roi l'a introduite dans ses celliers, & qu'il a ordonné en elle la charité ; mais qu'elle ne pensoit pas que ce fût principalement pour ordonner la charité dans l'épouse que le

Roi la menât dans ses celliers. Car il n'est pas dit aussi qu'il l'y eut menée pour cela, mais qu'après l'y avoir menée il lui fit la grace d'ordonner en elle la charité ; que sur cela donc elle croyoit que le Roi céleste conduit son épouse dans ses celliers pour l'abysmer dans sa contemplation & dans la splendeur de ses lumieres, & qu'après cela il ordonne en elle la charité comme une seconde faveur qu'il lui fait, qui est proprement l'effet de la premiere.

La Mere qui voyoit bien ce qu'elle vouloit dire, & qu'elle interprétoit ce passage en sa faveur, lui dit : Les graces extraordinaires que Dieu fait aux ames sont suspectes, si l'on n'en voit des effets particuliers, qui tendent toujours à humilier l'ame davantage par un véritable mépris d'elle-même. C'est un proverbe commun que la charité bien ordonnée commence par soi-même : mais on en abuse souvent par l'interprétation qu'on lui donne ; car ce n'est pas en se préférant aux autres que la charité bien ordonnée commence par soi-même, mais en se réjoüissant d'être au-dessous de tout le monde, & méprisée des autres, non pas pour l'amour d'eux, puisqu'ils n'en tirent aucun profit, mais pour l'amour de nous, parce que c'est notre avantage. C'est ce que la grace inspire à l'ame, que le divin

Ce que c'est que la charité bien ordonnée.

époux son Roi a menée dans ses celliers; car c'est là qu'il ordonne parfaitement la charité dans celle qu'il traite comme sa bien aimée. C'est pourquoi il n'est pas dit que c'est pour la lui donner qu'il l'a introduite dans le cabinet de ses délices, mais pour l'ordonner en elle, afin de la rendre parfaite; car il faut qu'elle ait déja la charité pour mériter cette grace, puisque sans elle elle ne pourra plaire à ce divin Roi. Il y a des ames qui paroissent illuminées, qui sont vraîment trompées par l'esprit malin, qui se transforme en Ange de lumiere; car il y a des extases qui viennent de lui, & d'autres qui viennent de la nature. Ce qui est le plus étonnant, c'est que dans ces voies extraordinaires on s'égare sans le sçavoir. Il est vrai aussi qu'il y a des ames qui veulent bien s'égarer, quand elles consentent aux tromperies de l'ennemi, afin de tromper le monde en paroissant ce qu'elles ne sont pas, & faisant des choses extraordinaires, seulement pour être admirées. Celles-là trompent, & veulent bien être trompées; mais il y en a d'autres qui ne sont que trompées, & ne laissent pas néanmoins de périr. C'est ce que veut dire ce passage de l'Ecriture sainte qui est rapporté dans notre Régle, qu'*il y a des chemins qui semblent droits aux yeux des hommes, & dont*

Danger des voies extraordinaires.

Prov. 16. 25.

la fin conduit au fond de l'enfer. C'eſt auſſi la même choſe que notre Seigneur témoigne, quand il dit : *Ce ſont des aveugles qui tomberont dans la foſſe ;* car ils y tombent parce qu'ils ſont aveugles, & s'égarent dans leur chemin parce que la lumiere ne les éclaire pas. Mais pour les ames qui ſont conduites de Dieu, s'il leur fait des graces extraordinaires, il faut néceſſairement qu'elles produiſent en elles des effets auſſi extraordinaires, qui rendent un témoignage certain que c'eſt une opération de Dieu, parce que celle du Démon en produit de bien contraires. L'on voit auſſi que ſainte Thereſe, rapportant les graces que Dieu lui faiſoit, dit auſſi-tôt les effets qu'elle en reſſentoit par les changemens qu'elle voyoit en elle, parce que c'eſt la vraie marque de la grace que le changement des mœurs, & principalement du défaut qui domine le plus en nous ; car après cela nous ſommes pures devant Dieu, comme dit David.

Matt. 15. 14.

Diſcernemens de ces voies.

J'oubliois une choſe qu'elle dit auſſi à cette Conférence, & de quoi on vient de me faire ſouvenir, qui eſt que la racine de la cupidité qui eſt en nous, peut produire les mêmes effets que la charité, dont il faut beaucoup s'humilier, puiſque bien ſouvent on a ſujet de douter de ſes meilleures œuvres, de peur qu'elles

La cupidité peut faire ce que fait la charité.

ne viennent de cette malheureuse racine, qui a non-seulement le pouvoir de produire le mal, mais aussi de corrompre le bien ; qu'il n'y a rien de saint dont le Démon ne se serve pour nous tenter ; & puisque la vûe des images de dévotion nous fait distraire, il faudroit ne point ouvrir les yeux, pour ôter à notre ennemi le pouvoir de nous tenter en cela.

Tolerance d'un esprit aliéné.

Parlant d'une Sœur qui avoit l'esprit troublé, & qui donnoit bien de la peine, elle dit que ce n'étoit pas seulement par permission de Dieu qu'elle avoit perdu l'esprit, mais par une volonté absolue, afin qu'on eût un exercice de charité & de patience ; que de ne la point pratiquer envers elle, c'étoit offenser Dieu, qui l'avoit mise en cet état pour nous la faire exercer ; qu'il falloit donc l'aimer & la souffrir dans ses plus grands excès, & que de s'emporter contre elle, c'étoit commettre un péché, qui mérite un plus grand châtiment qu'elle n'en méritoit lorsqu'elle rompoit ses chaînes, qu'elle levoit les portes & frappoit tout le monde, puisqu'il n'y avoit point de péché en ce qu'elle faisoit, ayant l'esprit aliéné, & qu'il y en a toujours de manquer à la charité, que l'on doit à toutes sortes de personnes, en quelque état qu'elles puissent être.

Sur un sujet semblable, elle dit qu'il

faut avoir une circonſpection particuliere avec ces ſortes de perſonnes, pour ſupporter avec douceur & patience leur imbécillité, ſans les aigrir par des conteſtations & des contraintes inutiles, parce que quelquefois on eſt obligé de le faire, & qu'alors même il faut en uſer avec regret par une compaſſion véritable de leur état, n'imitant pas les perſonnes du monde, qui font bien aiſes de troubler entierement l'eſprit de ceux qui l'ont déja à demi, afin de s'en ſervir de jouet & de paſſe-temps : que la charité chrétienne oblige de s'entre-aimer mutuellement, & cet amour doit produire un reſpect ſingulier pour tout le monde, ſur qui notre charité doit s'étendre : qu'en quelque état que ſoit donc une perſonne, on lui doit l'amour & le reſpect comme à un membre de Jeſus-Chriſt, qui a été lavé de ſon ſang, & comme à une créature qui eſt l'ouvrage de Dieu, & qui porte le caractère de ſon image.

Défaut des gens du monde à cet égard

L'on demanda à la Mere comment il falloit imiter Judas Machabée, qui prit l'épée de ſon ennemi Apollonius, dont il ſe ſervit dans les combats tous les jours de ſa vie : elle répondit que le Démon notre ennemi n'a point de meilleures armes pour nous combattre que nos propres paſſions, que c'eſt lui ravir ſes armes, que

Ravir au démon ſes armes.

de dompter ses mauvaises inclinations, & qu'en s'humiliant de s'y voir sujette, on le combat de sa propre épée, parce qu'étant le Prince des superbes, rien n'est plus capable de le terrasser que l'humilité.

LV. ENTRETIEN.

Le Lundi 6 Octobre.

MADAME la Marquise de Sablé se trouva à la Conférence, & ayant dit à la Mere Angélique quel dommage c'étoit que l'on eût si peu de chose de la vie des Apôtres : C'est, lui répondit la Mere, ce qu'a regretté saint Chrysostôme. A quoi elle ajoûta : La vie des Apôtres a été un vif portrait de celle de Jesus-Christ, & une impression vivante de l'Evangile, qui s'apprend beaucoup mieux par l'exemple que par la lecture qu'on en peut faire dans les livres. C'étoit le dessein de notre Seigneur que les Chrétiens fussent, comme les Apôtres, des exemplaires de l'Evangile & de la vie de Jesus-Christ, & qu'ils l'apprissent à la postérité. Ce qui fait qu'à présent il y en a si peu qui soient touchés des paroles de l'Evangile, c'est qu'il n'est point enseigné par l'exemple, qui est une exhortation bien plus efficace que celle des paroles, parce que celles-ci n'ont que

Pourquoi l'on sçait peu de chose des Apôtres.

la lettre, mais les autres ont l'esprit, qui vivifie. Il est si vrai que la lecture de l'Evangile sert de peu, si Dieu n'inspire la grace dans l'ame, que je connois une personne, qui a été meilleure qu'elle n'est à présent, qui a fait écrire dans sa maison, où le luxe éclate de tous côtés, les passages les plus terribles de l'Ecriture contre les riches, comme celui de saint Jacques: „ Vous, riches, pleurez, jettez des soupirs & des cris dans la vûe des miseres „ qui doivent fondre sur vous; la pourriture consume les richesses que vous „ gardez, &c. „ & elle a cela devant les yeux sans en être plus touchée, quoique ceux qui le lisent en tremblent pour elle.

L'Evangile inutile sans la grace.

c. 5.

LVI. ENTRETIEN.

Le Mardi 7 Octobre.

LA Mere nous dit qu'elle s'étoit occupée ce jour-là à penser à l'Evangile des dix Vierges, qui lui semble le plus terrible de tous. Ces Vierges, dit-elle, qui attendent l'époux, représentent tous les fidéles, dont la vie présente est une attente continuelle de celui qui les doit juger. Il est dit que toutes ces Vierges s'endormirent, & les sages aussi bien que les folles, parce que les plus justes en cette

Matt. 25. v. &c.

vie sont sujets à sommeiller quelquefois, tant par la foiblesse naturelle que par l'assujettissement aux nécessités humaines, qui nous détournent de cette continuelle application à Dieu où nous devrions être, pour être toujours préparés à sa venue. Mais il se faut reveiller souvent pour reprendre sa lampe & se pourvoir d'huile, de peur qu'elle ne s'éteigne, & que l'époux ne nous rejette. Car ce qui est étonnant, c'est que toutes ces Vierges ont des lampes qui sont ornées, de sorte qu'avant leur sommeil on ne voyoit pas qu'il y eut de la différence entre celles des sages & celles des folles ; mais celles de ces dernieres ont manqué d'huile lorsqu'il les falloit porter au-devant de l'époux. C'est pourquoi on les envoye en acheter ; c'est-à-dire, qu'en cette vie la fausse vertu n'est point reconnue d'avec la vraie : c'est une lampe ornée, mais on ne sçait si elle est pleine suffisamment pour conserver son feu & sa lumiere. Son feu est la charité, & sa lumiere est la foi ; l'huile qui les entretient, c'est l'humilité. La charité ne se peut conserver sans l'humilité, & sans la charité la foi est morte. Une ame donc qui pratique les bonnes œuvres en recherchant autre chose que de plaire à Dieu, sa lampe est ornée ; mais quand l'époux viendra, elle s'appercevra trop tard que l'huile

Fausse & vraie vertu difficiles à discerner.

l'huile lui manque, parce que la charité meurt & la foi s'éteint, quand il n'y a plus d'humilité. Car comment pourroit-on conserver la charité sans l'humilité, puisqu'il est écrit que *Dieu résiste aux superbes, & ne donne sa grace qu'aux humbles ?* 1. Petr. 5. 6. La grace qu'il leur donne c'est la charité, qui est répandue dans nos cœurs par le saint Esprit. On ne peut donc avoir de charité qu'autant qu'on a d'humilité. On leur dit qu'elles aillent acheter de l'huile à ceux qui en vendent, c'est-à-dire, à ceux qui les ont flattés, & à qui elles ont voulu plaire.

Sur cela on rapporta ce que l'on avoit lû le jour précédent à Complies dans le dégré de la vaine gloire, du livre de S. Jean Climaque, & l'on demanda à la Mere si c'est un respect humain que d'avoir plus de circonspection & de modestie devant sa Supérieure qu'en son absence; à quoi elle répondit, que non, parce qu'on est obligé de la respecter comme celle qui tient la place de Jesus-Christ; que si l'on ne le faisoit point dans cette vûe, mais seulement pour l'amour d'elle, ou par une crainte humaine, ce seroit un respect humain & une hypocrisie.

Respect humain, qui est hypocrisie.

Une Sœur lui dit, qu'il sembloit que saint Benoît n'improuve point toute sorte de respect humain, puisqu'il ordonne dans

sa Régle des punitions publiques, disant que c'est afin que la confusion que l'on en recevra fasse craindre de retomber dans les mêmes fautes : la Mere répondit, que durant que l'homme est encore animal, il faut qu'il ait du respect humain, parce qu'il lui donnera de bonnes habitudes, qui pourront se changer en vertu : qu'elle avoit écrit ce jour-là à une Supérieure, qui étoit nouvellement entrée en charge, & qui lui avoit mandé que ses filles faisoient bien, mais qu'elle remarquoit que c'étoit plutôt en sa présence qu'en son absence ; que c'étoit beaucoup qu'elles eussent du respect humain dans le commencement.

A qui sert le respect humain.

Comme l'on se remit ensuite à parler de l'Evangile du jour, une Sœur demanda à ma Sœur Marie de la Nativité de quel nombre des Vierges elle pensoit être ; sur quoi n'ayant pas voulu répondre, une autre Sœur dit qu'elle se croyoit du nombre des folles. Notre Mere la reprit, lui disant, qu'il ne falloit ni dire cela ni le penser, parce que l'Ecriture dit que nul ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine ; c'est-à-dire, que l'amour ou la haine que Dieu a pour nous, est ce qui nous met au rang des sages ou des folles, qui sont les élûes & les réprouvées. Or, comme il faut toujours espérer durant que nous som-

Espérer d'être du nombre des élus.

mes en cette vie, nous devons croire humblement que nous sommes du nombre des sages, puisqu'il n'y a que celles-là qui sont élûes.

LVII. ENTRETIEN.

Le Mercredi 8 Octobre.

LA Mere Angelique avoit bien de la peine à parler ce jour-là ; c'est pourquoi elle ne dit que fort peu de choses, & ce fut sur les leçons de Matines, où l'on avoit lû la défaite des Princes Juifs, qui voulurent combattre sans en avoir eu ordre des Machabées : elle dit que cette histoire faisoit voir la nécessité d'être appellée de Dieu pour réussir en quelque charge ou en quelque entreprise que ce soit. Car ces Princes étoient Prêtres, ce qui leur donnoit pouvoir de ce qu'ils entreprenoient : ils étoient excités & encouragés par l'exemple des Machabées, qu'ils voyoient que Dieu avoit tant favorisés dans le soutien de sa cause & la défense de la loi. C'étoit dans le même sujet qu'ils vouloient donner des preuves de leur valeur, & néanmoins Dieu les rejette, & abandonne leur armée à l'épée des ennemis, qui tuerent deux mille hommes des principaux, & firent un carnage horrible

Nécessité de la vocation.

du commun du peuple. L'Ecriture dit pour raison, que c'est parce qu'ils n'étoient pas de la sémence de ceux par lesquels Dieu vouloit donner le salut à Israël.

Comment on s'ingere dans les saintes entreprises.

1. Mach. 5. 59.

Là-dessus elle dit, qu'à présent c'est le temps où l'on prétend s'ingerer de soi-même ; chacun veut se faire valoir, & se rendre renommé comme ceux-là qui le disoient. La plûpart qui n'osent dire leurs paroles, *Faciamus & ipsi nobis nomen, & eamus pugnare*, le pensent, & les ont dans le cœur. C'est d'où vient que chacun veut prêcher & enseigner les autres ; qu'on se lasse d'obéir & qu'on veut commander ; ce qui fait fonder tant de nouveaux établissemens, parce qu'on tient à gloire de faire quelque chose de nouveau, qui demeurera pour mémoire de soi à la postérité parmi les Religieuses même. Celles qui s'ennuyent de l'assujettissement, établissent de nouvelles Maisons pour commander, & si le temps de leur supériorité n'est pas permanent, quand il finit, elles font d'autres fondations, afin de ne plus goûter de l'obéissance, qui n'est pas capable de satisfaire leur appétit.

A qui appartient le pain de la Vérité.

Comme l'on parloit ensuite des occupations de M. Singlin, que tout le monde vient trouver, Madame de Grevecœur dit, qu'ils venoient manger notre pain ; la Mere lui demanda de quoi elle l'avoit aç-

quis, & ajoûta qu'il étoit à ceux à qui il plaisoit à Dieu de le donner, par la charité qu'il inspiroit à M. Singlin pour les personnes qui en avoient besoin, & que pour ceux qui en profitoient le plus & étoient plus fidéles à Dieu, il leur appartenoit davantage; mais qu'il n'étoit point du tout dû à ceux qui n'en profitoient pas, aussi bien nous que les autres.

LVIII. ENTRETIEN.

Le Samedi 11 Octobre.

PResque toute la Conférence se passa à parler des vertus de M. de S. Cyran. La Mere dit, qu'il falloit bien retenir les trois vertus qu'il nous avoit enseignées, & qui sont marquées dans le Registre mortuaire; que ce qu'elle avoit le plus admiré en lui étoit la continuelle application qu'il avoit à Dieu, le suivant en toutes choses, sans perdre jamais sa présence d'un seul moment; que la véritable & solide vertu est de regarder toujours Dieu, & de le suivre fidélement en toutes ses actions; que si l'on s'étudioit à cela, on retrancheroit beaucoup de choses que l'on fait & que l'on dit, qui sont fort peu nécessaires, ou tout-à-fait inutiles; & que par ce moyen on se procureroit la séparation du monde,

qui est l'une des choses que M. de Saint-Cyran nous a enseignées ; que l'on ne voudroit rien recevoir que de Dieu, & par sa providence divine, pour toutes les choses qu'on pourroit avoir besoin, tant pour le spirituel que pour le temporel.

Dépendre de Dieu en tout.

Une Sœur lui dit, que l'on n'avoit plus ici de Diacre, & si elle n'en chercheroit point ; la Mere lui demanda si c'étoit par elle & par ses soins que l'on en avoit eu un, & que si c'étoit Dieu qui l'avoit donné, c'étoit encore à lui à nous en pourvoir ; que comme il faut tout recevoir de sa main, c'est aussi de lui seul qu'il faut tout attendre, en se croyant même indigne de le demander, & bien plus de le recevoir ; qu'elle ne sçavoit comment elle avoit osé lui faire cette demande ; que pour elle, elle n'auroit jamais la hardiesse de penser qu'il faut avoir un Diacre pour servir notre Eglise ; que c'est l'affaire d'un Evêque de pourvoir de telles personnes. On lui répondit que si l'on attendoit que M. de Paris pensât à nous en donner un, on pourroit bien attendre long-temps : elle répondit, qu'il falloit aussi attendre que Dieu nous donnât quelqu'un qui suppléât à son défaut.

LIX. ENTRETIEN.

Le Dimanche 12 Octobre.

LA Mere nous dit, que nous avions été à la nôce, & qu'il falloit en parler; qu'elle pensoit que nous avions toutes la robe nuptiale, mais qu'elle étoit peut-être bien tachée; qu'il falloit travailler à la blanchir, afin de n'être pas exposées au malheur de celui qui fut rejetté du banquet; que cette robe est la grace & la charité par laquelle nous sommes justifiés & rendus agréables à Dieu: les taches qui y sont, ce sont les habitudes que nous avons contractées en péchant, qui nous demeurent, & contre lesquelles il faut combattre sans cesse pour les diminuer peu à peu, jusqu'à ce qu'elles soient entierement ruinées, & pour lesquelles nous devons toujours craindre, parce que c'est pour cela que l'Ecriture nous dit: *Ne soyez pas sans crainte du péché pardonné.*

Laver sa robe nuptiale.

Eccl. 5. 5.

On lui demanda, si c'est que les péchés pardonnés nous sont de rechef imputés quand nous y tombons: elle répondit que non, mais que c'est que la corruption & l'habitude qui nous demeurent après le péché, nous doit faire craindre d'y retomber, & d'être engagés de nouveau à la

justice de Dieu, & que pour s'en défendre, en sorte qu'on ne soit plus sujet à cette crainte, il faut embrasser les moyens de nous en éloigner, en ruinant en nous cette imperfection : par exemple, une personne qui sera tombée par l'orgueil, ne pourra se délivrer des inclinations qui lui seront demeurées, qu'en s'exerçant dans l'humilité en toutes les manieres qui lui seront possibles; & ainsi des autres péchés qui ont blessé l'ame. Les playes qui en demeurent doivent être pansées soigneusement par des remédes convenables, parce qu'elles sont toujours prêtes à saigner, & capables de nous donner la mort, si nos chûtes se réiterent.

Moyen de remedier aux habitudes.

Une Sœur lui demanda pourquoi il est dit que le royaume de Dieu est semblable à un Roi, &c. Elle expliqua en peu de mots l'Evangile, en disant, comme il est dit dans nos Leçons, que les justes sont le royaume de Dieu; les nôces du fils du Roi, le mariage de Jesus-Christ avec l'Eglise; pour enfanter en elle & avec elle tous les élûs, qu'il appelle à des nôces éternelles qu'il contractera avec chacun d'eux dans l'éternité; que ces nôces seront glorieuses, & que les ames qui y seront appellées seront heureuses. En disant cela, la Mere faisoit paroître qu'eût voulu y être déja.

Nôces éternelles.

Une Sœur lui dit, qu'elle plaignoit bien celui qui n'avoit point été trouvé avec sa robe nuptiale ; que peut-être n'avoit-il pas eu le loisir de la prendre. Car les invités avoient été pris sur les chemins, sans qu'ils s'attendissent d'être conviés à une telle fête. Nous serons de même surprises, répondit la Mere, pour être présentées devant Dieu ; & s'il nous trouve sans cette robe nuptiale, nous serons pour jamais exclus de son banquet : car nul n'y sera reçu sans l'avoir, comme les Vierges, qui manquerent d'avoir de l'huile dans leurs lampes, n'y eurent point d'entrée. Ces deux paraboles nous enseignent une même chose, qui est l'importance qu'il y a d'être toujours prêt pour l'avénement du Fils de Dieu. L'on voit encore dans plusieurs autres endroits de l'Evangile, quel soin Jesus-Christ a eu de nous en avertir. Il n'y a point de doute que celui qui fut condamné, pour n'avoir point cette robe nuptiale, fut surpris, & qu'ayant été convié, lorsqu'il ne s'y attendoit pas, il n'eût pas le loisir de la prendre, & de penser à quel honneur il étoit appellé ; & ainsi il merita justement d'être puni de sa témérité. Il en arrive tout de même à la mort ; on est surpris de la maladie, lorsqu'on y pense le moins, & on ne laisse pas de se présenter hardi-

Etre surpris sans robe nuptiale.

ment à ce divin banquet, où l'homme mange le pain des Anges. On reçoit le saint Viatique, mais le Roi vient pour juger ceux qui se sont assis à sa table sans être parés de la robe nuptiale, & les condamner aux ténébres extérieures. L'on commet bien un aussi grand crime, toutes les fois que l'on s'approche indignement de la sainte Communion : mais on a le loisir d'appaiser le juste courroux de Dieu par la pénitence ; au lieu qu'à la mort il ne donne non plus de temps qu'à celui à qui il dit : *Pourquoi est-tu entré ici sans ta robe nuptiale ?* Il est dit qu'il se tût : car qui pourra répondre à ce Juge terrible à l'heure épouvantable de la mort ? Puis donc qu'elle nous peut surprendre à toute heure, il faut, pour éviter ce malheur, n'être jamais dépourvu de cette robe, afin d'être toujours prêt pour quand il plaira à Dieu de nous convier à ces nôces divines, qu'il fera avec nous dans l'éternité. Car cet homme qui est condamné pour ne l'avoir point eû, n'est pas excusable de ce qu'il a été surpris, parce qu'il la devoit avoir.

Se préparer à la mort.

Matt. 22. 12.

Ensuite la Mere changeant de discours, sans qu'on lui demandât rien, fit voir combien aussi il est important d'être toujours prêt non-seulement à nous approcher de Dieu par la mort, mais aussi à le

Importance de profiter des afflictions

recevoir, quand il s'approche de nous par l'affliction. Elle rapporta là-dessus qu'un jeune gentilhomme, fort accompli & de grande espérance, avoit été tué depuis peu en sa premiere campagne, & que ses pere & mere, qui en avoient été idolâtres, en étoient si extrêmement affligés, qu'ils étoient inconsolables & prêts de perdre l'esprit; qu'on lui avoit dit que ces personnes avoient eû de continuelles prospérités depuis vingt ans. Sur quoi elle dit, que les afflictions extraordinaires que Dieu nous envoye, sont le pas où il nous attend pour conclure notre prédestination ou notre réprobation; qu'il n'y a rien qui sanctifie plus une ame qu'une perte sensible, reçue patiemment comme de la main de Dieu; que ce qu'elle appelleroit perte pour nous, seroit, par exemple, la mort de M. Singlin, parce que, ajouta-t-elle, ce seroit offrir à Dieu l'intime de son cœur & tout ce que l'on a de cher dans la vie; & c'est aussi ce que Dieu demande & ce que l'on est obligé de lui donner, quand il le veut; autrement c'est commettre une ingratitude extrême, de refuser à Dieu ce qu'il nous auroit prêté pour notre profit. Car c'est tout de même que si on avoit prêté vingt mille écus à une personne, qu'on auroit vûe en grande nécessité, & qu'après

qu'elle s'en feroit fort enrichie, quand on viendroit à lui redemander la somme, elle fit difficulté de la rendre; ce qui seroit une ingratitude odieuse à tout le monde. Car on lui demande ce qui n'est point à elle, & qu'on lui a prêté par miséricorde, pour la tirer de la pauvreté. Or c'est agir de la même sorte avec Dieu, & même c'est faire encore pire: car c'est faire plus d'état du don que de celui qui le donne, comme s'il n'étoit pas assez puissant pour nous rendre ce qu'il nous retire, ou qu'il manquât de bonté envers nous pour vouloir notre bien, lui qui nous a aimés d'une charité éternelle, & qui fait toutes choses pour le bien de ses élus. Car c'est pour leur bien même qu'il les prive des personnes, qu'il leur avoit données pour les conduire, afin qu'ils ayent occasion de lui offrir quelque chose, & de lui rendre la reconnoissance & l'hommage qu'ils lui doivent. C'est le plus grand effet que peut produire la plus excellente & plus sainte conduite du monde, & sans cela elle n'a rien fait du tout, & a été entierement inutile, parce que faute de cette disposition, il arrive qu'une ame, qui n'est point soumise à la volonté de Dieu, & qui ne s'attache point à lui uniquement, tombe dans la tristesse & ensuite dans le découragement & la tié-

On fait plus d'état du don que du donateur.

Comment on en est puni.

deur, qui l'éloigne de plus en plus de Dieu. Au lieu qu'une personne, qui recevroit, comme il faut, une telle perte, disant comme le saint homme Job : „ Le Seigneur me l'avoit donné, & c'est „ lui qui me l'a ôté : „ Mon Dieu m'est toutes choses, & c'est lui qui est la source de tous mes biens ; c'est lui de qui j'ai tout reçû, parce que c'étoit lui qui me donnoit par cette personne ce que j'avois besoin ; il peut donc me continuer son assistance, & je lui serai à jamais redevable de tous les biens qu'il m'a faits. Je crois indubitablement ou que Dieu sanctifieroit cette ame par lui-même, ou qu'il la pourvoieroit d'une conduite aussi sainte que la premiere, pour la faire croître en grace & en vertu ; car ce n'est pas assez pour nous avancer que d'avoir une excellente conduite, il faut que Dieu nous fasse la grace d'en profiter, faisant bon usage des biens que nous recevons, puisque les Supérieurs & les Conducteurs sont pour nous ce que nous sommes envers eux. Ils n'ont de grace pour nous, qu'autant que nous sommes dignes d'en recevoir, & il n'y a que Dieu qui nous puisse rendre telles que nous devons. C'est en ces grandes occasions qu'il faut pratiquer la foi, l'espérance & la charité : la foi, en adorant Dieu, & lui rendant par une

Comment nos Supérieurs nous sont utiles.

parfaite soumission, le plus grand hommage que nous soyons capables: l'espérance, en nous jettant entre ses bras par une entiere confiance au soin paternel qu'il a de nous : & la charité, en protestant qu'on ne veut s'attacher qu'à lui seul, pour l'aimer immuablement dans tous les événemens que sa divine Providence permettra, disant avec son Prophéte : "Le Seigneur sera mon partage pour l'éternité :" *Et diligam te, Domine, fortitudo mea.* Peut-être que Dieu ne sanctifieroit pas seulement une ame, qui seroit dans cette disposition, mais qu'il la confirmeroit en grace comme les Anges, qu'il y a confirmés après l'expérience de leur fidélité. Car auparavant que saint Michel & ses Anges eussent combattu ceux qui s'opposoient à Dieu par leur orgueil, ils ne possédoient pas Dieu parfaitement, ni avec une entiere assurance; mais ayant été trouvés fidéles dans l'occasion, & ayant vaincu les superbes, qui les eussent voulu tirer à leur parti, ils mériterent d'être confirmés en grace pour l'éternité. Aussi une ame qui n'a point de contrarieté, & qui jouit en paix de ce qu'elle aime & chérit, quand ce seroit saintement, elle ne donne point à Dieu des preuves de sa fidélité & de son amour pour lui; mais quand elle porte constam-

Ps. 17. 1.

Moyen d'être confirmé en grace.

ment les occasions fâcheuses qu'il lui fait naître, étant toujours disposée à toutes ses volontés, c'est alors qu'elle mérite beaucoup devant lui. Conduite dans les temps fâcheux.

On lui dit que pour cela il falloit avoir une grande vertu, & comment on y pouvoit arriver? Elle répondit, que c'étoit en la demandant à Dieu, lui disant avec son Prophéte: *Domine, miserere nostri: te enim expectavimus;* que l'on demande à Dieu qu'il soit notre bras au matin, & notre salut au temps de la tribulation, parce que c'est principalement en ce temps-là que nous avons besoin qu'il nous sauve du péril où nous sommes, s'il ne nous soutient par son puissant secours. Isai. 33. 2.

Une Sœur lui dit, qu'il sembloit qu'elle eût étudié tout cela pour nous le dire, que néanmoins on sçavoit bien qu'elle n'y pensoit qu'en le disant. Elle répondit, qu'il étoit vrai qu'elle ne l'avoit pas préparé pour nous le dire, mais qu'elle s'occupoit si fort de ces pensées, qu'il lui étoit bien aisé d'en parler.

Une autre lui dit, qu'elle pensoit qu'elle avoit reçu la mort de M. de S. Cyran dans cette disposition; elle lui dit, qu'il étoit vrai que Dieu lui avoit fait la grace de la porter avec une grande paix; qu'en sa vie elle avoit perdu plusieurs personnes, qui lui étoient extrêmement chéres, & qu'elle

ne se souvenoit point de s'être jamais troublée de toutes ces pertes.

LX. ENTRETIEN.

Le Lundi 23 Octobre.

Reserve à blâmer.

COMME l'on parloit de quelques Religieuses Carmelites, la Mere dit, qu'elle les estimoit beaucoup, comme étant de très-bonnes Religieuses; qu'il ne falloit point blâmer la somptuosité de leurs bâtimens & des dorures, qui sont dans leur Maison & dans leur Eglise, parce qu'elles ont des personnes, qui les leur conseillent comme des choses destinées au service de Dieu & à la pieté, & qu'ils appellent cela, *dépouiller l'Egypte*; que si nous avions les mêmes conseillers, cela nous plairoit bien aussi, puisque, lorsqu'on tâche de nous faire aimer le contraire, nous ne laissons pas d'aimer tout ce qui est beau, agréable, & commode.

Ensuite l'on rapporta ce que dit saint Denis de l'état, où doivent être ceux, qui sont dignes de participer aux divins Mystères; & comme après avoir marqué ceux qui en sont indignes, il ajoute que, pour y participer dignement, il faut être tellement purifié de tout défaut & im-

perfection, que l'on soit comme tout divinisé pour s'unir à Dieu, comme le semblable avec son semblable, au moins autant que la foiblesse humaine en est capable; & conclut en disant que tous ceux, qui n'ont pas encore parfaitement surmonté les déréglemens de leurs passions, en devenant maîtres d'eux-mêmes, qui n'aiment pas Dieu d'un amour pur & sans mélange, & enfin tous ceux qui ne sont pas entierement parfaits, sont indignes d'avoir part aux divins Mystères.

Pureté pour les saints Mystères.

La Mere Angelique ayant écouté tout cela, dit, qu'il étoit vrai, & que S. Denis n'avoit rien dit de trop, parce que l'on ne peut avoir assez de pureté pour s'approcher des saints Mystères & de la sainte Communion; mais qu'il y a deux manieres de s'en approcher: l'une comme fort, avec les qualités de perfection que demande saint Denis, pour recevoir dans ce Sacrement, qui est la nourriture des forts, une force nouvelle; & l'autre, que l'indulgence de l'Eglise a accordée aux foibles, qui est de le recevoir comme malade & infirme, pour en être fortifié & guéri des playes que le péché nous a laissées: que si on le reçoit longtemps de la sorte, c'est un grand sujet de craindre, & il s'en faut beaucoup humilier.

Deux manieres de s'en approcher.

Elle parla ensuite de ce que dit le même saint Denis des énerguménes, qu'il sépare des saints Mystères, sans qu'ils ayent péché; mais parce que la foiblesse de leur esprit les a rendus susceptibles des illusions du démon; disant sur cela, que ceux qui se laissent aller aux distractions, que cet esprit malin leur suggére, ne sont guères plus dignes des Mystères sacrés que les énerguménes; mais néanmoins qu'il ne faut pas laisser d'aller à la sainte Communion avec simplicité, en faisant tout ce que l'on peut pour s'en rendre digne, ou pour le moins, afin qu'on n'en soit pas indigne; que nous ne devrions point avoir d'autre soin que de nous y bien préparer, & rendre à Dieu des actions de graces pour avoir eu le bonheur de le recevoir.

L'assistance c'est l'adoration perpétuelle du saint Sacrement. Il y avoit toujours deux Religieuses.

Après quelques autres discours, l'on vint à parler de l'endroit des Constitutions où il est dit qu'il ne faut être à l'assistance que pour adorer Dieu : sur quoi on lui demanda si quand l'esprit de Dieu nous porte à nous entretenir dans des sentimens de componction & d'anéantissement à la vûe de [illegible] miseres, nous devons les rejetter pour nous occuper à rendre nos hommages & nos devoirs à ce Mystère, selon qu'il nous est ordonné. Elle répondit : Il ne faut aller à l'assistance que pour adorer Dieu, lui rendre

nos hommages, & prier pour l'Eglise, selon la fin de nôtre Institut; mais si le S. Esprit nous donne d'autres pensées, il les faut suivre; c'est assez de la premiere intention, & qu'elle nous ait occupé quelque temps à rendre nos devoirs à ce divin Sacrement. L'on n'est point alors en doute si l'on doit suivre l'esprit de Dieu dans les dispositions où il nous pousse, parce qu'il remplit l'ame, en sorte que lui-même agissant en elle, cette ame n'a plus d'autres pensées que celles qu'il lui donne, & ne se souvient pas même si elle a d'autres devoirs qui la doivent occuper d'une autre maniere. C'est la marque qu'il faut prendre pour connoître si la disposition que l'on a étant à l'assistance, de s'entretenir dans la vûe de soi-même & de ses besoins, plutôt qu'à rendre les hommages qu'on doit en ce temps-là au saint Sacrement, est un mouvement de l'esprit de Dieu. Car l'amour-propre nous fait aimer de penser à nous, & de demander à Dieu nos besoins: ce qui est fort bon en un autre temps que celui de l'assistance; mais si Dieu nous le veut donner pour celui-là, il fera que nous le suivrons sans crainte: que si l'on en a en cela, il faut suivre le plus sûr, qui est d'entrer dans l'exercice de nos devoirs, selon qu'ils nous sont marqués dans les Constitutions.

Suivre l'esprit de Dieu. Quelles en sont les marques.

Pour ce qui est de n'y point dire de l'Office, ce n'est pas que ce ne soit la plus excellente loüange que l'on puisse rendre à Dieu ; mais parce qu'il est d'obligation aussi bien que l'assistance, il ne faut pas les prendre l'un pour l'autre pour abréger le temps que nous devons employer à louer Dieu, si ce n'étoit que l'on n'eût point du tout eu le loisir de dire l'Office ; car il vaudroit mieux le dire en faisant l'assistance, que de l'omettre, ou le dire aux heures indues, ou trop à la hâte.

Ce que c'est que la paix de Dieu.

Phil. 4. 7.

Ma Sœur Marie de la Nativité demanda à la Mere ce que vouloit dire cette parole : *La paix de Dieu surpasse tout sentiment*, & quel sentiment c'est qu'elle surpasse. La Mere lui répondit, que cette paix surpasse tout sentiment en deux manieres, parce que le plaisir qu'elle donne surpasse infiniment le sentiment de tout autre plaisir & de toute autre joie ; & que le Prophéte en avoit goûté quelque chose, quand il disoit : *Renuit consolari*, &c. & elle surpasse aussi tout sentiment ; en ce qu'elle est la béatitude de ce monde pour les ames qui la possédent, comme leur béatitude souveraine & éternelle sera, lorsqu'on leur dira : Entrez en la paix aussi bien qu'en la joie de notre Seigneur. Car en Dieu la paix & la joie sont la même chose, & on peut dire de cette paix que Dieu don-

ne à l'ame dès cette vie, ce qui est dit de celle de la gloire, *que nul œil n'a vû, ni l'oreille n'a point entendu, & le cœur de l'homme n'a pû comprendre*, &c. 1. Cor. 2. 9.

Ma Sœur de la Nativité repliqua qu'elle étoit ravie de cette explication, & qu'il y avoit du plaisir à s'entretenir de la parole de Dieu, qui est si admirable & qui remplit de tant de consolations; la Mere Angélique lui dit, que ce n'étoit pas tout que d'aimer l'entretien de ces paroles divines de l'Ecriture sainte, mais qu'il faut qu'elle opere des effets; qu'elle n'est pas seulement pour notre consolation, mais aussi afin de nous encourager au travail; qu'il est dit que la parole de Dieu est *une épée à deux tranchans*, parce qu'elle est notre soutien au temps de la paix & de la consolation, & notre défense dans celui du combat & de la peine. Elle nous console & nous fortifie, afin que nous ne refusions pas le travail; que ce n'est donc pas l'aimer comme il faut que de ne pas suivre ce qu'elle enseigne; qu'il faut ou que cette épée retranche de nous ce qui lui est opposé, ou que nous soyons retranchés par elle.

Effets de la parole de Dieu.

Hebr. 4. 12.

Retranchemens qu'elle fait.

La même Sœur lui dit, que le Pere Honoré de Champigny avoit dit un peu devant sa mort, que l'esprit lui défailloit, & que cela lui faisoit peur; à quoi la

Capucin mort à Chaumont en Bassigni en odeur de sainteté.

Mere répondit, que bien souvent l'esprit de la grace nous manque, & nous marchons dans les ténébres, si nous n'avons recours à celui qui est notre lumiere; qu'il
Ps. 70. 18. lui faut dire avec David : *Ne projicias me in tempore senectutis.* Ne m'abandonnez pas, Seigneur, au temps que l'esprit me manque, qu'il dit dans le temps de la vieillesse, c'est-à-dire dans le temps de la langueur & de l'affoiblissement, parce que nous y sommes tous sujets; qu'il faut
Ps. 6. 2. dire aussi; *Miserere meî, Domine, quoniam infirmus sum*, avec cet autre verset : *Ego in flagella paratus sum*, &c. Car il faut excepter l'état de souffrance où nous met la tentation & l'affoiblissement, en représentant à Dieu ce que nous sommes, afin qu'il nous soutienne & nous donne la rosée de sa grace, que nous lui devons demander comme faisoit celui qui lui di-
Ps. 142. 6. soit : « Mon ame est devant vous, Sei- „ gneur, comme une terre sans eau. „

Une autre fois cette même Sœur demanda à la Mere ce que signifie ce mot
Ps. 44. 14. 15. du Pseaume, *in fimbriis aureis*, &c. qui suit ces paroles : *Omnis gloria filiæ regis ab intus*; elle lui répondit, que cette parole venoit fort bien ensuite de cette premiere, & que les dernieres qui sont, *cir-*
Vêtement de la charité. *cumamicta varietatibus*, ne doivent pas en être séparées, parce que tout cela n'ex-

plique qu'une même chose, qui est ce vêtement glorieux dont la fille du Roi souverain est parée, qui n'est autre chose que la charité ; qu'il est dit que sa beauté & sa gloire est au-dedans, parce que cette excellente & admirable vertu prend naissance dans le cœur, & que c'est aussi là qu'elle s'entretient, se nourrit & s'accroît par les communications secrettes qu'elle a avec son bien-aimé, & par les faveurs qu'elle reçoit de lui ; mais que cette robe ne doit pas seulement couvrir l'intérieur, qu'il faut que toutes les opérations extérieures que l'ame produit en soient revêtues ; que c'est ce que signifie ce mot, *in fimbriis aureis ;* car la charité, qui est cet or, doit être aussi bien la fin que le principe de toutes nos actions ; c'est-à-dire, que c'est elle qui les doit commencer, continuer & finir ; qu'elle est le couronnement de toutes les autres vertus, qui sont entendues par ces mots, *circumdata varietatibus*, parce qu'elles sont comme des fleurs d'une admirable variété, qui embellissent cette robe précieuse.

Fin & principe de tout bien.

*

LXI. ENTRETIEN.

Le Vendredi 17 Octobre.

Demander à faire pénitence.

LA Conférence se fit à l'Infirmerie. Comme l'on demandoit à ma Sœur Marie-Antoinette si elle ne souhaitoit point la mort, la Mere dit qu'il ne falloit pas la désirer, parce qu'il n'y a rien qui doive tant être demandé à Dieu que le temps de faire pénitence.

On lui répondit que l'on ne la faisoit point, parce qu'encore qu'on le désire, notre foiblesse & notre fragilité est si grande, que nous nous en éloignons toujours par des relâchemens & par des fautes. La Mere répliqua, que pour cela on ne laisse pas de faire pénitence quand on le veut, & que cette pénitence sert à effacer les fautes passées, & aussi les présentes.

On lui demanda si les actions de pénitence qu'on fait, & qui sont d'obligation, comme d'aller à Matines, &c. sont de quelque valeur, quand on les fait avec tant de négligence qu'on ne s'en acquitte presque qu'à demi : par exemple, quand on va à Matines si fort endormie qu'on n'a presque point d'attention. Elle répondit que ce qui est purement de l'infirmité humaine n'est pas un péché ; si on est si fort

Infirmité humaine n'est pas un péché.

fort endormie, on n'y peut que faire; & quand on se laisseroit emporter jusques-là, que si ce n'étoit pas crainte d'être surprise & humiliée, on doute si on iroit. Ce n'est pas, dit-elle, que ce ne fut une faute, & bien grande, de n'y aller que par ce seul motif; mais il n'y a pas de danger de l'avoir en partie. Car saint Benoît même l'entend, quand il ordonne des pénitences humiliantes à ceux qui ont manqué, afin, dit-il, qu'ils craignent. En effet, la crainte des créatures est fort bonne, particulierement à ceux qui n'ont pas encore acquis ce dégré de charité qui met l'ame dans cet heureux état de liberté qui l'affranchit, en sorte qu'elle n'a plus de loi, parce que celle de l'amour lui tient lieu de toutes les autres, & la met au-dessus de toute crainte, par celle qu'elle a de déplaire à celui qu'elle aime. Mais hors cette perfection, qui ne permet pas d'avoir des craintes humaines, c'est plutôt une très-bonne marque de l'avancement d'une ame, quand elle a de la crainte; car il n'y en a point de pires que ceux qui n'en ont point, qui prennent le frein aux dents, & qui disent: Je serai tancée, il faudra en dire ma coulpe, on me donnera pénitence; mais n'importe, je ne m'inquiéte pas, arrive qui pourra. Il n'y a point d'état qui soit pire que celui-là. C'est

Crainte des créatures, bonne à ceux dont la charité n'est pas parfaite.

Marque de réprobation.

une marque de réprobation ; car on ne peut rien eſpérer de bon d'une ame qui a ſecoué le joug.

Eſprit de pénitence à demander.

Une Sœur lui demanda comment il falloit faire pour entrer vraîment dans la pénitence, lorſqu'on reſſent tant de foibleſſes qui s'y oppoſent ; elle dit qu'on ſeroit vraye pénitente, en demandant continuellement à Dieu qu'il nous en donne l'eſprit, & nous faſſe la grace de l'accomplir pendant que nous ſommes en ce monde.

Des Sœurs continuerent de dire qu'elles ſouhaitoient d'être en Purgatoire : elle leur dit qu'elle avoit eu autrefois le même déſir, mais qu'elle ne le ſouhaitoit point du tout ; qu'il falloit bien mieux accomplir ſa pénitence en ce monde-ci qu'en l'autre, parce qu'elle eſt bien plus courte ici, & fait acquérir du mérite ; & que ſi les ames du Purgatoire étoient capables d'avoir des déſirs, elles n'en auroient point d'autres que de pouvoir retourner en leurs corps pour faire pénitence, & ſervir Dieu en cette vie, ſi c'étoit ſa volonté.

Déſir du Purgatoire, ce qu'il en faut penſer.

Une Sœur lui dit, qu'il lui ſembloit que ſi elle étoit en Purgatoire, elle ne voudroit point revenir en ce monde. La Mere lui répondit, que ſi elle étoit en Purgatoire, elle ne diroit pas qu'il y fait

meilleur qu'ici, parce qu'elle seroit plus sage qu'à présent.

Une autre lui allégua l'histoire de cet homme qu'un Saint avoit ressuscité pour répondre à des imposteurs qui demandoient qu'on les payât, l'ayant été déja, lequel pria le Saint qui l'avoit ressuscité de le faire retourner en son repos, pour preuve que ce repos-là étoit plus heureux que celui de ce monde. Elle repartit, qu'il avoit demandé de retourner, parce qu'il sçavoit que c'étoit la volonté de Dieu, que les ames du Purgatoire y sont parfaitement soumises. La volonté de Dieu, repos de l'ame.

Des Sœurs qui ne comprenoient point ce qu'elle disoit si clairement, lui demanderent comment il étoit possible que ces ames, qui sont parfaitement soumises à Dieu, & qui sont certaines de leur salut, voulussent rentrer dans les miseres de ce monde, au hasard de s'y perdre. Elle répliqua, qu'elle ne disoit pas que ces ames en ont le désir, mais que si elles étoient capables d'en avoir, & qu'elles sçussent que ce fût la volonté de Dieu qu'elles revinssent au monde, ce seroit toute leur joie, d'avoir moyen d'accomplir ce qu'elles regrettent ou regretteroient de n'avoir pas fait : car pour ce qui est de leur salut, elles en ont assurance, puisque tous ceux qui sont en Purgatoire sont élus; Soumission dans le Purgatoire.

& que cela étant, elles n'auroient pas sujet de craindre les périls de se perdre en s'engageant de nouveau dans cette vie voyagere, puisqu'elles sçavent qu'il est impossible qu'aucun des élus périsse.

Preuves du Purgatoire.

On lui demanda encore s'il étoit bien certain qu'il y eut un Purgatoire, & en quel endroit de l'Ecriture on en parloit. La Mere répondit, qu'encore que l'Ecriture ne le dît pas expressément, il étoit indubitable qu'il y en a un; que tous les Conciles le témoignent, & que la tradition de l'Eglise & les prieres qu'elle ordonne pour les morts, qui sont en coutume dès le temps de saint Denis, qui en parle dans un de ses Livres, sont des témoignages suffisans pour le faire croire.

Ma Sœur Marie-Antoinette rapporta sur ce sujet le passage de l'Evangile, où notre Seigneur dit que *celui qui peche contre le Fils de l'homme il lui sera pardonné; mais que celui qui péchera contre le saint Esprit, il ne lui sera pardonné ni en ce monde ni en l'autre.* La Mere Angelique dit, que c'étoit cela qui prouvoit qu'il y avoit un Purgatoire, puisqu'autrement il n'y pourroit avoir de péchés pardonnés en l'autre monde. Elle ajouta, que ces péchés contre le saint Esprit, qui ne peuvent obtenir pardon, c'est l'impénitence finale, ou bien, comme d'autres disent, ce sont

Matt. 12. 31.

Ce que c'est que le péché contre le saint Esprit.

des péchés si grands, qu'ils ne peuvent être expiés en ce monde. C'est pourquoi il faut nécessairement qu'ils soient purgés par le feu du Purgatoire.

On lui fit encore une autre question sur le même sujet du Purgatoire, mais sans l'écouter, elle témoigna qu'elle ne sçavoit ce que c'étoit que de trouver de l'opposition à tout ce qu'elle entendoit dire de bon & de saint, qui n'est point contre le sentiment de l'Eglise ; mais qu'elle aimoit particulierement tout ce qui tend à faire connoître la souveraine grandeur de la majesté de Dieu, & la bassesse & misére de la créature, & combien elle est obligée de craindre & d'honorer celui qui l'a créée ; que quand elle pensoit que nous sommes devant Dieu comme de petits cirons, elle ne trouvoit pas qu'il y eut lieu de s'étonner de ce qu'il y a beaucoup d'excellence en Dieu, que nous ne connoissons pas, ni les fins où tendent ses divines volontés, parce que tout ce qui est en Dieu nous doit surpasser infiniment, puisque nous ne sommes rien devant lui ; que c'étoit son plaisir d'adorer Dieu dans cette infinité de grandeurs incompréhensibles à nos esprits ; qu'à présent on traite si indignement les vérités de Dieu, qu'on veut les faire tomber sous les sens, & ce qu'on ne

Bassesse de la créature vis-à-vis de la grandeur de Dieu.

peut comprendre on le réprouve.

Les habitudes servent de bourreau.

Elle ajouta : Ce qui fait que je crains à présent beaucoup le Purgatoire, c'est parce que j'ai appris que l'habitude des passions demeure aux ames pour leur servir de bourreau, qui est ce que je trouve le plus horrible de tous les tourmens. Ce n'est pas que ces habitudes rendent la volonté rebelle à Dieu, mais elles demeurent pour faire payer à l'ame la négligence qu'elle a eu de les dompter : que si en ce monde on a été possédé d'une passion d'orgueil, d'ambition, d'envie, ou de colére, cette même habitude demeurera dans l'ame pour la tourmenter & la déchirer cruellement ; & elle sera d'autant plus violente que l'ame, après la décharge de son corps, est plus subtile & plus forte. C'est pourquoi elle les sent bien plus vivement ; & comme elle sçaura que c'est par sa faute, & qu'elle se souviendra & verra clairement toutes les inspirations qu'elle a reçûes de Dieu, tous les moyens qu'il lui a donnés pour s'avancer dans la vertu, les avertissemens & les corrections qu'elle a reçues de ceux qui la conduisoient, & enfin toutes les choses qui lui pouvoient servir, dont elle a négligé de faire usage, à cause dequoi elle a été livrée à cet ennemi domestique pour subir de si rigoureux supplices ;

te sera là l'extrême affliction de cette ame dans le Purgatoire, & qui est bien juste. C'est pourquoi on devroit beaucoup appréhender d'y tomber. Le moyen de l'éviter, c'est de travailler soigneusement à la mortification de nos passions : car si nous les pouvons tuer, pendant que la vie nous est donnée pour travailler à notre salut éternel, elles ne pourront pas nous nuire après notre mort. Mais pour cela il faut les combattre sans cesse, & tâcher de remporter tous les jours quelque victoire sur soi-même. Mon Dieu, que nous sommes peu sensibles pour les maux de nos ames ! Si quelqu'une de nous avoit un ulcere qui se pourrit & sentit mauvais, quand elle manqueroit à le panser, elle trouveroit fort bon & remercieroit quand on l'avertiroit d'y soigner ; & pour une maladie de l'ame qui est bien plus dangereuse, on n'a pas le courage d'y appliquer les remédes, & on se fâche bien souvent des charitables avertissemens qu'on nous en donne : ce n'est pas le moyen de guérir & de s'avancer.

Combattre sans cesse ses passions.

Recevoir les avis de bon cœur, & panser ses ulceres.

Comme on lui témoigna que cela étoit bien vrai, elle continua : Mettons donc la main à l'œuvre tout de bon ; qu'on se mortifie tous les jours, afin de gagner quelque chose, & tâcher de guérir les maladies de nos ames. Si quelqu'une ou-

blie de panser son ulcere, comme par exemple, celui de la colere en s'y laissant emporter, qu'elle trouve bon qu'on l'avertisse qu'il sent mauvais, & qu'il faut qu'elle mette quelque chose qui tempére l'ardeur de son émotion, de peur que ce feu ne vienne à croître, & n'envenime davantage sa playe. Nous sommes bien malheureuses, si nous n'avons pitié de nous-mêmes.

LXII. ENTRETIEN.

Le Samedi 18 Octobre.

A L'ENTRE'E de la Conférence, la Mere Angelique dit aux Sœurs la mort de M. de Calaghan; sur quoi une ayant dit que le Pere B..... en seroit bien aise; elle répondit qu'il étoit encore bien plus aise, parce qu'il étoit en Paradis, & qu'il n'avoit point été dans ces lieux souterrains, dont on avoit parlé le jour d'auparavant. Il y en eut qui lui dirent que cela les avoit bien épouvantées, & sur-tout ce qu'elle avoit dit des habitudes des passions qui demeurent aux ames. Elle répondit qu'il falloit tâcher de s'exempter de ces peines, en vivant de telle sorte qu'on n'eût pas besoin de Purgatoire au sortir de ce monde.

On lui demanda comment cela se pouvoit faire, & que cela sembloit impossible. Elle répondit, qu'il n'étoit point impossible avec la grace, qu'elle peut tout en nous, & que nous pouvons tout avec elle; qu'il y a eû de grands pécheurs que Dieu a si parfaitement convertis à l'heure de la mort; & si bien purifiés par l'infusion de sa grace, qu'ils n'ont point eu besoin de Purgatoire; qu'il faut tout espérer de la miséricorde de Dieu & de cette grace puissante; qu'encore qu'il ne faille pas prendre assurance sur ces miracles extraordinaires de la grace, néanmoins il n'en faut pas désespérer; & quand il plaira à Dieu de nous la donner, elle nous pourra sanctifier si parfaitement que nous n'aurons point besoin de Purgatoire.

La grace convertit parfaitem.nt.

Ne jamais désespérer.

La même Sœur lui demanda encore comment cela se faisoit. Elle répondit, qu'il opéroit dans le fond de nos cœurs, & que pour le mériter il faut faire usage de la grace, qui nous est donnée, & employer les puissances que Dieu nous donne pour nous porter au bien.

Ma Sœur Marie de la Nativité l'interrompit pour expliquer cette parole dans son sens mystique. La Mere lui répliqua, que c'étoit bien dit qu'il falloit faire usage de la grace, en laissant les œuvres hu-

maines pour en faire de divines; mais qu'elle vouloit lui apprendre un secret, qui étoit de faire les bonnes œuvres finement, comme dit S. Paul, *cautè ambulantes*. Car l'esprit malin nous prend de tout biais, & ce qui le ravit davantage, c'est quand nous avons de la complaisance en nous-mêmes, parce qu'elle nous enleve tout ce que nous pensions avoir. Que pour elle, en disant qu'il faut faire usage de la grace, elle désiroit qu'on entendit bien en quoi consistoit cet usage, qui n'est pas d'avoir des pensées sublimes, & de hautes spéculations, ni des extases; mais de nous faire mourir tous les jours à nous-mêmes, & de ruiner toutes nos passions & inclinations; que la grace ne nous est pas donnée pour nous faire plaire à nous-mêmes, mais pour détruire entiérement ce que nous sommes pour nous rendre de nouvelles créatures; & si elle n'agit en nous de la sorte, non-seulement elle se perd, mais aussi elle nous perd. Si donc, dit-elle, on voit une personne qui devienne de plus en plus mortifiée, humiliée, & toute autre qu'elle n'étoit, selon son naturel & ses inclinations, il faut croire indubitablement que c'est la grace qui operé en elle, & qui anéantit cette ame en elle-même afin d'y prendre force & vigueur. C'est là de quelle sorte il faut

Ephes. 5. 15.

Faire usage de la grace, ce que c'est.

coopérer à la grace, & c'est le seul moyen de la conserver : car elle est comme un feu qui s'éteint, si on ne lui donne de la matiere à consumer. C'est ce que saint Paul nous apprend, quand il dit que la *grace n'a point été vaine en lui*, parce que, dit-il, *je châtie mon corps* pour l'assujettir à l'esprit, *de peur qu'après avoir prêché les autres je ne sois moi-même réprouvé.* 1. Cor. 9. 27.
Si on ne coopére à la grace en cette maniere, elle se perd, ou bien on est dans l'illusion si on la croit avoir sans cela, parce qu'il est impossible qu'elle opere son effet, qui est de nous unir à Dieu, & de faire régner son esprit en nous, si elle ne ruine & ne détruit entiérement notre propre esprit & tout ce que nous sommes de nous-mêmes. En un mot la grace nous est donnée pour détruire tout ce qui est humain, afin de nous rendre divines par l'union qu'elle nous fait avoir avec Dieu : & enfin elle nous doit donner plus de crainte & d'horreur du péché que nous n'en avons des araignées ; car il n'y a rien de si sale & de si horrible à nos yeux, que le péché ne le soit incomparablement plus à ceux de Dieu.

La grace donnée pour détruire tout l'humain.

Ma Sœur Marie de la Nativité changeant là-dessus de discours, vint à parler d'extases ; sur quoi la Mere lui répondit ; Il y en a de trois sortes ; la premiere est

Trois sortes d'extases.

de Dieu, la seconde de nous-mêmes, & la troisiéme du démon. Celle de Dieu est une grace extraordinaire & gratuite, où l'on ne peut parvenir de soi-même, & qu'il ne faut point désirer. Celle qui vient de nous-mêmes est bonne, nous devons tâcher de l'avoir, & nous pouvons nous y mettre de nous-mêmes, c'est-à-dire, par la grace commune que nous avons. Car quand je dis que nous pouvons quelque chose de nous-mêmes, je n'entends pas sans la grace, puisqu'il est certain qu'on ne peut rien sans elle; mais je veux dire que nous le pouvons sans une grace extraordinaire, à quoi il ne faut point prétendre. Cette extase donc, que je dis que nous pouvons avoir si nous voulons, est celle de la foi & de la charité par un profond abaissement de nous-mêmes devant Dieu, en considérant sa grandeur divine & sa plénitude de sainteté & de perfection dans une vûe au-dessus de toutes vûes; ce qui nous doit faire anéantir dans l'abysme de notre cœur: car il y a en nous un abysme, & nous devons nous y mettre en la présence de cette sublime majesté. C'est un silence du cœur & de l'esprit, qui ne fait qu'adorer & admirer cette essence souveraine & incompréhensible. C'est être comme sainte Madelaine aux pieds de Jesus-Christ, qui écoute en

Extase très-possible.

paix & en silence ce qu'il dit. Pensez-vous qu'elle fît des questions à notre Seigneur ? point du tout. Elle l'écoute seulement dans un silence profond & une paix divine. C'est l'état où elle a été durant les trente années de sa solitude, toujours adorant Dieu, l'écoutant, & l'admirant. C'est un état de béatitude commencée; car les Saints n'ont rien autre chose à faire dans le ciel, que de louer & adorer Dieu éternellement. Les extases qui viennent du démon, c'est quand on est séduite par lui. Extases du démon.

Sur un autre sujet, une Sœur demanda à la Mere comment les petits enfans ressusciteront, puisque leurs corps deviennent en eau après leur mort, & que les os demeurent aux corps des grandes personnes. Elle répondit, qu'ils ressusciteront en leur propre corps aussi-bien que les autres, comme Dieu ressuscitera tous ceux qui auront été brûlés, & mangés des bêtes, & même que tous les corps doivent être réduits en poudre, parce que la parole de Dieu est véritable : *Tu es poudre*, *& tu retourneras en poudre.* Gen. 3. 19.

Une autre lui dit, que la puissance de Dieu seroit admirable en la résurrection, qu'il nous donneroit des corps nouveaux. Elle répondit, que ce ne seroit point des corps nouveaux que nous aurions, mais

Job. 19. 26. les nôtres propres, comme dit Job : *Et in carne mea videbo Deum, &c.* Que la résurrection n'est pas une merveille moins grande & moins admirable que la création. Comme il n'appartient qu'à Dieu de tirer les créatures du néant, il n'y a que lui aussi qui ait la puissance de les ressusciter ; & il ne faut pas vouloir pénétrer les moyens dont se sert cette puissance souveraine pour opérer de si grandes merveilles. Tout ce qu'il fait est au-dessus de la capacité humaine, est incompréhensible à nos esprits : car si nous sommes devant Dieu comme de petites fourmis, est-il étrange que nous ne puissions le connoître, ni la grandeur de ses conseils ? Les fourmis ne peuvent connoître les pensées des hommes, ni juger de leurs actions : or, il y a beaucoup moins de comparaison entre Dieu & nous que non pas entre nous & les fourmis. Car encore qu'elles soient au-dessous des hommes, elles ont cela de commun avec eux qu'elles sont aussi créatures ; mais des hommes à Dieu, il n'y a nulle proportion. Il faut qu'ils connoissent que Dieu est un être infiniment au-dessus d'eux, & par conséquent qu'il leur est impossible de connoître ses voies, ni de pénétrer ses conseils.

Œuvres de Dieu incompréhensibles.

On lui avoit déja fait plusieurs ques-

tions; & comme on continuoit encore à lui en faire, elle dit pour répondre à toutes, qu'il y avoit plusieurs choses qui nous étoient inconnues, & que nous ne devions point sçavoir; que la sainte Ecriture même n'étoit pas encore toute expliquée, & qu'il y avoit plusieurs choses qui ne le seroient qu'à la fin du monde, & d'autres seulement au jour du Jugement; que Dieu les manifesteroit pour sa gloire, que c'étoit assez que dans le ciel nous connoîtrions toutes choses en Dieu; qu'à présent il faut seulement l'adorer dans toutes ses perfections infinies, & en reconnoissant que nous ne sommes rien devant lui; que c'étoit là tout ce qu'elle aimoit.

A quoi elle ajouta: Pour aimer trop à entendre parler des vérités de Dieu, & à en faire des questions inutiles, on perd tout. On a une avidité déréglée pour ces choses-là, que j'appelle une gourmandise spirituelle, dont on n'est pas si honteuse que de l'autre, quoiqu'elle ne vaille guères mieux. Car quand on parle de quelque chose de beau, on fait proprement comme si on apportoit un panier de fruit au milieu de la Conférence, & que tout le monde se jettât dessus: car cela seroit honteux, & il y en auroit qui diroient aux autres: Attendez, notre Mere vous en donnera. Là-dessus elle se retint, &

Avidité spirituelle de la parole de Dieu a son danger.

dit, qu'elle craignoit de faire passer la Conférence en Chapitre, mais comme on la pria beaucoup de dire tout ce qu'elle pensoit, elle poursuivit :

Quand on dit quelque chose, tout le monde veut dire ce qu'il en sçait, & tous ensemble. Si on fait une question, chacun y répond; quand on répete des Sermons, chacun veut dire ce qu'il a retenu. Si une Sœur dit une chose que d'autres aient aussi retenue, on lui prendra la parole. On avoua que tout cela étoit vrai. Elle dit, que ce que disoit feu M. de S. Cyran étoit bien véritable, qu'en parlant de ce qu'on a oui de la parole de Dieu, on perd tout, qu'il faut la réserver dans son cœur comme une bonne odeur dont on craint qu'elle se perde en s'éventant; que ce n'est pas qu'il ne soit bon de répeter les Sermons, mais qu'il le faut faire avec édification, & en s'écoutant l'une l'autre.

Parole remarquable.

On répeta quelque chose de ce qu'elle avoit dit le jour d'auparavant, & une Sœur qui n'y avoit pas été, la pria de lui redire le principal. La Mere dit, qu'elle ne pouvoit plus parler, qu'elle pensoit qu'elle nous donnoit les restes de sa vie; que néanmoins tout ce qu'elle avoit dit en substance, étoit, qu'il falloit faire tout ce qu' on pouvoit pour ne point aller en Purgatoire. Cette Sœur lui demanda

comment. Elle répondit, qu'elle avoit eu une pensée sur l'Evangile, qu'elle croyoit qu'en la pratiquant on iroit tout droit en Paradis, sans passer par les lieux souterrains. C'est que notre Seigneur envoya ses disciples deux à deux devant lui, que c'est là toute la perfection représentée en marchant toujours devant Dieu, que ce seroit un état heureux que de n'avoir que cela à faire : car c'est la béatitude des Saints que d'être toujours devant Dieu ; mais que pendant que nous sommes en ce monde, nous avons encore une chose à faire, parce que nous avons un prochain à côté de nous qui nous exerce bien souvent, que c'est pourquoi en marchant devant la face de Dieu, il faut quelquefois regarder ce prochain pour le supporter, le servir, & lui témoigner qu'on l'aime. Car Dieu se comportera envers nous de même que nous aurons fait envers celui qu'il nous a donné pour nous tenir compagnie. Moyen d'éviter le Purgatoire.

Une Sœur lui dit, qu'elle lui étoit ce prochain qui donne matiere de patience. La Mere lui répondit : Puisque vous croyez que je vous supporte, supportez donc aussi les autres. *Tolera, quia toleratus es*, dit S. Augustin.

Ensuite elle dit sur l'Oraison de saint Luc, que c'est à dessein que l'Eglise dit Martyre dans le ministère.

de lui qu'il a porté la mortification de la croix de Jesus-Christ, & qu'elle ne le dit pas des autres, parce qu'on doute de son martyre ; & elle veut par-là faire entendre qu'il ne laisse pas de l'être, parce que les souffrances des Apôtres, dans la publication de l'Evangile, ont été si grandes, qu'elles leur ont tenu lieu de martyre.

LXIII. ENTRETIEN.

Le Dimanche 19 Octobre.

AU commencement de la Conférence, une Sœur dit à la Mere Angelique, qu'elle n'étoit point venue le jour d'auparavant, parce qu'elle avoit été devant Dieu durant ce temps-là, c'est-à-dire, à l'assistance. La Mere répondit, que bien souvent on étoit devant Dieu sans y être, par les distractions qu'on a en sa présence, mais qu'en un autre sens nous sommes toujours devant Dieu, quand même nous ne pensons pas y être ; que tous ceux qui pechent voudroient n'être pas devant Dieu, afin qu'il ne connût pas leurs fautes, & ne pût les punir, & que toutes celles qui font quelque chose, qu'elles ne voudroient pas qui fut vû de leur Supérieure, se cachent devant Dieu, & souhaitent qu'il ne le voye point,

Comment on est devant Dieu.

ce qui est en quelque façon, & autant qu'on peut, détruire l'être de Dieu, qui est une chose horrible.

Fiévre de la curiosité & des autres défauts, fort à craindre.

Une Sœur lui ayant demandé si elle ne nous montreroit point le Mandement de M. d'Angers, qu'une autre avoit dit être fort beau; elle répondit que non, parce que ce n'étoit que curiosité; que cette imperfection étoit une fiévre dont on devoit demander à Dieu la guérison; qu'elle avoit pensé sur l'Evangile que tous les défauts sont des fiévres, qui ne nous font pas mourir tout d'un coup, comme peut faire une fiévre violente, c'est-à-dire, une forte passion, qui peut faire bientôt tomber dans la mort du péché, mais qui nous minent peu-à-peu comme une fiévre lente qui emporte à la fin; qu'aussi de même si nous sommes sujets à l'impatience, à la promptitude, nous devons craindre le cours de cette fiévre, qui pourra la faire devenir incurable; que ceux qui prient Jesus-Christ pour nous, sont nos Confesseurs, & celles qui nous dirigent, qui lui disent: Vous voyez, Seigneur, combien il y a que je travaille pour la guérison de cette ame; néanmoins elle est si mal, que si vous ne venez promptement, elle mourra. Notre Seigneur dit à celui qui le prioit pour son fils: Ton fils vit; & celui-là ne disoit pas qu'il fut

mort; mais dans la bouche d'un Dieu, qui ne regarde les ames que selon ce qu'elles doivent être éternellement, cette parole enferme une promesse; & dire qu'il vit, c'est dire qu'il vivra toujours & ne mourra point.

On parla ensuite de l'Epître du jour précédent, des animaux mystérieux d'Ezéchiel, & une Sœur lui demanda ce que signifioit ce qui y est dit, qu'ils marchoient devant eux & ne reculoient pas. Elle répondit, qu'en avançant toujours on ne recule pas, mais qu'en cessant d'avancer on recule certainement; que c'est ce que notre Seigneur dit: *Celui qui met la main à la charrue, & regarde*, &c. Que cela montre que non-seulement il ne faut pas cesser de s'avancer, de peur de reculer en regardant derriere soi, mais qu'il ne faut pas non plus regarder le passé, afin de marcher incessamment vers ce qui est devant nous, comme faisoit saint Paul, qui dit: *J'oublie ce qui est derriere moi*, &c. Qu'il faut donc tout oublier, tant ses péchés que les bonnes œuvres qu'on a faites.

Ne pas avancer c'est reculer.

Luc. 9. 62.

Phil. 3. 13.

On répliqua sur cela qu'il y a eu des Saints qui ont toujours eu leurs péchés devant les yeux, comme sainte Thaïs & d'autres: elle répondit, que ce n'étoit pas les actions particulieres de péché que les Saints se représentoient, & particuliére-

Se souvenir de ses péchés en général, & non les circonstances qui sont mauvaises.

ment celle-là ; mais que c'étoit en général la bassesse & la turpitude du péché, & la corruption qu'il produit ; que c'est ainsi que David s'en souvenoit, quand il dit : *Mon péché est toujours devant moi.* Car Ps. 50. 5. cette corruption qui le faisoit toujours humilier, & dont il demande à Dieu la délivrance, quand il dit qu'il sera pur devant lui quand il lui aura fait la grace de se garder de son iniquité. C'est aussi de quoi on se doit souvenir sans cesse devant Dieu, en la vûe de notre misere qui est si grande, mais qu'il ne faut point refléchir sur ses fautes passées.

L'humiliation pour les péchés en fait souvenir.

On lui demanda si quand on fait une Confession générale, il ne faut pas bien y penser, pour s'en souvenir ; elle répondit, qu'il le faut bien pour les confesser, mais que ce n'est pourtant pas là le principal, qu'il vaut mieux tâcher d'en concevoir le regret & l'humiliation que nous en devons avoir ; qu'une ame vraiment humiliée & contristée ne manque jamais à se bien souvenir de ses fautes & à les bien accuser, & qu'elle les dit si naïvement & simplement, qu'elle les fait entierement connoître, parce qu'elle ne craint point d'en être humiliée, l'étant vraiment en elle-même ; que les autres ont mille petits détours pour s'excuser, & que pour l'ordinaire en s'excusant soi-même

avec toutes les circonſtances qu'il faut, on ajoûte à la fin un petit mot qui excuſe tout, parce qu'on n'eſt point vraiment touchée dans le cœur ; ce qui fait qu'on ne veut pas avoir l'humiliation d'être crue telle qu'on ſe dit, ou un peu plus coupable. On ſe retient quelquefois de s'excuſer, mais on n'en penſe pas moins : on dit en ſoi-même qu'on exagere nos fautes, ſi on vient à les peſer un peu ; mais Dieu voit bien nos penſées, encore que nous ne diſions rien.

Défauts de la confeſſion.

On dit à la Mere qu'elle l'entendoit bien, parce qu'elle l'avoit remarqué ſouvent ; elle répondit, qu'elle avoit aſſez de connoiſſance de la miſere de notre corruption, qu'elle l'expérimentoit aſſez en elle-même ; qu'il étoit bien vrai néanmoins que ce n'étoit pas en cela, parce que comme on ne va à confeſſe que pour s'accuſer, elle n'avoit jamais d'excuſe à dire.

Enſuite de quelques autres diſcours, ma Sœur Marie de la Nativité lui demanda pourquoi la ſainte Vierge avoit été choiſie pour Mere de Dieu plutôt qu'une autre créature. La Mere répondit : Parce que c'étoit la volonté de Dieu. Elle repartit, qu'elle ſçavoit bien cela, mais qu'elle vouloit ſçavoir pour quelle raiſon Dieu l'avoit voulu. La Mere répondit, qu'elle ne

On ne remonte point plus haut que la volonté de Dieu.

le ſçavoit pas, & n'avoit point envie de le ſçavoir, parce qu'elle ne vouloit pas pénétrer les ſecrets de Dieu ni ſes deſſeins; qu'il lui ſuffiſoit de connoître ſes ſaintes volontés pour les adorer; qu'elle n'avoit aucun déſir d'apprendre autre choſe, parce que dans le ciel rien ne nous ſera caché, puiſque nous connoîtrons comme nous ſommes connus.

Cette Sœur lui dit, que pourtant il faiſoit bon connoître, parce que plus on connoît, plus on aime; & plus on aime, plus on a de gloire dans le ciel. La Mere lui répliqua, qu'elle connoiſſoit aſſez pour aimer, & que de ce qu'elle ne vouloit point de connoiſſance, c'eſt parce qu'elle ſçait qu'en ce monde on ne peut connoître Dieu parfaitement, & qu'elle ne veut rien de parfait & d'accompli : ce qui ne pouvant être que dans la gloire, c'eſt là où elle remet tous les déſirs de connoître, parce que ſon cœur ne peut être rempli de moins que de la plénitude de Dieu; qu'elle ne veut puiſer que dans ſa ſource; que pour cette vie il lui ſuffiſoit de ſçavoir Jeſus; que qui ſçait Jeſus-Chriſt crucifié, en ſçait tout autant que ſaint Paul. Sçavoir J. C. crucifié en ce monde c'eſt tout ſçavoir.

Enſuite la Mere dit, qu'elle avoit remarqué dans l'Epître de ſaint Paul aux Ephéſiens, que les paroles inutiles ne ſont pas bienſéantes à leur profeſſion; que s'il

dit cela à tous les Chrétiens, combien n'est-il pas plus vrai pour les personnes Religieuses? Que la corruption est si grande à présent, que les séculiers s'imaginent qu'il n'y a que les Religieux qui doivent veiller sur leurs paroles, & les Religieux croyent qu'ils se peuvent donner la liberté de dire tout ce qu'ils ont envie à certaines heures, pourvû qu'ils gardent quelque temps le silence; que comme les autres pensent que c'est assez de donner à Dieu quelques heures de la matinée pour penser à lui, & que le reste du jour est à eux pour jouer & penser à leur négoce. Je sçais, dit-elle, des personnes qui disent que c'est assez pour des Religieuses d'être renfermées, qu'il n'y a nul danger qu'elles se divertissent à jouer & s'entretenir, que c'est une vie innocente, pourvû qu'elles vivent en paix sans se quereller.

Vie peu chrétienne des gens du monde, & méme des Religieuses.

Ma Sœur de la Nativité dit sur cela que saint Jean l'Evangéliste se divertissoit bien avec un oiseau, & que l'arc ne peut pas toujours être bandé; la Mere répondit, que les divertissemens de saint Jean ne lui faisoient pas dire des paroles inutiles; qu'il admiroit en l'oiseau l'œuvre de Dieu, & que la récréation de saint Louis, dont on parloit aussi, étoit un entretien plus sérieux de beaucoup que ne sont nos Conférences.

Quelqu'une

Quelqu'une dit qu'on faisoit accroire aux Religieuses qu'elles deviendroient folles, si elles ne prenoient du divertissement, & qu'il leur étoit nécessaire. La Mere dit, qu'elle pensoit au contraire qu'il n'y avoit rien de plus capable de faire tomber dans la folie, que de dire tout ce qu'on pense, & de faire tout ce qu'on veut; qu'il y a assez d'exercice dans la Religion qui ne sont que trop divertissans.

Elle dit qu'il étoit temps de lire les Constitutions, parce qu'elle ne pouvoit plus parler. Il y avoit quelques jours qu'elle avoit établi de les lire à cette heure, c'est-à-dire, à la fin de la Conférence, parce qu'elle ne s'y pouvoit trouver lorsqu'on les lisoit après Nones. Elle nous dit sur le premier chapitre, lorsqu'on les commença, qu'il falloit craindre qu'on n'eut sujet de dire de nous ce qu'on dit des politiques, que toute leur sagesse est dans leur loi, que toute notre dévotion & notre piété est dans nos Constitutions; & sur l'addition au premier chapitre, que c'étoit le point le plus important des Constitutions, parce qu'il étoit nécessaire de nous munir contre les dévotions du temps.

On se contente d'avoir des livres sans en profiter.

Le chapitre du Supérieur & de la visite étant échu ce jour-ci, après que l'on en eût fait la lecture, elle dit que bien souvent nous sommes visitées de Dieu sans le

Visite des arbres sans fruit.

sçavoir. Il vient voir ses arbres, & s'il en voit qui soient sans fruit, il dit : Il y a tant de temps que cet arbre occupe la terre inutilement, qu'il soit donc arraché ; & le jardinier qui a soin de cet arbre, qui est notre bon Ange, lui dit : Seigneur, ayez un peu de patience encore, j'y mettrai du fumier, & s'il est encore sans rapporter du fruit cette année, je l'arracherai.

LXIV. ENTRETIEN.

Le Lundi 20 Octobre.

MA Sœur de la Nativité demanda, si nos bons Anges connoissoient nos pensées. Sur quoi la Mere répondit, que non, qu'elles ne sont connues que de Dieu, & que nous-mêmes nous ne connoissons pas ce qui est dans le fond de notre cœur ; que néanmoins nos bons Anges peuvent bien juger de notre disposition intérieure, comme les mauvais même en discernent beaucoup de choses, par ce qui en paroît à l'extérieur, selon la maniere dont nous agissons, & qu'il n'y a pas de quoi s'étonner, puisqu'une personne d'esprit peut bien aussi pénétrer les pensées qui nous occupent, encore que nous ne les disions pas, & qu'il n'y

Esprits subtils des Anges & des démons.

a point d'esprits plus subtils que ceux des Anges & des Démons, qui ont outre cela une grande expérience.

Elle demanda encore, si les Anges connoissent que nous les prions; la Mere répondit qu'oui. Si les Démons connoissent quand nous résistons à leurs tentations; la Mere répondit, qu'ils le voyent par ce que nous faisons qui leur est contraire, comme si nous prions ou si on fait pénitence, & si on a recours à ceux qui nous conduisent afin d'être fortifiées. Mais si nous demeurons dans l'oisiveté & la paresse, & que nous ne les découvrions pas, il voit bien qu'il gagnera auprès de nous, puisqu'au lieu d'avoir recours aux armes, nous nous amusons à jouer; & au lieu de découvrir les combats que nous livre notre ennemi, afin qu'on nous donne secours contre lui, nous sommes secrettes, comme si nous avions fait partie avec lui; qu'alors il dit: J'en ferai ce que je voudrai; car puisqu'elle me garde fidélité, c'est signe qu'elle est à moi.

Comment on résiste aux démons.

Ma Sœur Marie de la Nativité répliqua, qu'elle avoit oui dire que le meilleur reméde pour confondre le Démon, c'est de le mépriser: la Mere lui dit, qu'il étoit vrai, mais non pas en se jouant; mais au contraire en s'occupant si bien que les tentations n'ayent point d'entrée dans nos

Vrai mépris des démons.

esprits ; qu'il est vrai que les Démons ne craignent rien tant que le mépris, mais de ceux qui les méprisent avec assurance, comme étant plus forts qu'eux par les armes dont ils sont munis ; car si nous sommes désarmés, ils n'ont point sujet de nous craindre. Mais comme on craint avec raison d'attaquer un homme qui a de quoi se défendre, aussi les Démons craignent ceux qui sont couverts des armes de Dieu. Là-dessus la Mere ayant rapporté le passage de l'Ecriture, qui dit qu'il faut combattre les désirs de la chair,
Trait remarquable. elle ajoûta que la cupidité est la chair de l'ame, & que tous désirs qui en viennent sont des désirs de la chair ; que saint Paul
Rom. 8. 13. dit : *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si par l'esprit vous mortifiez les désirs de la chair, vous vivrez* ; que c'est le passage qui lui semble le plus terrible de l'Ecriture ; que si on le considéroit un peu, & qu'à chaque action qu'on fait on pensât, n'est-ce pas un désir de la chair ? assurément on se désisteroit souvent de son premier dessein, & on en prendroit d'autres ; qu'elle avoit vû M. de S. Cyran se taire au milieu d'un discours, parce que les personnes qui ont toujours Dieu devant les yeux, découvrent bientôt ce qui ne vient pas de lui, & sont fidéles à le quitter, pour ne suivre que son esprit.

Ma Sœur de la Nativité lui demanda ce que veut dire ce passage : *Que votre main gauche ne sçache point ce que fait la droite ;* la Mere lui dit, que c'étoit pour faire voir combien on doit cacher ses bonnes œuvres ; jusques-là que s'il étoit possible il ne faudroit pas qu'une main sçût ce que fait l'autre ; qu'elle l'avoit encore oui expliquer à M. Singlin d'une autre sorte, qui est que dans les bonnes œuvres qu'on fait par une intention droite, il ne faut pas qu'il y ait une intention gauche ; que cette main ne doit pas se mêler de ce que fait l'autre ; par exemple, que si on donne l'aumône, il ne faut pas que ce soit pour en être loué ; car c'est là une intention gauche. Matt. 6. 3. Ce que c'est que la main gauche.

La même Sœur répliqua, que sainte Thérese veut qu'on se souvienne des graces qu'on a reçues de Dieu, afin de lui en rendre graces, autrement c'est ingratitude au lieu d'humilité ; la Mere répondit, qu'il étoit vrai, mais que ce souvenir n'est que pour rendre graces à Dieu & lui donner gloire, & non pas pour se vanter des bonnes œuvres qu'on a faites & s'en glorifier ; ce qui seroit y mettre la main gauche, au lieu que la droite les cache dans son cœur, non pas pour les oublier, mais pour en rendre à Dieu des actions de graces qui soient pures ; que c'est ce que Jesus-Christ Actions de graces du bien qu'on a fait.

Luc. 17. 10. nous apprend, quand il dit : *Après que vous aurez fait ce qui vous aura été commandé, dites que vous êtes des serviteurs inutiles ;* qu'il veut donc bien qu'on sçache qu'on a tout fait, afin d'en louer Dieu, mais qu'ensuite on se croye serviteur inutile.

Sur un autre sujet elle nous dit, que les Monastères sont des cours de Dieu incomparablement plus nobles que celles des Princes du monde ; que nous ne pensons point assez à l'honneur que nous avons, afin de nous en rendre dignes.

Défiance punie par la réprobation.

Dans la suite, ma Sœur de la Nativité ayant raconté l'histoire de Saül, pour avoir sujet de demander à la Mere pourquoi il fit un si grand péché en offrant le sacrifice, puisque ce ne fut que par une absolue nécessité, se voyant abandonné de tous ses gens, & prêt à périr, le Prophéte ne venant point. Il ne laissoit pas d'être criminel, dit la Mere, & avec raison, pour n'avoir pas eu assez de confiance en Dieu, parce qu'il faut espérer en lui jusqu'à la derniere extrémité. C'étoit là l'épreuve que Dieu lui donnoit, pour connoître par sa fidélité sa prédestination ou sa réprobation, comme il arriva. Car dès ce moment Dieu le rejetta & le mit au nombre des réprouvés, nonobstant les lamentations de Samuël & les larmes qu'il répan-

doit pour lui devant Dieu, & il n'eſt point excuſable, quelque néceſſité qui parut de le faire, ſe voyant preſſé de tous côtés. Car Dieu lui avoit défendu par le Prophéte, qui lui avoit prédit ce qui lui en arriveroit s'il déſobéiſſoit à Dieu; qu'il devoit croire qu'il ne l'abandonneroit point, & qu'étant ſous ſa protection, il ne pouvoit périr, puiſque ſa ſouveraine puiſſance pouvoit détruire en un moment tous ſes ennemis. Mais parce qu'il manqua de cette confiance en Dieu, pour s'être hâté d'un moment, il fut perdu: car s'il eut attendu, il n'eût point fait ce qu'il fit, puiſque le Prophéte arriva au même temps que ſon ſacrifice fut achevé; ce qui fait voir qu'il ne pouvoit guères tarder à venir. C'eſt un exemple épouvantable que Dieu nous a voulu donner, pour nous faire voir juſqu'où doit aller notre confiance en lui, qui eſt juſqu'à la derniere extrémité, & qu'il faudroit plutôt périr que de faire la moindre choſe contre ſa ſainte volonté.

Confiance en Dieu dans l'extrémité des maux.

A préſent on prêche qu'il ne faut point recevoir de Prêtres qui ne ſoient bien appellés, & en même-temps on admet tous ceux qui ſe préſentent, parce que, dit-on, ſi on ne reçoit que ceux qui ſont bien appellés, le nombre en eſt ſi petit, qu'il n'y en a quaſi point. Que ſera-ce, l'Egliſe

Prêtres non appellés, malheur de l'Egliſe.

n'aura donc point de Prêtres ? Il vaudroit mieux qu'elle n'en eût point, que d'avoir ceux qui s'y ingérent eux-mêmes. Mais Dieu ne peut manquer de lui en pourvoir ; & si on se confioit en lui jusqu'à l'extrémité, il en donneroit, & qui seroient selon son cœur.

Effets du défaut de confiance en Dieu.

C'est encore le défaut de confiance en Dieu qui fait les miseres de tout le monde ; car il est impossible que Dieu n'assiste d'un secours particulier ceux qui espérent en lui. C'est aussi de là qu'arrive la ruine des Monastères, parce que pour n'avoir pas cette confiance en Dieu, on agit contre sa volonté en marchandant les filles ; & nous voyons à présent, pour la plupart, que pour avoir été un peu incommodées de la guerre, elles veulent que les Religieuses demandent à leurs parens, ce qui introduit la propriété & renverse tout l'ordre des Maisons. On dit pour excuse que tout est cher au double. Il est vrai ; mais quand il le seroit encore plus, Dieu n'est-il pas assez puissant & assez bon pour nous procurer le nécessaire ? Peut-il ignorer nos besoins ? Pour moi je crois fermement qu'il est impossible qu'en se confiant en lui, & lui étant fidéles, on puisse manquer des choses nécessaires à la vie.

Ma Sœur Marie de la Nativité répliqua, qu'il est dit : Aide-toi, & je t'aide.

rai ; cela est fort bon, lui dit la Mere, mais pour le spirituel il faut travailler autant qu'on peut, & espérer que Dieu fera le reste ; mais il faut tout attendre de la Providence pour le temporel, ou au moins ne jamais rien faire contre la volonté de Dieu, pour se garantir de la nécessité. Car il est bon de travailler pour gagner sa vie légitimement, mais non pas d'une autre sorte. Un voleur s'aide en dérobant, mais il offense Dieu. Les Religieuses qui marchandent des filles, s'aident, mais cela n'est pas légitime. On dira : Comment vivre autrement ? C'est qu'il ne faut point faire des fondations sur rien. Des filles qui veulent être Supérieures par une folle volonté, établissent des Maisons, & espérent les fonder de ce qu'on apportera ; ce qui fait qu'on en voit tant qui périssent. Eh ! comment pourroient-elles subsister, puisqu'elles ne sont point faites par l'ordre de Dieu, & que Jesus-Christ dit : *Toute plante que mon Pere n'a point plantée, sera arrachée.* Mais l'on ne verra aucune Maison bien fondée, je ne dis pas d'une riche fondation, mais qui l'ait été par l'ordre de Dieu, qui vienne à manquer pour avoir reçû par charité des filles pauvres ; & quand elles en feroient pleines, si elles ont confiance en Dieu, & qu'elles fuyent le monde, il fera plutôt

Attendre tout de la Providence.

Matt. 15. 13.

un miracle pour les assister, au lieu que l'on voit des Maisons de cinquante mille livres de revenu, qui disent ne pouvoir seulement entretenir les Religieuses qui y ont beaucoup apporté. Sur cela elle ajoûta, qu'elle croyoit que Dieu lui avoit pardonné, au moins pour ce monde, & qu'elle ne pensoit pas que ce fut pour l'autre, les renversemens qu'elle avoit fait en la Maison, afin de faire paroître un effet de sa providence, & ce que vaut la confiance en lui.

Maisons ruinées faute de recourir à Dieu.

Une Sœur lui demanda quels renversemens elle avoit fait; elle répondit, que c'étoit d'avoir emprunté quarante mille écus pour le Dortoir; que cela lui avoit bien coûté des larmes; mais que la providence de Dieu avoit fait réussir les affaires au-delà de tout ce qu'on pouvoit espérer, que tout le monde en étoit étonné. Sur cela elle fit une étrange prophétie, disant qu'il viendroit un temps qu'on diroit: Cela étoit bon à notre Mere, qui avoit des amis qui l'assistoient, le temps n'est pas comme il étoit; qu'elle pouvoit pourtant assurer que jamais elle n'avoit mis sa confiance aux créatures, ni ne les avoit recherchées.

Effet contraire de ce secours.

LXV. ENTRETIEN.

Le Vendredi 24 Octobre.

ON parla de quelques accidens arrivés depuis peu, & de la mort subite d'une personne qui étoit jeune. Sur quoi la Mere dit : La mort ne surprend point, quand on vit de telle sorte qu'on y est toujours préparé. Il ne faut point craindre de mourir subitement : il faut faire tous les jours de même que nous ferions, si nous sçavions qu'il dût être le dernier de notre vie, parce que le temps de la maladie n'est pas pour se convertir, ni pour commencer à faire pénitence. Il se voit plusieurs personnes qui meurent après avoir langui six mois dans un lit, & qui sont aussi surprises d'aller comparoître devant Dieu, que s'ils étoient morts subitement : car la plûpart de ceux qui aiment la vie, se voyant malades, ne se persuadent point en devoir mourir ; & quand ils le croiroient & s'y prépareroient le mieux du monde, il est fort incertain si c'est par une vraie disposition intérieure: Car la rêverie peut tout faire faire aux malades. Il n'y a rien de plus certain pour bien mourir, que de faire ce que faisoit M. de Geneve, de se mettre

Moyen d'éviter la surprise de la mort.

trois fois le jour devant Dieu, pour connoître si l'on est dans l'état où l'on voudroit être pour mourir, & mettre ordre à ce qui nous pourroit faire de la peine en ce dernier moment, par une fidéle pénitence, & sur-tout, en purifiant son cœur de tout autre amour que de celui de Dieu. En pratiquant cela, il ne faut point craindre la mort subite ; mais sans s'y préparer de la sorte, elle nous surprendra toujours, en quelque temps qu'elle arrive, & nous avons sujet de l'appréhender, parce que si nous n'avons tâché de nous rendre Dieu favorable en lui satisfaisant pour nos fautes, en qui pourrons-nous espérer ? Car lui seul a la puissance de nous sauver. Il ne faut pas néanmoins laisser d'espérer toujours, & se confier en sa bonté : car si nous avons déja reçu de lui le désir de faire pénitence, nous devons croire qu'il nous fera la grace de l'accomplir, puisque tout bon désir, aussi-bien que tout don parfait, vient de lui. C'est une marque de son amour pour nous, & *si Dieu est pour nous*, comme dit saint Paul, *qui sera contre nous?* Si Dieu nous protége, qui pourra nous nuire ? Nous ne devons donc rien craindre que de lui déplaire : car s'il est pour nous, nous sommes sauvés. Tâchons donc d'assurer notre salut par les bonnes œuvres,

Confiance en Dieu pour le salut.

Rom. 8. 31.

en lui demandant sans cesse, qu'il nous fasse être du petit nombre de ses élûs. Je ne sçaurois comprendre la folie du monde, & de tous tant que nous sommes, de nous appliquer à des sottises, au lieu de penser sérieusement à ce moment terrible, qui nous doit mettre dans une éternité de biens ou de maux; & ce qui fait que nous sommes dans une si grande insensibilité pour les choses de notre salut, c'est l'attache à des bagatelles; car y a-t-il rien dans le monde qui merite de nous occuper le cœur, qui n'ayant été créé que pour Dieu, ne peut être rempli que de lui, ni être heureux que dans cette plénitude si souhaitable.

Folie du monde.

Une Sœur lui demanda, si la pénitence des exercices ordinaires de la Religion peut effacer nos fautes journalieres. La Mere répondit qu'oui, pourvû qu'on ne fasse rien par coûtume ni avec négligence; qu'il faut que nous ayons une telle plénitude de charité dans nos actions, qu'il y en ait de reste pour couvrir les manquemens qui s'y glissent.

Fautes journalieres comment elles s'effacent.

Une autre lui dit, qu'elle pensoit que les Sacremens nous aidoient aussi beaucoup à nous acquitter de ce que nous devons à Dieu. A quoi la Mere répartit, qu'elle croyoit que le plus grand compte que nous aurions à rendre à Dieu,

Rendre compte des Sacremens.

feroit l'uſage que nous faiſons des Sacremens, que nous le rendrions de n'être pas diſpoſées à communier tous les jours, parce que nous devrions le faire.

On la pria de dire ce qu'il faudroit pour être diſpoſée à communier tous les jours. Elle répondit, qu'il faudroit n'avoir de l'amour que pour Dieu ſeul, & que, comme dit S. Chryſoſtôme, toute notre joie fût de recevoir cette Viande divine, & notre douleur d'en être privée.

Privation des Sacremens inutile, lorſqu'elle eſt ſans componction.

On lui repartit que les Prêtres même qui nous conduiſent, ne diſent pas tous les jours la Meſſe. Elle répondit, qu'en ne la diſant pas ils ſont dans le regret de cette privation; que ce n'eſt point pour ne pas communier tous les jours que nous ſommes coupables, mais pour n'y être pas diſpoſées, & pour n'être pas dans le gémiſſement & dans la douleur, lorſque nous en ſommes privées; qu'il faut toujours être dans la joie d'avoir eu le bonheur de communier, ou dans un déſir ardent d'y participer; que c'eſt une étrange inſenſibilité que de ne point ſentir ni l'un ni l'autre, & une marque qu'on n'eſt guères préparée à communier que de n'être pas touchée de cette privation.

Enſuite ma Sœur Marie de la Nativité lui ayant dit, qu'elle avoit lû quelque

part que Dieu a créé un enfer, afin de faire paroître sa Justice, & qu'il avoit destiné des hommes pour souffrir. La Mere lui dit, que Dieu n'a point destiné les hommes pour être damnés, que c'est eux-mêmes qui s'y destinent, en ne voulant pas aimer l'infinie bonté de Dieu, & s'empêcher de l'offenser; que Dieu a créé le ciel pour faire sentir dans l'éternité sa miséricorde aux bienheureux, & que dans l'enfer les damnés éprouveront éternellement les rigueurs de sa Justice.

Dieu n'a point destiné les hommes à la damnation.

La même Sœur lui fit d'autres demandes curieuses, & entr'autres, la pressa de lui répondre si Dieu ne nous avoit pas créé pour le connoître. Elle lui dit, qu'il y a dans l'Evangile que *tous ceux qui disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront point pourtant au Royaume des cieux*, que c'est-à-dire, qu'il ne suffit pas de connoître Dieu pour être sauvé, puisque ceux qui l'invoquent en disant, Seigneur, le connoissent, & néanmoins ils sont rejettés de lui comme inconnus, parce qu'il ne reconnoît pour siens que ceux qui l'aiment, parce que c'est pour cela que nous sommes créés, & que ceux qui l'aiment, le connoissent, parce qu'il se manifeste à eux; qu'elle ne s'occupoit jamais à rechercher les choses curieuses, qu'elle ne vouloit qu'aimer Dieu, & apprendre à

Matt. 7. 21.

Moyen d'être sauvé.

le servir selon sa volonté ; qu'il y a beaucoup de choses que nous devons ignorer en ce monde, & que nous sçaurons au ciel ; qu'elle aimoit bien mieux y avoir une place, que de sçavoir pourquoi Dieu a permis que les Anges en soient tombés ; qu'il ne faut point vouloir pénétrer les secrets de Dieu, dont les Saints mêmes ne connoissent pas la profondeur ; qu'une des propriétés de la societé des Bienheureux sera qu'ils connoîtront toujours de nouvelles perfections en Dieu ; & cette connoissance augmentera leur gloire & leur joie, parce qu'elle leur donnera un amour nouveau.

LXVI. ENTRETIEN.

Le Samedi 26 Octobre.

L'On demanda à la Mere Angelique, si l'enfer n'avoit pas été créé dans le moment que les Anges eurent péché ; sur quoi elle répondit, qu'elle ne s'enquêtoit point quand & comment il avoit été fait, & qu'elle étoit seulement en peine pour n'y point aller. Elle ajouta : Mon Dieu, que je le crains ! & qu'il n'y avoit rien qu'elle ne voulut souffrir pour l'éviter ; qu'elle avoit souhaité autrefois trouver quelqu'un, qui l'enchaînât & la traitât avec la plus grande rigueur

Vraie crainte de l'enfer, à quoi elle porte.

qu'il feroit poffible, afin de fe garantir par ce moyen des peines de l'enfer, dont on peut dire ce qui eft dit de la béatitude, que l'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, & que le cœur de l'homme n'a pu concevoir ce qui eft préparé pour ceux qui font rebelles à Dieu; que la plupart difent, qu'ils ne peuvent être gagnés que par la douceur; mais que pour elle tout au contraire, elle n'étoit propre qu'à être traitée comme ces efclaves, qu'on fait obéir à coup de bâtons; qu'elle ne pourroit avoir en ce monde une plus grande joie, que d'être fujette à quelqu'un qui la traitât de la forte.

On lui dit, qu'elle ne le porteroit guères, on entendoit felon les forces de fon corps. Elle répondit, le prenant autrement, qu'il étoit vrai qu'elle ne le pourroit pas porter d'elle-même, mais qu'elle croyoit fermement que Dieu lui en feroit la grace.

Néceffité d'être contrainte au bien par des violences extérieures.

On répliqua que les chaînes & la captivité volontaire de l'efprit, valent mieux que toute autre contrainte: elle répartit, qu'il étoit vrai, mais que les autres lui étoient meilleures; que c'eft une néceffité que la volonté foit captivée & contrainte par des violences; que ceux qui ne les veulent pas fubir volontairement, y doivent être forcés par des rigueurs effecti-

ves, afin que pour le moins on les assujettisse de force & malgré eux, si on ne peut les avoir autrement.

On lui dit encore que tous ceux qui sont captifs & enchaînés, n'en deviennent pas toujours meilleurs : elle répondit, qu'en aimant cet esclavage & le souffrant avec joie, afin d'en éviter un qui est bien plus malheureux, on obtiendroit de n'y pas tomber, & que quand on ne l'aimeroit pas d'abord, on seroit contraint de faire de nécessité vertu.

Désir des mauvais traitemens.

Madame de Crevecœur la fit souvenir qu'elle lui avoit entendu dire qu'elle aimeroit un Confesseur qui la battit ; elle avoua, qu'oui, qu'il étoit vrai, que ce seroit ses délices, parce que les plus grandes rudesses, les plus âpres reprimandes lui sont un onguent salutaire qui lui amolit le cœur, le dilate, & la fait tressaillir de joie.

On lui demanda pourquoi donc elle nous traitoit d'une maniere si différente de celle dont elle aimeroit tant qu'on la traitât : elle répondit, qu'elle ne le sçavoit pas ; mais qu'elle espéroit que Dieu lui feroit la grace de tenir bien ferme avant que de mourir.

Quelques-unes dirent, que c'e[illegible] connoissoit notre foiblesse, & qu'elle nous traitoit selon la portée de nos forces ; sur

quoi elle ne répondit rien. Mais comme on ajoûta qu'elle ne parviendroit jamais à être rude, parce que quand elle la feroit, on prendroit toujours pour douceur ce qui viendroit d'elle, étant impossible de recevoir d'une autre sorte les traitemens d'une personne qu'on aime plus que soi-même : elle témoigna que c'étoit son grand regret d'être aimée, & qu'il n'y avoit rien qui lui fit plus craindre l'enfer, parce qu'elle avoit peur que ce ne fût sa récompense que Dieu lui vouloit donner en ce monde, pour punir amplement ses péchés dans l'autre.

Craindre d'être aimé des hommes.

On lui dit que ce qu'elle disoit étoit épouvantable, qu'on pensoit qu'elle avoit vû l'enfer, puisqu'elle en avoit tant de crainte. Elle répondit, que non, qu'elle n'en avoit point eu de vision ; mais qu'elle l'appréhendoit tout autant.

Une Sœur lui dit, que si nous avions des Confesseurs aussi rudes qu'elle en désiroit pour elle, on l'importuneroit bien, parce qu'on auroit souvent des peines à lui dire. A quoi elle répondit, qu'il ne seroit pas nécessaire de dire si on avoit été maltraité d'un Confesseur, si ce n'étoit qu'on eût manqué de patience, dont il faudroit rendre compte pour réparer sa faute ; mais qu'une personne qui recevroit ces traitemens avec humilité, ne s'en

Cacher ses peines.

plaindroit pas, & que si on les aimoit, on n'auroit point de peine; que ce n'est pas pourtant que la nature ne souffrît, mais que si on désiroit véritablement la souffrance & la mortification, on cacheroit plutôt ses peines que de les dire, parce qu'encore que les sens & la volonté ressentent de la contradiction, l'esprit la digere par le désir qu'il a de vaincre la partie inférieure qui lui est assujettie, & qui combat pour ne se pas soumettre.

Là-dessus elle fit voir qu'il y a des peines, quoique grandes, qu'on supporte néanmoins sans les ressentir beaucoup, & d'autres très-petites qui nous accablent; & qu'elle avoit expérimenté cela il y avoit quelques années; qu'une chose de néant, & dont elle ne devoit point du tout avoir de peine ni se fâcher, l'avoit tellement abattue de souci & de peine, que si Dieu ne l'eût soutenue particulierement, il lui eût été impossible de vivre, & que c'eût été assez pour la faire mourir; qu'elle en étoit les nuits entieres sans dormir, ce qui n'a point accoutumé de lui arriver jamais, pour quelque affliction qu'elle ait, parce que Dieu lui fait la grace de faire reposer en lui tous ses soins, & de ne s'inquiéter de rien, étant toujours disposée à suivre toutes ses volontés; mais que pour lors ni les raisons qu'elle avoit de se

Epreuve des ames saintes.

consoler, ni la confiance qu'elle avoit en Dieu, ne la pouvoient soulager dans sa peine.

Des Sœurs lui ayant demandé ce que c'étoit, elle leur répondit, qu'il n'y avoit que M. Singlin qui le sçût, & que c'étoit une chose de si peu de conséquence, que personne ne le sçavoit & ne pouvoit s'en douter. On lui demanda combien il y avoit que cela étoit passé ; elle répondit, qu'il y avoit environ trois ans.

On lui fit là-dessus quelques questions, sçavoir s'il est nécessaire de rendre compte de certaines peines semblables, qui viennent de rien ; elle répondit, que non pas toujours, mais que quelquefois il le falloit. Comment on doit faire le discernement de celles qu'on doit dire ou non ? que c'étoit en le demandant à Dieu ; qu'il faut dire quelquefois ses peines pour s'en humilier, & d'autre fois il est meilleur de ne les point dire, de peur que ce ne soit une décharge qui satisfasse l'amour-propre ; que cela arrive si souvent, & que cela est si à craindre, que le plus sûr quasi, est de ne les point dire ; que néanmoins hors cela il est utile de les dire, & qu'il n'y a rien à craindre où il n'y a point de cupidité ; que c'est une maxime générale qu'elle avoit apprise de M. de saint Cyran, qu'il n'y a point de péché ni d'im-

Quand il faut en parler ou les taire.

perfection où il n'y a point de cupidité.

Une Sœur lui dit qu'elle laissoit bien des choses à dire ; la Mere lui dit, qu'elle faisoit bien, & que c'étoit le mieux de mépriser notre ennemi.

Une autre lui demanda s'il ne falloit pas que les Novices disent tout ; elle répondit, qu'oui, & les Professes aussi qui sont encore du Noviciat.

On lui demanda si quand on n'a rien à faire qu'à suivre les observances, & qu'on s'en acquitte du mieux qu'on peut, on a quelque chose à rendre compte, lorsqu'on est comme il est dit dans le Pseaume : *Jumentum factus sum apud te.* Elle répondit à cela, que c'étoit un état heureux que celui-là, & que si on étoit de la sorte que dit le Prophéte, on seroit assuré de ne point descendre dans ces lieux horribles de l'enfer & du Purgatoire, parce que ces personnes qui sont devant Dieu comme des bêtes, sont aussi toujours avec lui, comme il est dit : *Et ego semper tecum;* que ceux qui sont parfaitement dans la suite des observances, peuvent dire avec vérité ce qui est dit dans ce verset ; mais qu'il ne faut pas comprendre qu'on entende par la suite des observances, d'aller à Matines & au reste de ce qu'on est obligé ; car cela n'est qu'une observance

Ps. 72. 22. Moyen d'être avec Dieu & d'éviter l'enfer.

extérieure, qui ne coûte pas beaucoup à faire quand on y est accoûtumé ; mais que la véritable observance consiste dans le renoncement perpétuel à soi-même, pour être toujours prêt à se soumettre à tout ce qu'on voudra, & à tout le monde, comme une bête qui reçoit les charges qu'on lui donne ; que c'est une charité universelle, qui fait qu'on veut souffrir de toutes sortes de personnes, & qu'on ne craint rien tant que de donner de la peine aux autres ; que c'est là la véritable observance, & que sans celle-là il n'y en a point, en faisant même ce que la Communauté fait.

Renoncement à soi-même essentiel, en quoi il consiste.

On parla après assez long-temps de la prédestination ; sur quoi la Mere ne voulut point répondre à ce qu'on lui disoit ; mais ayant laissé achever de parler celles qui avoient commencé, elle leur dit, qu'elle les admiroit de se croire capables de parler de ces matieres, & qu'elle n'oseroit pas en ouvrir la bouche ; qu'elle sçavoit seulement qu'il faut assurer son salut par les bonnes œuvres, & espérer toujours en Dieu.

On évitoit à P. R. de parler de la Prédestination.

Le temps étant venu de lire les Constitutions, elle ajoûta, que cela vaudroit bien mieux que ce qu'on disoit ; & le chapitre de la Communion s'étant rencontré, elle dit que c'étoit là notre prédes-

tination, qui nous doit conduire à l'éternelle.

Le chapitre étant lû, on la pria d'expliquer un mot qui y eſt, dont je ne me ſouviens pas préciſément, mais ſeulement qu'il fait voir comment il faut ſe préparer à pouvoir communier ſouvent; & là-deſſus on lui demanda quelle étoit la diſpoſition où il falloit être pour cela; elle répondit, qu'il falloit aimer Dieu uniquement d'une volonté toute pleine.

Diſpoſition pour communier ſouvent.

On lui demanda encore ce que c'étoit que cette volonté pleine; elle répondit, que c'étoit une volonté ſans bornes & ſans réſerve; c'eſt-à-dire, être préparé à ſuivre Dieu en tout ce qu'il voudra de nous, ſans diſtinction d'aucune choſe, & à vouloir faire & ſouffrir tout ce qu'il lui plaira, & ne vouloir rien conſerver en ſoi qui lui déplaiſe, parce qu'il n'y a rien qui nous rende plus mal diſpoſées pour la Communion que d'avoir la moindre attache à aucune imperfection.

Communions indignes.

Elle donna pour exemple de ceux qui communient indignement pour ne pas réſiſter à leurs paſſions, qu'on voit à préſent quantité de Religieuſes qui ont l'ambition d'être Supérieures, qui y prétendent, & font tout ce qu'elles peuvent pour la devenir, qui néanmoins ne laiſſent pas de communier; mais qu'elles le font indignement,

dignement, & ne méritent point même de recevoir l'abſolution, parce qu'elles ſont oppoſées à Dieu, & dans une diſpoſition actuelle de péché, quoiqu'elles ne le croyent pas, parce qu'on ne les reprend point, & qu'elles meurent ainſi avec confiance & ſans crainte, s'imaginant que parce qu'elles communient, cela les met bien avec Dieu.

Sur cela on demanda s'il falloit être entierement exempt d'imperfection pour communier, & ſi pour ſentir le combat des paſſions on en eſt indigne; à quoi elle répondit, que nous ne pouvons être exempts des rébellions de la chair, puiſque ſaint Paul même ſe plaint qu'il y a dans ſes membres une loi contraire à celle de l'eſprit; que les paſſions ſont les membres de l'ame, & que la corruption que le péché y a laiſſée, fait qu'ils ſont contraires à ce que veut l'eſprit de Dieu qui eſt en nous: que c'eſt pourquoi le même Apôtre dit qu'il fait le mal qu'il ne veut pas, & qu'il ne fait pas le bien qu'il voudroit; que ce n'eſt pas à dire pourtant qu'il offenſât Dieu, mais que cela faiſoit voir la peine que lui donnoit cette diviſion & ce combat qui ſe paſſoit en lui & avec lui-même; que ſi les Saints l'ont reſſenti, on ne doit pas demander à ceux qui ſont encore fort imparfaits qu'ils en

Désirs de la chair autres que les grossiers.

soient exempts ; mais qu'il ne faut pas qu'ils se lassent de soutenir ce combat, ni qu'on s'imagine quand on dit qu'il faut combattre les désirs de la chair, que ce soient des désirs tout charnels & tout grossiers ; car tout ce que la volonté désire qui n'est point conforme à la volonté de Dieu, est un désir qui vient de la cupidité, qui est la chair de l'ame.

Jean. 15. 5.

La Mere vint ensuite à parler de l'Evangile du jour, & elle dit que Jesus-Christ par ces paroles, *Je suis la vigne, & vous êtes les sarments*, nous fait voir l'union que nous devons avoir avec lui, comme nous devons toujours être près de lui & avec lui, parce que sans lui nous ne pouvons rien faire, comme il le dit aussi, & qu'il arrachera tous les seps qui ne portent point de fruit ; & ceux qui en portent, il les émondera, afin qu'ils fructifient davantage ; que si nous étions bonnes filles, nous serions comme ces seps que le vigneron émonde. Car Dieu, qui est le vigneron de sa vigne, comme dit notre Seigneur, éprouve & mortifie ceux qu'il trouve fidéles ; il coupe & retranche en eux tout ce qui lui déplaît, afin qu'ils lui soient un sep de vigne tout agréable, & qu'ils portent du fruit en abondance : que si nous n'avons point de fruit, il nous coupera tout-à-fait pour nous jetter au

Comment Dieu taille sa vigne.

feu : qu'il vaut donc bien mieux souffrir qu'il nous taille, en retranchant ce qu'il y a de superflu en nous. Car comme dans la vigne il y a souvent à tailler & à retrancher, il en est de même en nous ; que c'est pourquoi il faut être bien aise que Dieu nous en fasse de même, & qu'il ne nous épargne pas, puisque c'est une marque que nous ne sommes pas de ces seps qu'il destine au feu, & que pour cela il ne tient compte d'émonder.

On demanda aussi à la Mere ce que veulent dire ces paroles : *Tanquam aurum in fornace probavit electos Dominus* ; elle répondit, qu'elles faisoient voir la nécessité d'être éprouvés pour être élûs ; qu'il n'y a point de marque plus certaine qu'on est regardé de Dieu comme étant de ce nombre, que quand on est éprouvé par l'affliction, puisque si on fait passer l'or par le feu pour être plus pur, il est bien plus nécessaire que nous soyons éprouvés par le feu de la souffrance en ce monde, ou par celui du Purgatoire en l'autre, parce que nous ne pouvons jamais approcher de la souveraine majesté de Dieu, qui est aussi la souveraine pureté, si nous ne sommes entierement purifiés & sans aucune tache.

Sap. 3. 6.

Les élus sont éprouvés par les afflictions.

LXVIII. ENTRETIEN.

Le jour des Morts.

Abus qu'on commet le jour des morts.

AU commencement de la Conférence la Mere parla de l'abus que l'on fait des plus saintes coutumes de l'Eglise, comme est celle de faire aujourd'hui mémoire des Défunts, pour les soulager par des prieres plus ferventes & redoublées ; & comme au lieu de tâcher de s'en acquitter avec dévotion, & en appréhendant la justice de Dieu, qui ne pardonne pas même aux plus justes ce qu'ils n'ont pas suffisamment expié en cette vie, la plûpart des personnes du monde passent tout ce jour à trotter pour visiter les sépultures de leurs parens, & à en parler inutilement, de sorte que cette dévotion, si saintement instituée par l'Eglise, ne fait que donner au monde un plus grand sujet de dissipation, & n'apporte guères, ou peut-être point du tout, de soulagement aux ames du Purgatoire ; que toutes ces paires de sept Pseaumes qu'on fait dire aux petits garçons, qui les disent en brédouillant pour avoir quelque argent, qu'ils vont après jouer & manger, ne servent de rien aux Trépassés, & que tous ces-dérégle-

mens au contraire donnent lieu aux héré- tiques de faire dérision des saintes coutumes de l'Eglise ; que pour se mocquer des Catholiques, ils avoient des tapisseries toutes relevées en or, où ils représentoient les souffrances des ames du Purgatoire en des manieres ridicules, comme d'en mettre rôtir à la broche, & d'autres semblables. C'est pour faire voir que ce qu'on fait pour elles donne moyen aux Prêtres de faire bonne chere ; que cela est horrible ; mais que cependant ils ont sujet de se mocquer de l'usage que les Ecclésiastiques font de leur dignité, parce que la plûpart ne cherchent que le profit, & célébrent le divin Service pour leurs intérêts.

Occasion de mocquerie par les hérétiques.

Elle ajoûta à cela, qu'il ne falloit pas s'imaginer ce que croyent les gens de village, que les ames du Purgatoire ne souffrent point ce jour-là, parce que ce n'est pas ce que ces ames demandent que le soulagement des peines sensibles qu'elles endurent par la rigueur du feu dont elles sont brûlées ; qu'elles voudroient au contraire que ce feu s'augmentât, s'il étoit possible, afin que l'accroissement de leurs souffrances pût abréger le temps de leur privation, parce que c'est là leur grande & leur unique peine d'être séparées de Dieu, & privées de sa bienheureuse vi-

Désirs des ames du Purgatoire.

ſion, qu'elles déſirent avec tant d'ardeur, que cette peine leur fait oublier toutes les autres, & leurs ſouhaits ſont ſi véhémens, qu'ils les font languir d'une maniere inconcevable.

Après que l'on eut dit pluſieurs choſes ſur ce ſujet, la Mere dit qu'il falloit parler du Sermon de la veille, qui étoit le jour de la Touſſaints; & comme on en eût rapporté quelque choſe, elle dit à quelques-unes, qui diſoient l'avoir oublié, que le Prédicateur avoit dit une grande parole, qui étoit qu'il falloit faire toutes nos actions par l'eſprit de la foi.

L'eſprit de la foi pour faire le bien.

Une Sœur répliqua que le Prédicateur avoit bien parlé là-deſſus, mais qu'il ne lui ſembloit pas que pour nous autres nous fuſſions dans un ſi grand hazard de faire nos actions par un autre eſprit; que lorſqu'on étoit fidéle à ſuivre ſa Régle, elle ne penſoit pas qu'il y eut rien à craindre. La Mere répondit, qu'il étoit vrai, qu'en faiſant bien ſa Régle, il n'y avoit rien à craindre; mais que pourtant ce n'eſt pas agir par l'eſprit de la foi, que de mêler de la propre volonté dans les obſervances de la Régle; par exemple, vouloir aller à Matines, ou faire d'autres choſes, dont notre Supérieure juge que nous n'avons pas les forces, parce que l'eſprit de la foi nous donne pour unique fin de plaire à

Dieu, en accompliſſant ſa volonté, & en renonçant à la nôtre.

On répartit que l'on n'avoit pas auſſi envie de faire ce qu'elle n'approuvoit pas, mais que l'on craignoit que ſa charité ne fût trop portée à ſoulager les perſonnes, & que la chair ne prît de-là occaſion de ſe flatter. Elle répondit, qu'elle ſçavoit ſoulager les foibles, & exhorter les lâches à ſe contraindre. Quelle ferveur à Port-Royal !

Madame de Crevecœur lui dit, qu'elle doutoit fort qu'elle ſçût contraindre les lâches, parce qu'elle prendroit plutôt la lâcheté pour une impuiſſance de l'infirmité ; mais la Mere lui répliqua bien ferme, qu'elle le verroit peut-être quelque jour, & qu'à préſent même elle voyoit bien que, quand elle avoit envie de manger de la tartre, & autres choſes qui ne ſont pas néceſſaires, elle l'en empêchoit, encore que les Sœurs lui diſſent pour la flatter, qu'elle n'avoit pas aſſez mangé : que c'étoit en ne flattant perſonne, qu'elle pratiqueroit la béatitude, qui lui étoit échue, parce que c'eſt la meilleure miſéricorde qu'on puiſſe faire.

Pluſieurs Sœurs lui dirent, qu'elles avoient auſſi la même béatitude, & comment elles pourroient la pratiquer, n'ayant Comment on eſt miſéricordieux.

personne à qui elles pussent faire miséricorde, si ce ne seroit pas en se la faisant à elles-mêmes, ne se pardonnant rien, & ne s'épargnant point pour faire pénitence; la Mere leur dit, que cela étoit bon, pourvû que ce fût en suivant l'obéissance; mais qu'outre cela, il falloit encore faire miséricorde au prochain; que celle que nous lui pouvons faire, & que nous lui devons, est de le supporter dans ses défauts, & de lui céder en tout.

LXIX. ENTRETIEN.

Le Lundi 3 Novembre.

IL y avoit eû la veille un Sermon admirable de Mr. Feideau, sur le sujet de la sainteté de Dieu. La Mere dit, qu'il en falloit plutôt parler que des choses inutiles que l'on disoit. Elle en parla la premiere & la derniere; car tout le monde se rendit attentif à l'écouter. Elle dit donc, que ce Sermon lui avoit tout rempli l'esprit, & particuliérement ce qu'il avoit dit, que plusieurs gardent la loi & ne l'aiment point, qu'ils l'accomplissent étant contraints par la crainte des châtimens, & qu'ils voudroient bien que la loi ne fût point, afin de n'y être point

Observateurs de la loi, ennemis de Dieu.

obligés ; qu'ainſi en haïſſant la loi, ils n'aiment pas la ſouveraine ſageſſe de Dieu qui l'a établie, & ils détruiſent, autant qu'il eſt en leur pouvoir, l'être de Dieu, parce que ſa Sageſſe & ſa Juſtice, qui ont fait la loi, ſont en lui des qualités & des perfections eſſentielles & inſéparables de ſa nature. Tout ceci eſt du Prédicateur ; ſur quoi la Mere dit : Si chacun s'examine comme il faut, on trouvera qu'en pluſieurs choſes on n'aime point la loi, encore qu'on la garde. Il la faut aimer autant dans les petites choſes que dans les grandes, parce qu'autrement elle ne juſtifie point ſes obſervateurs, puiſqu'il n'y a point de mérite où il n'y a point d'amour, & que même de la haïr, c'eſt haïr Dieu même qui en eſt l'auteur. Car encore que Dieu n'ait pas commandé toutes les petites choſes qui ſont obſervées dans les Monaſtères, & que les Supérieurs en ajoutent d'autres, ſelon qu'ils le jugent à propos, tout cela néanmoins ſont des loix de Dieu, parce que c'eſt ſa volonté, & le commandement de ſon Evangile de détruire la cupidité par une ruine totale, & mortifier entierement tous les déſirs & les inclinations qui en naiſſent. C'eſt pourquoi il ne faut pas dire : A quoi bon telle

L'amour ſeul la fait obſerver.

But des petites obſervances.

& telle chose qu'on nous commande, ou que l'on nous défend ? Quel mal y auroit-il en cela, si notre Mere ne l'avoit pas défendu ? Voulez-vous sçavoir à quoi cela sert ? C'est pour nous faire mourir à nous-mêmes, & c'est Dieu qui inspire aux Supérieurs d'établir tant de petites choses nouvelles, qui semblent n'être que pour contrarier les esprits, afin que cela serve à nous acheminer à ce renoncement de nous-mêmes, & à cette mort entiere & parfaite, à quoi il nous oblige par son Evangile.

On lui dit, que bien souvent on fait des choses que l'on n'aime pas ; mais que l'on n'a pas néanmoins la pensée de souhaiter que l'on n'y fût pas obligé. La Mere répondit, que cela ne rendoit pas coupable.

Une autre dit, qu'il y a bien des choses, qui ne seroient pas nécessaires, si elles n'étoient point commandées, qu'on les veut bien faire puisqu'elles le sont ; mais qu'on seroit bien aise qu'il n'y eût point un commandement qui y obligeât.

Jusqu'où l'amour de Dieu doit s'étendre.

Sur cela la Mere dit, que c'étoit là ne pas aimer la loi principale & indispensable de l'Evangile, qui est de tuer la cupidité, en renonçant à toutes ses malheureuses productions ; que de ne pas

recherche cette mort, c'eſt ne pas aimer la vie & s'en éloigner, parce que plus nous nous ſuivons nous-mêmes, & plus la cupidité s'enracine en nous; mais ſi une fois nous l'avions parfaitement tuée, rien ne nous ſeroit plus difficile, parce que nous ſerions libres pour courir dans la voie des commandemens, & nous dirions comme David: *Quomodo dilexi legem, &c.* mais que ce qu'il faut faire, ſi nous ne ſommes point encore en cet état, & que nous déſirions y arriver, c'eſt qu'il ne faut point ſe laſſer de combattre, parce que, comme nous avoit prêché M. Singlin, quand on eſt aux mains avec ſon ennemi, il faut de néceſſité combattre ou périr; que non-ſeulement il faut combattre, mais ſans diſcontinuation: car ſi nous quittons un ſeul moment les armes, celui qui a les ſiennes toutes prêtes & deſſus nous pour nous bleſſer, nous percera auſſi-tôt, & il n'aura garde d'attendre que nous ayons repris courage pour nous défendre.

Pſ. 118. 97.

Combat perpétuel.

Une Sœur lui dit, qu'il faiſoit bon être mort à ſoi-même, & qu'elle la prioit de nous procurer ce bonheur en nous y faiſant mourir. La Mere lui répondit, que perſonne ne pouvoit nous rendre ce bon office, qu'il falloit que ce fût nous-

mêmes qui nous donnaſſions ce coup de mort.

Comment mourir à ſoi-même.

On lui répliqua, qu'elle pouvoit nous aider. Elle répondit, que c'étoit fort peu, & point du tout ſans notre conſentement; mais que le moyen d'y arriver étoit d'aimer la loi, particuliérement quand elle eſt contraire à nos inclinations, ſans penſer jamais qu'il y a rien de petit, ni demander pourquoi cela eſt-il défendu, car ce n'eſt point une choſe mauvaiſe en ſoi. Par exemple, dit-elle, chacun eſt ſujet à la curioſité : c'eſt le mal à quoi nous ſommes plus attachées, & dont nous avons plus de peine à nous délivrer. Nous n'avons pas des curioſités de ſçavoir des nouvelles, nous ſommes au-deſſus de cela; mais on en a pour lire de certains livres, pour entendre de beaux diſcours ſpirituels; on déſire cela avec inquiétude par l'inſtinct de cette paſſion, qui eſt la plus dominante dans les hommes depuis le péché, & on penſe, pourquoi ma Supérieure ne me permet-elle pas cela, puiſque c'eſt une bonne choſe que je déſire? eſt-ce là une loi de Dieu? Oui, c'eſt une loi de Dieu; car il défend la curioſité, & il n'y a point de Supérieure qui puiſſe la permettre; & ainſi de tout le reſte qui nous mortifie, il le faut prendre comme

Venin de la curioſité.

une loi de Dieu, puiſqu'en effet il le veut, pour accomplir le plus grand & le plus difficile précepte de l'Evangile, qui eſt de renoncer à nous-mêmes pour ſuivre Jeſùs-Chriſt ; & tout ce qui eſt pour nous ſervir en cela, nous eſt utile & néceſſaire.

Elle rapporta ſur ce ſujet, qu'au commencement de l'élection il arriva une choſe qui lui fit beaucoup de peine, & l'affligea extrêmement ; & que comme une perſonne lui en parloit, & lui diſoit, Mais à quoi cela ſert-il ? Dieu lui avoit fait la grace de répondre ſur le champ, Cela ſert à me faire mourir à moi-même ; que c'étoit la penſée qu'il lui donnoit dans toutes les choſes qui la contrarioient, qui étoient en grand nombre dans cette nouvelle conduite.

Une Sœur la pria de dire ce que c'étoit qui lui avoit fait tant de peine ; elle nous conta que c'étoit qu'il y avoit deux filles dans un village que le Seigneur du lieu avoit réſolu de perdre, qu'on lui en avoit donné avis, & que ce ſeroit une œuvre de grande charité de les ſauver de ce péril, en leur trouvant condition ; qu'elle les avoit fait venir pour cela, & comme il ne s'en trouvoit point qui leur fuſſent propres, elle les avoit reçûes dans la Mai-

Charité de la Mere.

son, en attendant qu'on les pût placer ; & que la Mere Genevieve lui vint un jour demander d'où elles étoient, disant que c'étoit pour les renvoyer ; qu'elle lui nomma le lieu ; & rien autre chose ; mais que cela la toucha sensiblement, & qu'elle en pleura beaucoup, sans pourtant en dire un seul mot.

Elle ajoûta à cela, qu'elle avoit une peine extrême de s'empêcher de parler dans certaines occasions, & pour des choses assez légeres ; qu'un jour au Chapitre ma Sœur Marie de sainte Claire étant auprès d'elle, comme on lui parloit & qu'elle ne se remuoit point, elle la tira tout doucement par sa robe, pour lui faire signe de ce qu'elle devoit faire, dont on la reprit, lui disant de quoi elle se mêloit : tout le monde prit parti là-dessus, s'offençant contre les personnes qui traitoient la Mere de la sorte. Car les Sœurs qui étoient de ce temps-là, en rapporterent encore bien d'autres, & d'étranges choses : sur quoi elle dit, qu'on avoit raison, que ce n'étoit pas à elle de se mêler de rien pour lors.

Sa douceur.

Aveu de sa sensibilité.

Elle dit aussi qu'une des grandes peines qu'elle avoit eûes, au commencement qu'elle revint de la Maison du saint Sacrement, étoit qu'à Matines une Sœur

venoit toujours moucher la chandelle si courte, qu'elle n'éclairoit point, & qu'aussitôt qu'elle commençoit à éclairer, le moucheron étant un peu crû, elle revenoit la moucher, & ainsi toujours : ce qu'elle dit qui lui donna une si grande impatience, que la contrainte qu'elle se faisoit pour retenir le mouvement de colere qui lui prenoit, lui causoit de la douleur sensible dans le corps ; mais qu'elle pensoit que Dieu permettoit tout cela pour la faire mourir à elle-même.

L'on se remit ensuite à parler de ce que le Prédicateur avoit dit, qu'on aime plus à faire des œuvres de surérogation, que non pas à s'acquitter de celles qui sont d'obligation, & que cela vient de ce que les hommes ont une inclination particuliere à aimer ce qui vient d'eux-mêmes, & à prendre confiance dans leurs œuvres plutôt que de la mettre en la miséricorde de Dieu. La Mere dit là-dessus, qu'elle sçavoit des personnes du monde qui visitoient les Hôpitaux avec grand soin, & mettoient dehors leurs serviteurs aussi-tôt qu'ils étoient malades. Chacun rapporta là-dessus plusieurs exemples de cet abus ; mais la Mere dit, qu'il falloit laisser les morts ensevelir les morts, & parler pour nous-mêmes ; que nous pouvions bien

Œuvres bizarres de piété.

Belle comparaison.

être comme ceux qui balayent la maison d'autrui, & laissent la leur toute sale, comme avoit dit le Prédicateur de ceux qui font des œuvres de surérogation, & ne font pas celles à quoi ils sont obligés; que c'est un proverbe ordinaire de dire, Si je fais cela, je n'y aurai point de mérite, car je ne ferai que mon devoir; & qu'elle disoit au contraire, qu'il n'y avoit point de mérite que dans ce qui est d'obligation, parce que pour nous qui sommes Religieuses, nous sommes consacrées à l'obéissance, que c'est pourquoi il n'y a qu'elle qui nous donne du mérite.

Une Sœur lui dit, qu'il y a néanmoins des choses à quoi la Régle ne nous oblige pas, comme de certaines qu'on fait selon sa dévotion. Elle répondit, que puisqu'il y a dans la Régle que tout ce qui se sera fait sans la permission du Supérieur, sera imputé à présomption & à vaine gloire, & ne sera d'aucun mérite; qu'il faut donc conclure qu'il n'y a de mérite que dans ce qui est fait par obéissance, & que c'est une obéissance de faire ce que notre Supérieure nous a permis; & nous n'avons plus la liberté de le faire ou de ne le pas faire, parce que ce que nous n'étions pas obligées de faire auparavant que d'en demander permission, nous est d'obligation

Mérite de l'obéissance.

après qu'on nous l'a donnée, parce que c'est l'intention de notre Supérieure que nous le fassions ; & ce seroit une vraie hypocrisie de ne pas faire ce que nous avons demandé, au moins seroit-on obligé de lui rendre compte de ce qui nous a empêché de le faire.

Madame de Crevecœur demanda s'il falloit aller demander permission, lorsqu'on est au Réfectoire, de laisser quelque peu de chose dont on se voudroit mortifier. La Mere lui dit que non, qu'il n'étoit pas besoin de se lever de table pour cela, qu'on peut quelquefois en passant laisser quelque chose, mais non pas faire coutume de laisser une de ses portions.

Une Sœur lui demanda, si on n'est pas obligé de se retrancher ce qu'on sçait n'avoir pas besoin ; elle répondit, qu'oui, mais qu'il falloit faire ce discernement par l'obéissance, afin qu'une autre en jugeant sainement, nous ne fissions rien qu'avec assurance ; mais que pour l'ordinaire une Religieuse qui se porte bien, & qui travaille raisonnablement, peut sans scrupule manger tout ce qu'on lui donne ; qu'enfin il faut aimer la loi, & à ne rien faire que par obéissance, & par conséquent par devoir & par obligation ; que notre Seigneur ne fait état que de cela,

Aimer la loi en tout.

Luc. 17. 10. lorsqu'il dit : *Quand vous aurez fait tout ce que vous étiez obligés de faire, dites que vous êtes des serviteurs inutiles.*

Ma Sœur Marie de la Nativité repliqua, que le texte ne porte pas cela, qu'il y avoit : *Quand vous aurez fait tout ce qui vous aura été commandé*, &c. La Mere lui dit, qu'il étoit vrai, mais que puisque tout ce qui est commandé est d'obligation, il n'y a rien à quoi nous ne soyons obligés, puisqu'il nous est commandé d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame, & de toutes nos forces ; que cela nous oblige de faire pour lui tout ce qui est en notre pouvoir, en le servant de tout notre cœur, de toute notre ame, & de toutes nos forces, comme nous sommes obligés de l'aimer.

Danger des péchés veniels. L'on parla ensuite de ce que le Prédicateur avoit dit, que ceux qui ne craignent que les péchés mortels, & ne se soucient pas d'en faire beaucoup de véniels, ne pourront conserver le fondement, qui est Jesus-Christ, puisqu'ils n'ont pas la charité ; car ce n'est pas l'avoir que de vouloir bien faire beaucoup de playes à Jesus-Christ, qui est en nous, encore qu'on ne veuille pas le tuer tout-à-fait.

L'on demanda à notre Mere si c'est-à-dire que la seule quantité de péchés vé-

niels peut damner une perſonne ; elle répondit, que non ; mais qu'ils damnent, parce qu'infailliblement ils conduiſent aux mortels, étant impoſſible que la charité ne périſſe bientôt dans une ame où elle eſt ſi languiſſante. Ce grand nombre de péchés véniels, nous dit-elle, eſt comme une quantité de ſable qui la couvre, & la fait enfin mourir, parce qu'en étant preſſée & étouffée, elle n'a point la liberté d'agir, de ſorte qu'il faut néceſſairement qu'elle s'éteigne comme le feu, quand on l'empêche d'élever ſa flamme. Car c'eſt ce qui eſt étrange, que non-ſeulement les péchés véniels étouffent la charité, mais auſſi elle s'éteint quand on ne la laiſſe pas agir ; c'eſt-à-dire, quand on néglige les bonnes œuvres, qui ſont ſa vie, & que l'on ſe contente de ſe tenir pur des mauvaiſes, comme cette maiſon de l'Evangile, qui eſt balayée & ornée, où les Démons néanmoins rentrent en plus grand nombre qu'auparavant, parce qu'elle eſt vuide. On ne peut s'appercevoir de ſa perte, parce que perſonne ne veille pour la garder ; ce qui fait qu'on ne la défend point, & qu'ainſi elle tombe ſous la poſſeſſion des ennemis. Ainſi une ame en qui la charité n'agit point, demeure vuide, & peu à peu cette charité venant à dé-

Ce que c'eſt que l'exécution des œuvres mauvaiſes.

croître, des péchés véniels elle viendra à tomber dans les mortels, sans qu'elle s'en apperçoive, parce que la charité, qui est toute sa lumiere, venant à s'éteindre, elle est ensevelie dans de si épaisses ténébres, que le jour de la grace ne les pénétre plus, & ne peut plus l'éclairer que par un effet miraculeux de la miséricorde de Dieu, qui est seule capable de la sauver du péril où elle est.

Les péchés veniels mettent en danger le salut.

L'on demanda encore si les péchés véniels peuvent damner; à quoi elle répondit: Ce n'est pas qu'ils damnent, mais parce qu'ils affoiblissent l'ame, & la font tomber dans un état plus dangereux de beaucoup que ne feroit celui où la mettroit un péché mortel qui n'auroit point de suite, & qu'on auroit commis par quelque sorte de méprise. Car l'habitude que l'ame contracte par ces péchés véniels, rend sa guérison plus difficile, quand ils l'ont entraîné tout-à-fait dans le précipice du péché mortel; & il est impossible qu'elle ne tombe, parce que comme une grande quantité de bled fait perdre un navire, & comme une petite gratelle, qui n'incommodoit au commencement qu'un membre du corps, qui n'en recevoit pas même grand mal, venant à croître & à s'étendre par tout le corps, cor-

Comparaisons de cette vérité.

rompt la masse du sang, & fait perdre la santé & la vie; aussi l'habitude aux péchés véniels, ou seulement l'attache à une seule passion, mettent l'ame dans une telle langueur, qu'elle ne peut plus penser à Dieu, l'adorer, le prier, ni lui rendre ses devoirs; de sorte que n'ayant plus recours à lui, & n'étant plus soutenue de sa grace, que non-seulement elle manque d'attirer par la priere, mais dont même elle se rend tout-à-fait indigne, il faut nécessairement qu'elle soit accablée du fardeau de ses miseres, en tombant dans celle du péché mortel, qui est la plus grande de toutes. Il lui est impossible de s'empêcher de tomber, parce que son habitude au péché devient insensible, & sans qu'elle veuille pécher mortellement, elle y tombe sans même s'en appercevoir; car elle est aveugle. Par exemple, prenez une personne qui se laisse aller à manger plus qu'elle n'a besoin, & par une pure sensualité, elle y augmentera tous les jours, & enfin elle ne pourra plus jeûner, & en excédant trop dans son manger, elle tombe dans le péché de la gourmandise, qu'on ne doute pas qui soit mortel. Une autre qui sera curieuse, prendra plaisir au commencement à faire des lectures inutiles, par une pure curiosité, puis elle

Comment on tombe dans le péché mortel.

lira des livres profanes, des romans, & d'autres, & enfin ſa curioſité la portera à en lire d'héréſie & de magie, qui eſt le plus grand mal où elle peut tomber ; car l'Egliſe défend tous ces livres.

Enſuite de quelqu'autre diſcours, l'on vint à faire des plaintes des Sœurs du Noviciat, entr'autres de ce qu'elles font du bruit dans leurs cellules, qui empêche le repos des Sœurs qui ſont au-deſſous. La Mere dit ſur cela, qu'elle iroit leur parler après Nones, & qu'elle étoit bien aiſe qu'on l'avertît de leurs manquemens ; qu'il eſt vrai qu'il ne faut point faire de bruit que le moins qu'on peut, mais auſſi que c'eſt une bonne choſe que de s'accoutumer à dormir au bruit ; que s'il eſt dit de la piété qu'elle eſt utile à tout, on en peut dire autant de la mortification, qu'elle eſt bonne & profitable à toutes choſes : à quoi elle ajoûta, qu'elle avoit accoûtumé de s'endormir auſſi-tôt qu'elle étoit couchée ; mais qu'on ne manquoit pas de l'éveiller pluſieurs fois, avant que tout fut fermé & la Sœur de ſa chambre couchée ; qu'autrefois cela lui faiſoit bien de la peine, mais que depuis qu'elle s'étoit réſolue de laiſſer faire tout le bruit qu'on voudroit, ſans en rien dire, elle ne s'en fâchoit plus, & même n'y penſoit pas, encore

S'accoutumer au bruit.

qu'on l'éveillât presque à tous momens.

Une Sœur, qui faisoit la visite du Dortoir après Complies, se plaignit de ce qu'elle ne trouvoit presque personne de couchée. Une autre dit, que c'étoit la coûtume de marquer à une carte les Sœurs du Noviciat qui ne l'étoient pas; & comme on lui répondit que cela ne se pratiquoit plus, la Mere Angelique dit qu'il le falloit faire; & parlant à celles qui avoient cette charge, qu'elles devoient se souvenir de cette parole de l'Evangile: *Bon & fidéle serviteur, parce que tu as été fidéle en peu de chose, je te constituerai sur beaucoup;* qu'il falloit donc qu'elles fussent fidéles à remarquer celles qui manqueroient à être couchées, & à l'en avertir; qu'elle n'étoit pas contente d'une Sœur, parce qu'on lui avoit dit qu'elle ne faisoit qu'entre-bailler les portes des cellules, sans regarder si on y étoit, & si on étoit couchée; qu'elle n'avoit garde de la constituer sur beaucoup, puisqu'elle n'avoit pas été fidéle en peu.

Fidélité aux petites choses.

Matt. 25. 21.

Le temps étant venu de lire les Constitutions, ce fut le chapitre de la lecture qu'on lût; sur quoi la Mere dit, qu'il étoit peut-être le plus important & le moins pratiqué; que si on faisoit tous les jours sa lecture en la maniere qu'il est dit, on

Ménager le temps de lire.

remarqueroit un notable avancement dans les ames. Des Sœurs lui dirent, qu'elles n'avoient point le loisir de lire ; elle répondit, qu'il falloit tâcher de le prendre.

On lui demanda si celles qui sont seules dans une obéissance, où elles n'ont guères de temps, la devoient quitter pour lire. Elle dit que non, mais qu'on ne sçauroit avoir tant d'affaire que l'on ne puisse prendre un moment pour lire ; qu'il ne faut donc point passer de jour sans le faire, pour peu que ce soit. Car il est mieux de ne lire guères, pourvû que ce soit comme il faut ; c'est-à-dire, en esprit d'oraison & de priere, comme disent les Constitutions.

Comment on doit lire.

J'ai oublié de mettre en son lieu que la Mere dit, que le profit que l'on devoit tirer du Sermon, étoit qu'il falloit travailler en ce monde, non pas pour nous exempter du Purgatoire, mais pour nous en rendre dignes ; que bienheureux ceux qui y iront.

On lui demanda ce qu'il falloit faire pour se rendre digne d'y aller. Elle répondit, qu'il falloit faire pénitence ; mais que la pénitence n'est pas la discipline, qu'il y a bien d'autres choses plus rudes, & que le mal d'estomac qu'elle sentoit alors, étoit bien plus pénible qu'une discipline ;

Les maux sont la meilleure pénitence.

cipline ; que c'étoit une partie de la pénitence, de souffrir patiemment les maux qu'on ne se faisoit pas, mais que Dieu envoye, & que le principal est de mourir à soi-même entierement, & d'aimer la loi qui nous aide à détruire totalement la cupidité ; que nous serions heureuses, si nous pouvions dire comme David : *Quomodò dilexi legem tuam, Domine ;* *Ps. 118. 97.* que si nous étions dans cet état, non-seulement nous serions dignes d'aller en Purgatoire, (car c'est une faveur particuliere que Dieu fait aux ames, que de les y mettre ; & M. de S. Cyran disoit qu'il douteroit plutôt de l'enfer que du Purgatoire, parce que la sainteté de Dieu est si grande, que s'il n'y avoit pas un lieu où les ames se purifiassent, il n'y auroit presque personne de sauvé :) mais que nous ne ferions que passer par cette épée flamboyante du Cherubin, qui signifie le Purgatoire, parce que nous n'aurions que comme le bout de nos doigts à y laver ; que la cupidité étant morte en nous, nous serions toutes pures, & déja saintes ; que ce ne sont pas les jeûnes ni les autres sortes de macérations qui sanctifient ; que si cela étoit, il y auroit bien des Saints, puisqu'il y a bien des personnes qui n'y ont pas de peine ; mais que ce jeûne spi-

Parole remarquable.

rituel & cette sorte de mort sont beaucoup plus difficiles.

Ma Sœur de la Nativité demanda pourquoi David, dans le Pseaume de sa pénitence, demande à Dieu tout d'un coup de si grandes graces, comme est de le prier, d'avoir pitié de lui selon sa grande miséricorde, & d'effacer son péché, lorsqu'il n'a pas encore commencé à faire pénitence ; & qu'ensuite il le prie une seconde fois qu'il détourne ses yeux de dessus ses péchés, qu'il ôte toute son iniquité, & qu'il lui donne son saint Esprit & la joie de son salut. La Mere répondit, que c'est avec grande raison qu'il demande tout cela à Dieu, encore qu'il n'eût point commencé à faire sa pénitence, parce qu'il sçavoit que tout cela étoit nécessaire pour la faire. Car il faut que nous ayons le saint Esprit pour nous faire entrer dans la pénitence & nous y conduire, & il faut qu'il répande la joie dans notre cœur, pour adoucir les amertumes qui se trouvent dans cet exercice laborieux, & pour nous le faire soutenir. Mais il faut remarquer ce que David dit à Dieu en lui faisant de si grandes demandes, pour voir comme c'est le saint Esprit même qui le fait parler, & qui lui donne les dispositions saintes où il étoit. Car il ne deman-

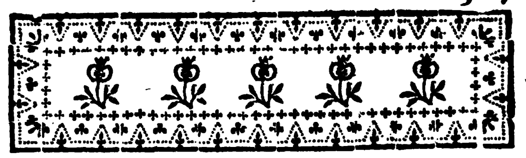
Esprit saint nécessaire pour faire pénitence.

de rien à Dieu pour être dispensé de souffrir ; au contraire, il proteste en sa présence qu'il est préparé au châtiment, que sa douleur sera toujours devant ses yeux ; c'est-à-dire, qu'il gémira incessamment pour ses péchés, & que jamais il ne les oubliera, afin que ce souvenir l'oblige de souffrir tout ce qu'il plaira à Dieu lui infliger par châtiment ; qu'enfin s'il demande à Dieu de grandes choses, il est aussi dans des dispositions très-agréables à Dieu ; qu'il lui offre le sacrifice d'un esprit troublé de regret de ses péchés, & d'un cœur vraîment contrit & humilié ; & qu'aussi Dieu lui pardonne dès la premiere parole de pénitence qu'il dit, qui fut : *J'ai péché*, parce que toute sa pénitence étoit comprise dans cette parole ; que c'est pourquoi le Prophéte Nathan lui dit que Dieu avoit transféré son péché, & qu'il ne mourroit point ; c'est-à-dire, qu'il lui avoit pardonné, mais que ce n'étoit pas pourtant pour lui en épargner la peine ; ce que David ne demandoit pas aussi, puisque de lui-même il entre dans la pénitence, se couvrant du sac & de la cendre, & arrosant son lit de ses larmes, & que Dieu la lui fit faire bien plus exacte : car premierement il fait mourir l'enfant de péché ; & parce qu'il a pris une femme, & l'a deshono-

Péché remis & non la peine.

rée en secret, les siennes le sont à la vûe de tout son peuple par son propre fils : & pour avoir répandu le sang innocent, ses propres enfans se tuent l'un & l'autre, & l'un d'eux le persécute lui-même, & lui veut enlever le Royaume & la vie.





ENTRETIENS
OU
CONFERENCES
DE LA REVERENDE MERE
MARIE-ANGELIQUE ARNAULD,
Abbesse & Réformatrice de PORT-ROYAL.

ENTRETIENS
De l'année 1654.
I. ENTRETIEN.
Le 25 de Mai.

QUELQUES Sœurs ayant témoigné qu'elles auroient bien souhaité avoir la vie d'un Saint écrite ; elle leur dit : Il vaudroit mieux désirer d'imiter la vie des Saints, que non pas de la voir écrite.

Les Sœurs répliquerent, que notre Sei-

gneur a fait écrire son Evangile ; il est vrai, leur répondit-elle, mais ce n'étoit pas sa premiere intention, mais la seconde. Car il ne dit pas à ses Apôtres : Allez, écrivez l'Evangile, mais, Allez, prêchez l'Evangile. L'on feroit plus heureux si Dieu avoit écrit sa loi dans nos cœurs, & que la pratique de cette loi, si parfaitement exercée par les premiers Chrétiens, eût passé de siécle en siécle dans ceux qui leur ont succedé, ensorte qu'il y eût une tradition de mœurs dans tous les Chrétiens, qui fut venue jusqu'à nous; croyez-moi que l'Evangile auroit été & feroit bien plus revéré, & que la gloire de Jesus-Christ feroit plus grande : car à présent on traite le saint Evangile avec si peu de respect, que cela fait horreur ; on le prêche, & on le lit avec aussi peu d'attention que l'on feroit une chanson.

La loi écrite dans les cœurs, plus nécessaire que l'Evangile écrit.

Dieu a écrit lui-même l'ancienne loi, & il l'a donnée au peuple dans sa colere, afin de leur reprocher la dureté de leurs cœurs, s'ils ne la gardoient pas. Hélas ! les Chrétiens, qui ne le sont que de nom, ont bien sujet de craindre que l'Evangile ne les condamne aussi, puisqu'ils ne le suivent pas. Il ne faut pas tant désirer de sçavoir, mais il faut pratiquer ce que l'on sçait. Dieu a parlé à Moyse, & il nous parle tous les jours

par les Lectures & les Sermons que l'on nous fait ; c'eſt cela qu'il faut pratiquer : car *la ſcience enfle, & la charité édifie.* 1. Cor. 8. 1.

Comme il étoit le lendemain de la fête de la Pentecôte, & que l'on vint à parler des fruits du ſaint Eſprit, une Sœur demanda ce que c'étoit que la continence ; à quoi la Mere répondit : Cela ne veut dire autre choſe que la tempérance. Il faut pratiquer cette vertu en tout temps & en tout lieu, dans la priere, dans le travail, &c. On peut dire qu'il eſt bon de prier toujours, & qu'on ne peut employer ſon temps à rien de plus ſaint : & moi, je vous dis que les prieres ſe convertiſſent en péchés, quand elles ne ſont pas faites dans les temps ordonnés : car il y en a qui ſont ſi enclinés, il ne faut pas dire Quelle eſt la vraie dévotion. à prier, mais à dire je ne ſçai combien de choſes dans un livre ſans attention, de ſorte qu'il leur ſemble qu'elles n'en ont jamais aſſez dit, & avec cela elles ſe croyent fort dévotes. La vraie dévotion conſiſte à faire la volonté de Dieu : or Dieu veut qu'on travaille, quand il le faut, & ainſi du reſte. Je croirois avoir offenſé Dieu, ſi un jour ouvrier je m'étois arrêtée à faire des prieres en un temps où il faut travailler : ce n'eſt pas à dire qu'il ne ſoit permis, & même l'on nous y exhorte, d'avoir toujours quelque

Pſeaume ou quelques verſets pour les dire en travaillant, & qu'il ne ſoit auſſi très-utile de ſe mettre quelquefois à genoux pour peu de temps; mais avec cela il faut ſe contenter de l'Office, de l'Oraiſon, & de l'Aſſiſtance. Car la Régle dit, qu'il ne ſera point permis de demeurer au Chœur plus que les autres, ſans un mouvement particulier, c'eſt-à-dire, ſans que Dieu nous le mette au cœur : & l'on peut connoître cela, quand on ſent un mouvement particulier de repréſenter à Dieu les grands beſoins de ſon Egliſe, ou ſes propres miſéres.

II. ENTRETIEN.

Le 29 jour de Mai.

LES Sœurs ayant prié la Mere de leur dire quelque bonne parole, elle leur dit : J'ai peur que ſi je vous dis ce que je penſe, vous ne le croyiez pas; c'eſt qu'il faut être pauvres dans la pauvreté, humbles dans l'humilité, ſoumiſes dans la ſoumiſſion, détachées du détachement; en un mot, il faut pratiquer toutes les vertus ſans affectation. Dieu fait le reſte.

Eſprit des vertus évangeliques.

✻

III. ENTRETIEN.

Sur la confiance qu'il faut avoir en la Providence de Dieu.

Le 20 Juin.

LE peuple d'Iſraël manqua bien en ce point ; car quoiqu'il ſoit vrai que les enfans de Samuël fuſſent méchans, il ne devoit pas néanmoins s'avancer de demander un Roi, mais il devoit laiſſer tout à Dieu. Et parce qu'ils firent le contraire, Dieu leur donna un Roi en ſa colere, & il endurcit leur cœur, afin qu'ils ne craigniſſent point les maux que cette royauté leur devoit apporter, quoiqu'il les leur fit annoncer par ſon Prophéte.

IV. ENTRETIEN.

Sur l'Epître du IV. Dimanche après la Pentecôte.

Le 21 Juin.

SAINT Paul dit, que les afflictions préſentes ne doivent point être miſes en comparaiſon de la gloire à venir ; n'eſt-ce pas aſſez pour nous donner cou- La ſouffrance, marque des enfans de Dieu.

rage dans nos plus grandes peines ? La gloire éternelle n'est-elle pas, sans comparaison, plus grande que tous les biens que l'on peut imaginer ; & cependant nous sommes assurés de l'obtenir, si nous souffrons comme il faut en cette vie. La souffrance est une marque infaillible de l'adoption des enfans de Dieu, & il est certain que ceux, qui participeront aux souffrances du Fils unique de Dieu, participeront aussi à sa gloire.

Rom. 8. 20.

Une Sœur ayant demandé l'interprétation de ces paroles : *La créature est assujettie à la vanité, quoiqu'elle ne le veuille pas ;* la Mere lui dit, qu'elle n'entendoit pas cet endroit, & que le plus souvent l'on veut sçavoir des choses que S. Augustin n'entendoit pas ; que pour elle elle se contentoit de trouver une parole, qui lui put servir.

Peine du péché pour tous.

Elle nous dit ensuite, sur cette autre parole de l'Epître : « Nous sçavons que „ toute créature soupire & travaille : „ Il est vrai qu'en ce monde tous ont de la la peine, & de cette sorte de peine que le péché produit ; car ce n'est pas seulement ceux qui ont la connoissance du péché, qui gémissent & soupirent sous le faix ; mais ceux-là même qui ne le connoissent pas. Cela est clair, puisque tous les Païens, & le reste des hom-

mes, qui ne craignent point la Justice divine qui punit le péché, craignent néanmoins la Justice temporelle des hommes, qui est l'image de celle de Dieu : car quoiqu'ils ne croyent pas en Dieu, qui a défendu de commettre des crimes, ils sont pourtant fâchés de les avoir commis, parce qu'ils en sont punis. Un homme, par exemple, en a tué un autre, il est fâché de l'avoir fait mourir, parce qu'il en doit souffrir la peine; de sorte que vous voyez que ce n'est pas seulement les enfans de Dieu, qui souffrent en résistant à leurs passions; mais aussi les esclaves du diable, qui souffrent en s'assujettissant à la tyrannie des mêmes passions. Les enfans de Dieu désirent d'être délivrés pour n'offenser plus Dieu, & les méchans voudroient pouvoir suivre leur nature dépravée sans être punis.

V. ENTRETIEN.

Sur l'Evangile du même jour.

L'On travaille durant la nuit, & le plus souvent on ne sçait ce que l'on fait; Dieu parle, & on ne l'entend point. Il le faut pourtant écouter, & le supplier de se faire entendre, en lui disant

I. Reg. 3. 10. avec le Prophéte Samuël : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute.* Mais l'on se trouve quelquefois dans de certains scrupules que l'on ne sçait ce que l'on a, on fait des fautes & on ne les connoît pas, on va à confesse & on n'a rien à dire, & il se peut même faire qu'on commette très-peu de fautes ; & néanmoins on ne sçauroit dire quelle sorte de remords l'on sent. Toute la conscience est troublée & inquietée, & l'on en ignore la cause. Croyez-moi qu'il faut bien écouter, c'est Dieu qui parle dans la nuée, & nous ne l'appercevons pas. Il demande assurément quelque chose de nous, & il faut bien examiner notre cœur : car, sans doute, nous trouverons qu'il a quelque attache, à quoi nous ne pensions pas, ou bien il nous fera connoître que nous tombons dans l'attiédissement ou dans la froideur, ou enfin que nous sommes dans quelqu'autre état, qui déplaît à Dieu. Pour moi, il faut que je vous avoue, que j'ai été près de vingt années dans ces peines.

Soin d'écouter Dieu dans les troubles de la conscience.

Trait remarquable.

Il ne faut pas néanmoins, lorsqu'on y est, en rechercher trop la cause ; mais il faut tâcher de corriger les défauts que nous connoissons, & qui nous peuvent mettre dans le scrupule, quoique ce ne soit point un mal d'être scrupuleuse. Il

y en a qui disent, qu'il ne faut point l'être ; mais pour moi, je suis fort aise que l'on la soit, pourvû que l'on croye avec soumission ceux qui conduisent, & que l'on ne se mette rien d'extravagant dans l'esprit.

Remede à ses répugnances dans la priere.

L'on est quelquefois dans l'impuissance de prier, & l'on sent même de la répugnance à aller à la priere, parce que l'on croit n'y rien faire qui vaille. Il ne faut pas pourtant perdre courage, mais il faut aller à Dieu comme ce pauvre sourd & muet de l'Evangile. Il y a cette différence néanmoins, que ce pauvre homme n'y pouvoit aller, parce qu'il n'avoit pas la foi, & nous, nous l'avons, & Dieu nous l'a donnée afin que nous ayons recours à lui. Quand il nous arriveroit d'être en sa présence sans l'entendre, & même sans lui pouvoir parler, il n'importe, c'est assez que nous sçavons qu'il est présent. Lorsque S. Pierre pria Jesus-Christ de se retirer de lui, il ne sçavoit ce qu'il disoit, & il ignoroit encore pour quelle fin il étoit descendu sur la terre, puisque c'étoit pour s'approcher des pécheurs, afin qu'ils pussent après s'approcher de lui : car il faut premierement que Dieu s'approche du pécheur en le convertissant, & qu'ensuite le pécheur s'approche de lui en le recevant par la sainte Eucharistie.

VI. ENTRETIEN.

Le 24 Juin.

Grand trait d'humilité.

UNE Sœur dit à la Mere : Vous souvenez-vous bien, ma Mere, de ce qu'une fois, comme vous passiez par le Dortoir assez tard, ma Sœur *N.* sans sçavoir qui c'étoit, vous alla dire assez promptement : Hé ! à quoi pensez-vous, ma Sœur, quel bruit vous faites ? & qu'à l'instant vous ôtâtes vos souliers, & vous mîtes à genoux devant elle ; & comme elle étoit étonnée d'une si prompte humiliation, elle apperçut que c'étoit vous : ce qui la surprit de telle sorte, qu'elle ne pût parler pour vous en faire des excuses. La Mere répondit : Il n'y avoit point d'excuses à faire. Je ne me souviens point de cela ; mais enfin je ne fis que ce que je devois faire.

VII. ENTRETIEN.

Le 29 Juin.

Retenue à juger de la conduite de Dieu.

UNE Sœur lui dit, qu'elle avoit pensé que notre Seigneur traitoit bien rudement saint Pierre, quand il l'appelloit Satan ; la Mere répondit : Il n'est pas per-

mis de juger personne, & encore moins des Supérieurs; mais comme l'on manque fort à cela, l'on vient enfin à trouver à redire à la conduite de Dieu même. Est-ce à faire à des vermisseaux à ne se pas soumettre à leur Créateur? Lorsqu'on voit paroître la justice de Dieu, il le faut adorer, aussi bien comme quand il fait éclater sa miséricorde; car il est également saint en l'un & en l'autre. Considérez, je vous prie, ce que Dieu fit faire à David, quand il lui commanda de faire mourir le peuple de toute une ville d'une façon si cruelle. Cependant il étoit si doux, qu'il est dit de lui dans les Pseaumes: *Souvenez-vous, Seigneur, de David & de sa douceur.* *Ps. 131. 1.* Moyse qui étoit le plus doux de tous les hommes, fit un carnage de vingt-trois mille hommes qui avoient adoré le veau d'or; & après il bénit ceux qui l'avoient suivi en cette expédition, de ce qu'ils avoient préféré la gloire de Dieu au sang & à la vie de leurs peres & de leurs freres. Car voyez-vous, il ne faut pas tant faire les délicats dans les choses de Dieu: la douceur n'est point une lâcheté & une mollesse, il faut aller droit. Mais Dieu paroissoit bien plus rude, quand il reprit Samuël de ce qu'il prioit pour Saül, & qu'il lui dit: C'en est fait, je l'ai réprouvé; car il n'y a point de plus rude

Dureté de cœur, la plus terrible peine.

punition que l'endurcissement du cœur ; toutes les peines temporelles ne sont rien en comparaison. Quand on se reconnoît & qu'on s'humilie, tout va bien. Voyez l'exemple de Nabuchodonosor ; il fut réduit en l'état que l'on sçait, jusqu'à ce qu'il reconnût qu'il y a un souverain dominateur sur le ciel & sur la terre. L'Ange rébelle n'a point eu de pardon, parce qu'il s'est élevé contre Dieu, & Dieu ne hait rien tant que les orgueilleux. Il les écrase comme des crapaux, & il ne fait non plus d'état d'eux que d'une puce. C'est une chose horrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant : il vaut bien mieux faire pénitence en ce monde, afin d'être trouvées dignes d'éviter les maux à venir. Dieu a fait la grace à quelques-uns de reconnoître cette vérité, comme l'Empereur Maurice, qui pria Dieu & le fit prier, afin qu'il lui plût de le punir en ce monde, & qu'il lui pardonnât en l'autre. Un Roi de France fit la même priere, & Dieu le lui accorda. Il y en a peu qui fassent de même, & aussi y en a-t-il peu qui soient sauvés. Enfin c'est une nécessité, il faut porter sa croix & souffrir tous les jours. Ceux qui souffrent avec soumission la portent avec joie, ils ne sentent pas les afflictions, ils sont dans la fournaise des tribulations, comme les trois enfans

Priere chrétienne, mais bien rare.

dans la fournaiſe de Babylone, à qui le feu ne fit point de mal. Ainſi les afflictions ne peuvent nuire à ceux qui craignent Dieu ; car qui porte ſa croix, portera auſſi ſa couronne.

Une Sœur lui allégua une perſonne qui ſentoit bien ſa peine, & qui étoit néanmoins toute à Dieu ; à quoi la Mere répondit : Si vous lui aviez demandé ſi elle vouloit être délivrée, je m'aſſure qu'elle vous auroit répondu que non ; car jamais une ſeule parole de plainte ne ſortit de ſa bouche, & on ne l'a jamais vûe manquer à ſa charge, ni être pour cela moins humble, obéiſſante & charitable. Ces perſonnes honorent Jeſus-Chriſt en ſon agonie ; elles ſentent leurs peines, mais elles en reviennent toujours là : *Que votre volonté ſoit faite, & non pas la mienne.*

Comment il faut porter ſa peine.

Luc. 22. 42.

VIII. ENTRETIEN.

Le 31 Juin.

L'HUMBLE acceptation des ſouffrances, le parfait renoncement de ſoi-même pour ſe ſoumettre à Dieu dans la vûe de ſa grandeur & de ſa majeſté infinie, eſt un ſacrifice d'holocauſte, qui honore autant Dieu que le martyre.

Sacrifice qui vaut le martyre.

IX. ENTRETIEN.

Le 18 Juillet.

Quoi qu'il en coûte, le ciel est donné pour rien.

LE royaume des Cieux souffre violence, & il faut se la faire pour le ravir. Dieu conduit par quel chemin il lui plaît, il n'importe, pourvû qu'il nous sauve. Il donne le Paradis gratuitement, en quelque maniere qu'il nous le donne, quelques maux que nous endurions, & quelque difficulté que nous ayons, parce que tout ce qu'on peut faire ou endurer, n'est rien. La voie qu'il a tenue sur saint Barthelemi ne vous semble-t-elle pas bien rigoureuse, puisqu'après avoir passé toute sa vie dans les travaux, il est enfin écorché tout vif? Mais ce n'est point à nous à considérer si Dieu nous conduit par une voie difficile; nous sommes trop heureux si, par quelque chemin que ce soit, nous arrivons à la gloire. Le chemin est étroit, & il semble qu'il le soit plus pour les uns que pour les autres; mais Dieu nous donne sa gloire à quel prix il lui plaît. Considérez la vie des Saints, & vous verrez combien ils ont souffert, & comment ils ont été humiliés. L'amour qu'ils avoient pour Dieu leur a tout adouci; & s'ils eussent manqué de fidélité, ils se seroient perdus. Car enfin il faut suivre Dieu.

X. ENTRETIEN.

Sur ces paroles de l'Epître : Nous sommes les cohéritiers de Jesus-Christ, &c. Rom. 8. 27.

Le 19 Juillet.

POUR avoir part à l'héritage de Jesus-Christ, il faut souffrir avec lui : & quelles souffrances a-t-il enduré ? Il a souffert des douleurs en son corps : il a souffert dans ses biens, car il a voulu naître pauvre, & souffrir les incommodités de la pauvreté : dans son honneur, car tout le monde sçait de quelle façon il a été traité. Si donc nous voulons jouir de la gloire avec lui, il faut souffrir avec lui & comme lui. Je vous dis en vérité, mes Sœurs, que quiconque n'embrasse point la mortification, il amasse affliction sur affliction, non-seulement pour la vie éternelle, mais même pour la présente. Souffrir avec J. C. pour régner avec lui.

Une Sœur lui témoigna la difficulté qu'elle avoit d'accorder ce qu'elle avoit oui dire, qu'il ne falloit pas employer le temps de l'assistance à représenter à Dieu ses besoins, mais seulement à l'adorer, avec ce que l'on disoit, qu'il falloit prier pour le prochain & pour soi-même. Le Nôtre grand besoin.

plus grand besoin que nous avons, c'est d'adorer Dieu, & la plus grande faute que nous commettons, c'est de ne le pas faire. Si donc nous demandons à Dieu la grace de l'adorer, nous remédions à notre plus grand besoin, & en l'adorant, nous reparons nos plus grandes fautes. Je souhaiterois que nous fussions tellement dans cet esprit d'adoration, que nous n'eussions point d'autres pensées que d'offrir toutes les créatures & nous-mêmes en continuel sacrifice à Dieu. Ce seroit un holocauste qui lui seroit plus agréable que toutes les prieres que l'on sçauroit faire. Croyez-moi : ce seroit le vrai moyen d'obtenir toutes les graces qui nous sont nécessaires. C'est proprement ce que notre Seigneur dit à sainte Catherine de Sienne : *Pense à moi, & je penserai à toi.* Considérez, je vous prie, la sainte Vierge : elle a connu Dieu dès le moment de sa conception, & dès ce moment elle n'a cessé de l'adorer, sans se mettre en peine que de le suivre. Elle l'a suivi avec simplicité dans le temps : elle s'est laissée marier avec la même simplicité ; elle a reçû la qualité de Mere de Dieu dans une profonde adoration de sa grandeur divine : toute sa vie n'a été qu'une parfaite dépendance de Dieu. Dans les nôces de Cana, elle se contente de représenter à son Fils la

néceſſité qu'elle voyoit ; & après avoir entendu ſa réponſe, elle dit aux ſerviteurs: *Faites ce qu'il vous dira ;* comme ſi elle eût voulu dire : Je ne ſçai pas ce qu'il veut faire, mais obéiſſez à ce qu'il vous commandera ; s'il ne vous dit rien, ne faites rien. *Jean.* 2. 5.

Une Sœur répliqua, que l'heure que notre Seigneur diſoit n'être pas encore venue, étoit bientôt arrivée, puiſqu'un moment après il avoit fait le miracle ; la Mere répondit : La ſoumiſſion de la ſainte Vierge fit arriver ce moment ; car auſſitôt qu'elle ſe fut ſoumiſe, le miracle ſe fit. De même il ſe peut faire que Dieu attende quelquefois que nous le priïons avec ſoumiſſion à ſa ſainte volonté, & lorſque nous ne déſirons plus que ce qu'il lui plaira, il nous donne ce que nous lui demandons, c'eſt-à-dire, des choſes ſpirituelles, & qui regardent la vie éternelle. Car pour le reſte, il eſt indigne d'un Chrétien de le demander.

Attendre le moment de Dieu.

Il me ſemble qu'il ſuffit de ſçavoir que Dieu eſt notre Pere, & après cela quelles inquiétudes peut-on avoir en cette vie ? Lorſque l'on a un pere ſage, riche, bon & puiſſant, l'on ne craint rien ; mais s'il vient à mourir, l'on plaint ces pauvres orphelins, craignant qu'un tuteur ne diſſipe tous leurs biens ; mais c'eſt ce qui ne

Foi dans la Providence.

peut point arriver à l'égard de Dieu. Ainsi je ne comprens pas comment il se peut faire que l'on ait tant de défiance de la miséricorde & de la providence de Dieu; est-ce donc qu'on n'a point de foi? Je me suis trouvée bien des fois dans des affaires assez fâcheuses, & il m'a toujours fait la grace d'en remettre l'événement à sa divine providence. Une fois particulierement je me trouvai dans une tout-à-fait difficile, & qui n'étoit pas de petite importance; elle me mettoit dans une grande angoisse, parce que l'on n'y voyoit aucun jour. Une bonne personne m'écrivit que lorsqu'on ne voyoit point de reméde aux choses, selon la prudence humaine, Dieu y en voyoit que nous ne sçavions pas. Cela me calma de telle sorte, que toutes mes inquiétudes cesserent, & j'ai toujours cru si fermement en la providence de Dieu, que rien ne me peut ébranler, parce que je sçai que c'est lui qui conduit tout. O que nous serions heureuses, si nous n'avions autre chose à faire qu'à l'attendre! Il y a plus de quarante ans que j'ai cette pensée & ce désir. Quel bonheur! on ne le peut expliquer.

XI. ENTRETIEN.

Le 20 Juillet.

ON vint à parler de guimpe, & une Sœur dit qu'elle ne trouvoit pas cela trop reformé ; à quoi la Mere répondit : Il eſt vrai ; mais ſi l'on vous en faiſoit porter, il le faudroit faire avec ſimplicité. Pour moi je ne vous en donnerai jamais ; mais s'il en vient une autre après moi qui vous en donne, prenez-les ſans murmurer.

Modération dans le relâchement.

Les Sœurs demanderent ſi l'on pouvoit ainſi ſe relâcher, & faire une choſe contre ſa propre conſcience & connoiſſance, que cela paroîtroit dangereux, parce qu'il eſt aiſé que des petites choſes l'on paſſe aux plus grandes. Il faut faire ce que l'on peut, dit la Mere, pour ne ſe point relâcher ; mais ſi le relâchement arrive dans ces choſes extérieures, qui ne ſont pas eſſentielles à la vertu religieuſe, il vaut mieux acquieſcer que de murmurer. Il faut néceſſairement que cela arrive. Malheur pourtant à celles qui en ſeront cauſe. Je vous prie de me dire, mes Sœurs, ſi nous ſommes plus Saints que les premiers Chrétiens, que les Religieux de ſaint Benoît ou de ſaint Bernard, & de tous les

autres ſaints Fondateurs qui étoient ſi zélés pour l'obſervation de leur Régle, & ſi fervents à la pratiquer. Cependant ne voyons-nous pas que preſque tous ces ſaints Ordres ſont à préſent dans le relâchement; car c'eſt le propre de la nature d'y mener toujours. Je dis donc qu'il vaut mieux acquieſcer que de cauſer du ſchiſme & de la diviſion dans la Religion. Il faut ſe contenter de gémir intérieurement, & de repréſenter les choſes avec humilité à la Supérieure, ſans s'amuſer à en parler enſemble, ſinon que l'on ſe voulût joindre avec charité, pour lui aller parler enſemble avec ſoumiſſion & ſans révolte d'eſprit. Car ce n'eſt pas aſſez de ſoutenir un bon parti, il le faut faire ſaintement.

Sageſſe dans le bien.

Voyez, je vous prie, ce que dit ſaint Benoît, lorſqu'il parle des différends qui ſe peuvent élever entre l'Abbé & le Prieur. Il ne ſe peut faire, dit-il, que ceux qui ſoutiennent leur parti ne ſe perdent avec eux. Cependant ceux qui ſont du côté de l'Abbé pourroient dire qu'ils ont le droit, & que c'eſt pour maintenir l'ordre; mais l'on voit au contraire que celà apporte le déſordre. Il ne faut donc jamais prendre aucun parti, parce qu'encore qu'il ſoit juſte, ſaint & raiſonnable, on le ſoutient avec paſſion, & dans cet état on ne ſe peut

peut ſauver. Le plus ſûr c'eſt de gémir & de s'en plaindre à Dieu. Les choſes extérieures ne ſont pas de ſi grande importance que les intérieures ; c'eſt pourquoi il ſe faut plutôt conformer aux autres, quand on ne peut faire autre choſe ſans ſingularité.

Ma Mere, lui dit une Sœur, vous nous avez promis que ſi on ſe relâchoit après votre mort, vous viendriez nous avertir de bonne ſorte. Si Dieu me permettoit, dit-elle, de revenir, ce ſeroit plutôt pour appaiſer les murmures ; car rien ne ſe gliſſe ſi facilement, & l'on ne fera point difficulté de dire : Hélas ! notre Mere étoit bien plus charitable, &c. Je vous dis que cela eſt plus dangereux que vous ne ſçauriez penſer ; car, croyez-moi, l'on ne trouve rien dans les Supérieures, ſi l'on ne regarde Dieu en elles. De faire autrement, c'eſt idolâtrer ; & quand ſainte Scholaſtique & les autres Saintes reviendroient en ce monde pour nous conduire, elles ne nous ſerviroient de rien, ſi nous ne regardions Dieu en elles.

Se détaches des plus ſaintes perſonnes.



XII. ENTRETIEN.

Le 21 Juillet.

Curiosité à fuir dans la lecture.

UNE Sœur ayant fait une question sur l'Ecriture sainte, qui paroissoit un peu curieuse, la Mere lui dit : Je ne voudrois jamais rien sçavoir que ce qui porte à bien faire. Lorsque je lis la sainte Ecriture, c'est avec un tel respect & une telle soumission, que je révére tout ce que je n'entends pas, sans m'arrêter à y penser ; car il est aussi dangereux d'en entretenir son esprit, comme d'en parler mal à propos.

XIII. ENTRETIEN.

Le jour de saint Laurent.

Devoir de se disposer au martyre, & comment ?

UNE Sœur pria la Mere de nous dire en quoi nous devions imiter ce Saint, parce qu'il n'y avoit pas moyen de le suivre dans son martyre, qui étoit trop cruel. Elle lui répondit : Nous ne pouvons pas imiter son martyre, mais il faut imiter sa foi, qui le lui a fait endurer. On ne peut pas mourir comme les Martyrs, parce que la persécution est finie ; mais il nous faut

toujours être disposées comme eux à la recevoir, si l'occasion s'en présentoit. Ils ont été toute leur vie dans la disposition du martyre, au moins la plûpart, & entre autres saint Laurent. Il faut y être de même toujours disposées ; car enfin si Dieu permettoit que les Turcs se rendissent maîtres de la Chrétienté, ou quelques autres Infidéles, nous serions obligées de souffrir plutôt toutes sortes de supplices, que de renier la foi ; & enfin cela peut être. C'est pourquoi il faut y être préparé, & il ne faut point dire : Dieu connoît ma foiblesse, & ne permettra pas qu'une si grande tentation m'arrive ; car il est vrai qu'il peut bien être que cela n'arrivera pas ; mais il est vrai aussi que nous n'en avons pas lettres d'assurance, & que Dieu ne veut pas moins voir cela dans notre cœur, que si la persécution étoit présente. Autrement il nous regarderoit comme des rénégats, parce qu'il verroit qu'il ne manque que d'une occasion pour nous faire renoncer notre foi. En attendant, il faut donc que cette disposition nous fasse recevoir toutes les petites choses avec cette même affection. Il faut recevoir tout ce qui nous arrive, toutes les petites disgraces, les petites croix, les petites pertes, les petites contradictions, les petits mépris, tout cela dans un esprit de martyre,

Bon moyen pour obtenir cette grace.

en regardant tout cela comme l'épreuve de notre foi, de notre charité & de notre soumission à Dieu; & quand cela est bien fait & reçu de bonne sorte, cela n'est pas quelquefois moins agréable à Dieu que le martyre.

Une autre lui ayant demandé quelle pensée il faut avoir en disant l'*Angelus*, elle dit qu'il falloit penser au Mystère de l'Incarnation, & qu'il étoit permis d'en joindre quelques autres, comme à midi celui de la mort; qu'il n'importe point, pourvû que l'on pensât à l'anéantissement du Verbe, à son extrême rabaissement, à ses humiliations continuelles; & que comme toutes choses sont renfermées dans une seule, on pouvoit dire qu'il n'en falloit pas davantage pour sanctifier une ame, que de dire l'*Angelus* comme il faut; c'est-à-dire, de se donner toute entiere à l'adoration du Mystère de l'Incarnation du Verbe, de son silence, de son anéantissement, & l'avoir toujours devant les yeux pour y conformer sa vie.

Comment on doit dire l'*Angelus*.

Elle dit ensuite sur l'Evangile du jour: *Si le grain de froment tombant à terre ne meurt*, &c. Qu'il faut mourir à tout, renoncer à tout, que celui qui aime son ame la perdra; c'est-à-dire, celui qui a encore quelque chose qu'il aime & à quoi il tient, comme on dit d'ordinaire: J'aime cela

Jean. 12, 24.

Devoir de se haïr.

comme mon ame, celui-là perdra son ame. Pour la sauver, il faut la haïr, il la faut méprifer, il y faut mourir ; & celui qui ne meurt point pendant cette vie de tout son pouvoir à toutes ses affections, à toutes ses attaches, comme il est dit, *Si le grain ne meurt*, celui-là demeurera abandonné, & restera éternellement dans la solitude de l'enfer. Car c'est une chose horrible, que la multitude innombrable des damnés n'empêchera pas l'horreur éternelle de la solitude de l'enfer, parce qu'il n'y a point d'union. Chacun n'est qu'à soi, séparé de Dieu, séparé de toute créature, sans pouvoir sortir de soi-même & de sa misere. Voyez-vous bien cela, *Si le grain de froment tombant en terre ne meurt, il demeure seul.* Nous demeurons tout seuls & à nous-mêmes, tant que nous suivons les mouvemens de l'amour-propre, & que nous ne mourrons pas à tout, ce qui met de la division entre Jesus-Christ & nous.

Sur un autre sujet elle nous dit, que le trouble de la conscience naît toujours d'orgueil ; qu'on s'empresse pour reparer sa faute, pour l'effacer ; qu'on voudroit sauver son ame de ce péché-là ; c'est-à-dire, qu'on voudroit qu'il n'eût point été, & que par ce moyen on la perd ; qu'il faut bien haïr le péché, & désirer

Humiliation utile dans les fautes, sans se troubler.

qu'il n'eût point été commis ; mais parce que cela est impossible, & que ce qui est fait est fait, il en faut beaucoup aimer les suites, qui sont l'humiliation qui en revient, la pénitence qu'il en faut faire, la confusion qu'on est obligé de porter, & d'ailleurs y satisfaire avec une grande tranquillité, & que c'est le meilleur moyen d'attirer la miséricorde de Dieu. Que quand le Prophéte eût fait connoître à David un péché aussi grand qu'étoit le sien, qui enfermoit un homicide très-cruel & un adultere, il le reconnut d'abord tel qu'il est, mais il ne se troubla point. Il ne fait que dire, *J'ai péché*, mais dans un si grand ressentiment & un repentir si vif, qu'à peine eût-il proféré cette parole, qu'il reçut l'assurance de son pardon, pour montrer que ce n'est pas notre trouble, notre inquiétude, notre empressement qui engage Dieu à nous pardonner, mais la sincere & véritable reconnoissance de notre faute, avec une grande confiance en la miséricorde de Dieu, & une disposition entiere à recevoir tous les châtimens qu'il lui plaira de nous envoyer. Car quand il dit cette parole, ce fut par une abondance de cœur dans la reconnoissance de l'énormité de son péché, & comme s'il eût dit : Je suis prêt à souffrir tout ce que Dieu voudra, & je le tiendrai pour

infiniment juste, parce que j'ai péché.

On lui objecta que David étoit juste & saint avant son péché, & qu'étant depuis long-temps dans l'habitude de se soumettre à Dieu en toutes choses, il n'avoit fait qu'y rentrer dans ce moment-là, après en être sorti par la force de la tentation; mais que pour les imparfaits, & qui néanmoins ont quelqu'amour & quelque crainte de Dieu, il n'est pas étrange qu'ils se troublent à la vûe de leurs péchés. Ce n'est point ce qui a précédé qui y fait, répondit la Mere, cela y peut faire peu de chose, mais très-peu; c'est la grace présente.

La grace seule répare les chûtes.

XIV. ENTRETIEN.

Le XVIII. Dimanche après la Pentecôte.

LA Mere nous dit qu'il y avoit dans l'Epître une parole également admirable & terrible, qui est ce que dit saint Paul : *Que rien ne manque à ceux qui sont dans l'attente de la manifestation de la gloire de Jesus-Christ* : que cela veut dire que cette disposition donne à l'ame tout ce qui lui est nécessaire pour se présenter sans crainte en la présence de Jesus-Christ au jour de son glorieux avénement, parce

1. *Cor.* 1. 7.

Attente de J. C. comment on s'y prépare.

Ps. 39. 1. que, comme dit le Prophéte, *en attendant j'ai attendu le Seigneur, & il m'a entendu;* c'est-à-dire, qu'il répand dans l'ame qui l'attend sans cesse, sa divine charité, qui en chasse la crainte, de sorte qu'étant embrasée d'amour, elle recevra l'octroi de son désir, quand ce jour sera venu du glorieux avénement de son Sauveur : que rien donc ne peut manquer à une telle ame, parce que le désir de l'avénement de Jesus-Christ lui donne tout ce qui est nécessaire pour le salut, puisqu'il sera donné à tous ceux qui souhaitent cet avénement; & qu'au contraire tout manque à celles qui ne sont pas dans cette attente, quelques talens qu'elles ayent de science, d'éloquence, d'esprit & de mémoire; car tout cela est moins que rien devant Dieu.

Talens inutiles pour cela.

Que les personnes du monde ne pouvoient quasi être dans cette sainte attente, & sur-tout les grands, parce qu'ils attendent presque toujours autre chose, les uns la fin d'une affaire, les autres l'accomplissement de quelque dessein de fortune, & qu'outre cela les embarras de plusieurs soins nécessaires les détournent beaucoup de cette disposition, qui ne peut être véritable que dans ceux qui sont vraîment voyageurs en ce monde, n'y aimant rien & ne désirant rien autre chose. Mais que

pour les perſonnes religieuſes elles n'ont rien qui les détournent d'être parfaitement dans cette attente ; que c'eſt pourquoi elles devoient s'eſtimer heureuſes, & que pour reconnoiſſance de la grace dont il a plû à Dieu de les favoriſer, rien du monde ne devroit être capable de les diſtraire tant ſoit peu de cette attente, qui eſt ſeule néceſſaire.

Une Sœur lui dit que les Supérieurs, qui étoient chargés de beaucoup d'affaires & embarraſſés de pluſieurs ſoins, n'étoient pas dans ce bonheur ; elle répondit, qu'ils n'y étoient pas moins que les autres, parce que ce qui eſt fait par l'ordre de Dieu, & ſelon ſa volonté, eſt fait dans la vûe de cette attente, & fait même partie de cette diſpoſition, ou plutôt que c'eſt par là qu'on la rend parfaite ; & qu'au contraire même les perſonnes qui travaillent le plus, ſi elles travaillent ſelon Dieu, elles peuvent dire avec plus de vérité, *En attendant j'ai attendu*, parce que quand on dit qu'il ne faut être appliqué que dans le déſir & l'attente de l'avénement de Jeſus-Chriſt, ce n'eſt pas à dire qu'il ne faille rien faire, mais qu'il faut tout faire pour cette attente, en pratiquant ce que dit notre Seigneur : *Soyez comme des ſerviteurs qui attendent leur maître.* Or ces ſerviteurs préparent avec ſoin la maiſon,

Fidélité à ſes devoirs pour attendre Dieu.

Luc. 12. 36.

& mettent toutes choses en ordre, afin que quand le maître viendra, il ne trouve rien qui lui fasse de la peine, ni après quoi il faille qu'il attende. C'est pourquoi aussi les serviteurs veillent toute la nuit, s'ils ne sçavent à quelle heure leur maître doit venir, pour être toujours prêts à le recevoir. Que c'est là l'exemple de la maniere dont on doit attendre Jesus-Christ, qui est en s'y préparant par l'acquit de son devoir, de sorte que toute personne qui est dans l'embarras de beaucoup d'affaires, si elle les fait dans la vûe de Dieu, & qu'elle ne désire que son avénement, elle l'attend véritablement, & s'y prépare par toutes ses actions, parce que la véritable attente consiste dans l'accomplissement de son devoir; & si les personnes même du monde agissoient avec justice dans leurs affaires séculieres, & qu'ils le fissent dans la vûe & le dessein de s'assujettir aux ordres de Dieu, d'accomplir sa sainte volonté & de lui plaire, elles seroient dans cette disposition d'attente, & toutes leurs actions les prépareroient à ce glorieux avénement.

Avantage des personnes de Communauté.

Mais qu'il y a bien peu de personnes dans le monde qui soient dans cette disposition, parce qu'il est difficile de ne se pas laisser emporter à tant de troubles & de distractions qui arrivent sans cesse, &

qui ſont ſi violentes, qu'il faut avoir une vertu bien forte pour y pouvoir réſiſter; au lieu que dans la Religion tout étant ordonné pour le ſervice de Dieu, tout le travail qu'on y a eſt ſaint, ſi on le fait auſſi ſaintement qu'il eſt ſaintement ordonné. Que c'eſt pourquoi toutes nos actions peuvent être faites dans cette attente, & que nous devrions mettre toute notre dévotion à déſirer ſans ceſſe cet avénement, parce que toute notre perfection conſiſte à l'attendre parfaitement, & que l'attendre parfaitement n'eſt autre choſe qu'avoir une faim & une ſoif continuelle de la juſtice, parce qu'elle fera que nous mériterons d'être raſſaſiés, quand la gloire de Dieu nous apparoîtra.

Pour expliquer mieux ce qu'on lui avoit demandé, ſi les occupations diverſes de la Religion, qui ſont d'elles-mêmes des ſujets de diſtraction, n'empêchent point cette diſpoſition d'attente dont elle avoit parlé; elle donna une comparaiſon de ce que l'on fait quand il doit entrer quelques perſonnes conſidérables, comme la Reine, en diſant que quand cela arrivoit, on quittoit toutes choſes pour ſe préparer à l'attendre.

Grands de la terre, images de Dieu.

Une Sœur lui dit, que c'étoit une attente bien pénible; à quoi la Mere répondit, qu'il étoit vrai, mais qu'elle nous

repréſentoit fort bien la ſainte & bien-heureuſe attente où nous devons être de celui qui eſt le Roi des Rois & le Seigneur des Seigneurs, & qu'encore qu'il ne fallût pas ſouhaiter les viſites des Reines & des Princeſſes, néanmoins il les falloit recevoir dans cette même attente de Jeſus-Chriſt; & que puiſque c'eſt lui qui permet qu'elles viennent, (parce que rien ne ſe fait ſans ſa permiſſion,) il ſe faut préparer à les recevoir pour obéir à ſes ordres, & pour l'honorer en leurs perſonnes, puiſque toute puiſſance eſt établie de Dieu, & qu'il veut que l'on reſpecte tous ceux qu'il a mis pour commander, quels qu'ils ſoient, ſéculiers ou non, bons ou mauvais, parce qu'ils portent tous l'image de ſa puiſſance, & tiennent ſa place ſur la terre.

Enſuite elle reprit ſa comparaiſon, qu'il faut attendre la venue de Jeſus-Chriſt, comme ceux qui attendent quelques-unes de ces perſonnes de grande conſidération, diſant que, comme ils quittent durant ce temps-là tous leurs négoces ordinaires, afin de préparer la maiſon pour la perſonne qui doit venir, il faut auſſi que nous faſſions de même, ne nous ſouciant point d'accomplir nos déſirs, ni de nous ſatisfaire; mais de nous employer ſeulement à ce qui nous prépare pour l'avé-

Fuite de ſes déſirs.

nement de Jesus-Christ ; que nous devons imiter les Vierges sages de l'Evangile, qui n'ont que cet unique soin d'attendre l'Epoux, qu'elles ont dormi en l'attendant, mais qu'en dormant elles l'ont attendu ; qu'il faut aussi dans cette attente nous employer à tout ce que Dieu demande de nous, quoiqu'il nous retire de la méditation de ses grandeurs & de son avénement. Mais qu'il faut agir selon nos devoirs & pour l'attendre mieux, c'est-à-dire, qu'il le faut toujours avoir pour fin dans toutes ses actions, & y tendre par toutes ses pensées, & sur-tout par tous ses désirs, ne s'attachant à rien, & ne s'appliquant aux choses qu'autant que notre devoir nous y oblige, & que c'est la volonté de Dieu, & rejettant tout le reste pour nous appliquer à cette attente, comme à notre unique affaire.

Elle montra encore, par une autre comparaison, de quelle sorte l'on devoit être dans cette attente, en disant, que comme les personnes, qui ont quelque grande affaire qui les occupe, si on leur vient parler de quelque chose qui ne les concerne point, ils disent : *Laissez-moi, j'ai bien d'autres choses plus importantes à penser :* qu'il faut de même que nous soyons tellement appliqués à l'attente de cet avénement de Jesus-Christ, qu'il doit

Unique & importante affaire.

comme amortir toutes nos passions, de sorte que si nous avons des désirs humains, si nous avons curiosité de sçavoir quelque chose, il faut que nous pensions que nous serons extrêmement mal avisés, si nous nous détournons de vacquer à une affaire si importante pour des bagatelles, & qu'enfin cette sainte occupation où nous devons être de penser à cet avénement, de le désirer, & de nous y préparer, nous doit rendre indifférentes pour toutes les choses de la terre, soit fâcheuses, ou agréables, ou pour toutes sortes d'evénement, tant de prospérité que d'adversité, & que même elle doit calmer toutes les émotions de notre esprit, & arrêter toutes ses fantaisies pour le rendre immuable dans cette unique attente.

Ce qui rend indifférent à tout.

Sur cela une Sœur lui dit, que cela étoit impossible à faire, que l'esprit alloit trop vîte; à quoi la Mere répondit, que ce n'étoit pas à dire qu'il fallut être sans autre pensée, ni sans aucune contradiction de la nature; que ce seroit un état bienheureux si l'on y pouvoit toûjours demeurer, mais qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous donner cette paix intérieure, qui est la félicité de cette vie; mais que ce qu'elle vouloit dire c'étoit, qu'il falloit que ce désir d'être continuellement dans l'attente de Jesus-Christ,

dominât tellement en nous, qu'il nous fit mépriser tout autre sentiment & tout autre désir, & résister à toutes les tentations dont nous pourrions être attaqués, comme d'impatience, de colere, d'envie, de murmure, & qu'une ame, qui est vraîment dans cette attente de l'avénement de Jesus-Christ, pourra bien en sentir quelqu'une de pareille, mais qu'elle n'y consentira pas, parce qu'elle les rejettera, en considérant que toutes les choses de ce monde sont de si peu de conséquence, ou plutôt si méprisables, au prix de la fin pour laquelle elle a été créée, qu'elle ne doit non plus se fâcher de l'adversité que se glorifier de la prospérité, ni s'offenser des outrages qu'on lui fait, ni porter envie à ceux qui sont plus favorisés & estimés qu'elle; qu'une personne, qui est occupée dans une affaire de grande importance, & dont elle souhaite avec passion de voir l'accomplissement, méprise toutes les choses moindres, & ne daigne pas seulement y penser. Que ce qu'il falloit donc faire pour être dans cette disposition c'étoit d'y tendre continuellement, & de se reprendre toutes les fois que l'on s'égaroit dans des pensées & des occupations contraires, c'est-à-dire, quand on se laissoit aller à suivre ses inclinations, & à tom-

Moyen de vaincre les tentations, belle régle.

ber dans des distractions, & que cela se devoit faire en priant Dieu qu'il nous mît dans cette véritable attente de son avénement.

On lui demanda si les personnes, qui ont l'esprit agissant & les passions violentes, n'avoient pas plus de mérite que ceux qui sont tempérés. Elle répondit, que ce n'étoit pas la concupiscence qui faisoit le mérite, mais seulement la mesure de la grace qui nous est donnée, parce que nous n'avons rien du tout de nous-mêmes, & nous ne sommes rien du tout devant Dieu que ce qu'il nous fait être ; de sorte que notre mérite vient de sa libéralité ; mais que comme c'est l'effet d'une grande & puissante grace, quand nous surmontons la violence & l'impétuosité de nos passions, il y a aussi beaucoup de mérite, parce qu'encore que la concupiscence ne puisse être la cause du mérite, néanmoins comme Dieu tire du bien de tout, il fait être bien souvent une occasion de mérite, lorsque par sa grace victorieuse il nous la fait vaincre & surmonter si parfaitement, que nous agissons d'une maniere toute contraire & opposée à nos inclinations. Mais qu'une ame, qui est dans l'attente de Jesus-Christ, c'est la manifestation de la gloire de son Sauveur qu'elle attend & non pas

La grace seule fait le mérite.

la sienne ; qu'elle se réjouit dans l'espérance qu'elle a en la miséricorde de celui qu'elle aime & qu'elle désire, & non pas dans la confiance en ses œuvres ; & qu'il faut encore que nous attendions sans cesse la manifestation de sa gloire en nous, par l'opération de sa grace & par l'accomplissement de ses desseins sur nous, mais qu'il la falloit attendre avec patience & sans curiosité.

Ensuite elle dit, que jamais personne n'avoit été plus parfaitement dans cette disposition que la sainte Vierge, qui nous apprend par son silence de quelle sorte nous devons attendre la manifestation de la gloire de Jesus-Christ ; qu'il est dit qu'elle conservoit dans son cœur tout ce qu'elle entendoit dire de son Fils, & ce qu'elle voyoit de lui ; mais qu'il n'est point dit qu'elle lui ait fait aucune question. Et bien qu'elle sçût encore mieux que les Apôtres ce qu'il étoit, elle ne lui a pourtant jamais demandé comme eux : *Quand sera-ce que vous rétablirez le royaume d'Israël?* Et quand notre Seigneur lui répondit aux nôces de Cana, lorsqu'elle le pria pour les mariés, *Mon temps n'est point encore venu*, elle ne lui demanda point, Quand viendra-t-il ? parce qu'elle attendoit l'accomplissement des desseins de Dieu & la manifestation de sa gloire, sans curiosité ;

La sainte Vierge étoit sans curiosité.

Act. 1. 6.

Joan. 2. 4.

mais seulement en attendant, elle attendoit comme le Prophéte, & beaucoup plus parfaitement : que c'est pourquoi elle ne faisoit que conserver dans le trésor de son cœur les paroles divines qu'elle entendoit de la bouche de son Fils, sans lui faire jamais aucune question ni aucune demande sur ce qu'elle lui voyoit faire, ni même sur ce qui lui étoit ordonné. Car quand il fallut porter l'enfant Jesus en Egypte, elle ne s'informa point de la raison pourquoi on lui commandoit cette fuite, parce qu'elle étoit toujours prête d'obéir avec une parfaite simplicité à tous les ordres de Dieu : que c'est là vraîment attendre l'avénement de Jesus-*Christ*, parce qu'on ne peut l'attendre véritablement si l'on ne marche dans la voie étroite, qui n'est autre chose que de suivre Jesus-Christ comme la sainte Vierge, & ne se suivre jamais soi-même.

Sur cela la Mere prit sujet de parler de ceux qui s'élargissent la voie, & comment, pour peu qu'on l'élargisse, on est au hazard de tomber jusques dans le gouffre de l'enfer. Elle parla premierement des personnes du monde, & dit que ce qu'il y a de plus horrible dans le monde, n'est pas seulement la licence de pécher, mais l'approbation du péché, ce qui n'est venu que de ce qu'on s'est élargi la voie : qu'il est

Effets du refroidissement de la charité.

arrivé ce que notre Seigneur a prédit, que sur la fin des temps *la charité de plusieurs se refroidiroit ;* la charité ayant été refroidie, on a trouvé trop rudes & austères les préceptes de l'Evangile ; c'est pourquoi on les a adoucis par des interprétations qu'on y a données, afin d'avoir la licence de faire ce que l'on n'eût osé. Ensuite de quoi les hommes s'étant corrompus de plus en plus dans leurs mœurs, ils ont accompli ce qui avoit été prédit dans les saintes Ecritures, que le bien seroit appellé mal, & le mal bien, ne se donnant pas seulement la licence de pécher, mais autorisant même le péché, au mépris de la vertu & des préceptes divins. Et qu'il est arrivé quasi la même chose dans les Religions ; la charité étant refroidie, l'on a trouvé que c'étoit une dure nécessité que d'obéir, & ensuite on n'a pas manqué de rencontrer des conducteurs aveugles, qui ont dit que c'étoit assez pour des filles que d'être renfermées toute leur vie, qu'il falloit avoir compassion de leur foiblesse, & que pourvû qu'elles ne fussent pas abandonnées au mal, qu'il les falloit laisser vivre en paix, se divertir, & jouir du plaisir de la société. Sur quoi la Mere fit voir combien c'étoit un grand abus aux Religieuses de se croire plus à plaindre que les séculiers, parce qu'elles

Matt. 24. 12.

Guides aveugles.

n'ont pas la liberté de sortir, faisant voir comment au contraire elles sont beaucoup plus heureuses qu'elles ne le pourroient être dans le monde, parce que les peines & les miseres qu'on y souffre continuellement surpassent beaucoup les biens & la liberté dont on y peut jouir : les déplaisirs surmontent bien souvent les plaisirs, & les afflictions qu'on y reçoit d'un mari, ou des enfans, ou des faux amis, sont quelquefois au double des consolations qu'on en espéroit.

Comment les Communautés se relâchent.

Elle ajoûta, que la cause de tous les désordres qui sont dans les Monastères, vient de ce que la charité étant aussi refroidie, on se veut élargir la voie, & l'on y commence par des choses qui ne paroissent rien, mais qui néanmoins conduisent tout-à-fait dans la voie large, parce que cette voie large n'étant autre chose que de se suivre soi-même, depuis que l'on commence à se vouloir donner de la liberté dans les petites choses, on en prend insensiblement dans les plus grandes, parce que tout ce qui vient de la propre volonté étant un péché, il porte l'aveuglement & l'endurcissement dans l'ame, qui la conduit infailliblement dans l'égarement & le précipice ; que c'est pourquoi il est extrêmement dangereux de ne point aimer la dépendance, même dans les

moindres choſes, qui ne paroiſſent rien. Car ſi l'on s'examine ſérieuſement, on verra que preſque toutes les fautes que l'on fait ne viennent que d'un manque d'aſſujettiſſement dans les petites choſes. On dit: Mais quel mal y a-t-il de faire cela ou cela? C'eſt qu'il eſt défendu. Mais pourquoi l'a-t-on défendu, puiſqu'il n'y a point de mal? Et ainſi après avoir raiſonné ſur la cauſe du commandement, on veut accuſer le précepte d'être trop auſtère, afin de ſe donner la liberté de paſſer par-deſſus tout, de même que font les perſonnes du monde, qui diſent: Pourquoi faut-il qu'une telle choſe ſoit péché? car il n'y a pas moyen de s'empêcher de la faire. Que cela n'eſt pas moins que d'accuſer & de murmurer contre Dieu même, puiſqu'il eſt l'auteur de ces divins préceptes, & auſſi bien des moindres comme des plus grands; car rien n'eſt établi dans la Religion chrétienne & dans les particuliers, que par ſon ordre & ſa volonté: que c'eſt pourquoi c'eſt lui-même qu'on attaque & ſa divine ſageſſe qu'on mépriſe, quand on refuſe de s'aſſujettir aux ordres de ſa volonté, & qu'on dit que ce qu'il nous commande eſt inſupportable. Et que cependant c'eſt ce que l'on fait, quand on dit qu'il eſt impoſſible de vivre dans une continuelle dépendance, & de

Mal de raiſonner ſur les défenſes régulieres.

Revolte contre Dieu.

ne faire jamais sa volonté dans les choses qui sont le moins de conséquence : car c'est dire qu'on ne veut point marcher dans la voie étroite, qui consiste dans un continuel renoncement de nous-mêmes, mais si entier & général, que pour peu que nous nous donnions la liberté de suivre nos inclinations & nos volontés, c'est autant nous élargir cette voie.

Sur cela elle donna pour exemple, que l'on trouve que c'est une chose de trop grande dépendance & trop austère, de n'oser mettre le pied dans un lieu sans permission. L'on dit : Quel danger y peut-il avoir d'y entrer pour un *moment* ? Je n'ai point volonté d'y faire aucun mal. Ainsi on se persuade que c'est être trop scrupuleuse d'avoir difficulté pour si peu de chose, & l'on entre où l'on sçait bien que l'on ne doit pas entrer sans permission : voilà déjà élargir la voie. Mais il arrive bien rarement qu'on en demeure là, parce que la justice de Dieu permet d'ordinaire qu'une faute soit punie par une autre. C'est pourquoi, après s'être donné cette liberté, on se donne encore celle de parler un peu. On n'a pas volonté de perdre beaucoup de temps à s'entretenir, mais comme il passe bien vîte, on y en perd toujours plus qu'on

Les déclins vers le mal.

ne penſoit, & ce qui eſt pire, c'eſt que des diſcours indifférens & purement innocens, on paſſe à d'autres, qui ſont moins innocens, comme de curioſité, de vanterie, de raillerie, & même quelquefois de médiſance & de murmure; & quand on vient à faire ſon examen on voit que pour une petite liberté qu'on s'eſt donnée, on a fait cinq ou ſix fautes très-notables. Voilà ce qu'a produit l'amour de l'indépendance. Mais que ce qui l'étonnoit le plus étoit de ne point reconnoître ſes fautes, & de s'excuſer quand on eſt repriſe; de dire: C'eſt qu'on ne m'aime pas, c'eſt qu'on m'en veut, on me ſoupçonne, on dit de moi ce qui n'eſt pas, & parce qu'on aime celle qui l'a dite, on donne créance à ſes rapports. Excuſes mauvaiſes.

Elle ajouta d'autres choſes ſemblables, & que tout cela venoit de ce qu'on craignoit l'humiliation, & que pour l'éviter l'on faiſoit ce que l'on pouvoit pour couvrir les fautes que l'on avoit faites, & comme les racommoder, & quand on ne le pouvoit faire & qu'elles étoient ſçues, on avoit recours aux excuſes, & s'il arrivoit qu'on eût dit une parole, qui eût tant ſoit peu augmenté la faute, on étoit bien aiſe d'en avoir ſujet de former des plaintes, qu'on ſe perſuadoit pouvoir faire Ecueil de l'humilité.

légitimement ; mais que tout cela étoit n'avoir aucune humilité, & ne servoit qu'à augmenter les fautes plutôt que de les diminuer.

Une Sœur lui demanda de quelle sorte il falloit reparer ses fautes, quand on en avoit faites. La Mere répondit, que ce n'étoit pas toujours en se venant accuser promptement, non qu'il ne fût bon de le faire, mais que le plus souvent ces accusations précipitées ne venoient que d'une appréhension que l'amour-propre donnoit d'être prévenue par l'accusation d'un autre, qui dit notre faute plus à découvert que nous n'en aurions envie ; car on ne s'accuse guères sincerement, on ajoute toujours quelque chose qui diminue la faute, ou bien on se reserve quelque circonstance, qui en est la plus humiliante : qu'il faut au contraire être bien aise que nos fautes soient découvertes par d'autres, parce qu'on en est plus humiliée ; & qu'il n'y a point de plus court moyen pour réparer ses fautes que d'en excepter l'humiliation ; que pour cela il faut demeurer en silence quand on a manqué, & s'humilier devant Dieu dans l'attente de la peine qu'il lui plaira nous infliger par sa miséricorde, pour satisfaire à sa Justice.

Accusations faites par d'autres, utiles.

Ensuite une Sœur demanda à la Mere, si ce

si ce qui est écrit : *retournez au principe & à l'origine de la foi*, ne devoit pas s'entendre qu'il falloit considérer les mœurs & la sainteté des premiers Chrétiens, pour les imiter & les prendre pour régle de sa vie. Elle répondit, que cette pensée étoit bonne, & elle prit sujet de montrer comment les premiers Chrétiens de la primitive Eglise avoient été parfaitement dans la disposition dont elle avoit parlé, d'être sans cesse dans l'attente de l'avénement de Jesus-Christ, & qu'ils étoient dans cette disposition bien plus véritablement que n'y sont à présent les Chrétiens, parce que les persécutions des Empereurs leur mettant continuellement la mort devant les yeux, il falloit qu'ils y fussent toujours préparés, & non-seulement à la mort, mais à toutes les morts cruelles que la cruauté des tyrans pouvoit inventer : que c'étoit cette disposition où la grace les mettoit, qui leur donnoit la force de souffrir tant de tourmens, & la ferveur qu'ils avoient pour courir au martyre : qu'elle avoit une particuliere devotion à une Sainte, dont le Martyrologe dit, qu'ayant vu, comme elle alloit querir de l'eau, des navires de Chrétiens, qu'on menoit en exil ou au martyre, elle laissa sa cruche, & courut avec eux : que cette Sainte

Disposition des premiers Chrétiens.

Bel exemple de foi.

n'eût pu faire cela, si elle n'eût eu un grand amour pour Jesus-Christ & un grand désir de son avénement; qu'elle l'attendoit sans doute, puisqu'elle sçût si bien se servir de l'occasion qu'il lui offroit, qui sembloit être fortuite, mais qui toutefois ne l'étoit pas dans le dessein de Dieu, qui lui présentoit par-là la couronne du martyre qu'elle avoit tant désirée : que nous devons de même accepter toutes les occasions mortifiantes & humiliantes que Dieu permet nous arriver, comme un effet de sa Providence, qui nous offre dequoi lui donner des témoignages de notre fidélité : que les premiers Chrétiens étoient heureux d'être tous les jours exposés au martyre, mais que nous ne le sommes pas moins si nous voulons, parce qu'il y a deux sortes de martyre, celui du sang & celui des mœurs; que c'est pourquoi l'Eglise ne manquera jamais de martyrs, parce qu'en tout temps elle a toujours des ames fidéles à Dieu, qui souffrent toujours pour l'amour de lui une espece de martyre en mourant à eux-mêmes, martyrisant leurs passions, résistant aux attaques de l'ennemi, & souffrant de tout le monde; que toutes ces choses sont de grands martyres : que l'obéissance est encore appellée un sacrifice, parce qu'elle est un grand

Martyre des mœurs, nécessaire.

martyre, quand on la rend comme il faut, en supprimant tous les raisonnemens de l'esprit, & étouffant toutes les répugnances qu'il y peut avoir.

XV. ENTRETIEN.

La veille de saint Michel, 28 Septembre.

ON demanda à la Mere comment il falloit honorer les Anges; elle répondit, que c'étoit en les imitant. Maniere d'imiter les Anges.

On lui répartit qu'il étoit bien difficile, puisque c'étoit de purs esprits, & que nous étions chargées d'un corps corruptible qui appésantit l'ame; elle dit, que c'étoit par l'opération de la volonté qu'il les falloit imiter, la tenant toujours attachée à Dieu par une intention droite de lui plaire, disant toujours, *Qui est comme Dieu?* qu'il est vrai que le corps appésantit l'ame, mais qu'il le faut rendre sujet; que notre Seigneur ayant pris un corps pour l'amour de nous, & afin de le sacrifier pour nous, il nous a obligé de lui sacrifier les nôtres.

XVI. ENTRETIEN.

Jour de ſaint Michel.

LA Mere Angelique commença la Conférence en diſant, que c'étoit la fête de ſa Confirmation, ſa premiere Communion, & ſa Bénédiction, qui s'étoit faite, il y avoit cinquante-deux ans; que les conſeils & les deſſeins de Dieu étoient admirables & incompréhenſibles; qu'il y avoit ce jour-là dans le Monaſtère environ trois cents perſonnes, qui ne penſoient tous qu'à ſe réjouir, & preſque aucun qui penſât à Dieu; *qu'elle*-même n'y penſoit pas beaucoup, n'étant encore qu'un enfant, & que Dieu voyoit dans onze Religieuſes, qu'il y avoit ſeulement dans la Maiſon, tout ce grand nombre qui étoit là préſent, (car tout le Noviciat étoit ce jour-là avec nous dans une chambre du Bâtiment, & il ne manquoit preſque aucune des Sœurs de la Communauté, excepté celles qui ſont à Port-Royal des Champs, & celles qui ſont déjà avec Dieu,) qu'il n'y eût perſonne du monde le jour de cette Bénédiction, qui eût pu croire, ni penſer que ce qui s'eſt fait dans la Maiſon, eût dû ſe faire.

Effets admirables des deſſeins de Dieu.

Une Sœur lui dit je ne ſçai quoi, que l'on ne comprenoit pas bien; mais la Mere l'entendit bien, & répondit, qu'il ne falloit pas dire qu'il y eut du ſien en cela, qu'il n'y avoit que la main toute-puiſſante du Très-haut, qui avoit pu opérer ces merveilles, & qu'une créature ne devoit point prendre de part à ſes œuvres.

Cette Sœur répartit, que la créature coopéroit avec lui; la Mere lui dit, que la créature ne pouvoit jamais tant coopérer aux graces de Dieu, qu'elle n'en perdit infinement plus qu'elle n'en conſervoit pour en faire uſage; que la grace de Dieu recevoit toujours du déchet en venant à nous; que ſi nous étions capables de recevoir une ſeule goutte de cette eau céleſte de la grace, dans ſa pureté, nous ſerions ſaintes & parfaites, mais que la créature en eſt incapable à cauſe de la corruption du péché, qui eſt infiniment oppoſé à cette grace; qu'il n'y a jamais eû que la ſainte Vierge, qui l'ait reçue dans ſa plénitude, parce que Dieu l'avoit préſervée de la corruption du péché, en la retenant lorſqu'elle y alloit tomber; que ſaint Jean a bien été auſſi ſanctifié dans le ventre de ſa mere, mais que ce n'a pas été ſi parfaitement qu'il

La grace de Dieu reçoit du déchet en nous.

La ſainte Vierge en a été exempte.

ne soit tombé dans quelques fautes légeres durant sa vie ; que pour la sainte Vierge il est certain qu'elle n'en a jamais commis aucune, ayant reçu la grace dans sa plénitude, & ayant parfaitement correspondu à la grace, qui a tout fait en elle, parce que comme pure créature elle en étoit incapable.

Une Sœur répliqua, que S. Paul avoit dit de lui-même, que la grace n'avoit pas été vaine en lui, & qu'il lui avoit aussi été répondu : *Ma grace te suffit*. Elle répondit, qu'il étoit vrai que la grace suffisoit à saint Paul, mais que saint Paul ne suffisoit pas à la grace, qu'il y avoit bien de la différence ; & qu'il est vrai aussi que la grace n'a point été vaine en lui, puisqu'il l'a dit ; mais que ce n'étoit pas à dire qu'il l'eut reçue dans toute sa plénitude ; que la grace n'avoit pas été vaine en lui, puisqu'elle avoit rendu sa conversion parfaite ; qu'il avoit bien pu aussi être confirmé en grace dans ces hautes révélations qu'il eût, étant ravi jusqu'au troisiéme ciel, où il connut des secrets ineffables, dont aucun homme ne peut parler, non pas même celui qui les a vûs ; mais néanmoins qu'après cela il lui avoit été laissé un aiguillon de la chair, pour lui faire connoître qu'il étoit hom-

Grace de S. Paul.

A besoin des tentations.

me, c'est-à-dire, pécheur, qui avoit toujours besoin d'un nouveau secours de la grace, parce qu'il falloit qu'il connut que la vertu se fortifie dans l'infirmité, c'est-à-dire, dans la reconnoissance de sa misére, que l'on ne connoît jamais mieux que quand on la ressent. Ce qui montre, que si ce grand Apôtre avoit été confirmé en grace, ce n'étoit que dans le dessein & l'élection de Dieu, qui le soutenoit aussi de telle sorte, qu'il étoit impossible qu'il tombât, bien qu'il ressentit en lui-même une loi contraire à celle de l'esprit. Mais que pour la sainte Vierge, le privilége singulier lui a été accordé de recevoir la grace dans toute sa plénitude & dans toute son étendue, de sorte qu'elle n'a reçu en elle aucun déchet, puisqu'elle ne l'a pas seulement rendue exempte de tout péché, mais même de tout mouvement de péché, quelque petit qu'il fût. Que pour nous autres, étant nés dans la corruption du péché, par lequel notre premier pere est tombé, en se séparant de Dieu pour s'attacher à lui-même, cette malheureuse inclination demeurant toujours, c'est ce qui fait l'opposition à la grace, & que nous ne pourrons jamais en jouir dans sa pureté, jusqu'à ce que par la délivrance de ce corps de mort nous entrions dans

Opposition à la grace par la concupiscence.

une si parfaite union avec Dieu, que nous soyons entierement perdus pour nous-mêmes, & qu'il ne nous demeure plus rien de nous, mais que nous soyons abysmés en lui, comme une goutte d'eau l'est dans l'océan; elle ne perd pas son être, mais étant absorbée dans cette infinité d'eaux, elle ne peut plus être distinguée par ce qu'elle est d'elle-même, ce qui ne lui est pas une perte, mais un avantage, puisqu'elle se conserve plus assurément dans son centre. Aussi de même nous serons tellement abysmées dans l'immensité de Dieu, qu'étant parfaitement unies à lui, nous ne serons plus qu'une même chose avec lui, nous serons comme *perdues* dans ce divin océan; mais sans l'être toutefois, puisque nous recevrons dans la source de tous les êtres une conservation du nôtre beaucoup plus noble, parce que c'en est là l'accomplissement, comme c'est là la fin pourquoi nous l'avons reçu, n'ayant été créées que pour jouir de ce bonheur d'être unies à Dieu, & faire une même chose avec lui.

Ensuite elle dit, qu'il falloit parler des Anges, puisqu'il étoit leur fête, parce que c'étoit proprement leur confirmation en grace que l'Eglise honoroit, & la victoire remportée sur le Démon.

D'où vient la victoire des bons Anges.

Sur cela elle fit une question, sçavoir

ce qui avoit disposé les Anges à obtenir une si glorieuse victoire, & à mériter d'être confirmés en grace; car Dieu a voulu qu'ils l'ayent méritée. La Mere Marie des Anges répondit, qu'elle pensoit que ç'avoit été l'humilité; la Mere dit, qu'il étoit vrai, mais que ce n'étoit pas ce qu'elle vouloit dire, que c'étoit une autre disposition plus claire & plus palpable, selon l'Ecriture. Il y eut environ une douzaine de Sœurs qui lui dirent leurs pensées; les unes, que ç'avoit été l'anéantissement d'eux-mêmes, rapportant à Dieu ce qu'ils avoient reçû de lui; les autres, la reconnoissance de sa grandeur, en disant, *Qui est comme Dieu?* & d'autres diverses choses, que la Mere approuva fort; mais elle dit que tout cela n'étoit pas ce qu'elle vouloit dire. Après qu'on eût encore bien rêvé, & dit plusieurs choses pour rencontrer sa pensée, on la pria de la dire, parce que l'on quittoit la partie pour la deviner. Elle dit que c'étoit: *Factum est silentium in cælo;* que tout ce qu'on avoit dit se trouvoit bien dans les saints Anges, mais que ç'avoit été par le moyen de ce silence qui avoit été fait au ciel, & que c'étoit ce qui les avoit disposés à mériter leur confirmation en grace, & à remporter la victoire sur le Démon, parce que tout s'obtient par le silence de la langue,

du raisonnement & des pensées, même les meilleures. Que c'est ce que l'on ne comprend point, qu'on pense toujours qu'il faut beaucoup raisonner pour sortir de ses contradictions & de ses peines, & qu'au contraire c'est le moyen de ne rien avancer, de ne rien gagner, parce que la victoire de ses passions & des tentations du Démon n'est pas le propre effet de notre vertu, mais de la grace, qui n'est donnée que dans le silence. Que c'est par le silence que les Anges, n'étant pas confirmés en grace, ont mérité de l'être, & de vaincre les ennemis de Dieu ; car dans ce silence ils étoient tous arrêtés à regarder leur Capitaine, qui ne contemploit que Dieu avec eux ; & en un *moment*, par cette seule parole, *Qui est comme Dieu?* la victoire fut gagnée. Que c'est la seule parole qu'il faut dire quand on est pressé des tentations, en arrêtant tous les raisonnemens, les beaux discours, & même les bonnes pensées. Car il faut que tout se taise & s'anéantisse devant Dieu, & puis il nous fera remporter la victoire ; mais que nous n'entrons guères dans cette disposition, étant toujours remplis de raisonnemens, de pensées & de paroles que nous avons bien de la peine à arrêter, parce que nous voulons toujours être quelque chose, & que nous ne sommes rien.

Utilité d'un silence chrétien.

Pour faire voir dans quel anéantissement il faut être pour mériter la grace, & comment Dieu n'assiste que ceux qui ont perdu toute sorte de confiance dans leurs propres forces & dans leur vertu, elle donna deux exemples; l'un de David, qui étant dans la pénitence & la douleur de son péché, qu'il avoit sans cesse devant les yeux, disoit à Dieu pour lui représenter sa misere & fléchir sa miséricorde: *Sicut terra sine aquâ tibi, velociter exaudi me, Domine*, &c. Que c'est dans cet état qu'il faut que nous nous mettions devant Dieu pour recevoir promptement sa grace, qu'il ne manque point de donner à ces ames qui se présentent devant lui comme une terre séche, toute crevassée d'aridité, qui crient vers lui par l'exposition qu'elles lui font de leurs miseres, pour être rafraichies de la rosée de sa grace; que c'est alors qu'il répand avec abondance sur cette terre sa pluie volontaire qu'il a réservée pour son héritage. **Moyen d'attirer la grace.**

Ensuite elle expliqua cette parole: *Emitte Spiritum tuum, & creabuntur*, & dit, qu'il étoit à remarquer qu'elle nous faisoit voir que Dieu n'agissoit pas sur ce que nous sommes, puisqu'il dit qu'il crée en nous, qu'il faut donc que nous soyons anéantis, afin de donner lieu au saint Esprit de créer en nous ce qu'il veut qui **Nouvelle création, ce que c'est.**

y ſoit ; & quand cet Eſprit ſaint aura été envoyé, & qu'il aura créé en nous ce qui lui eſt agréable, alors la face de notre terre ſera renouvellée, parce qu'il nous rendra de nouvelles créatures, revêtues de ſa juſtice, de ſa vérité & de ſa ſainteté.

L'autre exemple qu'elle donna, fut ce qui eſt rapporté dans l'hiſtoire de Judith, que le peuple étant menacé par Holopherne, ils ſe vêtirent de ſacs, & ſe proſternerent tous, juſqu'aux enfans, dans le temple en la préſence du Seigneur, qu'ils prierent tous unanimement, & avec tant de cris & de larmes, qu'après en être devenus tout épuiſés, ils demeurerent ſans pouvoir plus crier, pleurer ni proférer aucune parole, & que ce fut alors que Dieu inſpira à Judith ce qu'elle devoit faire, leur donnant le ſalut par la main d'une femme. Et ſur cela elle dit, que quand on étoit anéanti de la ſorte en la préſence de Dieu, ſans nulle autre confiance qu'en ſon infinie miſéricorde, c'étoit alors qu'il en faiſoit reſſentir les effets, quelquefois même par des moyens tout miraculeux, parce qu'il n'y avoit rien que Dieu déſirât tant pour notre propre utilité, que la perte de cette fauſſe confiance & de cette malheureuſe complaiſance que nous prenons en nous-mêmes pour les dons

Diſpoſitions dans les plus grands maux.

que Dieu nous a faits, soit de grace ou de nature, qui fait que nous les corrompons tellement, qu'ils servent pour notre perte, au lieu de servir pour notre bien, comme il est arrivé à Lucifer, qui ayant été créé le plus beau & le plus excellent des Anges, a perdu sa beauté & toutes les qualités surnaturelles que Dieu lui avoit données, seulement pour avoir pris de la complaisance en lui-même, & s'être attribué ce qu'il avoit reçû : qu'il n'y a que cela qui fait l'orgueil, comme ce qui fait l'humilité c'est de ne s'attribuer rien & ne s'estimer rien du tout : que le Démon par sa superbe a perdu la grace, référant à lui-même ce qu'il devoit référer à Dieu, pour lui rendre la gloire qu'il lui devoit de tous les biens & de toutes les graces qu'il avoit reçûes de lui, le voulant usurper pour lui-même. La sainte Vierge au contraire a conservé sa grace & en a mérité de nouvelles, par une humilité opposée à cette superbe de Lucifer ; car elle ne s'attribue pas ce qu'il y a de grand en elle ; mais lorsqu'on la dit *bienheureuse & bénie entre toutes les femmes*, elle rentre dans son néant, pour rendre à Dieu la gloire de ce qu'il a fait en elle, en s'adressant à lui pour lui rendre graces & publier les louanges qui sont dûes à sa miséricorde. *Mon ame*, dit-elle, *magnifie le Sei-*

Perte du premier Ange par la confiance en soi-même.

Luc. 1. 46.

gneur, & mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. Quelle différence il y a du premier des Anges avec la sainte Vierge! Aussi ce qu'il a perdu par son orgueil, elle l'a mérité par son humilité & par la fidélité qu'elle a eûe de rendre à Dieu ce qu'elle avoit reçû de lui. C'est par cette disposition qu'on est préparé à recevoir la grace; car elle ne peut être bien reçûe que par une ame qui la fait retourner à sa source, sans jamais s'en approprier rien. Les âmes que Dieu juge dignes de ses graces, sont celles qui imitent la Vierge, rendant à Dieu ce qu'elles reçoivent de lui, en même temps qu'elles l'ont reçû; car il faut que les eaux retournent à leur source, afin que de rechef elles coulent. Ce n'est pas que la source des richesses de Dieu ne soit inépuisable, & capable de donner jusqu'à l'infini, mais parce que les graces que nous nous approprions nous corrompent, il faut nécessairement les faire remonter à leur source, afin de ne les pas perdre. Car tout ce qu'on s'en approprie on le perd, & il nous perd, parce que l'orgueil n'entrera jamais dans le ciel, comme nous le voyons par l'exemple du premier Ange, qui s'étant approprié les dons de Dieu, en a été chassé, & a perdu la grace; & l'ayant perdue, il

Rendre à Dieu ce qu'on a reçu de lui.

Malheur de s'approprier les dons de Dieu.

eſt devenu Démon, parce que n'ayant plus la grace, il falloit qu'il fût ennemi de Dieu. C'eſt un exemple qui nous doit donner beaucoup de crainte.

Enſuite elle dit que Dieu avoit pourtant laiſſé au Démon ſon eſprit naturel, qui eſt ſi grand, qu'il ſurpaſſe tous les hommes dans la connoiſſance des choſes naturelles; que ce que Dieu lui avoit ôté c'étoit les connoiſſances ſurnaturelles qu'il avoit dans le ciel; de ſorte qu'il ne ſe ſouvenoit plus de ce qu'il avoit vû dans le ciel, que par une ſimple idée que Dieu lui en avoit laiſſée, telle qu'auroit une perſonne à qui pour un moment il auroit été montré quelque choſe de ſouverainement beau, dont ayant été privée auſſi-tôt, il lui ſeroit demeuré un appétit & un déſir non pareil de jouir de ce grand bien, & qui la mettroit dans une peine continuelle d'en être excluſe; & que c'eſt auſſi pour cela que Dieu a laiſſé au Démon une idée de ce qu'il a vû dans le ciel, & du lieu dont il eſt déchu, afin que ce ſouvenir fût le bourreau qui le tourmentât éternellement; & qu'il lui a auſſi laiſſé la grandeur & la vivacité de ſon eſprit, afin qu'ayant une ſi grande connoiſſance de toutes les choſes naturelles, il connût davantage le malheur où il eſt réduit, d'être privé de la viſion bienheureuſe de celui qui eſt le

Ce que le démon a perdu.

créateur de toutes ces choſes, & qui leur donne tout ce qu'elles ont de beau & de bon, & que ce grand eſprit & ces connoiſſances fuſſent le ver dont il ſera rongé dans l'éternité. Que cela nous fait voir combien Dieu fait peu de cas de toutes les conditions naturelles d'un grand eſprit, & combien les hommes ſont fous & remplis de vanité, de ſe glorifier de connoître toutes ces choſes, d'avoir une grande & ſubtile intelligence, une mémoire aſſurée, une admirable éloquence & une expérience de toutes choſes, autant qu'il eſt poſſible, puiſque Dieu a ſi peu eſtimé tout cela, que dans ſa colere il l'a laiſſé au Démon : qu'il y a donc bien de quoi ſe glorifier d'avoir le *partage du* Démon, & encore avec beaucoup moins d'étendue, & fort au-deſſous de lui, puiſqu'il n'y a aucun Philoſophe, pour ſçavant qu'il ſoit, qui le ſoit plus que le Démon.

Vanité des grands talens.

Sur cela elle rapporta d'un Philoſophe, qui ſouhaitoit paſſionément d'entendre quelque beau diſcours de philoſophie, & que comme les paſſions portent toujours au mal,. ſa curioſité paſſa juſqu'à un tel point, que pour la ſatisfaire il gagna une Sorciere, afin qu'elle fit venir un Démon lui parler de philoſophie. La Mere fit ici une petite parenthèſe, diſant que les Démons, quoique très-ſuperbes, ſont néan-

Puiſſance de la magie.

moins les esclaves des hommes pour un temps, afin de les avoir pour esclaves malheureux dans l'éternité, tant ils sont envieux de leur bien & passionnés pour leur ruine : que c'est pourquoi les Sorciers ont puissance sur eux, & leur commandent, comme fit celle que ce Philosophe avoit gagnée, qui commanda à un Démon de venir faire un discours de philosophie devant cet homme. Le Démon y vint, disant mille injures à cette femme, & tout enragé de dépit de ce qu'elle l'obligeoit de venir parler devant un homme, estimant que c'étoit trop se rabaisser, parce qu'il est le Prince d'orgueil. Il obéit néanmoins à son commandement, & fit un discours de philosophie qui dura deux heures, le plus élevé & élégant que ce Philosophe eût jamais entendu. Il en étoit tout ravi : mais dans le moment qu'il fut fini, il l'oublia si entierement, qu'il ne pût seulement en retenir un seul mot; de sorte que tout ce qu'il en remporta ne fut que l'horreur de son crime, & le dépit de n'en avoir eu qu'un plaisir passager, sans aucun profit. Ce discours qui paroissoit si admirable, & qui fut si inutile, montre que toutes les sciences humaines ne sont que vanité, & qu'elles nuisent plus souvent qu'elles ne servent, parce qu'elles enflent l'esprit.

Ensuite la Mere se mit à parler du silence, parce qu'une Sœur lui demanda comment on pouvoit être dans cette disposition dont elle avoit parlé, de ne regarder que Dieu dans le silence de l'esprit. A quoi elle répondit, que c'étoit par miracle, parce que nous sommes toujours remplis de raisonnemens & de pensées, qui viennent de l'amour-propre, qui nous fait aimer, vouloir, désirer & craindre, qui est ce qui produit nos raisonnemens & nos pensées, & qui nous en fournit sans cesse, parce que nous sommes presque toujours dans l'une de ces passions : que c'est pourquoi le moyen d'obtenir ce silence intérieur, *c'est de faire* mourir tout cela, & de combattre les tentations qui nous viennent, non pas par raisonnement, mais en regardant Dieu, & de même porter les afflictions & les privations qu'il permet nous arriver, en disant : *Qui est comme Dieu ?* Que si l'on avoit cette pensée quand Dieu nous retire quelque personne qui nous étoit utile, & que lui-même nous avoit donnée pour nous conduire, nous éprouverions que Dieu nous seroit toutes choses ; car rien ne manque à ceux qui le craignent : que tout au plus ce que nous pouvions espérer de ces personnes, c'étoit qu'elles nous aidassent à mourir à nous-mêmes, & que

Trop raisonner, obstacle aux dons de Dieu.

c'est ce que Dieu fait encore plus parfaitement, quand Dieu nous les retire, pourvû que nous disions, *Qui est comme Dieu?* en ne perdant jamais la confiance que nous devons à sa souveraine Majesté & à sa bonté ineffable; car quand tout nous manqueroit, il ne nous manquera jamais, si nous lui sommes fidéles, en ne regardant jamais que lui, & n'ayant confiance qu'en lui, comme en celui de qui nous tenons tout ce que nous avons de bien, & qui peut nous en faire plus que nous ne sçaurions penser.

Une Sœur lui dit, que cette disposition se rapportoit fort bien à celle dont elle avoit parlé le Dimanche, d'attendre toujours l'avénement de Jesus-Christ. La Mere lui répondit, que c'étoit aussi la même chose, parce qu'il n'y en a qu'une de nécessaire, qui est d'aimer Dieu, & en l'aimant de le regarder sans cesse, & de désirer son avénement, afin d'être parfaitement unis à lui. Unique chose nécessaire.

Une autre lui dit, que l'on seroit heureuse si l'on étoit toujours dans cette pensée; la Mere répartit, qu'oui, & que cette disposition étoit vraîment la félicité de cette vie; que c'est à quoi saint Paul l'Hermite & saint Antoine se sont occupés continuellement dans leur solitude.

On répliqua qu'ils n'avoient rien qui

Combats des Saints.

les en pût diſtraire ; elle répondit, qu'étant hommes, ils avoient leurs paſſions à combattre comme les autres, & qu'il n'y a point de doute qu'ils n'ayent ſouvent reſſenti de l'ennui dans une ſi grande & ſi longue ſolitude ; qu'ils avoient auſſi les Démons à combattre, comme ſaint Antoine, qui les voyoit ſous de ſi horribles formes, & qui en étoit ſi maltraité ; mais que dans tout cela leur recours étoit à Dieu ; ils ſe conſidéroient en ſa préſence, ils ſe ſouvenoient qu'ils étoient à lui & qu'ils combattoient pour lui, & le déſir de jouir de ſa bienheureuſe viſion les ſoutenoit dans une ſi rude guerre & dans la privation de toute conſolation humaine.

La priere fait vaincre.

On lui demanda ce qu'il *falloit faire* pour l'obtenir ; elle dit, que c'étoit en la déſirant, en la demandant à Dieu, & en ſe reprenant toutes les fois que l'on s'appercevoit d'en être détourné : que comme nous péchons tous les jours, & que le juſte même tombe ſept fois le jour, il faut ſans ceſſe nous reprendre, & retourner à notre cœur pour le remettre devant Dieu : & qu'encore que cette diſpoſition, dont elle avoit parlé, fût de grande perfection, il la falloit néanmoins avoir pour but, & y tendre continuellement, comme une perſonne qui va quelque part marche toujours dans le chemin qui l'y doit conduire,

Comparaiſon utile.

afin d'y arriver ; & quand il arrive qu'en regardant de côté & d'autre elle s'en détourne, elle est bien aise qu'on l'y remette, parce que quand on est hors de la voie, plus on marche & plus on s'égare. Que c'est pourquoi une personne qui en marchant est sortie par mégarde hors de son chemin, sçait bon gré & remercie ceux qui l'en avertissent, & qui lui montrent où elle doit aller ; que nous devrions faire de même, d'avoir toujours pour but la perfection de ce regard continuel de Dieu & de cet anéantissement de nous-mêmes dans l'amortissement de nos passions, & quand nous en sortons, être bien aises qu'on nous avertisse, & qu'on nous dise, Vous vous détournez de votre chemin, remettez-vous-y : que si l'on étoit telle que l'on doit être, l'on s'avertiroit l'une l'autre, & on s'aideroit ainsi à s'avancer.

Ensuite la Mere dit qu'il falloit parler d'autre chose, que ce qu'elle avoit dit étoit plus de spéculation que de pratique, mais que l'Evangile du jour étoit plus de pratique que de spéculation, qu'il le falloit considérer, puisqu'il nous oblige à des choses difficiles & de très-grande importance.

Premierement, ce que les Apôtres demanderent à notre Seigneur, qui seroit Quel est le plus grand dans le ciel.

le plus grand dans son Royaume, que l'on voudroit bien sçavoir laquelle de toute la compagnie qui étoit là présente, devoit être la plus grande dans le ciel ; que Jesus-Christ nous répondoit que c'étoit la plus humble, & que la plus humble étoit celle qui le croyoit moins être ; qu'il n'y avoit point devant Dieu une véritable grandeur que celle de l'humilité ; que les grands talens de science, d'éloquence, d'esprit, de mémoire, & de toutes les vertus mêmes, n'étoient rien devant Dieu sans cette vertu ; que les Philosophes qui avoient tant travaillé à l'étude de la vertu, n'ayant point eu l'humilité, ils n'avoient rien gagné, parce qu'ils avoient chassé des vices par un plus grand, qui est l'orgueil.

Vérité terrible.

Et sur cette parole : *Nisi efficiamini*, &c. Qu'il n'y avoit point de sentence dans l'Écriture qu'elle trouvât plus terrible & rédoutable que celle-là, parce qu'il n'y a rien de plus difficile à l'homme que le péché a corrompu & asservi sous la loi de son amour-propre, que de devenir enfant en simplicité, en humilité & en innocence, & que cependant c'étoit une sentence si absolue, que tous ceux qui n'étoient pas trouvés tels en sortant de cette vie, portoient l'arrêt irrévocable de leur condamnation, quel qu'il fût ; que tous étoient également obligés à ce précepte, & qu'on

n'étoit pas moins obligé de croire son obligation, que de croire que Jesus-Christ est venu au monde & est mort pour nous; qu'il falloit remarquer que notre Seigneur ne disoit pas simplement, Si vous n'êtes faits semblables à un enfant, mais à un petit-enfant, qui est si petit qu'il ne peut avoir d'estime de lui-même, parce qu'il ne sçait pas seulement ce qu'il est, tant il est petit, comme pourroit être un enfant de trois ans, qui ne sçait encore ce qu'il est : il sent bien son être, mais il ne le discerne pas; il ne sçait ce qu'il veut ni ce qu'il pense, il n'entend rien & ne peut se mêler de rien, & est assujetti à tout le monde; que c'est ce que nous devons être pour accomplir le précepte de Jesus-Christ, & pour entrer dans son royaume.

Vérité à croire comme les autres Mystères.

Que l'on demandera peut-être ce qu'il faut faire pour devenir comme ce petit enfant; mais que notre Seigneur nous l'explique lui-même, en disant : *Quiconque se sera humilié lui-même comme ce petit enfant;* c'est-à-dire, que comme les enfans sont petits par nécessité, il faut & il est nécessaire que nous nous rendions petits, en rentrant, par le moyen de la grâce, dans le néant qui nous est propre par nature.

Matt. 18. 4.

Qu'ensuite notre Seigneur dit : *Celui*

Qui sont ceux qui croyent en Jesus-Christ.

qui reçoit un tel petit enfant en mon nom, *il me reçoit ;* & qu'il faut joindre à cette parole celle qui suit, *Un de ces petits qui croyent en moi*, parce qu'il n'y a que ceux qui croyent en Jesus-Christ qui soient humbles, & qu'il n'y a que les humbles qui croyent ; tout ce que le Verbe incarné a opéré en ce monde étant compris dans son humilité, qui a été si grande, qu'elle est appellée par saint Paul du nom d'anéantissement. Or il n'y a que ceux qui la croyent véritablement qui croyent en lui, & il n'y a que ceux qui l'imitent, qui la croyent véritablement ; car les superbes ne connoissent point l'humilité de Jesus-Christ, & par conséquent ils ne la croyent point, & ne la croyant point, *ils ne croyent* point en lui : que c'est pourquoi il n'y a que les petits qui croyent en Jesus-Christ, & que parce qu'ils y croyent, ils le portent en eux par grace, & il repose en eux & y fait sa demeure, n'y en ayant pas qui en soient plus dignes que ceux qui sont revêtus de lui-même, en portant le caractère de son humilité ; que c'est donc aimer Jesus-Christ que d'aimer les humbles, & que tout ce que l'on fait aux humbles est fait à lui-même ; que cela devroit donner une grande affection à les servir.

Haine des orgueilleux pour les humbles.

Que les superbes ne se peuvent souffrir l'un l'autre, parce que chacun d'eux voulant

lant avoir le dessus, ils ne se peuvent pas accorder ensemble, & quoique les humbles fassent le contraire, ils ne peuvent néanmoins les aimer, parce qu'ils haïssent l'humilité, qui porte toujours au rabaissement, & que les actions des humbles les choquent, au lieu qu'ils aiment bien les personnes qui sont d'une douce humeur; car la douceur étant une vertu naturelle, elle ne leur est point opposée. Mais les humbles portent une grace opposée au Démon d'orgueil, qui est dans les superbes. C'est pourquoi c'est une très-mauvaise marque que de ne point aimer les humbles, quoiqu'il soit vrai que les humbles ne sont point connus. Mais il faut aimer pour humbles ceux qu'on voit dans le rabaissement & l'humiliation, puisqu'étant obligés de croire toujours bien de son prochain, on doit présupposer que ceux qui sont humiliés aiment leur état, & sont aussi humbles dans le fond du cœur que dans l'apparence. Car il est vrai que comme l'humilité n'est connue que de fort peu de gens, les humbles aussi sont peu connus, & il leur est utile, de peur qu'ils ne soient en risque de perdre un si précieux trésor, s'il étoit découvert. Les superbes les méprisent tellement, qu'ils appellent bassesse de cœur ce qu'ils font & souffrent par humilité. C'est la seconde

Humbles peu connus.

marque d'orgueil qui suit l'aversion qu'on a pour les humbles, laquelle fait qu'on les méprise & qu'on tâche d'obscurcir la gloire de leur vertu, en disant : Ce n'est pas par vertu qu'il est tel ; c'est son humeur qui l'y porte naturellement, il n'y a point de peine.

Matt. 18. 7. Notre Seigneur dit ensuite qu'*il est nécessaire qu'il arrive des scandales*. C'est une parole épouvantable & terrible ; car puisque c'est la vérité même qui l'a prononcée, elle sera trouvée vraie : & n'est-ce pas une chose bien terrible, de dire qu'il faut qu'il y en ait d'entre ce que nous sommes ici qui ayent de l'orgueil, afin d'exercer les autres, & de leur être un scandale ; mais malheur à ceux par qui il arrive le scandale : *c'est ce* que chacun doit extrêmement craindre.

Id. 5. 29. *Si votre œil vous scandalise, arrachez-le ;* c'est-à-dire, si quelque chose qui vous est aussi précieux & qui vous semble aussi nécessaire que votre œil & qu'un autre de vos membres, vous est une occasion de donner du scandale par votre orgueil, soit aux autres ou à vous-mêmes, souffrez qu'on vous l'arrache ; & de peur de souffrir aucun scandale par votre amour-propre, souffrez qu'on vous dépouille de vous-même & de tout ce que vous aimez. Car il est certain que ce commandement de notre Seigneur, de couper ses mem-

bres, ne s'entend pas de ceux du corps: il faudroit avoir de grandes raiſons pour le faire, & en quelque ſorte une néceſſité abſolue, par une connoiſſance certaine, autant qu'elle ſe peut avoir, de la volonté de Dieu. Il doit donc s'entendre ſpirituellement de toutes les choſes qui peuvent être des occaſions de péché. Mais nous ne pouvons pas toujours nous retrancher nous-mêmes, parce que bien ſouvent ce que nous croyons nous être avantageux nous eſt préjudiciable. C'eſt pourquoi nous devons laiſſer faire Dieu, nous tenant ſeulement préparés aux retranchemens qu'il lui plaira de faire en nous & pour nous. Il nous ôte quelquefois des perſonnes que nous croyons nous être néceſſaires, afin que l'attache que nous y aurions ne produiſe pas du ſcandale, en nous faiſant quitter Dieu pour la créature.

Se ſoumettre aux retranchemens que Dieu fait.

Dieu ne peut manquer dans ce qu'il fait, parce qu'il eſt tout ſage & tout bon, & par ces deux adorables qualités, qui lui ſont eſſentielles, il connoît parfaitement ce qui nous eſt utile, que nous ignorons pour l'ordinaire, & il ne manque point de bonne volonté pour nous faire du bien. Que faut-il donc craindre ſous la conduite d'une ſi ſage providence, & ſous la protection d'une bonté ſi ineffable? Tout ce qu'il demande de nous, c'eſt que

nous nous rendions capables qu'il accomplisse sur nous les conseils de sa sagesse & de sa bonté ; ne sommes-nous pas bien obligés de nous y rendre ? Mais on dit : Ce qui m'afflige le plus dans la perte de cette personne qui m'a tant donné de secours, c'est que je crains que ce ne soit par châtiment que Dieu me l'ait retirée. Eh bien, si cela est, prenez-le en esprit de pénitence, afin que vous méritiez d'être reçû comme enfant de celui qui *corrige ceux qu'il aime, & qui châtie ceux qu'il veut recevoir comme ses enfans.* Car en vous corrigeant il exerce sur vous le soin & la bonté d'un pere pour son fils. C'est pourquoi ayez-en plus de confiance en *lui* & plus d'espérance de votre salut.

Hebr. 12. 7.

Devoir envers les Anges Gardiens.

Enfin notre Seigneur conclud l'Evangile, en disant que chacun des hommes, jusqu'aux moindres & aux plus petits, ont un Ange qui les garde, lequel voit continuellement la face de Dieu, & c'est la principale raison pourquoi il veut que nous les honorions, parce que cela les rend souverainement dignes de nos respects. Et saint Bernard sur cela s'écrie : O admirable bonté ! ô ineffable dilection de charité ! que Dieu ait commis des créatures si nobles & si pures pour servir des petits vermisseaux de terre, & que ces esprits céléstes ayent tant de charité pour

nous ! Il eſt certain que l'on n'a point aſſez de reconnoiſſance du ſecours que l'on reçoit des Anges gardiens, ni aſſez de confiance en leur protection ; car nous ne devrions rien craindre, ſçachant que nous ſommes gardés par ces Eſprits bienheureux, qui aſſiſtent ſans ceſſe devant le trône de Dieu, & cependant on a plus de confiance aux Anges viſibles qu'aux inviſibles.

Une Sœur lui dit, que cela venoit de ce qu'on ne leur parloit pas comme aux Anges viſibles. Elle répondit, que c'étoit le mal qu'on leur parlât moins, qu'au contraire il falloit beaucoup parler aux inviſibles, & fort peu aux viſibles. Patole remarquable.

On répliqua, que ce que M. de ſaint Cyran diſoit dans la premiere des régles de la vie religieuſe, témoignoit qu'il falloit parler aux Anges viſibles : elle repartit, qu'elle ne diſoit pas qu'il ne le fallût point, mais qu'il falloit que ce fût peu, & pour des choſes fort néceſſaires, comme dit S. Benoît, qu'on parlera aux Supérieurs en peu de mots, prenant garde de ne rien dire que de néceſſaire ; que c'eſt pourquoi il falloit donc parler peu aux Anges viſibles, mais beaucoup aux inviſibles ; que nous ne devrions jamais rien faire qu'après avoir pris conſeil d'eux, & nous y être recommandés ; qu'ils entendent nos déſirs

& connoissent ce qui nous est utile ou ce qui nous peut nuire, & veillent continuellement pour notre salut.

Ensuite la Mere dit, qu'elle n'en pouvoit plus d'avoir tant parlé. Une Sœur la pria néanmoins de lui dire quel étoit le plus grand commandement de la Religion, de même que notre Seigneur avoit dit que le plus grand de la loi étoit la charité; elle répondit, qu'elle croyoit que celui qui étoit le plus grand de la loi, étoit aussi le plus grand de notre Régle, qu'on pouvoit aussi bien dire à une Religieuse, *Ama & fac quod vis*, parce que toute notre Régle ne tend par tout ce qu'elle ordonne qu'à nous *rendre capables* d'accomplir parfaitement ce premier Commandement, d'aimer Dieu & le prochain: que toute la Régle est comprise en trois choses, dans les exercices du Service divin, dans les macérations du corps & dans l'obéissance. Le Service divin est pour rendre à Dieu le culte qu'on lui doit, & les austérités du corps avec l'obéissance, qui est l'austérité de l'esprit, sont pour dompter la rébellion du corps & de l'esprit, qui sont les seuls empêchemens que nous avons à l'amour de Dieu & du prochain: car nous serons capables d'accomplir le commandement de cette double charité, quand il n'y aura plus rien en nous qui y soit opposé.

[L']état religi[eu]x n'exige [que] l'accomplissement de [l'É]vangile.

Une Sœur lui dit sur cela, qu'il ne lui sembloit point qu'il y eût d'austérités dans la Régle. Elle lui répondit, que l'abstinence, les jeûnes, les veilles & le travail étoient des austérités du corps, & que l'obéissance étoit une grande austérité pour l'esprit : que s'il n'y avoit pas davantage d'austérités dans la Régle, ce n'étoit pas que ce ne fût l'intention de saint Benoît d'en mettre davantage, comme il paroît par ce qu'il dit dans le chapitre du vin; que le vin devroit être interdit aux Moines, mais que ne pouvant plus leur persuader, il conseille qu'au moins on en use si sobrement qu'on n'en prenne jamais plus que selon la nécessité. Ce qui montre clairement qu'il ne veut donner au corps que ce qui lui est absolument nécessaire, & que s'il modere les austérités des premiers Peres, ce n'est point du tout pour flatter la nature, mais seulement afin de lui donner moyen de subsister dans les travaux du service de Dieu, qui la doivent détruire peu-à-peu jusqu'au temps que Dieu a ordonné de nous décharger de ce corps de mort.

Double austérité.

Mais, que la pauvreté est une grande austérité pour le corps & pour l'esprit, selon que saint Benoît nous ordonne de la pratiquer dans le même chapitre, où il dit, que s'il se trouve des Monaste-

res si pauvres qu'on ne puisse avoir du vin, ceux qui seront dans ces lieux en béniront Dieu, au lieu de s'en plaindre; & que ce qu'il dit ici du vin, il le faut prendre de toutes les choses nécessaires, dont il veut qu'on s'en passe, quand la pauvreté de la Maison est si grande qu'on ne les peut avoir : & non-seulement il veut qu'on se passe, mais qu'on en remercie Dieu. Que c'est pourquoi il nous oblige à une austérité sans bornes, puisqu'en souffrant la plus rigoureuse pauvreté, qui nous fait manquer des choses les plus nécessaires, nous ne faisons rien que ce qu'il nous commande : de sorte que les Religieux de Clairvaux, *qui se nourrissoient du pain d'orge*, du temps de saint Bernard, étoient si pauvres qu'ils n'avoient pour tout nécessaire que des légumes d'herbes sauvages, & qui faisoient leur potage de feuilles d'arbres, ne faisant rien en cela plus que la Régle : qu'ainsi la pauvreté, quand elle est bien pratiquée, n'est pas une petite austérité, non-seulement pour le corps, mais aussi pour l'esprit, parce qu'il n'y a rien qui humilie davantage. Par exemple, quand on est malade & qu'on se considere comme pauvre, on voit que rien ne nous est dû, que c'est par pure charité qu'on nous assiste & qu'on nous

Remercier Dieu de la pauvreté.

Pénitence de Clairvaux.

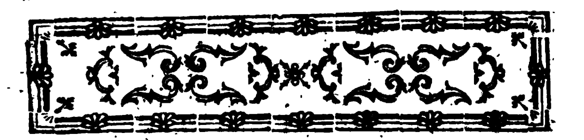
Dispositions d'un malade Chrétien.

ſert : cela nous oblige de tout recevoir avec actions de graces, quoique les choſes ne ſoyent pas comme nous les voudrions, & de nous laiſſer ſervir au gré de celle qu'on nous donne, & de lui en avoir de la reconnoiſſance, quoiqu'elle nous ſerve mal & qu'elle nous faſſe bien de la peine, parce qu'on penſe qu'elle n'eſt pas obligée au ſervice qu'elle nous rend, n'étant pas à nos gages. Y a-t-il rien qui ſoit plus auſtére, & qui porte plus à l'humilité ? Cela fait enrager la nature ; & ainſi il ne faut point ſouhaiter d'être riches, car la pauvreté nous ſera toujours bien plus avantageuſe.

Enſuite la Mere dit, que ce n'étoit point encore cela qui lui ſembloit le plus auſtére de la Régle, & elle demanda aux Sœurs ce qu'elles penſoient que ce fut, & ce qui étoit auſſi le plus important des obſervances religieuſes. Perſonne n'ayant pu deviner, elle dit, que c'étoit la correction : & ſur cela elle rapporta la réponſe que fit ſaint Bernard aux Religieux de Chartres, qui lui avoient mandé qu'ils trouvoient qu'il étoit impoſſible de bien garder la Régle ; que la Régle conſiſtoit en deux choſes, en préceptes & en remedes ; que celui qui avoit manqué aux préceptes ne laiſſoit pas d'accomplir la Régle, s'il avoit recours aux remedes,

puisque c'étoit ne point sortir des bornes de ce que la Régle préscrit. A quoi elle ajouta, qu'il n'y avoit rien de plus nécessaire que la correction, parce qu'il est impossible de ne point faire de fautes, & que la meilleure disposition qu'on puisse trouver dans une ame c'est de l'aimer, que c'est la marque la plus certaine pour s'assurer d'une personne, & pouvoir espérer qu'elle fera du progrès dans la vertu. Qu'elle aimeroit mieux une personne sujette à faire beaucoup de fautes, & qui aimât d'être reprise & corrigée, qu'une autre qui n'en feroit point, & qui ne pourroit souffrir la correction, parce que l'humilité de la *premiere réparer*oit toutes ses fautes, & l'orgueil de la seconde détruiroit toutes ses vertus : que Dieu est si bon & qu'il nous traite avec tant de miséricorde, qu'il veut que tout nous serve & nos fautes mêmes : que l'humiliation qu'on a d'une faute que l'on a faite, ne sert pas seulement à la réparer, mais à nous en faire remporter de grands avantages ; qu'il n'y a que les vrais humbles qui fassent ainsi profit de tout, & qu'une ame qui est sans humilité n'a rien, & n'est rien du tout devant Dieu.

...len de plus ...essaire que ...tre corr...é.



ENTRETIENS OU CONFERENCES DE LA REVERENDE MERE *MARIE-ANGELIQUE ARNAULD,*

Abbesse & Réformatrice de PORT-ROYAL.

ENTRETIENS

De l'année 1655.

I. ENTRETIEN.

Le XIX. Dimanche après la Pentecôte.

UNE Sœur lui ayant demandé sa pensée sur l'Evangile du festin des Nôces, où les invités ne voulurent point se trouver, elle répondit : Ma pensée a été sur la robbe nuptiale. Il est constant que c'est la charité, mais ce n'en est que le fonds, c'est la matiere, c'est l'étoffe de la

robbe ; mais il faut outre cela qu'il y ait quelques ornemens dessus, & ces ornemens doivent être conformes à notre condition, c'est-à-dire, à la qualité de celui que nous épousons. Et qui est-ce que nous épousons ? Notre Seigneur Jesus-Christ.

Comment on épouse J. C. en cette vie.

Mais il faut prendre garde que nous ne l'épousons pas glorieux & régnant dans le ciel ; nous l'épousons pauvre, souffrant, & anéanti sur la terre. Qu'est-ce donc que la robbe nuptiale pour nous ? C'est une grande charité accompagnée d'humilité, d'abjection, de patience, de douceur, de tolerance, de silence, de retraite, de mépris de soi-même, de renoncement à sa propre volonté & d'anéantissement. Car voilà les parures & les ornemens de notre époux.

II. ENTRETIEN.

Le jour de saint François d'Assise.

L'Evangile d'aujourd'hui est admirable, mais il le faut prendre de plus loin. Le commencement du chapitre nous fait voir la fin pour laquelle le Fils de Dieu est venu au monde. Ecoutez bien : Saint Jean envoye ses disciples pour sçavoir de notre Seigneur s'il étoit le Messie. Voici ce qu'il répond pour prouver

qu'il eſt le vrai Meſſie, ce qui nous montre pourquoi c'eſt proprement que Dieu a envoyé ſon Fils au monde, cela eſt merveilleuſement conſolant : *Allez, & annoncez à Jean ce que vous avez vû ; les aveugles recouvrent la vûe.* Matt. 11.45. On ſe trouve quelquefois dans des obſcurités, on n'a plus de lumiere ſur les choſes de Dieu, il ſemble quaſi qu'on ait perdu la foi. Tout le monde n'eſt pas conduit par cette voie, mais il y en a. Eh bien ! vous voilà aveugle, ayez confiance. Jeſus-Chriſt eſt venu illuminer les aveugles, ayez ſeulement recours à lui avec paix & avec une ferme eſpérance.

Aveugles de l'eſprit.

Les boiteux marchent : C'eſt tout de même. Vous êtes dans la lâcheté, dans la tiédeur, vous n'avez pas le courage de rien entreprendre ; tout vous ſemble difficile, tout vous effraye ; toutes choſes vous ſemblent au-deſſus de vos forces, vous voilà boiteux. C'eſt pour vous que Jeſus-Chriſt eſt venu ; il vous fera marcher, ſi vous avez recours à lui, ſi vous criez à lui de tout votre cœur.

Boiteux du cœur.

Les lépreux ſont nettoyés. Eh bien ! voilà les grands pécheurs. Vous dites quelquefois : J'ai tant offenſé Dieu, je me ſuis laiſſé emporter à mes paſſions, je n'ai point eu ſoin de me purifier devant Dieu. Vous êtes lépreux, le Fils de Dieu eſt venu pour vous nettoyer.

Lépreux intérieurs.

Surdité de l'ame.

Les sourds entendent. On est quelquefois endurci, & on n'entend point la parole de Dieu. Les instructions qu'on nous donne entrent par une oreille, & sortent par l'autre, s'il faut ainsi dire : on ne retient rien, on n'est touché de rien ; c'est être vraîment sourd. Mais il n'importe, notre Seigneur est venu rendre l'oüie aux sourds.

Resurrection de l'ame, divers exemples.

Les morts sont ressuscités. Voilà qui est admirable ! En quel état faudroit-il donc être pour désespérer de la miséricorde de Dieu ? Mais ce n'est pas tout. Car notre Seigneur a ressuscité toute sorte de morts. Il a ressuscité la fille du Prince, qui ne venoit que de mourir : c'est la figure de ceux qui ont commis quelque grand péché, mais qui n'y ont pas encore d'habitude. Ils sont morts, il est vrai ; mais ce n'est pas sans espérance de résurrection. Aussi le Fils de Dieu la ressuscita par une seule parole.

Il a encore ressuscité le fils de la Veuve. Celui-là étoit mort depuis plus long-temps : on le portoit déja en terre. C'est un pécheur qui a demeuré long-temps dans le vice, qui s'y est habitué, qui l'a nourri ; le Fils de Dieu le ressuscite néanmoins. Mais il a encore ressuscité le Lazare qui étoit mort depuis quatre jours, & qui puoit déja. Voilà ceux qui ont vieilli dans leurs désor-

dres, & où il n'y a presque plus aucune espérance d'amendement. Cependant notre Seigneur le ressuscite comme les autres : & pourquoi tout cela ? Pour nous apprendre qu'en quelqu'état que nous soyons, Dieu est toujours tout-puissant pour nous en retirer. Vous dites quelquefois : J'ai tant habitude à ce défaut-là ; quel moyen que je m'en corrige ? Il y a tant de temps que j'ai pris cette mauvaise coutume, je n'espére plus de m'en pouvoir défaire. Il ne faut point dire tout cela ; c'est pour ces sortes de personnes, que Jesus-Christ est venu sur la terre.

Mais voici encore ce que j'aime : *Et l'Evangile est annoncé aux pauvres.* Ces personnes suffisantes, ces sçavantes, ces entendues qui jugent de tout, qui discourent sur tout, qui examinent tout, qui veulent tout connoître, & tout pénétrer, notre Seigneur n'est pas venu pour tous ces gens-là. Mais réjouissez-vous, vous pauvres & ignorantes, sans livres, sans lectures, sans entretiens relevés, en épluchant vos herbes, en faisant bouillir votre pot, si vous aimez votre état, si vous êtes bien aises d'être les moindres dans la maison de Dieu, si vous n'avez point l'ambition d'une autre condition, c'est pour vous que le Fils de Dieu est venu. Ne vous mettez point en peine, il évangelisera lui-même

Quels sont les pauvres à qui l'Evangile est annoncé.

votre cœur : ne craignez point de manquer d'inſtruction.

Comment on ſe ſcandaliſe de Jeſus-Chriſt.

Voici le reſte : *Et bienheureux qui ne ſera pas ſcandaliſé en moi.* Je m'aſſure qu'il n'y en a aucune de nous qui ne penſe qu'elle n'a jamais été ſcandaliſée en Jeſus-Chriſt, ni de Jeſus-Chriſt. Dieu le veuille & nous y maintienne. Toutes les fois qu'on ſe ſcandaliſe des repréhenſions des ordres des Supérieurs ; toutes les fois qu'on porte envie au prochain, qu'on eſt ſcandaliſé de la proſpérité des méchans, des injuſtices qui ſe font dans le monde, des déſordres qu'on y voit, des trahiſons, des abominations ; toutes les fois qu'on ſe ſcandaliſe de tout cela, qu'on ne le peut ſouffrir, qu'on tâche de s'en défendre par toute ſorte de voies, tout autant de fois on ſe ſcandaliſe en Jeſus-Chriſt : car il permet tout cela, tout cela tend à ſes fins, tout cela contribue à ſes deſſeins. Toutes les fois qu'on n'eſt pas content de ſa condition, qu'on s'attriſte de quoi que ce ſoit, qu'on voudroit que les choſes fuſſent autrement qu'elles ne ſont, tout cela c'eſt ſe ſcandaliſer de notre Seigneur Jeſus-Chriſt : car c'eſt lui qui ordonne tout, qui fait tout, qui permet tout.



ENTRETIENS
OU
CONFERENCES
DE LA REVERENDE MERE
MARIE-ANGELIQUE ARNAULD,
Abbesse & Réformatrice de PORT-ROYAL.

ENTRETIENS
De l'année 1659.

I. ENTRETIEN.
Le jour de saint Pierre & saint Paul.

Pendant une maladie de la M. Agnès, alors Abbesse.

SAINT Pierre & saint Paul ont été les maîtres de l'Eglise, qui lui ont appris la loi de Dieu ; prions-les qu'ils la gravent dans nos cœurs. On n'a point parfaitement la loi de Dieu dans le cœur, quand

Ce que c'est qu'avoir la loi de Dieu dans le cœur.

on y conserve volontairement quelqu'imperfection ; car cette loi consiste dans un désir de plaire à Dieu en toutes choses. C'est pourquoi l'homme de bien ne tire rien que de bon du bon trésor de son cœur, & il n'en sort rien de mauvais, parce que le trésor ne seroit pas bon s'il y avoit de l'imperfection ; car il n'y a point d'imperfection dans un bon cœur, n'y en pouvant avoir où la volonté n'est point attachée.

La mort de nos guides nous est utile.

Les premiers Chrétiens ne furent point troublés de la mort de saint Pierre & de saint Paul, parce qu'ils ne s'attendoient qu'à être sacrifiés comme eux. Ils prierent pour saint Pierre quand *il fut emprisonné* par Hérode, parce qu'il faut désirer la conservation de ses Pasteurs ; mais après sa mort ils ne furent point privés de consolation : au contraire ils en furent remplis, voyant l'exemple qu'il leur avoit donné, & qu'il s'en alloit intercéder pour eux. C'est ainsi que nous devons être à l'égard de nos Supérieurs. Il faut prier Dieu qu'il lui plaise de nous les conserver ; mais lorsqu'il nous les a retirés, nous devons espérer que sa bonté nous les rendra plus utiles auprès de lui.

Si nous pensions à notre mort, celle des personnes que nous aimons ne nous troubleroit point, parce que quelque lon-

gue que puiſſe être notre vie, c'eſt toujours bien peu de choſe au prix de l'éternité, où nous retrouvons tout en Dieu, ſans craindre de pouvoir rien perdre. Ce n'eſt pas une imperfection de déſirer la conſervation d'une perſonne qui eſt utile, & qu'on eſt obligé d'honorer, puiſqu'en cela on obéit à Dieu; mais c'eſt une imperfection que d'en être en inquiétude, parce que c'eſt offenſer la ſouveraine ſageſſe & bonté de Dieu, qui ſçait ce qui nous eſt néceſſaire, qui peut y pourvoir, parce qu'il eſt tout-puiſſant, & qui le veut, parce qu'il eſt la bonté même. C'eſt pourquoi nous devons mettre en lui toute notre confiance. Si un enfant diſoit que quelque choſe dût être utile à la Communauté ou non, on n'y auroit aucun égard, parce que c'eſt un enfant, qui n'eſt pas capable de juger des choſes. Nous ſommes infiniment moins que les petits enfans au regard de Dieu, & plus incapables de juger de ſa conduite. C'eſt pourquoi nous devons nous ſoumettre à la diſpoſition qu'il fait des perſonnes, & croire qu'il fait tout pour le mieux, puiſque nous ſçavons qu'il nous aime, nous l'ayant témoigné juſqu'au point de donner ſa vie pour nous. Après cela, l'inquiétude dans les diſpoſitions de ſa Providence eſt une très-grande faute, & une infidélité contre la recon-

Inquietudes contraires à Dieu.

noissance qu'on doit à sa charité envers nous, & aux témoignages si grands qu'il nous en a donnés.

Si la santé de notre Mere dépendoit de M. Singlin nous n'en serions point en peine, dans la confiance que nous avons en sa charité. Nous en devons avoir une bien plus grande en celle de Dieu, puisqu'elle surpasse infiniment celle de M. Singlin, & qu'il nous aime beaucoup mieux qu'il ne nous peut aimer : car quelque bonté & charité que M. Singlin ait pour nous, il peut changer parce qu'il est homme, ou bien il peut se méprendre dans ce qu'il croit nous être utile ; mais ni l'un ni l'autre ne peut se trouver en Dieu, qui est toujours le même & jamais absent d'aucun lieu. C'est pourquoi il n'ignore rien, & il a tant de soin de nous qu'il nous porte en ses mains, & que se donnant lui-même à nous, il n'y a rien que nous ne devions espérer de sa bonté. En portant avec soumission & confiance en Dieu la privation des personnes que l'on croiroit utiles à son salut, on feroit un plus grand profit spirituel, & on acquéreroit plus de grace par ce seul sacrifice que l'on ne pourroit jamais faire par tous les secours que l'on recevroit de leur conduite. C'est ce qu'on aime le mieux qu'il faut sacrifier à Dieu. La sainte Vierge n'a

Amour de Dieu pour nous, plus grand que celui d'aucune créature.

tant mérité devant Dieu, que par le sacrifice qu'elle lui a offert de son Fils, en assistant à sa mort sur la croix, & l'offrant au Pere éternel pour l'accomplissement de ses desseins éternels. Elle a plus acquis de graces par ce sacrifice, qu'elle n'avoit fait durant toute la vie qu'elle avoit menée avec Jesus-Christ. Si on ne vit de la foi, on est misérable, & les athées sont déja damnés dès cette vie; car il n'y a que la foi qui nous puisse soutenir dans les afflictions de cette vie; & si on ne croit point en Dieu, si on n'a point la foi de sa bonté, de sa sagesse & de sa providence, rien ne sera capable de nous consoler dans ce qu'il faut souffrir. Mais aussi toutes les afflictions ne sont rien à une ame qui est animée de cette foi. Si elle perd une Supérieure, son ressentiment est sans trouble & sans inquiétude pour l'avenir, parce qu'elle sçait que Dieu est puissant pour donner la même vertu & capacité à une autre qui en seroit la plus éloignée, ou que s'il ne lui plaît pas, il peut lui donner sans elle & par lui-même ce qui lui est nécessaire. La perte des personnes dont la conservation nous est précieuse, n'est qu'une privation de quelques années, & peut-être de peu de temps. Mais même pour cette vie le juste qui vit de la foi ne perd rien, parce qu'il posséde tout en Dieu, à qui il est uni.

Le plus grand mérite de la sainte Vierge.

Comment porter la privation des personnes.

Que si néanmoins c'eſt une peine à la nature, il faut qu'elle ſerve de pénitence. Il n'y en a point de plus grande que celle de la privation des perſonnes qu'on aime, & il n'y en a point auſſi qui ait plus de mérite devant Dieu, & qui lui ſoit plus agréable. C'eſt peut-être cela ſeul que Dieu a deſtiné pour vous ſanctifier : voulez-vous manquer à votre ſanctification ? Mais on dira, C'eſt une punition de Dieu, pour le peu d'uſage que j'ai fait de ſa grace, ou pour mes péchés. Si cela eſt, à la bonne heure, il faut qu'elle ſerve d'un ſacrifice de ſatisfaction, & le châtiment de Dieu deviendra un témoignage de ſa miſéricorde, vous ayant puni d'une maniere qui vous donne de quoi ſatisfaire, & vous rendre digne de ſa grace par le plus grand & le plus agréable ſacrifice que vous lui puiſſiez faire. En vérité celui qui n'a point la foi, n'a rien, & il ne ſe peut qu'il ne ſoit dans une perpétuelle déſolation ; & celui au contraire qui a la foi, a tout, & il eſt toujours dans la paix & dans la joie.



II. ENTRETIEN.

Sur la Pauvreté.

LA pauvreté consiste dans une disposition de cœur à souffrir le manquement des choses nécessaires, jusqu'à mourir nud comme Jesus-Christ. Ce sont ceux-là dont on peut dire véritablement : *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* Car mourir de pauvreté, c'est mourir avec Jesus-Christ & en Jesus-Christ. C'est mourir véritablement au baiser de Dieu, comme il est dit de Moyse, & par sa volonté, puisqu'on meurt par la part & la conformité qu'il nous donne à la pauvreté de son Fils, qui est la plus grande de toutes ses faveurs. La pauvreté n'est point véritable sans cette disposition de recevoir avec action de graces les occasions de souffrir le manquement des choses nécessaires, comme saint Benoît veut que ses Religieux remercient Dieu s'ils ne peuvent avoir de vin, qui est une chose des plus nécessaires aux hommes. Il en est ainsi du reste. Il faudroit rendre graces à Dieu, si on étoit réduit à n'avoir que du pain & de l'eau. Je pense que Dieu me fait dire cela : car c'est une des choses sur quoi on a plus besoin de se

Mort dans la pauvreté avec Jesus-Christ.

prémunir, en s'établissant dans le véritable esprit de la pauvreté, puisque faute de l'avoir on voit, que dès que le temporel d'une maison vient à manquer, chacun pense à se pourvoir en son particulier, & c'est une Communauté perdue, & autant d'ames en grand danger.

La vie religieuse est une vie de pénitence, & la vraie pénitence ne s'accomplit que par la vraie pauvreté, la mortification, le travail & le renoncement à soi-même & à ses inclinations, sans quoi il n'y a point de vraie pénitence. C'est pourquoi toutes les bonnes œuvres, où il y a de la propre volonté, ne sont qu'une vaine image de *piété* & de pénitence qui ne sert de *rien*.

III. ENTRETIEN.

Matt. 7. 21. *Sur ces paroles :* Tous ceux qui diront : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas, *&c.*

ON demande à Dieu les vertus, mais on n'obtient pas ce qu'on demande, parce qu'on demande mal, comme dit saint Jacques, & on demande mal parce qu'on hésite. On veut bien que le vieil homme soit détruit, que les passions

Jac. 4. 3.

Pourquoi on n'obtient point les vertus.

ſions ſoient mortifiées ; mais on héſite en demandant ces graces, parce qu'on ne prend point les voies qui y doivent conduire. On ne veut point que les perſonnes, qui pourroient nous y aider, faſſent en nous les retranchemens néceſſaires. S'il étoit vrai qu'on voulut véritablement les vertus, on accepteroit les occaſions qui ſe préſentent de les pratiquer, & on ne ſeroit pas dans l'impatience quand il faut ſouffrir, ni dans la révolte quand il faut renoncer à ſa volonté. Nous n'obtiendrons jamais rien de Dieu, pour ce qui regarde notre avancement dans la perfection, ſi nous ne travaillons fortement à ôter les empêchemens que la grace trouve en nous, en pratiquant, autant qu'il nous eſt poſſible, ce que nous lui demandons : car une choſe qu'on déſire, on y tend toujours. Qui aime la ſanté, ne mange rien qui lui puiſſe faire mal ; & ainſi qui déſire véritablement l'humilité, fuira toujours toute ſorte d'élevation, comme ce qui eſt contraire à ſon déſir. Et tous ceux qui ne déſirent point véritablement ce qu'ils demandent à Dieu, & qui en le demandant ne s'efforcent pas avec perſévérance de le pratiquer, ils ont beau dire, Seigneur, Seigneur, ils n'entreront point dans le royaume de la puiſſance du Seigneur, qui eſt

la grace, ou plutôt ce royaume n'entrera point en eux : car comment pourroient-ils jouir de la liberté des enfans de Dieu, s'ils n'ont pas l'amour des véritables enfans de Dieu ?

Se donner tout à Dieu pour obtenir tout.

On veut bien faire quelque action pour Dieu, mais ce n'est rien si on ne lui donne tout, & si on n'est résolu de ne plus rien donner à son amour-propre : car pour être juste devant Dieu, il faut accomplir toute justice. Si une personne, de qui on auroit été fort offensé, venoit à faire des caresses & à témoigner de la bienveillance à celui même de qui il retiendroit le bien injustement, ou à qui il auroit fait quelque injure, celui-là n'en tiendroit aucun compte, & *ne voudroit* point le recevoir jusqu'à ce qu'il lui eût satisfait : de même Dieu ne reçoit rien de nous, si nous ne lui donnons ce que nous lui devons, qui est notre volonté. Si une personne bien barbouillée ne se débarbouilloit que d'un côté du visage, ce ne seroit rien : ainsi ne faire qu'une partie de ce que Dieu demande, c'est ne rien faire pour lui plaire. On n'est pas tout d'un coup parfait dans l'acte, mais il le faut être dans la volonté ; & si on y est parfait, on l'est devant Dieu : car il ne demande que le cœur ; le reste n'est qu'infirmité, qu'il guérira bientôt quand

notre volonté sera toute à lui. On pardonne tout à une personne de qui on sçait être aimé, parce qu'on est assuré qu'elle n'offense pas volontairement, c'est pourquoi il n'y a plus d'imperfection, quand la volonté est parfaite. Cela n'est point impossible ; car nous avons la vertu de Jesus-Christ, par laquelle nous pouvons crucifier le vieil homme.

Il faut faire miséricorde à Jesus-Christ, afin qu'il nous la fasse. Lui faire miséricorde, c'est écouter sa voix, c'est faire en sorte, que ce qu'il a fait pour nous ne soit pas perdu, que son sang n'ait point été répandu en vain pour nous ; c'est ne le point laisser seul dans nos cœurs, où il habite par la foi, reconnoître l'excès de l'amour qu'il nous a porté, & par lequel il demeure pour nous dans le saint Sacrement, tâcher de lui rendre nos devoirs & nos adorations, & ne point donner le dessus en nous à notre ennemi. Ce que c'est que faire miséricorde à Jesus-Christ.



IV. ENTRETIEN.

Sur ces paroles du Prophéte : Immittam furorem meum in te, & judicabo te juxtà vias tuas. *Ezechiel chap. 7. v. 3.*

DIEU fait ces menaces à son peuple & non au peuple gentil, quoiqu'il fut si abandonné au mal. Car il n'employe point ses corrections contre les pécheurs obstinés & abandonnés au déréglement, il les reserve pour un châtiment éternel ; mais il corrige ses *enfans*, parce qu'il les aime, & c'est une faveur singuliere qu'il fait à une ame, que de daigner la corriger. Il y en a qui disent quand il arrive quelques peines qu'ils ont méritées, Cela ne me sert de rien, car c'est une punition de Dieu dont je me suis rendu digne, & ils se trompent de croire que pour l'avoir mérité, elle ne peut leur servir de mérite devant Dieu pour obtenir une augmentation de grace : car Dieu les traite comme ses enfans en les corrigeant, non-seulement afin qu'ils s'amendent, mais aussi afin qu'en souffrant avec patience le châtiment qu'il leur envoye, il puisse répandre sur eux

Punitions de Dieu, occasions de mérite.

sa miséricorde. Car la bonté de Dieu est si grande qu'il fait que tout profite & se tourne en mérite à ceux qui l'aiment. Si on pensoit à cela quand Dieu nous retire quelques personnes qui nous étoient utiles, ou qu'on nous ôte des moyens avantageux qu'on nous avoit donnés pour le servir, & qu'au lieu de perdre courage on reçût cette affliction dans une profonde humilité, l'acceptant & portant en esprit de pénitence, & offrant à Dieu la peine qu'on en a pour satisfaire à sa Justice, nous obtiendrions de sa bonté une grace plus grande que celle dont il nous auroit privés : la peine même qu'on a de ses imperfections étant méritoire, pourvû qu'avec une profonde humilité on en accepte & porte la confusion.

V. ENTRETIEN.

A propos de l'histoire du bienheureux Gauthier de Bilbao, Religieux de notre Ordre, & de la Croix miraculeuse qui lui fut donnée de la sainte Vierge.

UNE Sœur s'étonnant pourquoi les Religieux & ce bon Pere avoient consenti à laisser sortir cette Relique mi- Esprit de détachement des choses saintes.

raculeuse de leur Monastère, & lui demandant quel eût été son avis. Sur cela la Mere répondit : Si toutes les Reliques du monde étoient en ma disposition, je les donnerois toutes, c'est-à-dire, en bonne occasion & à des personnes que je sçaurois bien en faire usage, & je ne voudrois pas en reserver une seule pour moi par attache. Voyez-vous, j'estime davantage le don que ces saints Religieux ont fait de la Croix miraculeuse, que tous leurs jeûnes & leurs austérités, & encore plus de celui à qui elle avoit été donnée du Ciel, qui ne voulut pas se reserver la propriété du présent que la sainte Vierge lui avoit fait : car encore *qu'il* l'eût donnée au Couvent, s'il eût conservé le désir qu'elle y fût demeurée, il fût devenu propriétaire dans la Communauté même, & c'est ce qui arrive tous les jours. C'est là le désordre du temps, & ce qui perd la plûpart des Maisons religieuses. En cela il ne sert de rien de prendre prétexte que les choses sont saintes, que ce sont des graces de Dieu, qu'il n'y a point de danger de les désirer dans sa Communauté & dans son Ordre. Il faut honorer les moindres dons & les moindres graces de Dieu, mais il n'est point permis de s'attacher même aux plus grandes ; nous devons être attachés à Dieu seul, pour

Ce qui perd les Communautés.

tout le reste il faut y renoncer. C'est en quoi consiste la vraie pauvreté, & avec quelqu'intention qu'on puisse s'approprier chose quelconque, pour sainte qu'elle soit, on cesse d'être pauvre. Il n'y a point de plus dangereuse propriété que celle qui regarde les dons de grace, & qui fait qu'on se rapporte à soi-même & à sa vanité la vertu & les graces de Dieu, soit celles qu'il nous fait à nous-mêmes, ou à notre Communauté. Combien l'on feroit de cas dans ce temps-ci si l'on avoit dans un Monastère une personne, qui eût reçu comme cela quelque grace miraculeuse & extraordinaire? On ne pense pas que ce soit vanité, parce que ce n'est pas de soi-même; c'est, se dit-on, pour reconnoître la faveur que Dieu a faite à notre Monastère. C'est pour satisfaire à votre amour-propre, & afin de vous mettre vous-mêmes en bonne estime en y mettant votre maison. Voilà l'erreur du temps & ce qui regne, & dont il se faut d'autant plus garder : car sous ce prétexte de charité & d'affection pour sa Communauté & pour son Ordre, on couvre fort bien l'amour de soi-même, son propre orgueil & sa cupidité; on s'approprie si bien toutes choses, notre Ordre, notre Monastère, notre Communauté, nos Sœurs;

Avis très-important sur une faute très-commune.

tout de même que ces gens du monde qui parlent de leurs emplois, ma Compagnie, mes Carabins ; ou les autres : Je ſuis à M. le Prince, & moi à la maiſon de Lorraine, & moi à celle d'Orléans. Tout cela n'a qu'une même fin, quelque beau prétexte qu'on y donne : car enfin l'un & l'autre aboutit à une même prétention d'eſtime & de gloire pour ſoi-même & non pour Dieu.

VI. ENTRETIEN.

Au ſujet des Sœurs infirmes d'eſprit, & qui ne ſont pas bien ſages.

Support des infirmités d'eſprit dans les autres.

IL ne faut point que l'imbecillité & l'infirmité de nos Sœurs nous ſoit un ſujet de récréation ; au contraire nous devons en avoir compaſſion, & redoubler notre ſupport vers elles, en ſorte que notre charité ſoit plus grande où la miſére abonde davantage. Il ne ſert de rien de vouloir s'amuſer à les faire entrer en raiſon, & à leur parler pour cela. L'on ſçait bien qu'elles en ſont incapables, & ſi quelque choſe y pouvoit contribuer, ce ſeroit plutôt notre ſilence, & en ne parlant point d'elles, ni à elles ; car tout cela eſt ſuperflu, & ſur-tout en n'en vou-

lant point prendre son plaisir, comme font toutes les personnes du monde. Notre légereté & le mépris que nous en faisons, nous rendent plus ridicules & plus extravagantes devant les Anges qu'elles, & ils ont beaucoup plus de sujet de se mocquer de nous, quoique les Anges ne le font pas; car au contraire ils en ont de la douleur. Ce sont les démons qui s'en mocquent, & à qui nous servons de jouet, quand nous pensons nous divertir avec celles qui sont égales à nous devant Dieu. Or comme il ne faut pas les entretenir par récréation & par mocquerie, il ne faut pas aussi que ce que nous disons, qu'on ne leur parle point du tout & qu'on ne les écoute pas, que ce soit par mépris : comme il faut que ce soit la charité qui fasse parler, il faut aussi que ce soit la charité qui nous fasse taire, & faire paroître qu'il est ainsi, en augmentant l'affection & la compassion que nous devons avoir pour elles dans notre cœur, quand nous sommes obligées de ne leur en pas rendre des témoignages extérieurs, en nous amusant à elles & à les écouter, parce que cela feroit tort à elles & à nous.

Sur ce qu'une Sœur souhaitoit, que la Maison pût être gouvernée toute la vie d'une Supérieure, sans en changer que par la

mort, elle lui fit cette réponse : Ma Sœur, c'est un très-mauvais souhait, si vous l'appuyez sur la raison que vous dites, que c'est tous les trois ans à recommencer & avoir de nouvelles peines : cela vous en doit-il faire ? Pour moi, cela ne m'en feroit pas, parce que je regarderois Dieu dans toutes les Supérieures qui me seroient données. Le changement ne vous doit point troubler. Quoi ! est-ce qu'une Religieuse connoît de visage sa Supérieure ? Elle en pourroit bien changer tous les jours qu'elle ne s'en devroit pas appercevoir. Et croyez-moi, lorsqu'on obéit à une Supérieure, parce qu'on l'aime & par la confiance qu'on a en elle, & non pas en la vûe de Dieu & comme à la personne de Jesus-Christ, ce n'est point obéissance devant Dieu, & tant s'en faut que vous deviez attendre récompense de cette obéissance, que vous devez plutôt craindre un châtiment.

Vûe pure des Supérieurs.

Ensuite on vint à parler des Maisons qui ne veulent que des Princesses pour Abbesses, & des filles de condition, & riches pour être Religieuses. Assurez-vous, mes Sœurs, que c'est la ruine des Religions de rechercher tant l'un que l'autre, & il ne faut point demander d'autre cause de tous les désordres qui y arrivent. Je n'entens pas dire qu'il faille

Ruine des Communautés.

pour cela mépriser généralement toutes les Princesses, & qu'il ne les faille point élire, quand elles sont bonnes Religieuses & bien vertueuses ; mais il les faut choisir tout comme d'autres & sans nul discernement que de leur vertu & capacité pour bien exercer la charge.

VII. ENTRETIEN.

Le V. Dimanche après la Pentecôte.

Sur ces Paroles : Si votre justice ne surpasse celle des Pharisiens. *Matt. 20. 5.*

LA Mere Angelique nous dit, qu'elle avoit admiré cette parole de notre Seigneur, & qu'il ne dit pas : Si vous les imitez dans leur avarice, leur orgueil, &c. vous n'entrerez point dans le ciel ; mais Si vous ne les surpassez dans ce qu'ils font de bien, qui étoit leur exactitude à observer la loi, leurs aumônes, leurs prieres, &c. Tout cela, dit-elle, sont des actions de justice ; mais elles ne vous sauveront pas, si vous ne les faites plus justement qu'eux. Ainsi toutes les observances de notre Régle sont des œuvres de justice ; mais elles ne sont rien, si elles ne sont faites avec un cœur juste,

c'eſt-à-dire, droit, parce qu'il ne regarde que Dieu & Jeſus-Chriſt, qui eſt notre Juſtice.

En quoi conſiſte la juſtice chrétienne.

La juſtice des Phariſiens eſt une juſtice raiſonnable & humaine; mais pour avoir part au royaume que Jeſus-Chriſt nous a acquis par ſon ſang, il faut que notre juſtice ſoit celle qu'il nous a enſeignée par ſon exemple & par ſes paroles, qui eſt de nous aimer comme il nous a aimées, & de faire ce qu'il nous dit : *Si on vous frappe en une joue, préſentez l'autre, &c.* Cela comprend tout ce qu'il pouvoit nous dire de la parfaite juſtice, qui conſiſte à tout ſouffrir du prochain, & à tout faire pour lui, comme il a tout fait & ſouffert pour nous. Je vois cela ſi terrible, que je ne m'étonne point qu'on ſoit bien ſurpris à l'heure de la mort : car en vérité nous ne connoiſſons point la Juſtice de Dieu, mais elle nous ſera montrée à ce dernier moment, & je le prie que ce ne ſoit pas à notre condamnation. Se peut-il rien imaginer au-delà de ce que Jeſus-Chriſt a fait pour nous, & de la miſéricorde avec laquelle il nous ſouffre? Il nous demande que nous faſſions de même les uns envers les autres. On ne comprend point juſqu'où l'on doit s'accommoder au prochain, quelle douceur on doit avoir pour

lui, & quel désir de le servir & de le contenter. Les Pharisiens s'estimoient justes parce qu'ils ne tuoient personne; mais les Chrétiens ne sont point justes, s'ils n'ont le cœur rempli d'une si grande charité pour le prochain qu'ils n'ayent pas le moindre resse. ment de haine contre lui. Cela ne suff pas encore, mais il faut qu'ils ayent · disposition contraire, étant toujours disposés à le supporter, à le contenter, & à lui obéir, en sorte que si nous sommes dans l'impuissance de le satisfaire, nous en ayons un véritable regret. C'est ce qui nous doit servir de preuve si nous avons la justice de l'Evangile; car on pense quelquefois en être quitte, quand on a trouvé un prétexte d'impossibilité : mais vous ne devez point croire que cela vous justifie devant Dieu, quelque légitime que soit votre excuse, si vous ne sentez dans votre cœur un véritable regret de ne le pouvoir satisfaire, & d'être obligée de lui donner quelque peine. Et ce qui est terrible c'est là la justice dont parle notre Seigneur, sans laquelle il dit qu'on n'entrera point au ciel, non-seulement ne point faire de mal au prochain, mais lui faire tout le bien que l'on peut.

Faire à son prochain tout le bien que l'on peut.

Ce qui nous fait voir que nulle action ni moment de notre vie n'est indifférent, c'est une semence de récompense ou de punition devant Dieu, non-seulement pour l'autre vie, mais aussi pour celle-ci : car si nous sommes fidéles dans les petites choses, nous le ferons dans les grandes. Au contraire ce qui fait que nous manquons en des choses considérables, c'est qu'ayant manqué à Dieu dans les petites, sa grace nous manque dans celles où nous voudrions qu'elle nous fut présente : car Dieu fait tout par miséricorde ou par justice, & c'est ce qui nous doit tenir dans la crainte. On s'étonne de voir tomber dans le relâchement des personnes qui couroient *bien* en apparence, pour user des termes de S. Paul : cela vient de ce qu'elles n'ont point couru avec la même ardeur qu'elles avoient commencé. Elles ont cessé de veiller sur elles-mêmes, elles se sont lassées de combattre leurs passions, elles les ont laissées endormies au lieu de les faire mourir par la pratique de la mortification & de la vertu ; & ensuite les occasions les ont réveillées avec plus de force que jamais.

Nul moment de la vie n'est indifférent.

Sur ce sujet on vint à parler de quelques Saints, qui ont donné des exemples

Le salut de chaque élu est un miracle.

d'une vertu extraordinaire, & qui surpasse les forces humaines, comme de la persévérance des saints pénitens, dont parle saint Jean Climaque, & d'autres dont il ne me souvient pas : la Mere dit, que c'étoit par un miracle de la grace qu'ils avoient ainsi persévéré, & que non-seulement leur vie est un miracle, mais aussi le salut de chaque élu : que sans un miracle de la toute-puissante & miséricordieuse bonté de Dieu, il seroit impossible que personne fut sauvé, parce qu'il seroit impossible, sans être soutenu de lui, de persévérer dans cette mort continuelle, à laquelle nous sommes obligés, & sans laquelle il n'y a point de salut, puisque de nous-mêmes nous panchons toujours au mal, comme une pierre qui ayant sa pente naturelle en bas, ne peut demeurer suspendue que par miracle : que cela ne doit pas néanmoins nous décourager, mais nous faire veiller & prier, puisque les miracles ne coutent rien à Dieu.

Sur quelqu'autre sujet elle dit, que les ames sont quelquefois tombées sans qu'elles le sçachent. C'est pourquoi, dit-elle, David demande à Dieu qu'il le délivre de ces péchés secrets, qui se dérobent à sa connoissance : car le démon ne de-

Péchés secrets bien redoutables.

mande pas mieux que de nous faire ignorer notre état. Il y a de certaines apostasies spirituelles qui ne sont connues que de Dieu, une attache à soi-même, une aliénation du prochain, certaines fausses justices sur lesquelles on s'appuie, & certaines ténébres d'amour-propre qui nous cachent Dieu & nous-mêmes à nous-mêmes. C'est pourquoi *marchez durant que vous avez la lumiere*, c'est-à-dire, suivez les mouvemens que Dieu vous donne, & les lumieres qu'il vous envoye par ceux qui vous tiennent sa place : car tout notre mal vient de ce que nous négligeons ces lumieres, & de ce que nous ne profitons pas des graces présentes qu'il nous fait. Il y a dans l'Ecriture un exemple terrible de la réprobation des ames, qui méprisent l'appel de Dieu à la pratique de la vertu ; c'est en la Reine Vasthi, vous en sçavez l'histoire. Cette Princesse pensoit peut-être avoir raison de refuser d'obéir au Roi, qui peut-être en effet ne l'avoit mandée que par vanité & par légéreté, étant peut-être yvre, & cependant elle est rejettée par le conseil des Sages du Royaume, & quoique le Roi la regretât depuis. Car l'Ecriture dit, qu'il se souvint de ce qu'il avoit fait à Vasthi & de ce qu'elle avoit souffert, comme

Jean 12. 35.

pour dire qu'il trouvoit que ce traitement qu'il lui avoit fait étoit bien rude. Néanmoins elle ne fut point rappellée, & il se contenta de chercher sa consolation à en mettre une autre en sa place. *Gardez donc bien votre couronne, de peur qu'elle ne soit donnée à un autre.* Apoc. 3. 11. On ne pense point assez que Dieu n'a que faire de nous, & que nous ne pouvons rien sans lui ; & c'est ce qui fait que les innocens tombent souvent plus rudement que les autres, parce qu'ils ont moins d'humilité & de crainte. Quand on voit une personne commettre quelque faute, on croit qu'on est bien éloigné d'en faire autant, & on ne considere pas assez que c'est par la grace de Dieu que l'on s'en trouve éloigné, ce qui fait en l'ame un commencement de chûte. Il faudroit trembler de crainte pour soi-même, lorsqu'on voit tomber les autres dans quelque faute : car *qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? & si vous n'avez rien de vous-même, pourquoi vous fiez-vous en vous-même ?* 1. Cor. 4. 7.

A la fin de cette Conférence, la Mere fit venir une Novice pour lui dire sa réception. Elle lui demanda, si elle sentoit sa volonté affermie pour résister continuellement à ses passions, si elle ne craignoit point un si grand engagement que

Montrer les devoirs d'une Religieuse.

celui de la vie religieuse, qui est une vie de mortification continuelle, d'une pauvreté de corps & d'esprit, qui enferme une privation universelle de toute sorte de satisfactions & même de toute sorte de commodités, si Dieu ne permet pas que nous les ayons, & enfin une vie qui nous oblige d'être crucifiées avec Jesus-Christ : que comme il n'est venu au monde que pour nous réconcilier à Dieu, en mourant pour nous sur la Croix & pour détruire nos maladies spirituelles par ses souffrances, nous ne pouvons être vraiment Religieuses, si nous ne lui sommes conformes dans cet état de souffrances & d'humiliations : que c'est la plus grande malédiction que l'on puisse s'attirer que de faire des vœux, sans être dans ce dessein de suivre Jesus-Christ pauvre, humilié, & crucifié ; car *l'on ne se mocque point de Dieu.* Gal. 6. 7.

Jesus-Christ, modéle à suivre.

Vous ne vous faites pas Religieuse, ma Sœur, pour considérer ce qui se fait, mais pour considérer ce que Jesus-Christ a fait, & vous y conformer. C'est en cela que consiste votre vœu de conversion des mœurs, qui vous rendra conforme aux exemples de Jesus-Christ dans une vie pauvre, languissante, & mourante comme celle qu'il a menée pour nous. Il ne

vous importe ce que font les autres, vous ne ferez pas jugée ſur leurs actions, mais ſur votre modéle Jeſus-Chriſt. Ne penſez jamais : on ſouffre bien cela à une telle ; cela n'eſt rien pour vous, puiſque cela n'eſt point ce qui vous juſtifie. Quand vous aurez dans le cœur le vrai déſir d'imiter Jeſus-Chriſt, que vous n'aurez d'autre vûe dans toutes vos actions, vous accomplirez la Régle ; mais ſans cela quoi que faſſent les autres, cela ne vous rendra point excuſable devant Dieu : car c'eſt à lui que vous ouvrez la bouche pour lui faire des promeſſes, & c'eſt à lui à qui il en faut rendre l'effet, puiſque c'eſt à lui que vous vous engagez. Souvenez-vous toujours que vous êtes reçue en un jour où notre Seigneur donne cette inſtruction ſi importante, *ſi votre juſtice*, &c. Remarquez qu'il ne dit pas que nous devons fuir les vices des Phariſiens, leur orgueil, leur avarice, &c. mais *ſi votre juſtice ne ſurpaſſe la leur*, ſi vous n'êtes plus parfaite & plus ſainte qu'ils n'étoient dans leurs meilleures actions, dans l'obſervance exacte de la loi, &c. C'eſt-à-dire, qu'il faut avoir leur exactitude, mais d'une maniere plus parfaite, ou bien il n'y a point de ſalut. Ils ſe contentoient de ne point tuer, & il faut que nous ſoyons éloignés

de faire un signe de mépris ou d'indignation au prochain : ils gardoient les jours de Sabbat, & il faut que nous sabbatisions tous les jours en honorant Dieu.

Nous sommes à présent obligées de vous garder, mais vous ne l'êtes pas de vous faire Professe. Comptez bien si vous avez de quoi achever cette tour, afin que les démons ne se mocquent pas de vous, & que vous ne soyez jugée indigne du royaume des cieux, si après avoir mis la main à la charrue, vous tournez la tête en arriere.

FIN.



PENSÉES ÉDIFIANTES

SUR LE MYSTERE

DE LA MORT

DE NOTRE SEIGNEUR

JESUS-CHRIST.

CES Penſées de Mademoiſelle Paſcal *ſur la mort de Jeſus-Chriſt ſont ſi lumineuſes & ſi ſublimes, qu'on a déſiré qu'elles fuſſent unies aux Penſées de M. Paſcal, ſon frere, avec leſquelles elles peuvent, dans leur genre, figurer parfaitement. L'occaſion ne s'eſt pas préſentée de les y aſſocier, il ne convient pas néanmoins de les laiſſer plus long-tems dans l'obſcurité. En les mettant en lumiere, il eſt à propos de faire connoître leur auteur.*

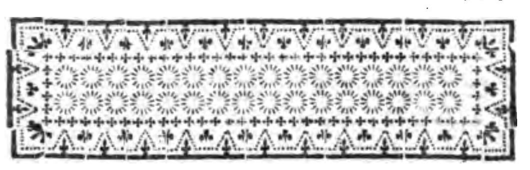
Mademoiſelle Jacqueline Paſcal *étoit née d'une famille où l'eſprit & la piété furent héréditaires. Elle poſſédoit des talens d'eſprit ſi extraordinaires, qu'ils lui avoient acquis dans le monde une réputation, où arrive bien peu de perſonnes de ſon ſexe. Mais, touchée des diſcours & de la maniere de vivre de M. ſon frere, qui ne reſpiroit alors que l'amour de Dieu & la perfection du Chriſtianiſme, elle renonça généreuſement à tous ſes avantages qu'elle avoit fort aimés juſqu'à ce moment, & ſe vint cacher dans la Communauté de Port-Royal, où elle fit profeſſion de la vie monaſtique.*

Depuis ſa conſécration, elle ne fit plus uſage des perfections dont Dieu l'avoit ornée, que pour lui plaire uniquement. Le progrès merveilleux qu'elle fit en peu de tems dans la vertu, joint à ſes grands talens naturels, la fit juger capable des emplois les plus difficiles, qu'elle remplit avec autant de fidélité que de

vigilance. Elle y mena une vie si sainte & si exemplaire, qu'elle édifioit toute la Communauté.

Ce fut alors qu'elle rendit en quelque maniere à M. Pascal, *son frere, ce qu'elle en avoit reçu. Les maladies continuelles de celui-ci avoient porté les Médecins à lui ordonner la cessation de toute étude & de toute application d'esprit; & M.* Pascal *persuadé qu'il ne devoit rien négliger pour rétablir sa santé, se rendit à ce conseil, & se jetta un peu dans le monde, afin de se distraire de toute occupation. Comme il profitoit de ce loisir pour venir souvent visiter sa sœur, Dieu qui s'étoit autrefois servi du frere pour gagner la sœur, se servit alors du ministère de la sœur pour gagner entièrement le frere. Dans ces fréquentes visites elle lui parla avec tant de force & de douceur, qu'elle lui persuada de se retirer absolument du commerce du monde, de renoncer aux inutilités de la vie, & de ne vivre que pour Dieu. Dès-lors M.* Pascal, *qui n'avoit encore que trente ans, pénétré de ces importantes vérités, embrassa la vie austère & pénitente que tout le monde sçait.*

Mais cette sage sœur ne conseilloit rien à son frere, que ce qu'elle pratiquoit elle-même. Elle travailla avec tant de soin à acquerir la perfection de son état, que l'on peut dire avec vérité que dans le peu de tems qu'elle a passé dans le Cloître (depuis l'âge de 26 ans jusqu'à 36) elle a rempli une longue course. C'est l'extrême sensibilité pour les maux de l'Eglise qui lui causa la mort, arrivée le 4 Octobre 1661.



PENSÉES ÉDIFIANTES

Sur le Mystère de la mort DE NOTRE SEIGNEUR J. C.

Par Mlle. JACQUELINE PASCAL; *depuis devenue Religieuse à Port-Royal, sous le nom de* Sœur de Sainte Euphemie.

I.

JESUS-CHRIST est mort par amour envers son Pere Eternel, parce qu'il est mort pour réparer par une offrande infinie l'offense qui lui avoit été faite. Il est aussi mort par amour envers nous, parce qu'il a satisfait par amour à nos dettes; ensorte que le peu que nous pouvons, & que nous ne pouvons sans lui, suffit pour les payer toutes.

Se donner à Dieu sans partage.

J'apprens de-là que je dois mourir au monde par amour envers Dieu, pour lui rendre ce que je lui dois, en lui donnant tout mon cœur sans partage, & satisfaisant pour tous mes péchés par la pénitence, qui est enfermée dans cette mort, & par amour envers moi-même de la même sorte.

II.

Jesus-Christ n'est pas mort pour ne plus vivre, mais pour ne plus être dans la souffrance, dans la foiblesse, & dans les autres infirmités de cette vie humaine, pour vivre éternellement d'une vie exempte de toutes ces miséres, toute spirituelle & toute divine.

Vivre en Dieu seul.

J'apprens de-là qu'après que je serai séparée par ma mort au monde, de toutes les appartenances de la corruption de la nature, il faut que dès-lors je vive en Dieu seul, & que je ne vive plus à rien de ce qui appartient à ma premiere vie.

III.

Jesus est mort réellement, & non pas en figure, ou en désir seulement.

Il faut mourir effectivement au monde.

Cela m'apprend qu'il faut mourir effectivement au monde, & ne pas me contenter en cela d'imaginations & de belles spéculations.

IV.

La mort de Jesus n'a rien d'extraordinaire; c'est-à-dire, que son corps a été privé d'une vie humaine, comme tous les autres, & il s'est tenu mort dans la posture & la maniere, qui étoit propre à cet état.

Ne montrer rien de singulier.

Cela m'apprend, qu'encore qu'il faut faire mourir effectivement en moi la chair & tous ses désirs, il ne faut pas néanmoins qu'il paroisse rien d'extraordinaire, ni de singulier dans mes actions; mais que je fasse simplement & uniquement celles qui seront conformes à mon état & à ma condition présente.

V.

Jesus est mort au regard de soi-même, en ce que réellement sa sainte ame & son corps ont été séparés, & qu'ensuite il a souffert toutes les privations que cause la mort, de la vûe, de l'ouie, de l'entendement, de tout mouvement, en sorte qu'on l'emporte dans le sépulcre, & qu'il ne s'y conduit pas soi-même, & il a bien voulu être privé de toutes ces choses, quoiqu'elles fussent fort saintes en lui.

Cela m'apprend à mourir à moi-même en toutes choses, même dans les plus innocentes, en sorte que je ne produise plus de moi-même aucune action, mais que tout ce que j'opérerai soit tellement produit par l'obéissance que je dois aux maximes du Christianisme, & aux Supérieurs que Dieu m'a donné, que l'on puisse dire véritablement, que mon esprit n'est plus en moi, & qu'il est de telle sorte séparé de mon corps, que ce ne soit plus le corps qui le fait agir. Obéissance universelle.

VI.

Jesus est mort non-seulement au regard de soi-même, mais encore au regard de sa Mere, de ses parens, & de ses amis, les privant de la consolation de sa présence, & se privant soi-même de la leur.

Cela m'apprend à ne pas mourir seulement à ce qui ne touche que ma personne, mais aussi à tous les intérêts de la chair & du sang, & de l'amitié humaine, c'est-à-dire, à oublier tout ce qui ne regarde pas le salut des ames, & à ne plus m'empresser dans les affaires temporelles. Oublier tout ce qui ne mene pas à Dieu.

VII.

Jesus est mort au regard de tout le monde, en sorte que le monde entier est privé de sa présence visible, & du fruit de ses exhortations, y laissant seulement ses disciples, qui étoient des copies de sa sainte vie qu'ils imitoient.

Le bon exemple. Cela m'apprend que lorsqu'on est mort au monde, il ne faut plus s'y produire, & qu'il faut se contenter de fructifier par le bon exemple & la bonne odeur que cette vie de mort peut répandre.

VIII.

Jesus n'a pas attendu de mourir de vieillesse, mais a comme prévenu la mort dans sa plus forte jeunesse.

Mourir au monde de bonne heure. Cela m'apprend à ne pas attendre la *défaillance* de ma vie pour mourir au monde, mais à *prévenir* ma mort réelle par la mystique.

IX.

Jesus est mort de mort violente, & non pas naturelle.

Se faire violence. J'apprens de-là qu'encore que la nature répugne à cette mort violente, & que toutes les choses humaines, qui sont en moi, me portent à la fuir, je dois faire violence à tout cela pour mourir vraîment au monde.

X.

Jesus est mort à la Croix, élevé au-dessus de tout le monde, ayant sous ses pieds tout, & même sa sainte Mere.

S'élever au-dessus de la terre. J'apprens de-là que mon cœur doit être au-dessus de toutes les choses de la terre, & que par

cette élevation d'esprit, qui n'est pas orgueilleuse, mais celeste, je dois regarder comme au-dessous de moi tout ce qu'elle a de plus grand & de plus aimable, parce que comme je ne me dois glorifier qu'en la Croix de mon Sauveur, je ne dois aussi rien estimer qu'elle.

XI.

Jesus a voulu être tellement séparé de la terre en mourant, qu'il n'y tenoit que par l'instrument de son supplice, par où il y étoit nécessairement joint.

Cela m'apprend à regarder comme des supplices tout ce qui me contraint à prendre quelque part aux choses de la terre, & qu'il faut que la haine véritable que je conserverai dans mon cœur pour ces choses, en m'y soumettant néanmoins, fasse qu'elles me soient une rude croix, afin que mourant au monde, je ne tienne plus à la terre, comme mon Sauveur, que par l'instrument de mon supplice.

Faire son supplice des choses de la terre.

XII.

Jesus est mort tout environné de douleurs & de playes horribles, & néanmoins la pensée de plusieurs est que ce ne sont pas les douleurs qui l'ont fait mourir, n'ayant pu le faire si-tôt.

Cela m'apprend qu'encore que je fusse environnée & accablée de maux dans le monde, ils ne doivent point être le motif de ma mort au monde, & que comme il ne m'est pas commandé d'y vivre pour les souffrir plus long-temps, il ne m'est pas permis d'y mourir seulement, pour les éviter.

Mauvais motif de mourir au monde.

XIII.

Jesus est mort hors la Ville.

Cela m'apprend que la premiere chose qu'il faut faire, c'est de sortir du milieu du monde, pour mourir au monde.

XIV.

Quoique Jesus mourut hors de la Ville, il fut néanmoins accompagné de beaucoup de monde.

Cela m'apprend qu'encore que je ne puisse pas m'en séparer entierement, ni quitter tout-à-fait les lieux où il habite, je ne dois pas laisser d'y mourir généreusement.

XV.

Jesus est mort publiquement devant tous ceux qui l'ont voulu voir.

Fuir le respect humain.

J'apprens de là qu'encore que ma condition m'expose aux yeux de tout le monde, cela ne me doit pas empêcher d'y mourir.

XVI.

Jesus meurt tout nud.

Cela m'apprend à me dépouiller de toutes choses.

XVII.

Encore que Jesus ait bien voulu souffrir ce dépouillement, il ne s'est pas néanmoins dépouillé soi-même.

Souffrir d'être dépouillé de tout.

Cela m'apprend non-seulement à me dépouiller de toutes choses, mais à souffrir que Dieu m'en dépouille par quelque voie que ce soit.

XVIII.

La mort de Jesus l'a rendu méprisable aux mé-

chans, elle leur a été utile pour cacher à leurs yeux ſa Divinité, & leur a fourni une horrible matiere de blaſphémer; mais elle a été pour les bons une matiere de la reconnoître & de la confeſſer publiquement. Elle a été un ſujet de ſcandale pour les uns, & de componction pour les autres.

Cela m'apprend à me préparer à cette honte, étant ſans doute que les hommes charnels me mépriſeront, & attribueront à foibleſſe, à ſtupidité, & à folie mon renoncement au monde, que de plus ſpirituels pourront attribuer au mouvement de l'eſprit de Dieu, en être touchés, & le glorifier. Mépris du jugement des hommes.

XIX.

Jeſus-Chriſt, comme il le dit par la bouche de ſon Prophéte, a été l'opprobre des hommes, & l'objet du mépris de ſon peuple. Pſ. 21. 7.

J'apprens de là à ſupporter avec joie le mépris que le monde fera de moi en cet état.

XX.

Jeſus eſt mort dans l'inſenſibilité de tous les maux, quoique ſon corps ſoit tout environné de playes.

Cela m'apprend à être inſenſible à tous les événemens fâcheux. Sainte inſenſibilité.

XXI.

Jeſus eſt inſenſible à tous les événemens bons & mauvais, & eſt ainſi dans une parfaite tranquillité.

Cela m'apprend l'égalité avec laquelle je dois recevoir toutes les agitations du monde bonnes ou mauvaiſes, ſelon ſon jugement, pour être par ce moyen dans un parfait repos.

XXII.

Jesus est mort non-seulement dans l'insensibilité, mais aussi dans la privation de tous les plaisirs de la vie.

Privation des plaisirs.

Cela m'apprend que je dois non-seulement me tenir dans une véritable indifférence, mais aussi me priver actuellement de tous les plaisirs du monde.

XXIII.

Jesus étant mort, est effectivement dans une insensibilité parfaite au regard de toutes les choses du monde, de ses biens, de ses maux ; mais la Divinité, demeurant unie à ce corps insensible, le saint Esprit qui reside en lui y a ses désirs, ses sensibilités & ses passions, de sorte que ce corps insensible, étant tout pénétré de la Divinité, n'a plus aucun sentiment pour les choses *de la terre*, & tout ce qui est sensible en lui ne l'est que par le sentiment unique de l'Esprit de Dieu, puisque ce n'est autre chose que lui-même.

Seule sensibilité utile.

J'apprens de-là que l'insensibilité qui me *doit* rendre immobile à tous les événemens du monde, bons & mauvais, ne doit pas me rendre incapable de sentir aucune joie ou tristesse, mais seulement de celles du monde, me rendant d'autant plus sensible aux choses qui regardent Dieu, que n'étant nullement occupée de celles de la terre, je n'aurai à penser qu'à celles-là, parce qu'ayant fait une abnégation entiere de mon esprit propre, je ne dois plus agir que par le mouvement de l'Esprit de Dieu.

XXIV.

Encore que Jesus dans tout le temps de sa mort n'ait aucunement de vie, néanmoins ses pieds &

ses mains par leurs playes, sa bouche même & sa langue par l'attouchement du fiel, & enfin toutes les blessures de son corps étoient autant de langues & de voix, qui par un langage très-intelligible, autant qu'elles en étoient capables, sans sortir de son état, publioient les grandeurs de Dieu, qui avoit exigé une telle satisfaction, & reprochoient aux hommes leurs péchés, qui avoient besoin d'une telle réparation, & prêchoient sans cesse aux Chrétiens la grandeur de leurs devoirs, & parmi tout cela sa bouche a effectivement gardé le silence.

Cela m'apprend qu'encore que je ne doive point me taire sur toutes ces choses, autant que je puis, dans la condition où il a plu à Dieu de me placer, je dois néanmoins les publier plus par mes actions que par mes paroles, & que me taisant de parole & de voix, mes actions ne se doivent pas taire.

Parler par ses actions.

XXV.

Jesus mort, quoique sans mouvement, est pourtant agité, quand il le faut; il est détaché de la Croix, & de-là porté dans le tombeau; mais il n'a point de part à tout cela, ne le faisant point par lui-même.

Cela m'apprend que je dois agir toutes les fois qu'il le faudra, mais que je ne dois jamais faire aucune action par mon propre esprit.

Eviter d'agir par son propre esprit.

XXVI.

Jesus est encore quelque temps attaché à la Croix après sa mort, & lors même qu'il en est descendu, son corps ne laisse pas d'être environné de toutes ses playes : il est toujours dans la pauvreté & dans l'opprobre, & par conséquent dans la privation des biens contraires à ces maux, en sorte que si par un miracle qu'il n'a pas voulu

faire, son ame fut retournée dans ce corps, pour le rendre encore passible, il eût en même-temps senti toutes les pointes de la douleur universelle, qu'il sentit lors de sa Passion.

Cela m'apprend qu'encore que la possession de tous les biens du monde, & la souffrance de tout ce qu'il évite avec plus de soin, ne soient pas capables de me toucher, parce qu'étant morte au monde, je suis devenue insensible à tout ce qu'il a & à tout ce qu'il est, je ne dois pas laisser de fuir les uns, & de rechercher les autres avec ardeur, afin que si par une punition, qui ne seroit que trop juste, Dieu permettoit à cet esprit du monde de revivre en moi, pour m'y faire revivre, me voyant environnée de tout ce qu'il appelle maux, & privée de tout ce qu'il appelle biens, je commence à sentir la douleur qu'un tel état cause aux personnes qui sont sensibles à tous les événemens, & que cette douleur, que je me serois volontairement procurée, me tint lieu de peines satisfactoires pour être sauvée comme par le feu; mais j'espére que, comme mon Sauveur n'a pas voulu être passible depuis sa mort, il empêchera aussi par la toute-puissance de sa grace ceux qui l'imitent dans sa mort, de le redevenir à l'égard des choses du monde.

Punition qui peut devenir utile par la grace.

XXVII.

Jesus eut après sa mort le côté percé d'un coup de lance, & il en sortit de l'eau & du sang, qui étoit resté liquide par miracle, & cette playe est toujours demeurée ouverte, depuis même sa résurrection.

Nécessité de la mortification continuelle.

J'apprens de-là qu'après avoir fait mourir la chair, & avec elle toutes les passions qui sont sa vie, comme la charité est la vie de l'ame; il faut encore percer la principale & celle où résidoit plus particuliérement la vie de la chair; quoique je ne

sente plus qu'elle ait aucune vie ; je dois par des mortifications continuelles tâcher de l'étouffer, comme si elle ne l'étoit pas déja ; afin que pratiquant tout ce qui lui est contraire, je forme, moyennant la grace de Dieu, une habitude, qui passant en naturelle, soit sa mort véritable à mon égard, & soit comme la playe du cœur de mon Sauveur, après laquelle il ne pouvoit plus vivre naturellement, afin que par cette playe sortent tous les restes de la foiblesse & de la force humaine, qui ne servent qu'à me rendre incapable du bien, & capable du mal, lequel résidoit dans ce cœur, & qui par un prodige funeste reste encore en nous après être mort au monde, & il faut sans cesse r'ouvrir cette playe, afin qu'elle ne se referme jamais tout-à-fait.

XXVIII.

Je vois Jesus mort en trois lieux différens ; à la Croix à la vûe de tout le monde ; descendu de la Croix au milieu de ses amis ; & dans le tombeau dans une entiere solitude ; & en ces trois lieux il est également mort.

Cela m'apprend qu'en quelqu'état que je me puisse trouver, de conversation ou de solitude, je dois toujours être morte au monde, aussi-bien en l'un comme en l'autre.

XXIX.

Lorsque Jesus est sur la Croix environné du peuple, je lui vois les mains pleines de cloux qui l'y attachent, & il les a vuides, lorsque les siens l'ont ôté de la Croix, & aussi lorsqu'il est seul dans le sépulchre.

Cela m'apprend que si la divine Providence me donne en maniement des choses temporelles, je

Cloux des soins temporels.

m'y dois soumettre, quoique ce soit des liens; qui me tiennent attachée aux choses de la terre, & qu'il faut en même-temps que l'aversion que j'aurai pour toutes ses attaches, fasse qu'elles me tiennent lieu des cloux de mon Sauveur, qui lui faisoient de cruelles playes, en même-temps qu'elles tenoient son corps attaché à la Croix, & par la Croix à la terre qui la soutenoit : & j'apprens du temps, où il a eu les mains vuides, qu'en quelqu'état que je sois, de commerce avec les hommes, ou de retraite, je puisse avoir les mains vuides de tout maniement, & de toute affaire, s'il plaît à Dieu de m'en décharger.

XXX.

On revêt Jesus-Christ après sa mort d'ornemens convenables aux morts.

Sur les habits.

J'apprens de-là à témoigner par mes habits que je suis morte pour le monde.

XXXI.

Quoique Jesus-Christ fût revêtu des ornemens des morts, néanmoins ils n'étoient que conformes à son état, parce qu'il étoit effectivement mort.

Ce qu'ils doivent être.

Cela m'apprend qu'encore qu'il soit vrai que je dois témoigner par mes habits que je suis morte au monde, je n'y dois rien avoir de singulier & d'extraordinaire, mais simplement conformes à mon état présent.

XXXII.

Le drap dans lequel on ensevelit Jesus n'étoit pas à lui.

J'apprens de-là à ne me pas attacher aux cho-

ſes qui ſont les plus proches de moi, & qui me ſont les plus utiles, & à ne pas les regarder comme m'étant propres, mais étrangeres.

XXXIII.

Jeſus fait paroître qu'il eſt mort, non-ſeulement par ſes habits, qui ne ſont pas autres que ceux des morts, & par la maiſon qu'il habite, qui eſt le ſépulchre, mais auſſi par toutes les poſtures de ſon ſaint corps.

Cela m'apprend qu'il faut témoigner au monde que je ſuis morte pour lui, non-ſeulement par mes habits & par ma maiſon, mais auſſi par toutes mes actions. Langage des actions.

XXXIV.

Incontinent après la mort de Jeſus, ſon corps eſt dérobé aux yeux des hommes, pour être enfermé dans le ſépulchre, & depuis ce moment perſonne ne l'a plus vû, même après ſa réſurrection, car il n'eſt apparu qu'à ſes diſciples.

Cela m'apprend qu'après être morte au monde, je dois me cacher de lui, en ſorte qu'il ne me revoie jamais, & que ſi je ne puis m'y rendre entierement inviſible, & que la charité m'oblige à me manifeſter encore à quelqu'un, il faut que ce ne ſoit qu'à des véritables diſciples de Jeſus-Chriſt. A qui l'on doit ſe faire connoître. C'eſt ce que m'apprend ſaint Paul, quand il dit aux Chrétiens; *Vous êtes morts, & votre vie eſt cachée en Jeſus-Chriſt.* Coloſſ. 3. 3. Il ne dit pas que votre vie ſoit cachée, ce qu'on auroit pu prendre pour un conſeil de perfection, mais il dit poſitivement: *votre vie eſt cachée;* marquant par-là que c'eſt l'état naturel du Chrétien.

XXXV.

Jesus a voulu qu'on l'embaumât peu de temps après sa mort, sans qu'il en eut besoin pour empêcher la corruption de son corps.

Se préserver de la corruption.

J'apprens de-là à ne pas me contenter de mourir au monde, mais quelque vertu que j'aie par la grace de Dieu, à user de toutes les précautions nécessaires pour empêcher que je ne vienne enfin à me corrompre : ce qui arrivera en moi très-facilement, si je ne suis toujours armée de myrrhe & d'aloës, c'est-à-dire, de la mortification & de l'oraison.

XXXVI.

Jesus après sa mort a été renfermé dans un sépulchre de pierre, comme en un lieu de retraite, dans lequel il a ôté à ses yeux le moyen de voir naturellement tout ce qui étoit au-dehors, & non-seulement cela, mais il a voulu avoir les yeux fermés par la mort, étant ainsi privé de la vûe même du lieu où il étoit renfermé.

Voie de perfection.

Cela m'apprend qu'il ne suffit pas, pour imiter mon Seigneur en ce point, de m'éloigner par affection, ni même par effort, du commerce & de la vûe du monde, mais qu'il faut que je me décharge, autant que je pourrai, des choses domestiques les plus proches & les plus intimes & inséparables de ma condition, sans me complaire dans la vûe & la jouissance de ces choses.

XXXVII.

Jesus est enfermé seul dans ce sépulchre, étant aussi séparé de ceux-mêmes, qui étoient morts avec lui, & autant du bon larron que du méchant, quoique d'ailleurs le bon fut uni à l'a-

me de Jesus-Christ dès le moment de sa mort.

Cela m'apprend à me séparer, autant que je pourrai, des personnes qui ont renoncé au monde comme moi, & même des parfaits, afin de m'établir dans une solitude réelle & parfaite : mais en même-temps je m'y dois tenir unie par une affection spirituelle, pour jouir ensemble, par une parfaite union de cœurs formés par la charité, d'une béatitude parfaite, autant qu'elle le peut être en cette vie. Progrès dans la solitude.

XXXVIII.

Jesus n'est enfermé dans le sépulchre, qu'après qu'il est entierement mort, & que l'on en est assuré.

Cela m'apprend à ne pas sortir entierement du monde, qu'après que je serai certaine d'être effectivement morte au monde. Quand on peut quitter le monde.

XXXIX.

En cet état Jesus est privé de la jouissance de tous les objets, qui frappent les sens, non-seulement parce qu'étant enveloppé d'un drap & d'un suaire, & renfermé dans un rocher impénétrable, il étoit comme à l'abri de toutes les choses les plus sensibles, mais aussi parce que n'ayant plus de vie, il n'avoit plus le principe du sentiment, & qu'ainsi il s'étoit ôté la faculté de sentir, quand même il eût été exposé à toutes choses.

Cela m'apprend que pour imiter parfaitement mon Sauveur en ce point, il faut non-seulement s'enfermer dans des murailles, & s'ensevelir sous des voiles, mais aussi parce que des résolutions inviolables, ou même des vœux solemnels nous ôtant le pouvoir de toutes les choses du siécle, nous en rendent l'usage impossible, & nous préservent ainsi contr'elles, quand même nous y serions exposés. Comment on se sépare des choses du siécle.

X L.

Jesus a été enfermé dans un lieu de retraite, mais il a voulu qu'il ne fut pas sien.

Se regarder comme en un lieu d'emprunt.

Cela m'apprend qu'il ne suffit pas de me séparer de cœur d'avec le monde, & même me dérober à ses yeux; mais qu'il faut que je sois aussi dégagée de l'affection du lieu de ma retraite, & que je la dois considérer comme un lieu d'emprunt.

X L I.

Tant que Jesus est dans le tombeau, il y demeure paisiblement, & en sort néanmoins dans le temps ordonné.

J'apprens de-là à n'avoir ni amour ni attache pour le lieu de ma retraite.

X L I I.

Jesus est mort dans une parfaite solitude au regard de toutes les choses créées, mais il est toujours accompagné de la Divinité.

Se remplir de Dieu.

Cela m'apprend qu'il faut qu'un entier dégagement, pour le moins du cœur, me mette dans une vraie solitude, mais il faut en même-temps que je sois remplie de l'esprit de Dieu.

X L I I I.

La mort de Jesus n'a point séparé son ame ni son corps de la Divinité; au contraire elle l'a séparée de toutes choses, excepté de la Divinité; & ils ont été unis d'une maniere bien plus admirable, en ce qu'il est bien plus difficile de concevoir qu'un corps mortel soit uni au Dieu vivant, & que

la même Divinité ſoit unie perſonnellement à deux choſes entierement ſéparées.

J'apprens de-là qu'il faut que ma mort au monde accroiſſe, & augmente mon union avec Dieu, & me rempliſſe d'une plus grande charité pour lui & pour le prochain. Effets d'une plus grande union en Dieu.

XLIV.

La mort de Jeſus n'a pas détruit ſon corps, qui eſt demeuré entier dans le ſépulchre; car Dieu n'a point ſouffert que ſon ſaint corps ait ſenti la corruption, & la mort n'a rien fait paroître de nouveau que du repos, au lieu du mouvement & de l'agitation.

Cela m'apprend que pour mourir au ſiécle, il n'eſt pas queſtion de détruire ſon corps, mais ſeulement de faire ceſſer le trouble & les agitations du cœur par un ſaint repos, établi ſur la ruine des principes de ces agitations, qui n'eſt autre que les paſſions. Ne pas détruire ſon corps.

XLV.

Tant que Jeſus demeure mort, ſon ſaint corps demeure toujours dans la terre, mais en ſorte néanmoins qu'il eſt ſéparé de tout le commerce des hommes.

Cela m'apprend qu'encore que je ſois morte au monde, je ne dois pas laiſſer de demeurer dans la terre; mais que je dois vivre dans l'éloignement de tout le commerce du monde.

XLVI.

Jeſus n'eſt pas oiſif dans ſa mort, car il va délivrer les ames des ſaints Peres.

Cela m'apprend qu'il ne faut pas que ma mort au monde me faſſe mener une vie oiſive; mais que je Eviter l'oiſiveté.

dois travailler ſans ceſſe à des œuvres de charité, ſur-tout ſpirituelles, & autant envers moi qu'envers le prochain, travaillant à rendre la liberté à mes bons déſirs.

XLVII.

Jeſus n'eſt pas entré triomphant dans le Ciel, au moment que la mort l'a ſéparé du monde, mais il a attendu pluſieurs jours après.

Souffrir la privation des graces ſenſibles.

Cela m'apprend à ſouffrir en patience la privation des conſolations céleſtes, où les perſonnes mêmes qui ſont mortes au monde, ſe rencontrent ſouvent, & attendre avec patience le temps ordonné de Dieu, pour me faire entrer dans la poſſeſſion ſenſible de la grace, qui eſt la gloire commencée, & enſuite l'heure arrêtée de toute éternité, pour me donner entrée dans la gloire conſommée.

XLVIII.

Jeſus eſt mort, & en mourant il n'a point laiſſé les ſiens orphelins, mais il leur a envoyé ſon ſaint Eſprit, qui eſt ſon divin amour pour les aſſiſter, & lui-même y demeure inviſiblement juſqu'à la fin du monde.

Maniere de ſe ſéparer des ſiens.

J'apprens de-là à me ſéparer des miens en quelque maniere que ce ſoit : j'y dois néanmoins toujours demeurer par une affection, qui naiſſe purement de Dieu, & les aſſiſter de mes prieres.

XLIX.

Jeſus après ſa mort a été plus environné de ſes ennemis que de ſes amis; les premiers euſſent volontiers empêché les merveilles de ſa nouvelle vie, comme ils tâcherent d'en cacher la vérité, mais ils ne firent ni l'un ni l'autre.

Cela m'apprend que quoique le nombre de mes ennemis soit plus grand que celui de mes vrais amis, & que j'en sois sans cesse environnée; cependant après ma mort au monde, je ne dois pas laisser de continuer cette mort par la nouvelle vie que je dois mener malgré leurs efforts. Resister aux ennemis du salut.

L.

C'est proprement par la mort du corps naturel de Jesus, qu'il a donné la vie à son corps mystique, qui est l'Eglise.

Cela m'apprend qu'il faut que ma mort au monde soit le principe de ma vie en Dieu.

LI.

Le Mystère de la mort de Jesus renferme tous les autres qui l'ont précédé, puisqu'ils se devoient tous terminer à cette mort, qui devoit seule opérer la rédemption du monde.

Ce qui nous apprend que dans une ame tous les bons mouvemens, tous les bons désirs, les bonnes actions que Dieu lui fait faire, n'ont leur perfection, & ne contribuent point à leur salut, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à ce point d'opérer la mort de la volonté, qui l'anéantit heureusement dans celle de Dieu : après quoi la résurrection ne peut manquer de suivre, qui donne une vie nouvelle à ces ames, lesquelles ont renoncé au principe de la mort spirituelle, qui est la propre volonté. Amen. Mourir à sa volonté propre.

FIN.

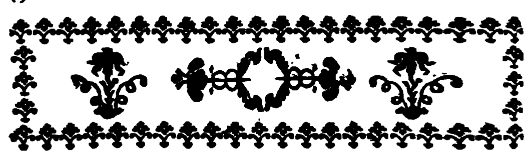


TABLE
DES MATIERES

Contenues dans les Entretiens ou Conférences de la M. ANGELIQUE.

A

B

C

D

F

G

H

I

L

M

N

O

P

R.

S.

T

V

Fin de la Table des Matieres.

1 2i

19 8 19

1 2 3 4 5 6 7





